

**DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE.**



m. 57





Débarquement de Christophe Colomb.

Réjean
Olivier
8535
Ex-Libris

HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE CAMPE
ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

Par M. LARENAUDIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS.
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES
De JULES DELALAIN et FILS

RUE DES ÉCOLES, VIS-A-VIS DE LA SORBONNE.

E101

C3

1872

Les contrefacteurs ou débitants de contrefaçons seront poursuivis conformément aux lois; tous les exemplaires sont revêtus de notre griffe.

Jules Delalain et fils

1872.

NOTICE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE.

Campe, l'un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne et l'un de ses philanthropes les plus éclairés, naquit en 1746 à Deensen, dans la principauté de Brunswick-Wolfenbüttel. Le goût de l'étude et l'amour de ses semblables furent ses premières passions et les seules qu'il connût jamais. Doué d'une heureuse mémoire et d'une grande facilité de travail, il fit rapidement ses premières humanités et les termina brillamment à l'université de Halle par un cours de philosophie et de philologie. Ayant d'abord formé le dessein de consacrer sa vie à la propagation des lumières pures et bienfaisantes de l'Évangile, il avait accepté une place d'aumônier dans le premier régiment du prince de Prusse, en garnison à Potsdam; mais le spectacle qu'il avait sans cesse sous les yeux et les obstacles que lui opposaient la frivolité et le dédain

de l'espèce de société dans laquelle il se trouvait condamné à vivre, dissipèrent ses illusions. Il lui fallait s'armer sans cesse d'une inutile sévérité dont se jouait l'état social d'alors, et qui répugnait à son caractère doux et tolérant; il quitta bientôt ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer aux études de son goût. Une généreuse philanthropie dirigeait tous ses projets. Il jeta les yeux autour de lui, et ne vit rien de plus digne de ses soins et de sa sollicitude que les premières années de l'homme. Dès ce moment l'éducation et le perfectionnement moral de la jeunesse occupèrent toutes ses pensées : il crut en entrant dans cette noble carrière obéir à la voix de la Providence, et ne songea plus qu'à bien accomplir sa destinée.

Campe ne cherchait pas l'éclat; mais le prince de Dessau ne le laissa pas longtemps dans l'obscurité : une place de conseiller dans l'instruction publique et la direction de l'institut d'éducation de Dessau, dont Basedow était chargé avant lui, furent la récompense de cet homme de bien et de talent; il se distingua dans cette position nouvelle, qu'il ne quitta que pour aller diriger à Hambourg une institution particulière. Lorsqu'il l'eut élevée à un haut degré de prospérité, il la céda à son ami le professeur Trapp, qui justifia son choix en marchant sur ses traces. Campe crut alors que la retraite était permise à une vie déjà pleine; mais il lui restait encore du bien à faire, et il accepta,

en 1787, une place de conseiller dans les écoles du duché de Brunswick, et les fonctions de chanoine du chapitre de Saint-Cyriaque, dont plus tard il devint doyen. La même année, il se chargea de la direction de la librairie d'éducation de Brunswick, l'une des plus considérables de l'Allemagne, et qu'il rendit bientôt célèbre par ses propres ouvrages. C'est vers cette époque que le mauvais état de sa santé le détermina à voyager. Il se rendit à Paris en 1789, attiré par la voix des novateurs du temps. Le cœur de Campe était pur et religieux. Toujours vrai, il croyait à la sincérité des paroles; il fut dupe de sa bonne foi, et il lui fallut, comme à plus d'un homme de bien, les crimes de la révolution pour le désabuser. L'Assemblée nationale lui conféra le titre et les droits de citoyen français, faveur déjà accordée à quelques savants étrangers. Nous ne le suivrons pas dans les autres périodes de sa laborieuse existence; l'histoire de sa vie n'est autre que celle de ses ouvrages. Cette vie fut longtemps douce et heureuse, et son bonheur ne fut troublé que par les maux qui affligèrent son pays. Les guerres d'invasion de Napoléon, les revers des armées allemandes, la perte de l'indépendance et de la véritable liberté, le joug du vainqueur pesant sur l'instruction publique et la dirigeant au gré de sa politique, et surtout l'asservissement de la presse, affligèrent profondément cet ami de la patrie. Il renonça à ses emplois et vécut

retiré au sein de sa famille, dans sa maison de campagne près de Brunswick, toujours occupé de travaux utiles et rêvant de meilleurs jours. La paix vint lui rendre l'espérance; et la parole des rois qui promettaient à l'Allemagne une liberté sage et des lois constitutionnelles le combla de joie. C'est dans l'attente de cet avenir, qu'il regardait comme une ère nouvelle de prospérité, que s'écoulèrent ses dernières années. Il mourut de la mort du chrétien et du juste le 24 novembre 1818, âgé de soixante-douze ans, emportant dans la tombe la reconnaissance d'une génération qu'il avait formée, les regrets de ses vieux amis et de tous ceux qui savent apprécier l'homme qui n'a marqué son passage que par de bonnes œuvres et l'union d'un beau talent et d'un beau caractère.

Campe appartient par la pensée et par le but de ses travaux littéraires à cette école allemande que vit naître la dernière moitié du dix-huitième siècle sous le nom de Philanthropique; il en fut le chef, comme Basedow en avait été le créateur. Ce dernier avait déjà signalé les causes de la dépravation morale et physique des peuples; il avait cru les trouver dans ces principes d'éducation qui dominaient comme un tyran dont le joug est odieux, mais qu'on n'ose détrôner. Il les voyait encore dans les tortures qu'on imposait à la mémoire, dans l'abus du pouvoir, dans cette muette obéissance orientale qui enchaînait la raison et ne per-

mettait point à l'élève de choisir entre la parole du maître et la vérité. C'est contre de tels abus que combattirent de front ce même Basedow, Wolke, Trapp et Salzman, et c'est dans cette lutte des théories nouvelles et des anciennes habitudes que Campe se fit remarquer au premier rang.

Ces réformateurs étaient persuadés que la marche de la nature doit diriger celle de l'enseignement, que le développement des idées primitives est le seul but qu'on doive se proposer, et que les mœurs de convention résultent de toute méthode artificielle. « L'enfant naît bon, disaient-ils; laissons-le donc livré à lui-même jusqu'au moment où son intelligence, suffisamment éveillée, pourra comprendre sans effort le symbole des mots; aidons alors cette sève naissante, et dirigeons-la de manière à ce que les inspirations du jeune âge se reproduisent successivement dans la vie, lorsque les circonstances qui les auront fait naître viendront à se renouveler; et comme ces inspirations sortent des différents points de vue sous lesquels on lui a montré les ouvrages de la Providence et l'histoire de l'homme individuel et de l'homme en société, faisons servir toutes les connaissances physiques, historiques et politiques au but unique du perfectionnement moral. Cachons à l'enfant ce qu'il y a de vicieux dans le cœur humain, et ne lui découvrons que ce qui s'y trouve de noble et de généreux. Appelons continuelle-

ment sa pensée et ses réflexions sur des exemples de vertu et d'honneur, afin de justifier par la pratique la vérité de cette sentence de Plutarque : « La vertu est une longue habitude. »

Tels étaient les principes sur lesquels Basedow avait fondé son système d'éducation, séduisante théorie qui repose sur de graves erreurs, dont on voudrait cependant conserver l'illusion. Il serait sans doute bien doux de proclamer avec Basedow que l'enfant naît bon et sans artifice ; mais l'expérience est loin de confirmer la vérité de cette assertion. L'enfant montre des inclinations et des penchants divers, et il n'y a rien d'absolu au fond de son âme, hors le besoin d'une justice impartiale et des sentiments religieux, qui seuls lui rendent l'obéissance facile et la vertu praticable. Les réformateurs allemands se plaignaient que l'ancien système d'éducation ne produisait qu'une société dans laquelle les mœurs de convention remplaçaient le naturel et la simplicité. Un autre reproche, un reproche plus grave, doit leur être adressé : la nouvelle méthode, appliquée sans modification, conduit au mysticisme de la perfectibilité et à la foi d'un monde idéal enfanté par des imaginations pures, mais exaltées.

Campe, séduit par le bonheur promis à la génération qui adopterait cette nouvelle méthode, s'en montra un des plus zélés propagateurs ; mais son bon esprit lui fit bientôt apercevoir le danger d'en étendre les consé-

quences, et il s'efforça de la modifier de manière à pouvoir la lier aux anciennes idées. Ses efforts furent couronnés de succès. La lucidité de son esprit, la clarté de son style, le choix de ses sujets et de ses expressions, le rendaient véritablement propre à être l'instituteur de la jeunesse; et si quelquefois son zèle l'entraîna au delà des bornes que la raison et la prudence lui défendaient de franchir, ses erreurs paraissent d'une âme trop pure pour être dangereuses, et il les reconnut même avec cette bonne foi qui honore l'écrivain et qui désarme la critique.

Ses ouvrages relatifs à l'éducation sont des modèles de l'art d'écrire; nul ne l'a surpassé dans le genre naïf, plus difficile qu'on ne le suppose généralement, en ce que le talent doit se plier à toutes les exigences d'une familiarité de bonne compagnie, dont les couleurs simples et transparentes sont si voisines des nuances de la trivialité.

Comme philosophe moraliste, Campe occupe un rang distingué parmi ses contemporains. Le caractère le plus remarquable de son talent est de descendre sans effort et sans affectation des sommités philosophiques aux contemplations populaires, de rendre les idées abstraites accessibles aux jeunes intelligences de ses lecteurs et de semer l'intérêt sur les sujets les plus sévères.

Nous allons donner d'abord une idée rapide de cette

partie des travaux de Campe qui le recommande plus particulièrement à la reconnaissance de la jeunesse, en suivant moins l'ordre chronologique que l'ordre des matières et la nature même de ses écrits, qu'on peut diviser en ouvrages de morale dogmatique et historico-géographiques. Nous remarquons dans la première classe le *Commentaire philosophique sur ces mots de Plutarque : la Vertu est une longue habitude*, où il examine avec méthode la manière dont se forment les inclinations vertueuses. Son *Traité de la sentimentalité et de la sensibilité sous le rapport de l'éducation* a pour objet d'enseigner les moyens de conserver l'équilibre entre les facultés humaines. Il révèle aux jeunes gens dans son *Petit livre de morale* les vérités éternelles de la religion et de la métaphysique. Son *Théophron* ou le *Guide de la jeunesse* et les *Conseils paternels à ma fille*, qui en sont le pendant, présentent sous une forme animée les règles les plus sûres pour la conduite de la vie dans toutes les positions sociales. Voulant éclairer ses jeunes élèves sur les facultés de l'âme, Campe emploie dans sa *Petite psychologie* la manière de Socrate. Le récit d'un événement, les différents objets de la nature, une fleur des champs, un palais, une chaumière, les plaisirs du riche, les travaux du pauvre, un meuble, une gravure même, lui fournissent la matière d'une conversation claire et lumineuse qui conduit ses lecteurs à la connaissance de la vérité. Mais l'ouvrage

qui seul suffirait pour le recommander à l'estime des amis de l'enfance, c'est le recueil périodique publié de 1785 à 1792, en 16 volumes in-8°, sous le titre de *Révision générale de toutes les matières relatives aux écoles*; c'est là que l'on trouve réuni tout ce qui a été écrit d'utile sur l'instruction et sur l'éducation de l'homme. Campe fut, à la vérité, secondé dans cette vaste entreprise par un assez grand nombre de gens de lettres et de savants; mais c'est lui qui a su rassembler tous les matériaux nécessaires; et ce que les écrits de Quintilien, de Locke, de Fénelon, de Rousseau et des moralistes de tous les âges et de tous les pays offrent de meilleur s'y trouve enrichi de notes, d'observations et de discussions importantes, dues soit à ses nombreux collaborateurs, soit à sa plume élégante et facile. Ce qu'il y a de mieux dans ce recueil, où l'on rencontre beaucoup de bonnes choses, appartient à Campe.

Nous arrivons maintenant à cette portion de ses travaux où la forme dramatique est appelée à prêter un attrait de plus à la connaissance de la terre et à l'histoire de ses habitants, connaissance toujours accompagnée des instructions morales qui en découlent.

Depuis longtemps l'idée principale du Robinson Crusoé lui semblait merveilleusement applicable au but de sa méthode d'instruction; il s'en empara, et se livra à une refonte générale de cet excellent ouvrage. L'annonce de la traduction du Robinson anglais par

NOTICE

Wetzel ne le découragea pas ; il savait que le sien n'avait d'autre rapport avec ce dernier que le fond seul du sujet , mais que la forme du dialogue qu'il avait adoptée et les explications instructives qu'elle amène faisaient du *Robinson le jeune* une production toute particulière. Elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, et elle a mérité l'éloge des critiques les plus difficiles. C'est un des ouvrages élémentaires les plus propres à être mis entre les mains des enfants ; il plait encore à des lecteurs d'un autre âge, parce qu'il réunit la variété des événements aux leçons d'une morale vraie et au charme de tableaux d'autant plus intéressants que la nature en est toujours le modèle.

Robinson , dans la pensée de son auteur, n'était que le prélude d'une suite d'ouvrages de même nature et conçus dans le but d'une instruction progressive. C'est dans cette vue qu'il composa également la *Petite bibliothèque des enfants*, que l'on connaît en France par l'imitation que Berquin en a publiée. A cette série appartiennent encore les histoires de Colomb, de Cortès et de Pizarre, réunies sous le titre de la *Découverte de l'Amérique*. Laissons Campe nous exposer lui-même le plan qu'il a suivi et le résultat qu'il s'est proposé dans ce dernier travail : c'est la plus courte et la meilleure introduction dont nous puissions le faire précéder.

« C'est pour les enfants qui ont lu mes deux derniers ouvrages que j'ai rédigé celui-ci ; je n'y suppose

nulle part une masse d'idées plus considérable que celle qu'ils ont dû acquérir par cette lecture. Ce que Robinson aura laissé d'imparfait dans le développement de ces idées sera facilement achevé par Colomb, dont le style par cette raison est un peu plus élevé.

« Les histoires de Colomb, de Cortès et de Pizarre doivent à leur tour préparer à la lecture d'un recueil de voyages fait exprès pour les jeunes gens, dans lequel on ne supposera aucune notion géographique, cosmographique, historique et autre, qui n'ait pu s'acquérir par les premières compositions.

« Tel est le plan que je me suis fait et dont la *Découverte de l'Amérique* peut être regardée comme la préparation nécessaire. J'ai continué de donner à cette histoire la forme du dialogue; mais on s'aperçoit déjà que mes jeunes élèves interrompent moins souvent et sont déjà riches d'un grand nombre de notions indispensables à l'intelligence de cette histoire.

« Les sources où j'ai puisé sont dans les mains de tout le monde : j'ai cru qu'il était inutile de les indiquer; mais les gens de goût reconnaîtront aisément que, bien loin de les suivre au hasard, j'ai fait mon choix avec la plus scrupuleuse attention. Dans les circonstances douteuses j'ai laissé résoudre la question par le savant Robertson, tout en relevant quelques erreurs que j'ai cru découvrir dans son grand et beau travail.

« J'ai avancé plus d'une fois dans mes écrits que les instituteurs, loin de découvrir à leurs élèves le côté vicieux de l'humanité, doivent au contraire le leur cacher avec soin. On pourrait' aujourd'hui me faire le reproche de m'éloigner moi-même de ce principe en publiant une histoire remplie de traits d'injustice, de brigandages et d'inhumanité.

« Pour répondre à cette objection, je dois faire observer que cet ouvrage n'est pas destiné à l'enfance, mais à l'adolescence, et que j'ai toujours soutenu qu'à l'époque voisine de l'entrée des jeunes gens dans le monde, il devient nécessaire de leur découvrir peu à peu les travers et les injustices des hommes, afin qu'ils ne jugent pas leurs semblables d'une manière absolue, et qu'ils reconnaissent, par les récits du passé, que la société se partage entre les bons et les méchants. Dans cette histoire, comme dans tous mes autres écrits, j'ai toujours eu pour but de meubler l'esprit de mes jeunes lecteurs de connaissances utiles et agréables, de leur inspirer ces sentiments religieux sans lesquels il n'est point de véritable félicité, de les armer de bonne heure d'un courage à toute épreuve contre la douleur et l'adversité, et de leur inspirer un vif désir de se signaler par des actes d'humanité et d'utilité publique. »

On ne connaîtrait Campe qu'imparfaitement si on se bornait à le considérer sous le seul point de vue de moraliste et d'instituteur de l'enfance. Les savants de

sa nation le réclament comme un des hommes qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'idiome national et comme un des lexicographes les plus profonds.

Depuis l'époque de la publication du grand dictionnaire d'Adelung, l'étude de la langue allemande occupait les méditations des érudits de cette nation. Campe ne resta pas étranger à ce mouvement des esprits. Le sien, vif et pénétrant, lui montra, dans cette partie, des réformes à opérer et des améliorations à introduire. Ses *Échantillons de quelques essais pour enrichir la langue allemande* parurent en 1791, 1792 et 1794. Campe jeta dans un de ces mémoires, couronné par l'académie de Berlin, les idées fondamentales du nouveau dictionnaire qu'il se proposait d'entreprendre et des principes de grammaire qu'il croyait devoir adopter. Il examine si la pureté absolue d'une langue, et surtout de celle de sa nation, est possible; si elle est nécessaire; jusqu'à quel point il est permis d'épurer cette langue; quelles sont les parties qui réclament cette épuration, et quelle est la méthode à employer pour y parvenir. Il donne ensuite un vocabulaire des mots étrangers qu'il faut proscrire et des expressions allemandes qui doivent les remplacer. Dans cette dernière partie, tout en proposant des réformes utiles, il faut convenir que la haine des expressions étrangères l'emporta beaucoup trop loin, et qu'il repoussa des

mots auxquels il était impossible de trouver des équivalents ou du moins des équivalents intelligibles.

On trouve l'ensemble de son vaste système d'épuration dans son *Supplément au Dictionnaire d'Adelung*, qui comprend encore les termes latins et grecs conservés dans le langage scientifique et les mots nouveaux employés par l'école philosophique de Kant; on le trouve également dans un *Recueil de Mémoires, de Traités et de Dissertations, pour servir au perfectionnement ultérieur de la langue allemande*, recueil dans lequel il eut pour collaborateurs Rüdiger, Eschenburg, Heynas, Mackenson, Mertian et le célèbre Voss.

Les productions des premiers poètes et des premiers prosateurs de l'Allemagne y furent jugées sous le rapport grammatical, et Campe y déposa ses critiques de la méthode d'Adelung, et les bases fondamentales du nouveau système qu'il proposait pour la remplacer.

Mais ce n'était pas assez de tracer la route à suivre, et de signaler les erreurs ou la fausse direction de ceux qui l'avaient précédé; il voulut joindre l'exemple au précepte et justifier ses théories par leur application. Tels furent les motifs qui le déterminèrent à entreprendre son grand Dictionnaire allemand, publié de 1807 à 1811, en cinq volumes in-4°. Adelung s'était attaché à faire ressortir la richesse des mots d'une seule partie de l'Allemagne : le saxon était le type de ce qu'il avait appelé le haut allemand, le seul

qu'il reconnût; Campe, moins exclusif, ne fit aucune différence entre tous les idiomes des divers États germaniques. A l'exemple des langues de l'Europe occidentale, Adelung avait voulu régulariser et asservir à des règles invariables la langue nationale, et l'indépendance littéraire de ses compatriotes s'était trouvée blessée des entraves qu'il imposait au néologisme, que les Allemands regardent comme une des libertés légitimes de l'écrivain. Campe, dont la conscience grammaticale était plus relâchée, ouvrit son dictionnaire à toutes les expressions de création nouvelle, mais le ferma à toutes celles d'origine étrangère : son vocabulaire renferme plus de cent quarante mille mots, tandis que celui d'Adelung n'en contient que trente mille. Mais il est vrai de dire aussi que s'il règne un esprit plus philosophique dans le travail de Campe, ses recherches sous le rapport étymologique sont loin d'approcher du mérite de celles d'Adelung. Ces deux grands lexicographes ont composé dans des circonstances bien différentes et sous l'influence d'idées totalement opposées. A l'époque d'Adelung, l'Allemagne était asservie sous la domination des littératures voisines, et ne comptait pas encore cette multitude d'écrivains distingués qui ont contribué à enrichir sa langue.

Lorsque Campe entreprit son dictionnaire, le goût de l'imitation des formes étrangères était passé pour la

Germanie, et l'originalité de la pensée et de l'expression y était en honneur. Le premier se laissa dominer par la mesure et la régularité classiques; le second, plus romantique, repoussa toute contrainte dans la construction de la phrase et se reposa sur la flexibilité de l'allemand. En un mot, le système grammatical d'Adelung tient plus à celui de l'Europe latine; celui de Campe est tout germanique.



expres-
ominer
econd,
dans la
xibilité
matal
; celui

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET CONQUÊTES

DE CHRISTOPHE COLOMB.

PREMIER ENTRETEN.

Naissance, caractère et talents de Christophe Colomb. — Événement qui, dans sa jeunesse, faillit lui coûter la vie. — Progrès des Portugais dans la marine; leur vaste projet de découvertes. — Colomb est recherché, à Lisbonne, par les plus habiles marins. — Mariage de Colomb. — Il s'embarque pour Madère.

THÉODORE, *appelant ses frères.* Lucien! Henri! Théophile! venez! Notre père va encore nous conter quelque histoire.

FRÉDÉRIC. Faut-il appeler mes frères?

M. HUNTER. Oui, appelle-les tous.

Lucien, Conrad, Henri, John, Didier, William, Ferdinand, Philippe, Charles, Théophile, Charlotte, arrivent en courant.

Tous. Notre père va-t-il nous raconter quelque chose?

M. HUNTER. Oui, mes enfants, si cela vous amuse.

Pendant que les enfants cherchent à deviner entre eux quel sera le sujet de l'histoire qu'ils vont entendre, la famille se réunit; tous les regards sont fixés sur M. Hunter, qui, après un instant de silence, commence son récit :

Campe.

M. HUNTER. Mes enfants, je vais vous parler aujourd'hui d'un des plus grands hommes qui aient existé, de celui qui a fait la plus importante et la plus mémorable des découvertes, et à qui nous devons des jouissances nouvelles et un grand nombre de connaissances qui, peut-être, sans lui nous seraient encore cachées; en un mot, de Christophe Colomb.

Cet homme illustre naquit à Gênes, en Italie, il y a environ trois cents ans, d'une famille de navigateurs; il montra de bonne heure un penchant décidé pour la mer et toutes les qualités qui font le bon marin. Vif et plein d'ardeur, ennemi du repos et des plaisirs qui énervent le corps aussi bien que des frivolités qui rapetissent la pensée, son unique étude fut d'apprendre tout ce qui pouvait le mettre en état d'avancer dans la carrière de son choix, d'accroître sa renommée et d'être utile aux hommes.

Le latin était alors une étude indispensable, et comme la clef des sciences, dont les éléments étaient écrits dans cette langue. Colomb s'y appliqua sans relâche, et bientôt il fut en état de profiter plus qu'aucun autre des leçons de ses maîtres. Il fit dans la géographie, la géométrie, l'astronomie et le dessin des progrès si rapides et si étonnants, que, dès sa quatorzième année, il put aller sur mer muni de toutes les connaissances nécessaires à un bon capitaine de vaisseau.

Colomb fit son apprentissage sur la Méditerranée : c'était alors la seule mer fréquentée et bien connue par ses compatriotes. Mais ce vaste bassin était trop resserré pour son génie ardent et entreprenant : il saisit avec empressement l'occasion de faire un voyage dans l'océan septentrional; il en revint avec des connaissances infiniment plus étendues. Il s'engagea ensuite au service d'un de ses parents, capitaine de vaisseau, qui avait armé à ses frais quelques bâtimens, avec lesquels il croisait tantôt contre les Vénitiens, tantôt contre les Turcs.

FRÉDÉRIC. Que veut dire *croiser* ?

M. HUNTER. C'est naviguer ça et là, à une certaine hau-

teur en mer, pour épier les vaisseaux ennemis et les capturer, si l'on peut.

Dans cette croisière, le jeune Colomb courut le plus grand danger et faillit même perdre la vie. Le vaisseau qu'il montait ayant joint à l'abordage un bâtiment vénitien, ces deux navires prirent feu en même temps; mais notre jeune héros, conservant dans ce péril imminent toute son intrépidité et toute sa présence d'esprit, se précipita courageusement dans la mer et se saisit d'une rame flottante, à l'aide de laquelle il gagna heureusement la côte du Portugal, qui était éloignée de deux lieues. Dès qu'il fut un peu remis, il prit le chemin de la capitale, qui est Lisbonne.

Il est probable que cet événement ne fut pas sans influence sur sa destinée et sur la glorieuse carrière qu'il parcourut dans la suite, et nous avons ici une preuve nouvelle qu'un malheur est souvent un pas vers la fortune.

C'étaient alors les beaux jours des Portugais. Leurs marins étaient réputés les plus habiles et les plus hardis du monde. Pleins de confiance dans leur bonheur et dans leur audace, ils s'aventuraient sur le grand océan Atlantique, alors peu connu, plus loin qu'aucune autre nation. Déjà la découverte des deux belles îles de Porto-Santo et de Madère, voisines de l'Afrique, avait récompensé leur courageuse persévérance. Bientôt ils conçurent le vaste projet de découvrir un passage par mer qui les conduisit jusque dans l'Inde.

FERDINAND. Ils ne devaient pas être longtemps à le trouver.

M. HUNTER. Pourquoi cela ?

FERDINAND. En regardant la carte de notre hémisphère, ils auraient vu qu'il fallait d'abord longer les côtes occidentales de l'Afrique¹, puis doubler le cap de Bonne-Espérance, et enfin remonter l'Afrique de l'autre côté; et ils étaient dans l'Inde.

1. Ici, et toutes les fois qu'il s'agit d'un point de géographie, on doit supposer que les interlocuteurs ont la carte devant eux, et qu'ils y montrent du doigt les lieux en question.

M. HUNTER. Il est bien extraordinaire qu'on ait été si longtemps pour trouver une chose que nous voyons au premier coup d'œil.

JOHN. C'est que nous avons la carte d'Afrique sous les yeux, et que nous savons qu'on peut doubler le cap.

M. HUNTER. Que répondras-tu à cela, Ferdinand? Les navigateurs de ce temps-là n'avaient-ils donc pas la carte de l'Afrique, et ne savaient-ils pas qu'on peut tourner le cap?

JOHN. Non! Ils l'ignoraient, et c'était précisément pour-quoi on voulait essayer s'il y avait moyen d'aller dans l'Inde en tournant le sud de l'Afrique.

HENRI. D'ailleurs, nous savons, par la géographie ancienne, qu'autrefois on ne connaissait que le nord de cette partie du monde et un peu de l'Éthiopie; mais si la terre finissait quelque part du côté du sud, ou si elle s'étendait jusqu'au pôle du sud, c'est ce que les anciens ignoraient¹.

M. HUNTER. Eh bien! mon cher Ferdinand, si cela est, nous aurions bien pu n'avoir pas plus d'esprit que les autres, si nous eussions vécu alors.

Mais revenons à Colomb. A son arrivée à Lisbonne, où sa réputation l'avait déjà précédé, il se vit recherché par les plus habiles marins; il se lia d'amitié avec quelques-uns d'entre eux. Dans leurs réunions, les affaires maritimes étaient le sujet ordinaire de la conversation; les tentatives des Portugais occupaient tous les esprits, et ces navigateurs discutaient souvent ensemble le plan qu'on s'était tracé pour découvrir par l'Océan un chemin qui conduisit dans l'Inde.

DIDIER. Mais par quel chemin y allait-on?

M. HUNTER. Les Vénitiens étaient alors la seule nation qui fit le commerce dans l'Inde. Ils recevaient les productions de cette contrée par la mer Rouge² et par la

1. On raconte que des navigateurs phéniciens, par ordre d'un roi d'Égypte, ont fait le tour de l'Afrique; mais on a de bonnes raisons de douter de la vérité de cette tradition.

2. Ainsi nommée parce que le sable qui est au fond, étant rouge, fait paraître l'eau de cette couleur.

Méditerranée ; mais ces deux mers, comme vous savez, ne communiquent pas l'une avec l'autre, étant séparées par un isthme considérable. Ainsi, quand les vaisseaux étaient arrivés à cet isthme, il fallait les décharger pour transporter les marchandises à Alexandrie en Égypte, soit par terre, soit par des canaux, sur des bâtiments de moindre grandeur ; de là on les faisait passer, par la Méditerranée, à Venise.

Cette nécessité de décharger et de recharger, et ces transports par terre depuis la mer Rouge jusqu'à Alexandrie, devaient gêner considérablement le commerce des Indes, et il était naturel d'attacher une très-grande importance à la découverte d'un chemin par mer.

Une circonstance particulière facilita à Colomb l'entrée de la carrière qu'il ambitionnait : il épousa la fille de l'un des capitaines de vaisseau qui avaient fait la découverte des îles de Porto-Santo et de Madère. Son mariage lui ayant procuré les journaux et les cartes de cet habile marin, il les étudia jour et nuit ; et le penchant qui le portait à des entreprises semblables, ainsi que son désir de visiter lui-même ces îles nouvellement découvertes, acquit par là de jour en jour plus de force. Il s'embarqua pour Madère, où, pendant quelques années, il fit un commerce assez lucratif, et fréquenta tour à tour les Canaries et les Açores.

VOYAGES ET CONQUÊTES

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Vaste pensée de Colomb. — Conjectures qui lui donnent l'idée d'un nouvel hémisphère. — Encouragé par un savant, il pense à exécuter son projet de découverte. — Colomb demande l'appui de Gênes et de Lisbonne; cette dernière puissance trahit sa confiance. — Il s'adresse aussi à l'Angleterre et à l'Espagne, où ses propositions sont rejetées. — Colomb parvient enfin à vaincre les obstacles suscités par l'ignorance et l'envie.

M. HUNTER. Mais au milieu de cette carrière plus lucrative que conforme au génie entreprenant de Colomb, une grande pensée l'occupait sans cesse.

Les Portugais, se disait-il souvent, en côtoyant l'Afrique et en cherchant à la tourner, se croient-ils donc dans la voie la plus courte pour arriver aux Indes? N'y a-t-il pas un chemin moins long pour y parvenir? Si, en partant de l'Europe, on gouvernait¹ toujours droit à l'ouest, à travers l'océan Atlantique, n'aborderait-on pas à la fin à des rivages qui seraient l'Inde même? La terre n'est-elle pas ronde? et si elle l'est, Dieu n'aurait-il pas aussi créé dans l'hémisphère opposé un pays habitable pour des hommes et d'autres créatures? La mer couvre-t-elle donc cet hémisphère? Non, l'Inde, pays beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagina, s'étend probablement fort loin à l'est vers l'Europe. Si donc on faisait constamment voile vers l'ouest, on y arriverait immanquablement.

Le maître d'un navire portugais, ayant un jour couru fort loin à l'ouest dans l'Atlantique, avait trouvé à la mer une pièce de bois artistement travaillée, et que les vents d'ouest dirigeaient vers lui. Le beau-frère de Colomb, parti de Madère et faisant voile du même côté, avait également aperçu un morceau de bois à peu près semblable. Les vagues jetaient de temps en temps sur les côtes occidentales des îles Açores, situées entre l'Europe et l'Amérique, des arbres d'une espèce jusqu'alors inconnue, et qui y avaient

1. *Gouverner à ou vers un endroit*, c'est conduire son vaisseau vers cet endroit.

été poussés par les mêmes vents. Enfin (et ceci donnait plus de force aux conjectures), l'Océan avait porté sur ces mêmes côtes les cadavres de deux hommes d'une figure si particulière, qu'ils ne ressemblaient ni aux Européens ni aux habitants d'Asie ou d'Afrique.

Colomb réunit ces différentes observations; il les médita jour et nuit, les compara avec les notices qui se trouvent chez les auteurs anciens et modernes sur l'Inde; il en tira la conséquence qu'il y avait vers le couchant une terre habitée par des hommes vraisemblablement policés, et ses conjectures se changèrent en conviction.

Cependant il se défia modestement de ses propres lumières, et consulta un savant qui jouissait alors d'une haute réputation; il s'appelait Paul, et était médecin à Florence. Cet homme, vraiment instruit, trouva les raisons de Colomb du plus grand poids: il lui communiqua même quelques autres renseignements propres à le confirmer dans son sentiment, et il l'exhorta à réaliser un si grand projet le plus tôt qu'il lui serait possible.

Dès lors Colomb ne balança plus, et ne pensa qu'à l'exécution d'une si noble entreprise. Mais elle demandait un armement qui surpassait de beaucoup l'état de sa fortune; il fallut donc s'adresser à quelque puissance.

Sa première pensée fut pour sa patrie; il voulut que ses découvertes futures fissent à la fois la gloire et la fortune du pays qui l'avait vu naître. En conséquence, il mit le plan qu'il avait rédigé sous les yeux du sénat de Gênes, demandant qu'il lui fût accordé les secours nécessaires pour son exécution. Mais le sénat prit le grand homme pour un charlatan et pour un faiseur de projets, et rejeta ses offres.

Colomb, sans se décourager, tourna ses vues du côté de Lisbonne; il espérait qu'une cour éclairée, et qui venait de se signaler par de brillantes et d'heureuses découvertes maritimes, ne laisserait pas échapper l'occasion d'acquérir une gloire nouvelle. On y écouta ses projets avec la plus grande attention, mais avec le dessein de trahir sa con-

fiance : à peine eut-on recueilli de sa bouche le plan qu'il se proposait de suivre et les détails de son exécution, qu'on se hâta d'armer un vaisseau, et de charger en secret un capitaine habile de suivre la route que Colomb avait tracée.

Ce capitaine partit ; mais n'ayant ni l'ardeur ni la conviction de l'auteur de cette grande entreprise, il y renonça après une courte navigation vers le couchant, et revint à Lisbonne mécontent et découragé.

Colomb, indigné d'une si lâche trahison, quitta promptement Lisbonne et se mit en route pour Madrid. Mais, craignant que ses propositions ne fussent également rejetées à cette cour, il envoya en Angleterre son frère Barthélemy, pour tâcher d'y obtenir quelque appui.

Le trône d'Espagne était alors occupé par Ferdinand, surnommé le Catholique, prince éloigné, par caractère, de toute entreprise dont le succès pouvait être douteux, et de plus engagé dans une guerre contre le dernier roi des Maures¹, qui régnait à Grenade et occupait encore quelques parties de l'Andalousie. Que pouvait espérer Colomb d'un tel prince, et dans de telles circonstances ?

Cependant Ferdinand et la reine Isabelle lui firent un accueil honorable. Ils l'écoutèrent avec attention ; mais dans une matière si nouvelle, et qui leur était si étrangère, n'osant prendre un parti sans consulter les hommes de leur conseil qui passaient pour les plus habiles dans l'art de la navigation, ils renvoyèrent Colomb devant ces examinateurs, qui, trop au-dessous de lui pour le comprendre, lui firent les objections les plus absurdes. Les uns soutenaient que la mer entre l'Europe et l'Inde était d'une étendue si immense, que, même en supposant la navigation la plus heureuse, il faudrait au moins trois ans pour arriver de l'Europe au continent le plus voisin. Un autre se rejeta

1. Les *Maures* ou *Sarrasins*, originaires de l'Arabie, étaient venus s'établir dans la partie septentrionale de l'Afrique. De là ils passèrent en Espagne et en soumirent la plus grande partie ; mais peu à peu les anciens possesseurs de ce pays se mirent en état de leur tenir tête, et les forcèrent enfin, après des guerres longues et meurtrières, d'évacuer l'Espagne et de se retirer en Afrique.

sur la rondeur de la terre, affirmant, avec toute la hardiesse de l'ignorance que, si l'on faisait voile à l'ouest, il était impossible qu'on n'allât pas toujours en descendant, et que, si à la fin on voulait revenir sur ses pas, on serait obligé de monter; ce qui ne réussirait jamais, quelque favorable que fût le vent. D'autres lui demandaient ironiquement s'il se croyait plus savant que tous ces millions d'hommes qui avaient vécu avant lui, et si les terres qu'il prétendait exister de l'autre côté du globe avaient pu rester inconnues pendant une si longue suite de siècles.

Colomb eut besoin de toute sa persévérance pour supporter tant d'ignorance et d'orgueil. Toutefois il soutint cette épreuve avec la modération d'un grand caractère, et ne dédaigna pas de répondre à toutes les objections qui lui furent adressées, avec le respect qu'il devait à ses juges.

Après avoir perdu cinq années à convaincre de la bonté de son projet ces hommes dont l'ignorance égalait l'entêtement, il eut la douleur d'apprendre qu'on en avait fait au roi le rapport le plus défavorable; et on lui signifia qu'on ne pouvait rien entreprendre tant que durerait la guerre avec les Maures. Il s'adressa à deux grands d'Espagne, assez riches pour équiper une petite escadre et l'envoyer à la découverte. Mais ces seigneurs manquaient aussi de confiance ou de courage : il fut encore refusé.

HENRI. Il est révoltant de voir ce pauvre homme éconduit partout avec son excellent projet !

JOHN. Ce qui me surprend, c'est qu'il n'en prenne pas d'humeur, et qu'il n'y renonce pas tout à fait. En vérité, j'eusse été moins patient que lui.

M. HUNTER. S'il se fût découragé, il eût cessé d'être un grand homme. Des âmes nobles et élevées ne se laissent détourner par aucune difficulté de la route qui conduit à un but glorieux. La froideur et l'ingratitude de leurs semblables remplissent leur âme d'amertume, mais ne les découragent pas. Ils regardent les obstacles comme devant ajouter à leur gloire, et leur pensée reste toujours fixée sur l'objet qu'elle se propose, sur le résultat qu'ils sont certains

d'obtenir. C'est à cette inébranlable fermeté que l'on reconnaît l'homme véritablement grand. Tel se montre Colomb. N'ayant encore reçu aucune nouvelle de son frère, il résolut de passer lui-même en Angleterre.

Celui-ci, dans sa traversée, avait eu le malheur de tomber entre les mains des pirates. Retenu en esclavage plusieurs années, il était arrivé en Angleterre dans un état si misérable, que, pour pouvoir se donner un habit décent et se présenter à la cour, il fut obligé de dessiner les cartes de géographie et de les vendre.

Colomb avait un fils nommé Diégo, qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père. Voulant l'embrasser encore avant de quitter l'Espagne, il se rendit au couvent où ce jeune homme était élevé. Accueilli avec empressement par le P. Perez, supérieur de cette maison, et homme instruit, il lui confia ses projets et les contrariétés qu'il avait éprouvées. Celui-ci, reconnaissant tout le mérite et toute la solidité d'un plan qui n'était ridicule qu'aux yeux de l'ignorance, et se confiant dans son crédit auprès de la reine, persuada à Colomb de différer son départ jusqu'à ce que cette princesse eût répondu à la lettre qu'il se proposait de lui écrire en faveur du grand homme délaissé et abandonné à lui-même.

Le P. Perez fit à Isabelle les représentations les plus fortes, et aussitôt Colomb fut appelé à la cour : la reine l'accueillit avec bonté, et déjà ses amis le félicitaient d'être parvenu à son but, quand la pusillanimité du roi vint encore renverser ses espérances.

Ferdinand consulta de nouveau les hommes qu'il avait déjà chargés d'examiner la proposition de Colomb. Comme ils persistèrent dans le jugement défavorable qu'ils en avaient porté, le roi ne voulut plus en entendre parler, et la reine elle-même rompit toutes les négociations qu'elle avait fait entamer avec le navigateur. Le voilà donc, ce grand homme, méconnu, dédaigné, profondément blessé, en butte aux railleries des vils courtisans, et d'envieux qui avaient regardé sa fortune naissante d'un œil jaloux.

Colomb aurait succombé sous le poids de la plus juste indignation, si son âme n'avait pas été plus forte que toutes les adversités contre lesquelles il avait à lutter depuis tant d'années. Toutefois il se roidit de nouveau contre sa mauvaise fortune, et se prépara à employer sa dernière ressource, celle d'offrir au roi d'Angleterre une partie du globe, que déjà trois États avaient dédaignée. Tandis qu'il se disposait à ce voyage, les Espagnols eurent le bonheur de réduire la ville de Grenade, et de faire cesser tout d'un coup la domination des Maures en Espagne. Ferdinand et Isabelle étaient dans l'enchantement de cet heureux succès qui les rendait maîtres de toute l'Espagne ; et comme le cœur humain, dans les moments de bonheur, est plus accessible aux pensées nobles et généreuses, deux amis de Colomb hasardèrent de tirer parti de la circonstance, et de faire encore une fois des représentations à la reine.

DIDIER. Comment s'appelaient ces deux hommes ?

M. HUNTER. L'un s'appelait Quintanilla, et l'autre Santangelo. Tous deux parlèrent avec tant de chaleur, tant d'éloquence ; tous deux firent si bien valoir et le mérite de Colomb, et l'excellence de son projet, et les grandes probabilités de son succès, que le roi et la reine ne purent résister plus longtemps.

On dépêcha aussitôt un courrier vers Colomb, qui était déjà parti ; il le joignit heureusement, et le reconduisit comme en triomphe à la cour de la reine, qui l'attendait avec impatience. Colomb présenta aux souverains des Espagnes les conditions auxquelles il voulait courir les hasards de la mer ; elles furent acceptées, et il se vit enfin au comble de ses vœux.

TOUS LES ENFANTS. Ah ! quel bonheur !

CHARLES. Part-il tout de suite ?

M. HUNTER. C'est ce que vous saurez demain.

TROISIÈME ENTRETEN.

Colomb a obtenu un acte d'adhésion signé par le roi et la reine d'Espagne. — Il met à la voile après avoir vaincu de nouveaux obstacles. — Craintes superstitieuses de ses compagnons pendant la traversée.

WILLIAM. Je voudrais bien, mon cher papa, voir Colomb embarqué. Je crains que le retard n'amène de nouveaux obstacles.

M. HUNTER. N'aie pas d'inquiétude. Colomb tient entre ses mains l'acte signé par le roi et la reine. Entre autres conditions du traité, la vice-royauté lui est promise dans les pays qu'il pourra découvrir, avec le droit de transmettre cette dignité à ses descendants à perpétuité; de plus, il doit avoir, lui et toute sa postérité, la dixième partie de ce que les pays à découvrir rapporteront annuellement à la couronne d'Espagne.

L'armement de l'expédition fut suivi sans relâche, tous les apprêts furent poussés avec vigueur; mais les bâtiments étaient si petits et si mal construits, qu'il fallait avoir tout le courage de Colomb pour se hasarder avec d'aussi frêles embarcations sur des mers inconnues, dont les dangers étaient encore grossis par l'imagination et par des traditions mensongères répétées d'âge en âge.

L'un de ces navires, à bord duquel il devait arborer son pavillon, portait le nom de Santa-Maria; le second, celui de Pinta, et le troisième, celui de Nigna. Les deux derniers n'étaient guère plus considérables que de grandes chaloupes. Cette petite escadre fut pourvue de vivres pour un an; et l'équipage qui devait accompagner Colomb dans cette course périlleuse n'excédait pas quatre-vingt-dix hommes.

Tous les frais de l'armement ne se montaient qu'à vingt-quatre mille rixdalers¹; cette faible somme cependant parut si considérable à la cour d'Espagne, qu'elle fut sur le point

1. Environ 90,000 francs.

de renoncer à cette noble entreprise, et elle allait probablement l'abandonner, lorsque Colomb, pour écarter ce nouvel obstacle, promit d'en fournir le huitième de ses propres fonds, et stipula à son profit, à raison de cette mise, la huitième partie du produit du voyage.

HENRI. La cour d'Espagne était-elle donc alors si pauvre qu'elle ne pût trouver aisément une somme aussi modique?

M. HUNTER. Dans ce temps-là, mon cher Henri, cinq écus avaient plus de valeur que cent aujourd'hui, parce qu'ils étaient plus rares. Si, de plus, tu considères que le trésor royal devait être épuisé par la longue guerre que l'Espagne venait de soutenir contre les Maures, il te sera facile de te rendre raison de cette circonstance.

Colomb va donc enfin partir : ses préparatifs sont terminés, les vaisseaux sont à l'ancre dans la rade de Palos, petite ville maritime de l'Andalousie. Le vent favorable se lève, et le 3 août 1492, après avoir imploré la protection divine, il met à la voile au milieu des acclamations d'une multitude de spectateurs dans l'admiration de son audace et de sa persévérance.

Conformément à son plan, Colomb gouverna droit aux îles Canaries. Des le lendemain, il lui arriva un accident assez peu important en lui-même, mais qui aurait fait manquer l'entreprise, si Colomb avait eu la même faiblesse que ses compagnons superstitieux. Le timon de la Pinta se cassa, et même, à ce que l'on croit, par la faute préméditée du pilote, qui, regrettant de s'être laissé engager pour un si dangereux voyage, désirait que l'on fût obligé de retourner en Espagne. « Nous sommes perdus, s'écrièrent les gens de l'équipage, si nous ne retournons pas à l'instant dans notre pays.

— Pourquoi donc? leur demanda Colomb.

— Pourquoi? répondirent-ils; le ciel ne nous fait-il pas connaître, par ce qui vient d'arriver au timon, les malheurs qui nous menacent, si nous ne renonçons sur-le-champ à ce voyage aussi hardi que périlleux?

— Eh! qui peut vous faire croire, répondit le grand

homme, qu'un accident ordinaire et de peu d'importance est la certitude d'un malheur à venir? Un timon cassé signifie qu'il faut le réparer, et rien de plus.

— L'amiral, se chuchotèrent les matelots à l'oreille, est un esprit fort; il ne croit pas aux présages. »

Colomb, sentant l'importance de guérir ses compagnons ignorants d'une superstition qui, dans mille autres occasions, pourrait leur inspirer de nouvelles terreurs, entra avec eux dans un examen approfondi de leurs vaines alarmes, et réussit, sinon à dissiper entièrement, du moins à affaiblir leurs craintes superstitieuses. Ils continuèrent leur route jusqu'aux îles Canaries, où ils jetèrent l'ancre.

Après y avoir réparé quelques avaries et s'être procuré des vivres frais, ils s'élancèrent, le 6 septembre, dans la grande mer occidentale, où aucun navire n'avait encore fait voile.

Pendant deux jours, ils n'avancèrent pas beaucoup: ce ne fut que le troisième qu'ils perdirent de vue les îles Canaries; c'est alors que le courage leur manqua. Comme s'ils apprenaient dans ce moment pour la première fois où ils devaient aller, ils s'effrayèrent des difficultés et de la témérité de leur entreprise. Ils se prirent à pleurer comme des enfants; tantôt ils se frappaient la poitrine, tantôt ils jetaient des cris perçants. Colomb seul, semblable à un rocher battu par les flots, conserva, au milieu de leurs lamentations, tout son sang-froid, toute sa fermeté, et fit paraître tant de calme et de sérénité, son langage fut si bien celui du génie et de l'espérance, qu'il rendit le courage aux plus timides. Après leur avoir reproché leur pusillanimité, il s'étendit sur les récompenses qui les attendaient immanquablement au terme de leur voyage, et il leur peignit avec des couleurs si vives les richesses et la gloire qu'ils allaient recueillir, qu'ils lui promirent de le suivre partout où il les conduirait. Néanmoins ces premiers témoignages de faiblesse lui firent pressentir les scènes auxquelles il devait s'attendre par la suite, et il s'y prépara.

Dès lors il passa la plus grande partie de son temps sur

le tillac, et ayant toujours la sonde en main, ou l'instrument dont on se sert pour faire des observations astronomiques.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est qu'une sonde, papa ?

M. HUNTER. C'est, mon ami, une grosse pièce de plomb attachée au bout d'une longue corde : on la jette dans la mer, en filant la corde à mesure qu'elle descend ; quand le plomb touche au fond, on peut voir, par la hauteur à laquelle la corde a été mouillée, quelle est la profondeur de la mer en cet endroit. Comprends-tu ?

FRÉDÉRIC. Oui, mon papa. Mais pourquoi se mettent-ils en peine de savoir la profondeur de la mer ?

M. HUNTER. Ne le devinerais-tu pas toi-même ? Réfléchis un moment.

FRÉDÉRIC. Ah ! m'y voilà. Si l'eau n'est pas assez profonde, le vaisseau échoue ; alors, adieu le vaisseau : pour cela on est obligé de s'assurer continuellement s'il y a assez d'eau.

M. HUNTER. Tu vois bien qu'en réfléchissant on peut deviner soi-même bien des choses. Mais en voilà assez pour aujourd'hui ; demain nous continuerons de suivre les voyageurs dans leur route.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Continuation de la traversée de l'équipage. — Phénomène qui saisis d'effroi les compagnons de Colomb. — Nouvelles terreurs de l'équipage, vaincues par le courage et la prudence de Colomb.

M. HUNTER. Le lendemain de son départ des Canaries, le vent étant faible, Colomb n'avait fait encore que dix-huit lieues ; mais, prévoyant que la longueur seule de la route intimiderait ses compagnons, il résolut de recourir à une ruse innocente, et de leur cacher le chemin qu'ils feraient chaque jour. Il leur dit donc qu'ils n'avaient encore fait que quinze lieues.

Le 12 septembre, sixième jour de leur navigation, ils se

trouvèrent à 350 degrés de longitude, à compter depuis l'île de Fer, une des Canaries, ou, ce qui revient au même, à cent cinquante milles de cette île vers l'ouest, et au même degré de latitude nord que cette île. Ils y rencontrèrent le tronc d'un grand arbre qui paraissait avoir flotté depuis longtemps sur les eaux. Les matelots le prirent pour l'avant-coureur d'une terre voisine; erreur qui servit à les tranquilliser un peu.

Mais leur espoir fut de courte durée : avant d'être à cinquante lieues plus loin, ils aperçurent un phénomène qui les consterna tous, et qui même surprit beaucoup leur commandant.

HENRI. Quel était donc ce phénomène ?

M. HUNTER. Vous savez que le guide principal des navigateurs est l'aiguille aimantée, parce qu'elle a la propriété singulière de montrer toujours le nord avec sa pointe : par là, les marins savent distinguer de nuit et de jour les quatre points cardinaux du monde, et connaissent où ils doivent gouverner. Sans ce guide, qui jusqu'alors n'avait jamais été infidèle, il eût été plus que téméraire de s'engager dans une course si longue et tout à fait inconnue.

Concevez d'après cela quels durent être et la surprise de Colomb et l'effroi de ses timides compagnons, lorsqu'ils s'aperçurent que la boussole¹ ne montrait plus directement l'étoile polaire, mais qu'elle déclinait vers l'ouest d'un degré entier.

WILLIAM. D'où cela pouvait-il venir ?

M. HUNTER. Il nous serait aujourd'hui tout aussi difficile de répondre à cette question qu'il l'eût été à Colomb, quoique depuis son temps on ait observé cette déclinaison une infinité de fois, et qu'on ait même dressé une table des lieux où elle a coutume d'arriver. Les équipages de Colomb étaient frappés d'effroi : ils s'imaginaient que la nature venait de changer, et que leur seul guide, l'aiguille aimantée, allait les abandonner. Colomb profitait de leur ignorance pour

1. On nomme ainsi l'aiguille aimantée et la boîte où elle est dressée

leur expliquer cette déclinaison, qu'il ne comprenait pas lui-même, et il était parvenu à les rassurer, lorsqu'un autre phénomène vint leur faire éprouver de nouvelles terreurs : c'étaient les vents alisés. Ces vents d'orient en occident, qui règnent constamment en pleine mer entre les tropiques, n'avaient pas encore été observés. Lorsque les matelots s'aperçurent que leurs navires étaient sans cesse poussés en droite ligne vers l'ouest, leur inquiétude fut au comble. « Quoi ! disaient-ils, si ce vent d'est régnait ici continuellement, comment nous serait-il possible de retourner dans notre patrie ? » Cette idée les fit frémir.

Peu de jours après, leurs inquiétudes augmentèrent encore. Ils aperçurent tout à coup la mer couverte, à perte de vue, d'herbes vertes, qui lui donnaient l'apparence d'une immense prairie. Dans quelques endroits ces herbes étaient si épaisses qu'elles entravaient la course des vaisseaux. « Nous voilà arrivés, pensaient-ils, au terme des mers navigables. Sous ces herbes il y a sans doute des bas-fonds et des écueils, et au moment où nous nous y attendrons le moins, nos vaisseaux seront mis en pièces. Malheureux ! quel était notre délire en nous laissant persuader de suivre un aventurier ! »

La circonstance était critique ; mais le courage et la prudence de Colomb ne l'abandonnèrent pas. « N'êtes-vous pas bien insensés, dit-il à ses compagnons, de vous alarmer d'une chose qui vous prouve, au contraire, que nous touchons au terme de nos travaux ? L'herbe peut-elle croître au milieu de la mer ? et n'est-il pas probable que nous sommes peu éloignés d'un continent, et que ces herbes vertes que nous apercevons se sont détachées de ces rivages ? »

En l'entendant parler ainsi, les compagnons de Colomb perdaient peu à peu cet effroi qui les avait saisis ; et comme en même temps on aperçut différents oiseaux qui prenaient leur vol du côté de l'ouest, l'espérance et la joie succédèrent à leurs craintes ; et, dans l'attente de voir bientôt leur entreprise couronnée d'un heureux succès, ils continuèrent gaiement leur route.

CINQUIÈME ENTRETEN.

L'équipage se livre de nouveau aux murmures; révolte qui s'ensuit; Colomb parvient à l'apaiser. — Une nouvelle révolte éclate, qu'il apaise également. — On aperçoit enfin la terre.

M. HUNTER. Cependant cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Déjà ils avaient parcouru un espace de sept cent soixante-dix lieues marines, et aucune terre ne paraissait encore. Heureusement que personne, dans les trois navires, excepté Colomb, n'était en état de calculer la longueur de la course. Il continua donc de leur en cacher une bonne partie, en les assurant qu'ils n'avaient encore fait que cinq cent quatre-vingts lieues.

Toutefois cette distance leur paraissant prodigieuse, ils se livrèrent de nouveau aux lamentations et aux murmures. Tantôt l'équipage se plaignait de la facilité qu'il avait eue jusqu'alors d'ajouter foi aux vaines protestations de Colomb; tantôt il accusait la reine Isabelle de cruauté, pour avoir sacrifié la vie d'un grand nombre de ses fidèles sujets à l'exécution d'un projet téméraire et sans doute insensé. Tous s'accordèrent à soutenir qu'il était temps de penser au retour, pourvu toutefois que le vent fixé à l'est ne le rendît pas impossible, et qu'il fallait forcer l'amiral à renoncer à ses vains projets. Les plus audacieux furent même d'avis qu'il fallait le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour la mort d'un tel aventurier resterait sans vengeance.

Colomb vit le danger, et ne fut pas intimidé devant son équipage révolté. Il eut recours aux séductions de son éloquence persuasive. Tantôt il employait les représentations amicales; tantôt il prenait le ton sérieux du commandement; tantôt enfin il faisait entendre la voix de la menace, et effrayait ses matelots du courroux de son souverain et des châtiments dont il punirait leur lâcheté, s'ils persévéraient à l'arrêter au terme de ses glorieux travaux.

C'est le privilège des hommes supérieurs de dominer les volontés des âmes vulgaires. Colomb triompha de la rébellion. Déjà les révoltés cédaient à ses discours et à ses promesses, lorsqu'une circonstance imprévue vint lui prêter un nouvel appui. Le vent, qui avait toujours été à l'est, tourna au sud-ouest. Colomb se hâta de faire remarquer cet heureux changement, et la confiance revint avec l'espérance. Quelques jours après, la Pinta, qui marchait en avant, crut découvrir la terre vers le nord : on pressa l'amiral de gouverner de ce côté; mais, convaincu de sa bonne route, il s'y refusa constamment, et continua de marcher à l'ouest. Bientôt on aperçut un grand nombre de ces oiseaux de mer auxquels on a donné le nom d'*alcatras*; c'était un indice de terre : la sonde fut jetée, et cependant on ne trouva pas de fond à deux cents brasses. D'autres oiseaux, parmi lesquels on remarqua un oiseau du tropique, se perchaient sur les vergues et prenaient ensemble leur direction vers l'ouest. D'autres fois des poissons volants rasaient la surface des eaux, et en cherchant à s'élever retombaient sur le pont. La mer se montrait parfois couverte d'herbes, et cependant, malgré ces indices favorables, la terre ne paraissait pas encore. L'esprit de mécontentement reparut de nouveau, les murmures recommencèrent; cette fois, ce ne fut pas seulement parmi les matelots que la révolte éclata : les officiers, jusqu'alors fidèles, se rangèrent de leur côté, et le général resta seul comme un chêne isolé au milieu de la tempête. Son éloquence et ses prières furent inutiles; on le menaça même de la mort s'il ne retournait de suite en Espagne.

Dans cette situation désespérée, il se vit obligé de promettre aux mutins qu'il se rendrait à leurs désirs, sous la condition qu'ils s'engageraient à lui obéir encore pendant trois jours seulement, protestant que si, dans cet espace de temps, on ne découvrait pas de terre, il revirerait de bord¹ le quatrième jour pour les ramener en Espagne. Quoique la mauvaise humeur des mutins fût extrême, ils ne purent

1. *Virer*, c'est tourner d'un côté sur l'autre; *revirer* ou *revirer de bord*, c'est tourner d'un autre côté.

s'empêcher de trouver cette proposition raisonnable. Ils y consentirent, et cette convention fut scellée de part et d'autre par les plus saintes assurances.

Colomb était bien persuadé qu'il courait peu de risque ; car les signes du voisinage de la terre se multipliaient tellement, qu'il était presque sûr d'y aborder dans le temps convenu. La sonde avait déjà atteint le fond depuis plusieurs jours, et on avait trouvé une terre vaseuse qui annonçait la proximité du rivage. On voyait des essaims entiers de petits oiseaux diriger leur vol vers l'ouest, et qui ne semblaient pas appartenir à ces espèces d'oiseaux qui se hasardent dans des courses lointaines. On pêcha dans la mer un buisson dont le fruit était rouge et dans toute sa fraîcheur ; l'air devenait plus doux et le vent plus variable, surtout de nuit : signes heureux qui annonçaient qu'on était près du but où la patience et la constance de Colomb devaient être couronnées.

Aussi fut-il peu après si sûr de son fait, que le lendemain au soir il rappela à ses gens leur devoir de reconnaissance envers Dieu, protecteur de leur entreprise périlleuse ; il les exhorta à la vigilance, et ordonna de carguer les voiles, dans la crainte d'être jetés sur la côte pendant la nuit.

Colomb leur rappela encore que la reine avait promis une pension viagère de trois cent douze écus d'Espagne à celui qui, le premier, apercevrait la terre inconnue, et promit d'ajouter une mante de velours à ce riche cadeau. Tout le monde passa la nuit sur le tillac dans une grande agitation, et les yeux fixés du côté où ils espéraient voir cette terre désirée.

Ce fut vers deux heures avant minuit que Colomb, qui était sur le gaillard d'avant, crut apercevoir une lumière à une certaine distance. Il appela un page de la reine, qui était à son bord, et la lui montra. Celui-ci la vit également, et la fit observer à un troisième qui venait de les joindre. Tous les trois crurent remarquer que cette lumière changeait de place, et jugèrent par là qu'elle était portée par un voyageur.

Sur les deux heures après minuit, les cris joyeux de *terre ! terre !* partis de la Pinta, qui était toujours en avant, pénétrèrent tous les cœurs d'allégresse. L'équipage, dont les espérances avaient été si souvent trompées, attendit avec impatience la pointe du jour pour se convaincre par ses yeux que l'accomplissement du plus ardent de ses désirs n'était pas un songe. Enfin l'horizon s'éclaircit, l'aurore paraît, et l'équipage de la Pinta entonne le *Te Deum* ! Les marins des deux autres vaisseaux n'ont pas plutôt vu la terre, que, profondément émus, ils font aussi retentir les airs de cris de joie et d'actions de grâces.

A peine leur prière est-elle achevée, qu'ils s'empressent de réparer leur injustice envers le chef qu'ils ont méconnu et si grièvement offensé. Pleins de repentir, ils se jettent aux pieds de ce grand homme et lui demandent pardon de leur conduite criminelle. Colomb ne se démentit point dans cette occasion : la douceur avec laquelle il leur promit d'oublier leurs écarts ne fut pas moins généreuse que la fermeté qu'il avait opposée à leurs fureurs avait été héroïque.

JOHN. Quelle partie de l'Amérique viennent-ils de découvrir ?

M. HUNTER. C'est ce que Colomb lui-même ne sait pas encore. Attendons qu'il descende à terre et qu'il prenne des informations. N'oublie pas de m'apporter demain la carte de l'Amérique.

SIXIÈME ENTRETEN.

Découverte de l'île Guanahani, une des Lucayes. — Étonnement des naturels à l'apparition des Européens. — Colomb se met à la recherche d'un pays d'où les habitants de Guanahani tiraient l'or. — Découverte de l'île de Cuba. — Trahison d'Alonzo Pinçon. — Découverte d'Haïti.

JOHN. Voici, mon père, la carte que tu me dis hier d'apporter.

M. HUNTER. Regardez, mes enfants : toutes ces îles-là s'appellent en général les *îles Lucayes* ou de *Bahama*. Une d'entre elles, que voici, s'appelle *Guanahani*, ou bien aussi l'*île de Cat* : c'est elle qui fut découverte la première. Colomb lui donna le nom de *San-Salvador*, c'est-à-dire pays dont la découverte le sauva ; mais ce nom ne lui est pas resté.

L'équipage fut encore quelques moments à contempler ce monde inconnu, alors éclairé des feux du soleil levant. Son aspect riant, sa fertilité, ses bois charmants, entrecoupés de mille ruisseaux, augmentaient encore chez les Espagnols le ravissement de cette grande découverte.

Enfin Colomb ordonna de mettre les chaloupes à la mer. Il en monta une, et vogua vers le rivage au bruit d'une musique guerrière, accompagné de ses principaux officiers et de quelques gens armés, portant des drapeaux flottants.

A leur approche la côte se couvrit de naturels, attirés par le spectacle nouveau et merveilleux des vaisseaux européens. On aborde, et Colomb, richement vêtu, l'épée nue à la main, saute le premier et touche du pied ce nouveau monde qu'il a découvert.

Tous ses compagnons, l'ayant suivi, baisèrent la terre, et, dans cette humble posture, promirent à Colomb, en sa qualité de vice-roi du nouveau monde, une obéissance parfaite. Après ce premier épanchement de la joie la plus vive, on planta une croix sur le rivage, devant laquelle on se prosterna encore une fois, pour s'acquitter envers Dieu

du devoir sacré de la reconnaissance. Puis ils prirent solennellement possession de ce pays au nom du roi et de la reine d'Espagne.

Durant ces cérémonies, les Indiens s'assemblèrent en foule autour des Espagnols, regardant avec surprise et en silence tantôt les maisons flottantes, tantôt les êtres extraordinaires qu'elles venaient d'amener à travers les flots. Hélas! si ces malheureux avaient su quelles seraient les suites de cette solennité, ils eussent pleuré et gémi sur leur triste destinée, ou plutôt ils auraient chassé ces étrangers qu'ils contemplaient avec admiration et respect.

Plus les Indiens regardaient les Espagnols, plus ils étaient étonnés. La couleur blanche des Européens, leur visage barbu, leurs habits, leurs armes, leur conduite, tout était extraordinaire pour eux. Mais lorsqu'ils entendirent le bruit de la mousqueterie et des canons, ils furent comme frappés de la foudre, et se persuadèrent que ces étrangers, armés du feu du ciel, étaient des êtres élevés au-dessus de la condition humaine, des enfants du soleil, leur divinité, qui s'étaient abaissés à les venir voir.

Si la vue des Espagnols étonnait les Indiens, ceux-là n'étaient guère moins surpris de tant d'objets nouveaux et singuliers qu'ils avaient sous les yeux. Ils voyaient des herbes, des plantes, des arbres et des animaux d'espèces différentes de celles que nous avons en Europe. Ils voyaient aussi des hommes qui, par la forme de leur corps et par leurs mœurs, semblaient appartenir à une autre classe que la nôtre. Leur peau était couleur de cuivre, leurs cheveux noirs et longs, leur menton sans barbe, leur taille de moyenne grandeur; les traits de leur visage étaient étranges; leur air doux et timide; leur figure et d'autres parties de leur corps étaient marquées et peintes d'une manière bizarre. Les uns étaient tout à fait nus, les autres l'étaient à peu de chose près; seulement, pour se parer, ils chargeaient leurs oreilles, leurs narines et leur tête de différents ornements faits de plumes, de coquillages et de feuilles d'or. Ils furent d'abord timides et réservés; mais

quand on leur eut distribué toutes sortes de bagatelles, des grains de verre, des rubans, des grelots, ils prirent la plus grande confiance en leurs hôtes; et lorsque, sur le soir, les Espagnols retournèrent à leurs vaisseaux, beaucoup d'Indiens, dans leurs canots faits de troncs d'arbres creusés, les y accompagnèrent, soit pour satisfaire leur curiosité, soit pour troquer avec eux d'autres colifichets. Ils donnaient en échange du fil de coton de leur façon, ou bien des javelots dont la pointe était formée d'une forte arête de poisson, toutes sortes de fruits et des perroquets. Tous étaient si empressés de se procurer quelque bagatelle européenne, qu'ils ramassèrent avec grand soin les morceaux d'un pot cassé qui étaient épars sur le tillac, et donnèrent avec joie vingt-cinq livres de beau fil de coton pour quelques jetons de cuivre qui ne pouvaient leur être d'aucun usage.

Le lendemain, Colomb visita les côtes de cette île, accompagné partout d'un grand nombre d'habitants. Il s'informa soigneusement par signes d'où ils tiraient ces feuilles d'or dont leurs narines étaient parées; et ils lui firent comprendre qu'on ne les trouvait pas dans leur île, mais dans une autre, située vers le sud, qui produisait, suivant eux, de l'or en quantité. Colomb résolut de suivre leurs indications et de se mettre à la recherche de ce riche pays. Il se rembarqua donc, se fit accompagner de sept Indiens pour lui servir de guides et d'interprètes, et fit voile au sud.

Sur cette route, il rencontra plusieurs îles, dont il ne visita que les trois plus grandes, qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception*, *Ferdinande* et *Isabelle*. Mais n'y trouvant pas d'or, et tous les Indiens à qui il s'adressait montrant toujours le sud, il ne s'arrêta pas longtemps à la visite de ces îles, et poursuivit sa route.

On découvrit bientôt un vaste pays, qui se distinguait des îles que l'on avait vues jusqu'alors par sa grande étendue aussi bien que par la nature de son sol. Au lieu d'être plat et uni comme elles, il offrait aux regards des montagnes et

des vallées agréablement diversifiées par des forêts, des prairies et des rivières. Colomb lui-même doutait si c'était une partie du continent, ou seulement une grande île. Quelques jours de plus lui apprirent que c'était véritablement une île, et que dans la langue du pays elle s'appelait *Cuba*. La voilà sur notre carte, entre le vingtième et le vingt-troisième degré de latitude septentrionale.

Colomb jeta l'ancre dans l'embouchure d'un large fleuve, bien curieux de prendre connaissance du pays et des habitants; mais à la vue des vaisseaux, ceux-ci abandonnèrent leurs cabanes et s'enfuirent dans les montagnes. Un seul d'entre eux eut le courage de s'approcher dans une petite nacelle et de monter à bord. Après s'être assuré de l'amitié de cet Indien par de petits présents, l'amiral l'envoya à terre avec un de ceux qu'il avait amenés de Guanahani, et deux Espagnols chargés de reconnaître le pays et d'inspirer de la confiance aux habitants; il craignait qu'un plus grand nombre ne les fit fuir plus loin.

Les deux Espagnols, après s'être avancés dans le pays jusqu'à douze lieues, revinrent, et firent à l'amiral leur rapport à peu près en ces termes : « Le pays que nous venons de parcourir est en grande partie cultivé et généralement fertile. Il produit du blé indien, ou *maïs*, et une racine qui se mange comme du pain, lorsqu'elle a été rôtie. Nous sommes arrivés à une petite ville d'environ cinquante maisons de bois, et contenant jusqu'à mille habitants. Les plus distingués vinrent au-devant de nous, et quand ils eurent appris des Indiens qui nous accompagnaient quelles gens nous étions, ils nous prirent par le bras et nous menèrent dans la ville, où ils nous assignèrent un logement spacieux. Ils nous firent asseoir sur une espèce de chaise qui avait la figure de quelque animal, dont la queue servait de dossier, et dont les yeux et les oreilles étaient d'or. Dès que nous fûmes placés, les Indiens s'assirent à côté de nous par terre; ils nous baisèrent les mains et les pieds, et nous témoignèrent tant de respect, que l'on voyait bien qu'ils nous prenaient pour des êtres célestes. On nous fit manger de

leurs racines rôties, auxquelles nous trouvâmes un goût de châtaigne; et nous remarquâmes que toute l'assemblée des sauvages qui nous servaient n'était composée que d'hommes. S'étant retirés au bout d'un certain temps, ils furent relevés par autant de femmes, qui nous rendirent les mêmes honneurs que nous avions déjà reçus de la part des hommes. Enfin, quand nous sommes revenus, une foule d'habitants offrit de nous accompagner; mais nous les avons priés de n'en rien faire, et n'avons accepté cet honneur que du cacique, ou roi, et de son fils, qui en effet nous ont accompagnés jusqu'ici, et ont partout donné ordre de nous traiter avec une grande considération. »

L'amiral en témoigna sa reconnaissance à ces deux princes, et les reçut à bord de son vaisseau avec beaucoup d'attention et d'égards. Quand il leur demanda des renseignements sur le pays où se trouvait l'or, ils lui montrèrent l'orient; mais ils ne pouvaient comprendre pourquoi les hommes blancs paraissaient avoir une si grande passion pour ce métal, qui à leurs yeux n'était presque d'aucun prix, et qu'ils n'employaient qu'à leur parure. Les hommes blancs, de leur côté, n'étaient pas moins surpris de la simplicité de ces braves gens.

Colomb abrégéa son séjour dans cette île pour aller chercher, suivant les nouveaux renseignements que l'on venait de lui donner, le pays à mines d'or, objet de ses vœux, et que les Indiens appelaient Haïti.

En quittant Cuba, le 19 novembre, il emmena douze naturels du pays, pour les conduire en Espagne. Ces Indiens quittèrent leur patrie avec la plus grande indifférence, parce que Colomb avait soin de leur rendre le séjour sur les vaisseaux aussi agréable qu'il était possible.

Le vent étant devenu contraire pendant plusieurs jours, l'amiral fut obligé de louvoyer¹.

Alonzo Pinçon, capitaine de la Pinta, voulut profiter de

1. *Louvoyer*, c'est voguer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On fait cette manœuvre lorsque le vent est contraire et que cependant on veut maintenir le bâtiment dans les parages où l'on se trouve.

la circonstance ; et comme son vaisseau était meilleur voilier que les autres, il chercha à s'éloigner pour arriver le premier dans le pays de l'or, et en faire sa provision avant que les autres n'y fussent parvenus. Colomb, qui se douta de ses intentions, lui fit signal de l'attendre¹ ; mais Pinçon n'y eut aucun égard : la soif de l'or lui fit oublier le devoir de l'obéissance.

Colomb, n'y pouvant remédier, prit le parti de retourner à Cuba avec les deux navires qui lui restaient. Le gros temps l'obligea à y rester quelques jours ; il les employa à reconnaître le pays partout où il était riant et assez bien cultivé.

Aussitôt que le temps eut changé, Colomb remit à la voile pour aller à la recherche de Haïti et du traître Pinçon ; il n'eut à faire que seize lieues de chemin. Le 6 décembre il arriva devant cette grande île, qu'il nomma *Hispaniola* ou *petite Espagne*, à raison de la ressemblance de son sol avec celui de l'Espagne d'Europe. Depuis elle reçut le nom de *Saint-Domingue*, nom d'une ville que les Espagnols y bâtirent et qui devint la capitale de l'île.

A son arrivée, les habitants se sauvèrent dans les bois, et comme on n'eut aucune nouvelle de la Pinta, l'amiral quitta bientôt le port où il avait mouillé, et fit gouverner au nord en rangeant la côte.

Ayant jeté l'ancre dans un autre port, il réussit à faire connaissance avec quelques habitants. Une Indienne, que l'on avait prise et qui avait été comblée de soins et de présents, fit à ses compatriotes un portrait si favorable des Espagnols, qu'ils n'hésitèrent pas à s'en approcher, pour voir et obtenir à leur tour quelques-unes des choses merveilleuses qu'elle avait reçues.

Ces gens, quant à la figure et aux mœurs, ne différaient en rien des habitants de Guanahani et de Cuba. Comme eux, ils n'étaient pas vêtus : ils avaient le teint couleur de

1. On appelle *signal* à la mer des instructions que l'on donne au moyen de quelques marques distinctes qui servent à faire connaître aux divers bâtiments d'une escadre les ordres ou les avis du commandant. Le jour, on emploie des pavillons de diverses couleurs, et la nuit on fait usage du canon, des fusées, de feux, etc,

cuivre; ils étaient aussi timides et ignorants, et n'avaient pas moins de douceur dans le caractère. Surpris de tout ce qu'ils voyaient, ils paraissaient croire que les Espagnols n'étaient pas des hommes, mais des êtres célestes. On voyait briller dans leur parure plus d'or qu'on n'en avait aperçu dans celle des insulaires qu'on venait de quitter; mais ils faisaient également si peu de cas de ce métal, qu'ils s'estimaient heureux de pouvoir l'échanger contre des grains de verre, des épingles, des sonnettes ou d'autres objets de cette espèce.

Quand Colomb leur demanda le lieu où l'on trouvait de l'or, ils montrèrent aussi l'orient; d'après cette nouvelle indication, il remit aussitôt à la voile, plein d'espoir de découvrir bientôt cette nouvelle source de richesses.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Bienveillance du cacique d'Haïti. — Le vaisseau amiral échoue par la désobéissance de l'équipage. — Le cacique vient au secours des Espagnols. — Terreur des insulaires, causée par la tactique militaire des Européens. — Colomb s'embarque pour l'Espagne après l'établissement des Espagnols dans la nouvelle terre. — Colomb retrouve Alonzo Pinçon, et lui pardonne généreusement sa trahison.

M. HUNTER. Les vaisseaux eurent à peine mouillé dans une autre baie d'Haïti, que le cacique de la contrée vint faire une visite à l'amiral. Sa suite était considérable. Quatre hommes le portaient sur leurs épaules dans un palanquin, espèce de chaise à porteurs; il était entièrement nu, ainsi que ses sujets.

Il ne fit pas la moindre difficulté de se rendre à bord, et quand on lui dit que l'amiral venait de se mettre à table, il se fit introduire dans sa chambre, accompagné de deux hommes âgés, qui paraissaient être ses conseillers. Il s'assit à côté de Colomb, avec une contenance également respectueuse et confiante, tandis que les deux vieillards se placèrent à ses pieds. On lui servit du vin, et de quelques-uns

des mets qui étaient sur la table ; il en goûta, et envoya le reste aux gens de sa suite, qui l'attendaient sur le pont.

Le repas fini, il fit présent à l'amiral de plusieurs feuilles d'or, ainsi que d'un ceinturon artistement travaillé ; et de son côté Colomb lui donna un collier d'ambre jaune, une paire de pantoufles rouges, une couverture de lit et un flacon d'eau de fleur d'oranger. Sa Majesté indienne en fut si ravie, que, dans l'excès de sa reconnaissance, elle assura l'amiral que tout son pays était à son service.

Les manières de ce prince étaient majestueuses avec ses sujets, et très-familières avec les Espagnols. Il regarda tout avec beaucoup d'attention, et marqua la plus grande surprise de toutes les choses extraordinaires qu'il voyait dans le navire. Sur le soir, il demanda à être reconduit à terre. On s'empressa de mettre la chaloupe à la mer ; l'amiral lui fit ses adieux, et les accompagna d'un coup de canon. Dès lors plus de doute dans son esprit sur l'origine céleste de ces êtres blancs, puisqu'ils disposaient de la foudre et du tonnerre. La vénération des Indiens pour ces augustes étrangers alla jusqu'à baiser les traces que les Espagnols imprimaient sur la terre en marchant.

Comme cette contrée n'était pas encore le pays qui renfermait les riches mines d'or, objet principal des vœux des Espagnols, Colomb fit appareiller pour se porter plus à l'est.

Toutes les informations que l'on s'était procurées s'accordaient à faire croire que l'on se trouvait dans un pays montueux, qui était sous la dépendance d'un cacique très-puissant. Colomb avait envoyé des députés à ce prince, et ayant reçu de sa part l'invitation la plus pressante, il se hâta de s'y rendre.

Dans cette nouvelle course on s'était avancé jusqu'à un cap, où l'amiral fit carguer les voiles par un temps calme, à une lieue environ de la terre. Il n'avait pas fermé l'œil depuis deux jours : aussi après avoir confié le timon au pilote, avec l'ordre précis de ne pas le quitter, il alla se coucher vers minuit. A peine fut-il livré au sommeil, que

l'équipage, se croyant à l'abri de tout péril, suivit son exemple. Le pilote même, qui dans ce calme n'appréhendait aucun danger, ne se fit point de scrupule de charger, au mépris des ordres de son supérieur, un mousse des fonctions qui lui étaient confiées, et d'aller se reposer comme les autres. Ce jeune garçon, sans expérience, était donc le seul veillant à bord du navire.

Pendant que tout l'équipage était plongé dans un profond sommeil, un courant entraînait insensiblement le vaisseau vers la côte; tout à coup il reçut une secousse si violente, que, de frayeur, le mousse laissa échapper le timon. Éveillé par ses cris, Colomb se transporta aussitôt sur le tillac, aperçut les rochers, et comprit bientôt que le vaisseau était échoué. La consternation était générale; lui seul conserva assez de présence d'esprit pour faire les dispositions propres à sauver le vaisseau.

Colomb ordonna sur-le-champ à quelques-uns de ses gens d'entrer dans la chaloupe, et de jeter à une certaine distance une ancre au moyen de laquelle on pût touer le navire¹ et le dégager des rochers. Mais tel était leur désespoir, qu'au lieu d'exécuter ses ordres ils ne songèrent qu'à leur propre conservation, et voulurent se sauver à bord de la Nigna. Heureusement le commandant refusa de recevoir des gens qui trahissaient leur devoir et abandonnaient leur chef. Ils furent donc obligés de retourner au vaisseau échoué.

Cependant Colomb, pour alléger son navire, fit couper les mâts et jeter dans la mer les choses les moins nécessaires; mais ce fut en vain. Le vaisseau s'ouvrit près de la quille, et l'eau y entra subitement et en si grande quantité, qu'il fallut renoncer à tout espoir de le conserver. L'amiral descendit avec tout son monde dans les chaloupes, qui vinrent à son secours, et gagna aussitôt la Nigna à force de rames.

Le lendemain, il envoya avertir le cacique du malheur

1. *Touer le navire*, c'est le faire avancer en tirant un câble à force de bras, ou au moyen d'un cabestan.

qui venait de lui arriver, et lui demander l'assistance de ses sujets pour sauver ce que l'on pourrait du vaisseau naufragé.

A cette nouvelle, le bon cacique Guakanahari vint, avec tous ses gens et tous ses canots, au secours des Européens. Ils rassemblèrent ce qu'ils purent ramasser des effets du vaisseau, et les transportèrent à terre sans en détourner aucun. Guakanahari les prit sous sa garde, et les plaça dans un lieu voisin de son habitation, en attendant que les maisons destinées à les recevoir fussent prêtes. Il eut même la précaution de mettre près d'eux des gens armés pour veiller à leur conservation ; mais cette mesure était inutile. Ses sujets pleuraient comme lui le malheur des hommes blancs, et n'étaient pas tentés de l'aggraver encore en les dépouillant de ce qui leur resta.

Colomb, dans le rapport qu'il adressa à la cour d'Espagne, peint le caractère aimable de ces sauvages d'une manière intéressante. « Ces gens, dit-il, sont si doux, si honnêtes et si paisibles, que je crois pouvoir dire qu'il n'y a pas de meilleurs hommes dans l'univers. Ils aiment leurs semblables comme eux-mêmes ; leurs manières sont agréables, gracieuses, animées et accompagnées d'un doux sourire. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil et un profond respect. La mémoire de ces peuples est parfaite ; ils se rappellent tout avec une grande précision, et le soin qu'ils prennent sans cesse de rechercher les causes et les effets de ce qu'ils observent ou de ce qu'on leur apprend est digne des plus grands éloges. »

Guakanahari, ayant su combien les Européens aimaient l'or, leur donna, pour les consoler de leur infortune, plusieurs plaques de ce métal, avec promesse qu'il en ferait venir une quantité beaucoup plus considérable d'un endroit qu'il appelait *Cibao*. Plusieurs de ses sujets en apportèrent aussi, charmés de pouvoir échanger leur or contre des bagatelles européennes. Un d'eux, qui tenait dans l'une de ses mains un assez gros morceau de ce métal, étendit l'autre vers un Espagnol qui lui donna une sonnette. L'Indien aus-

sitôt laissa tomber l'or, et s'enfuit à toutes jambes comme un voleur, persuadé qu'il avait attrapé son homme.

Cependant Colomb était accablé d'inquiétude. Le perfide Pinçon ne reparaissait pas. Un seul vaisseau lui restait, et ce vaisseau si petit, si fatigué, ne pouvait ni contenir tout son monde, ni être employé sans témérité à un voyage aussi long que celui d'Espagne.

Que faire dans cette situation critique ? Après y avoir mûrement réfléchi, il prit la résolution de se rembarquer avec une partie des siens, d'affronter tous les dangers pour aller faire en Espagne un rapport détaillé de ses découvertes, et laisser le reste de ses gens dans l'île, comme une colonie. Tous approuvèrent cette résolution, et il se trouva sur-le-champ assez d'hommes qui demandèrent à rester. Le cacique Guakanahari lui-même, loin de le trouver mauvais, s'estimait fort heureux que quelques-uns de ces étrangers d'origine céleste voulussent bien demeurer dans son île, et le défendre lui et ses sujets contre ses ennemis les Caraïbes, nation féroce et barbare qui habitait plusieurs îles situées au sud-est et venait de temps en temps attaquer son pays, ce qui obligeait alors ses sujets, trop faibles pour résister, à se réfugier dans les montagnes.

Colomb lui promit de le prendre sous sa protection ; et pour lui donner une idée de l'art militaire des Européens, il fit faire à sa troupe quelques évolutions. Les Indiens en furent émerveillés ; mais quand il fit jouer l'artillerie, leur frayeur fut si grande qu'ils se laissèrent tomber par terre, étourdis et se couvrant la tête des deux mains ; Guakanahari lui-même en fut consterné ; mais Colomb le rassura, en lui promettant de ne faire usage de ces foudres que contre les Caraïbes, ses ennemis ; et pour lui rendre plus sensible encore l'effet de ces bouches tonnantes, il fit pointer contre le navire échoué une pièce chargée à boulet, et l'on y mit le feu. Le boulet passa à travers le vaisseau et tomba visiblement du côté opposé dans la mer. L'étonnement dont le cacique fut saisi à cette vue surpasse l'imagination. Livré à une rêverie profonde, il retourna chez lui plus persuadé

que jamais que ses hôtes étaient d'origine céleste et qu'ils disposaient comme tels de la foudre et du tonnerre.

Quelques jours furent ensuite employés à construire un fort, et les insulaires aidèrent les Espagnols dans ce travail. Les infortunés ! ils ne savaient pas qu'ils forgeaient eux-mêmes les fers qu'on leur ferait porter un jour.

Toutes les fois que l'amiral vint à terre, Guakanahari lui rendit des honneurs distingués, qui étaient toujours reconnus par des libéralités que Colomb lui faisait à son tour. Un jour le cacique, l'ayant reçu une couronne d'or sur la tête, le mena dans une habitation très-proprement arrangée ; là il ôta sa couronne et la mit respectueusement sur la tête de son hôte. Colomb aussitôt détacha un collier de petites perles qu'il avait coutume de porter, et le lui attacha ; il se dépouilla aussi d'un bel habit qu'il avait mis ce jour-là, et en revêtit le cacique de ses propres mains ; il glissa en outre à son doigt une bague d'argent, et envoya chercher une paire de bottines rouges qu'il lui fit chausser. Ces attentions mutuelles mirent le sceau au traité d'amitié qu'ils conclurent entre eux.

Le fort fut achevé en dix jours, au bout desquels Colomb, parmi ceux de ses compagnons qui désiraient rester, en choisit trente-huit, et nomma pour leur commandant Diégo d'Arada. Il leur enjoignit d'obéir ponctuellement à ce chef, de chercher par tous les moyens possibles à entretenir la bonne opinion que Guakanahari et ses sujets avaient des Espagnols, et de s'appliquer à apprendre la langue du pays. Il donna le nom de *Navidad* à l'endroit où il les laissa.

Ce fut le 4 janvier 1493 que Colomb mit à la voile pour retourner en Espagne, au milieu des acclamations des naturels et des gens qu'il laissait dans l'île. Il craignait que Pinçon ne fût en route pour l'Europe et ne portât le premier la nouvelle de sa grande découverte : il redoutait encore qu'un pareil traître ne le calomniât à la cour.

Cependant, pour appuyer auprès de cette cour ombreuse le récit qu'il avait à lui faire, et ne laisser aucune place au doute, Colomb fit mettre à bord des échantillons

de ce qu'il avait trouvé de remarquable dans les pays qu'il avait découverts. L'or tenait le premier rang au milieu de ces produits du nouveau monde. Il conduisait aussi quelques naturels de chacune des îles qu'il avait visitées. Il apportait des oiseaux inconnus, et toutes les curiosités de la nature et de l'art de ces terres ignorées.

Courant à l'est, Colomb rangea d'abord les côtes¹ de l'île espagnole, pour examiner en passant d'autres parties de ce pays. Le lendemain de son départ, il aperçut au loin quelque chose qui avait l'apparence d'un vaisseau. Il gouverna aussitôt de ce côté, et trouva ce qu'il n'espérait plus trouver, le vaisseau d'Alonzo Pinçon, qu'il avait cherché inutilement depuis six semaines. Vous pouvez penser quelle dut être la joie de l'amiral et de son équipage à cette rencontre !

Pinçon, venu à son bord, chercha à se justifier en rejetant toute la faute sur le gros temps, qui, dit-il, l'avait fait dériver² malgré lui. Colomb, tout persuadé qu'il était de la futilité de cette excuse, suivit, en lui pardonnant, le parti de la prudence et son penchant naturel à la générosité. Il feignit d'ajouter foi au prétexte spécieux de Pinçon, et lui rendit ses bonnes grâces, très-satisfait de n'être plus réduit à confier la relation de ses découvertes à un seul bâtiment, qui était en si mauvais état.

CHARLES. Où Alonzo Pinçon était-il donc resté si longtemps ?

M. HUNTER. Il s'était également arrêté sur les côtes de l'île espagnole, pour se procurer de l'or par le moyen des échanges : aussi n'avait-il fait aucune découverte nouvelle.

1. *Ranger les côtes*, c'est naviguer le long des côtes. On dit aussi *longer*.

2. *Dériver*, c'est s'écarter de sa route.

HUITIÈME ENTRETEN.

Des tempêtes furieuses remplissent d'effroi l'équipage. — Le vaisseau la Pinta, commandé par Pinçon, disparaît. — Perfidie des habitants d'une île de Portugal, dans laquelle on avait jeté l'ancre. — On aborde sur les côtes de Portugal. — Honneurs rendus à Colomb par la cour de Portugal.

M. HUNTER. Allons, mes enfants, accompagnons Colomb à son retour. Un vent frais d'ouest vient de se lever, il pousse les vaisseaux devant lui et semble leur prêter des ailes; les équipages, au comble de la joie, se voient déjà en Espagne, au milieu d'une foule de curieux, que le récit des merveilles du nouveau monde remplit d'étonnement. Mais tout à coup ce doux espoir de retour semble s'évanouir à jamais. Un violent orage se forme à l'horizon; la tempête bouleverse l'Océan, qui mugit d'une manière épouvantable, et les vaisseaux, jouets des vagues, sont tantôt lancés vers le ciel et tantôt précipités dans l'abîme. Tout l'équipage est saisi d'effroi et implore le ciel comme son seul appui, comme le seul arbitre de ses destinées.

En vain Colomb, avec la plus grande présence d'esprit, emploie tous les moyens que lui suggèrent la prudence et l'expérience; il tâche en vain d'encourager ses gens frappés de terreur et de rappeler leur énergie: enfin lui-même, ne pouvant se dissimuler qu'il n'y a plus rien à attendre du secours des hommes, rentre dans sa chambre, et là, au lieu de s'abandonner à de vaines lamentations ou à des vœux stériles, il prend un parchemin, y écrit les avis les plus importants sur ses découvertes, l'enveloppe d'un linge trempé dans l'huile, couvre ce linge d'une toile cirée, enferme ce paquet dans un baril bien bouché et le jette à la mer. Bientôt il confie les mêmes renseignements à un second baril qu'il attache à la poupe du navire pour y rester jusqu'au moment du naufrage. Il prie la Providence de faire tomber en des mains amies les précieux récits de ses glorieux travaux; il se livre à l'espoir qu'ils ne périront pas

avec lui, qu'ils parviendront en Espagne, et que sa gloire retentira dans la postérité. Il met sa confiance dans le Dieu qui soulève les flots et qui les apaise, et attend son sort avec le calme des hommes supérieurs et des âmes fortes.

La nuit s'écoule lentement dans la cruelle attente de la mort. La tempête continuait sans relâche; pas une étoile ne brillait sur l'horizon : enfin les premiers rayons du jour rendent les navigateurs à la vie, en leur montrant dans le lointain une terre qui s'élève du sein de l'Océan.

D'abord l'amiral lui-même ne put déterminer quelle était cette terre; mais s'en étant approché davantage, il reconnut que c'était une des îles Açores.

LUCIEN. Dieu soit loué! j'avais une terrible peur.

M. HUNTER. Ils n'y sont pas encore, quoique la terre soit sous leurs yeux. Le vent, qui souffle toujours avec force, rend l'approche de la côte très-dangereuse. Aussi, malgré le désir qu'avait tout l'équipage de descendre à terre, ils se virent obligés de passer encore quatre jours à louvoyer au milieu des dangers qui les environnaient. La Pinta avait disparu; on ne savait si elle avait péri, ou si Pinçon, profitant une seconde fois de l'obscurité de la tempête, avait abandonné l'amiral pour porter en Espagne les premières nouvelles des découvertes. Enfin le temps se calma un peu. L'amiral profita de ce moment, gagna la rade et fit jeter l'ancre.

Les Portugais accoururent pour vendre des vivres, et s'informèrent en même temps d'où ces navigateurs venaient et où ils comptaient aller. Les Espagnols ayant appris d'eux qu'à peu de distance de la côte il y avait une chapelle dédiée à la sainte Vierge, Colomb permit à la moitié de son équipage de débarquer pour aller remplir leur vœu, et leur ordonna de revenir au plus tôt, afin que les autres pussent s'acquitter à leur tour de cet acte de dévotion.

Après s'être mis nu-pieds et en chemise, ils marchèrent processionnellement du côté où les Portugais leur avaient dit que se trouvait la chapelle.

On s'attendait à revoir les gens de l'équipage au bout de quelques heures; cependant la nuit s'avancait, et personne ne paraissait encore. L'amiral conçut des soupçons, et ces soupçons se confirmèrent lorsqu'on apprit le lendemain que la garnison portugaise s'était emparée de ces hommes nus et les retenait prisonniers.

A la nouvelle de cette perfidie, l'indignation de Colomb fut à son comble; il protesta avec serment qu'il ne partirait pas sans avoir pris cent Portugais et ravagé toute l'île. Cette menace fit impression. On lui envoya des députés, chargés de s'informer, de la part du gouverneur, si lui et ses navires étaient en effet au service de l'Espagne; et quand il l'eut prouvé par ses provisions, les prisonniers furent relâchés. Le gouverneur aurait voulu, sans doute, s'assurer de Colomb lui-même, pour le tenir enfermé, lui et ses gens, toute leur vie, et faciliter au roi son maître les moyens de prendre sans bruit possession des pays nouvellement découverts; mais ayant manqué son coup, parce que Colomb était resté à bord, il jugea prudent de lui rendre son monde et de s'excuser en disant qu'on n'avait pas cru qu'ils fussent Espagnols.

Colomb remit à la voile, avec l'espérance de se voir bientôt à la fin de toutes ses peines; mais une nouvelle tempête mit encore une fois sa constance à l'épreuve. Cette tourmente fut horrible; elle durait depuis quarante-huit heures, lorsqu'on aperçut vers minuit des rochers contre lesquels le frêle bâtiment fut poussé en droite ligne. S'il eût suivi cette direction une minute de plus, il était en pièces; mais la présence d'esprit de Colomb ne l'abandonna pas dans ce moment décisif: virant promptement de bord, il sauva le vaisseau et ceux qui y étaient. Il reconnut bientôt qu'il était sur la côte de Portugal, près de l'embouchure du Tage, et il réussit à y jeter l'ancre.

Dès la pointe du jour il dépêcha deux courriers, l'un à Madrid, pour annoncer au roi d'Espagne son heureuse arrivée, et un autre à Lisbonne, pour demander à Sa Majesté portugaise la permission de remonter jusqu'à la ville et de

s'y réparer. Cette demande lui ayant été accordée, il fit voile sur-le-champ vers Lisbonne.

Le bruit de l'arrivée d'un vaisseau si remarquable se fut à peine répandu dans Lisbonne, que l'on courut en foule au port. Le rivage était couvert d'habitants, et la rivière de barques; chacun brûlait de voir l'homme merveilleux qui avait si heureusement terminé une entreprise si périlleuse, en regrettant toutefois que leur patrie eût méconnu et rebuté cet homme extraordinaire.

Le roi de Portugal lui-même, qui se repentait également d'avoir rejeté les offres de Colomb, et ne voyait pas sans peine l'accroissement prodigieux de la puissance espagnole, donna ordre qu'on lui rendît tous les honneurs imaginables; il lui fournit des vivres et lui écrivit de sa propre main pour le prier de le venir voir. Colomb s'empressa de se rendre à son invitation; et à son arrivée, toute la cour, par ordre du roi, marcha au-devant de lui. Ce monarque, dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, voulut qu'il lui parlât couvert et assis; et au récit des découvertes qui venaient d'être faites, il fit alternativement paraître les plus vifs regrets et la plus grande admiration. De son côté, Colomb jouissait avec modestie de la satisfaction de voir les indignes courtisans qui jadis le bafouaient comme un vil faiseur de projets, maintenant éblouis par l'éclat de ses exploits, confondus et couverts de honte.

Le roi lui fit, mais en vain, les offres les plus flatteuses pour l'engager à entrer à son service; rien ne put ébranler la fidélité de ce grand homme. A peine son bâtiment fut-il réparé qu'il alla prendre congé du roi, mit à la voile, et se dirigea sur le même port d'Espagne d'où il était parti, et où il jeta l'ancre, après un voyage de sept mois et onze jours.

Qu'il s'y repose après tant de fatigues! Demain, mes enfants, vous aurez le plaisir de le voir descendre à terre.

NEUVIÈME ENTRETEN.

Le vaisseau de Colomb entre dans le port de Palos. — Colomb continue sa route et arrive à Barcelone, où la cour lui prépare une entrée triomphante. — Il reçoit l'ordre du roi d'équiper une flotte pour une seconde expédition. — Grands préparatifs pour la seconde expédition de Colomb. — Départ de Cadix ; on jette l'ancre dans une île des Petites Antilles, à laquelle on donne le nom de Dominique. — On remet à la voile, et on aborde à la Guadeloupe, après quelques découvertes peu importantes. — Malheureux sort des Espagnols laissés par Colomb dans l'île d'Haïti. — Les Espagnols bâtissent une ville à laquelle Colomb donne le nom d'Isabelle.

THÉODORE. Eh bien ! mon père, Colomb ne va-t-il pas débarquer ?

M. HUNTER. Tout à l'heure, mon ami ; mais il faut le voir entrer avant dans le port de Palos.

A la nouvelle de l'arrivée du vaisseau de Colomb, tous les habitants coururent au bord de la mer pour recevoir ce grand homme comme le héros de l'Espagne.

Colomb descendit à terre au milieu du bruit de l'artillerie, du carillon de toutes les cloches et des acclamations de la multitude. Il se mit bientôt en route pour se rendre à la cour, qui était à Barcelone, ville de Catalogne, province de l'Espagne.

JOHN. N'apprit-on pas où était resté Alonzo Pinçon ?

M. HUNTER. Sans doute ; mais les rapports qui le concernent se contredisent. Quelques auteurs ont écrit qu'il était aussi entré dans le port de Palos peu après l'arrivée de Colomb ; d'autres assurent qu'ayant débarqué quelques jours avant lui dans la Galice, il s'était aussitôt disposé à se rendre à la cour, pour être le premier à y apporter l'agréable nouvelle des découvertes que l'on avait faites, mais que le roi lui avait ordonné de ne se présenter à lui qu'en la compagnie de l'amiral. Cette injonction, disent-ils, causa tant de chagrin à cet homme vain et ambitieux, qu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en peu de jours.

Colomb, dans tous les lieux où il passa, vit une innombrable multitude accourir des environs; il entendit son nom voler de bouche en bouche avec les plus grands éloges. Arrivé à Barcelone, où le roi et la reine l'attendaient avec impatience, toute la cour eut ordre d'aller respectueusement au-devant de lui, et les rues étaient tellement remplies d'habitants, qu'à peine lui restait-il assez de place pour y passer.

A la tête de son cortège étaient les Indiens amenés des îles nouvellement découvertes, et parés à la manière de leur pays. Derrière eux, on portait tout ce que l'on avait embarqué d'or, soit en ornements, soit en feuilles ou en grains. Suivaient ceux qui étaient chargés des échantillons de toutes les productions naturelles et industrielles du nouveau monde : de balles de coton, de caisses de poivre, de perroquets perchés sur des cannes qui avaient vingt-cinq pieds de longueur, de quadrupèdes et d'oiseaux empaillés, et d'une quantité d'autres choses que l'on n'avait jamais vues en Europe. Enfin paraissait Colomb lui-même, fixant les regards des spectateurs émerveillés.

Pour l'honorer d'une manière convenable, Leurs Majestés avaient fait dresser un trône richement orné sur une place publique, où elles l'attendaient. Colomb s'avance : selon l'usage de ces temps, il veut se mettre à genoux aux pieds du monarque; mais le roi l'en empêche, lui donne sa main à baiser, et lui ordonne de s'asseoir à ses côtés. Il fit, avec autant de modestie que de dignité, un rapport détaillé de ses découvertes et montra les productions qu'il apportait. La cour et tous ceux qui l'entendirent furent saisis d'admiration et d'étonnement.

Son récit terminé, les deux souverains, et avec eux toute la multitude des spectateurs, se mirent à genoux pour remercier Dieu de ce merveilleux événement, qui paraissait promettre à l'Espagne de si grands avantages; après quoi Colomb fut comblé d'honneurs extraordinaires. On confirma publiquement toutes les récompenses qu'on lui avait promises avant son départ; on lui fit expédier des lettres de

noblesse pour lui et toute sa famille, et le roi ne sortit plus à cheval sans avoir l'amiral à ses côtés, honneur réservé jusqu'alors aux seuls princes du sang. Mais ce qui lui fit plus de plaisir que tout le reste, ce fut l'ordre que donna le roi d'équiper sur-le-champ une flotte entière pour un second voyage.

L'équipement de la flotte fut poussé avec tant d'ardeur et de célérité, qu'en peu de temps dix-sept vaisseaux furent prêts à mettre à la voile dans le port de Cadix. La soif de l'or et l'ambition de la gloire portaient des hommes de toutes les conditions à faire partie de cette expédition, et même à s'établir pour toujours dans le nouveau monde. Colomb, ne pouvant les emmener tous, en choisit quinze cents, et eut soin que les vaisseaux fussent pourvus de toutes les choses nécessaires tant au voyage qu'à la fondation de plusieurs colonies. Il embarqua une grande quantité d'outils et d'instruments de toute espèce, plusieurs sortes de grains d'Europe, des quadrupèdes inconnus au nouveau monde, tels que chevaux, ânes, taureaux, vaches, etc., etc., et des graines de végétaux qu'il crut propres aux nouvelles contrées qu'il se proposait de visiter.

Du reste, comme il était toujours dans l'opinion que les pays nouvellement découverts étaient des parties de l'Inde, qu'il supposait s'étendre jusque-là, on leur donna, pour les distinguer de l'Inde déjà connue, le nom d'*Inde occidentale*, parce que, pour y arriver d'Europe, il faut faire voile à l'occident. L'Inde anciennement connue fut appelée dès lors *Inde orientale*.

Les préparatifs du départ étant achevés, la flotte appareilla du port de Cadix le 25 septembre. Comme la première fois, Colomb dirigea d'abord sa course aux Canaries, où il mouilla le 5 octobre. Il y fit provision d'eau, de bois, embarqua quelques animaux, particulièrement des cochons, et le troisième jour il se remit en route.

Le vent lui étant favorable, il fit en vingt jours huit cents lieues marines; et le vingt-sixième après son départ d'Espagne, il jeta l'ancre devant une île qu'il appela *Domi-*

nique, parce que le jour de sa découverte était un dimanche, qui, comme vous savez, se dit en latin *dies dominica*. N'y trouvant pas de rade assez commode, Colomb remit à la voile et découvrit en peu de temps plusieurs autres îles, dont les plus considérables étaient Marie-Galante, la Guadeloupe, Porto-Rico, enfin l'île Saint-Martin.

Sur la côte de la Guadeloupe, on aperçut une superbe cascade formée par de l'eau qui sortait en abondance d'un rocher pointu et fort élevé; le bruit s'en faisait entendre à trois lieues de distance. D'abord on n'y vit pas un seul habitant, parce qu'ils avaient tous abandonné leurs cabanes. Les Espagnols envoyés à leur recherche amenèrent deux jeunes garçons, qui firent entendre qu'ils n'étaient pas de cette île, mais d'une autre, où les habitants de celle-ci étaient venus les enlever. On trouva encore six femmes qui implorèrent le secours des Espagnols, leur faisant connaître qu'elles étaient captives et condamnées à un esclavage perpétuel. On apprit d'elles que la coutume des habitants de ces îles était de rôti et de manger tous les hommes qu'ils faisaient prisonniers de guerre, et de garder les femmes comme esclaves. Celles-ci firent tant d'instances qu'on ne put se refuser à les emmener, ainsi que les deux garçons.

Ce que Colomb venait d'apprendre de la barbarie de ces peuples lui fut confirmé dans les autres îles. Presque partout où il voulut aborder, il fut reçu en ennemi, et il trouva des traces de leurs repas inhumains. On voyait avec horreur des os et des crânes d'hommes répandus autour de leurs demeures. Toutes les tentatives qu'il faisait pour lier commerce avec les habitants étaient inutiles, et, pressé de rejoindre les Espagnols qu'il avait laissés dans l'île d'Hispaniola, il poursuivit sa route vers cette dernière, et mouilla le 21 du même mois dans une rade qui n'était qu'à une journée environ du fort Navidad.

Quelques Espagnols envoyés à terre revinrent avertir qu'ils avaient trouvé près du rivage les cadavres de deux hommes, ayant une corde d'écorce d'arbre au cou et attachés sur une pièce de bois en forme de croix; ils ne pou-

vaient dire si c'étaient des Européens ou des Indiens, parce que l'état de corruption où ils se trouvaient empêchait de les reconnaître.

Cette nouvelle alarma Colomb; et le lendemain, dès la pointe du jour, il voulut se convaincre par lui-même si ses craintes étaient fondées. Il fut à peine arrivé à la hauteur de Navidad qu'il descendit promptement dans une chaloupe et gagna le rivage. Mais quel fut son effroi, quand il ne trouva plus les Espagnols qu'il y avait laissés, ni le fort qui y avait été construit, mais seulement quelques ruines, des haillons, des armes et des outils mis en pièces! Ce spectacle seul lui apprenait tout; et pour confirmation du triste sort des colons, on trouva à quelque distance onze de leurs cadavres portant sur eux les marques d'une mort violente.

Tandis que l'on versait des larmes sur le sort de ces infortunés, et que la plupart songeaient déjà aux moyens de venger sur les naturels du pays le meurtre de leurs camarades, le frère de Guakanahari arriva, et fit un rapport détaillé sur le malheur qu'avait éprouvé la colonie.

En voici le précis :

« Colomb n'eut pas plutôt mis à la voile, que ceux qui étaient demeurés oublièrent les bons avis et les ordres qu'il leur avait donnés avant son départ. Au lieu d'entretenir les habitants, par leur conduite, dans la profonde vénération qu'ils avaient conçue pour eux, les colons se permirent tant d'excès et d'injustices que les Indiens les virent avec horreur. L'officier qui les commandait voulut les contenir; mais, au mépris de ses exhortations et de ses menaces, ils se répandirent dans l'île et la désolèrent par leurs rapines et par leurs violences. Leurs incursions surtout étaient fréquentes dans le district du cacique Cibao, à cause de l'or qui s'y trouvait. Ce cacique, irrité de leur conduite, eut enfin recours aux armes : il les surprit dans un moment où ils s'étaient dispersés; et, après avoir investi le fort, il y fit mettre le feu. Plusieurs espagnols furent tués en se défendant; les autres voulurent s'évader dans un canot, mais ils périrent dans les flots. »

Celui qui faisait ce récit ajouta que son frère, toujours ami des Espagnols, quoique sans cesse exposé à leurs insultes, avait pris les armes en leur faveur ; mais que, dans un combat avec le cacique Cibao, il avait reçu une blessure, dont il était encore malade.

Les troupes de Colomb, portées à douter de la vérité de la dernière partie de cette narration, brûlaient d'exercer une vengeance sanglante sur tous les insulaires ; mais lui-même était trop sage et trop humain pour entrer dans leurs vues. Il chercha au contraire à les convaincre de la nécessité de rétablir, s'il était possible, leur réputation dans l'esprit des habitants et de regagner leur confiance. Il recommanda en conséquence à tous ses gens de se conduire à leur égard avec la plus grande honnêteté.

Il alla faire ensuite visite au cacique Guakanahari, qu'il trouva en effet malade d'une blessure qui ne paraissait pas venir d'une arme européenne, mais d'une épée de bois. La conduite constante et franche de ce cacique persuada Colomb de la vérité de son récit, qui s'accordait parfaitement avec celui de son frère. Pour lui donner une nouvelle preuve de ses sentiments, Guakanahari lui fit présent de huit cents petites coquilles, auxquelles les Indiens attachaient un grand prix, de cent plaques d'or et de trois calebasses remplies de grains d'or, faisant ensemble près de deux cents livres pesant. De son côté, Colomb lui donna plusieurs bagatelles européennes, qui ne furent pas trouvées moins précieuses.

L'amiral conduisit son monde dans un pays à la fois plus agréable et plus sain que le premier. C'est là qu'il résolut de bâtir, près de l'embouchure d'une rivière, une ville régulière et fortifiée, où ceux qu'il laisserait auraient une demeure également sûre et commode. Il ne fut permis à personne de rester spectateur oisif de ce travail ; et par les forces réunies de tant de bras, on parvint en peu de temps à achever la première ville que les Européens aient fondée dans le nouveau monde : Colomb lui donna le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine d'Espagne.

DIXIÈME ENTRETEN.

Mécontentement des Espagnols. — Découverte de la Jamaïque. — Dispositions des Indiens envers les Espagnols. — Réunion des deux frères, Colomb et Barthélemy. — État des choses à Isabelle à l'arrivée de Colomb. — Amitié constante de Guakanahari, cacique d'un district d'Haïti.

THÉODORE. Les nouveaux débarqués doivent se trouver bien heureux ?

M. HUNTER. Point du tout, mon fils. Naturellement indolents, et devenus, sous un climat plus chaud, encore plus incapables de ces travaux qui demandaient des efforts soutenus, les Espagnols murmuraient d'être soumis à une vie si pénible, dont ils n'avaient pas prévu la nécessité. Ils étaient arrivés dans le nouveau monde la tête remplie des espérances les plus extravagantes : ils se promettaient de trouver des trésors immenses, et de passer leurs jours dans l'aisance et dans la mollesse ; et les voilà condamnés à travailler tous les jours comme des manœuvres, exposés à l'ardeur du soleil.

Ajoutez à cela la mauvaise qualité de l'air, qui occasionnait des maladies ; enfin le besoin de tant de commodités de la vie, qui commençait à se faire sentir, et dont ces Européens délicats n'avaient pas appris à se passer. Il ne leur était pas même permis d'aller à la recherche de ces trésors qui seuls tentaient leur cupidité, parce que l'amiral voulait que la ville fût achevée avant de leur laisser visiter l'intérieur du pays.

Telles étaient les raisons du mécontentement, qui augmentait de jour en jour et qui dégénéra en une conjuration contre les jours de Colomb ; elle fut heureusement découverte. On s'empara des auteurs du complot ; quelques-uns furent punis, d'autres embarqués pour l'Espagne, afin d'y être jugés. En même temps Colomb suppliait le roi de lui envoyer promptement de nouveaux renforts et de nouvelles provisions.

Cependant, afin d'occuper ces esprits mécontents et mutins, Colomb en choisit un certain nombre, avec lesquels il se mit en marche pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Il avait encore un autre but en agissant ainsi : c'était de faire voir aux Indiens la supériorité d'une armée européenne. Il fit donc avancer sa troupe les rangs serrés, les étendards flottants, et au son d'une musique guerrière; il lui fit faire en même temps, surtout à sa cavalerie, des évolutions qui remplirent les Indiens d'étonnement. Ils n'avaient jamais vu de chevaux, et ils croyaient que le cheval et son cavalier ne faisaient qu'un individu. Vous pouvez penser, d'après cela, jusqu'à quel point ce monstre, moitié homme, moitié quadrupède, dut paraître terrible à leurs yeux ! la plupart se sauvèrent dans leurs cabanes à la vue des Espagnols, et eurent la simplicité de s'y croire en sûreté, après en avoir barricadé l'entrée avec des cannes.

On avait amené pour guides quelques Indiens de l'État de Guakanahari. Toutes les fois qu'on arrivait à quelque cabane, les Indiens y entraient sans façon et prenaient ce dont ils avaient besoin, comme ils auraient fait chez eux, sans que les propriétaires s'y opposassent. On aurait dit que ces bonnes gens, qui peut-être ne s'étaient jamais vus, possédaient tous leurs biens en commun.

La marche fut dirigée vers le riche pays de Cibao, et l'on trouva la confirmation de ce que les habitants de l'île avaient annoncé. Il n'y avait pas de mines ouvertes, car les Indiens ne s'étaient jamais donné cette peine pour rechercher un métal dont ils ne savaient presque pas faire usage ; mais chaque ruisseau offrait des paillettes et des grains d'or, que l'eau entraînait après les avoir détachés des montagnes : preuve certaine que ces montagnes en contenaient abondamment.

Colomb s'assura la possession d'une si riche contrée par un fort qu'il y fit construire, et après y avoir laissé une petite garnison, il retourna sur ses pas, empressé de porter une si bonne nouvelle à la colonie. A son arrivée, il la trouva dans un état pitoyable. Il ne restait plus de vivres ;

on n'avait pas encore eu le temps de pourvoir à la culture des champs, et les maladies communes aux pays chauds et incultes avaient fait des progrès rapides. Tous s'attendaient à périr incessamment ou par la faim ou par la contagion ; tous déploraient la folie qu'ils avaient eue de sacrifier leur fortune, leur patrie et leur santé, pour aller mourir de faim et de misère sous un ciel étranger ; tous maudissaient les auteurs de leur détresse, les séducteurs qui, en leur exagérant la bonté de ce nouveau pays, les avaient engagés dans cette entreprise malheureuse.

Son expérience et les dangers sans nombre auxquels il s'était déjà trouvé exposé avaient armé Colomb d'une prudence et d'une fermeté à toute épreuve. Il réussit donc encore à étouffer la révolte et à rétablir la tranquillité.

Aussitôt qu'il en fut venu à bout, il résolut de courir à de nouvelles découvertes ; et il nomma don Diégo, son second frère, pour commander en son absence. Il se remit en mer avec un gros vaisseau et deux barques, gouvernant à l'ouest. La plus remarquable des découvertes qu'il fit à ce nouveau voyage fut celle de la Jamaïque. Ayant jeté l'ancre à la hauteur de cette île, il envoya des chaloupes garnies d'hommes armés pour sonder le port.

Ces chaloupes se virent bientôt entourées d'une grande quantité d'Indiens armés, qui voulaient les empêcher de prendre terre. Après avoir tenté inutilement la voie de la douceur pour les détourner de leur dessein, on leur envoya une volée de flèches, qui leur fit aussitôt prendre la fuite.

Le port ayant été trouvé praticable, Colomb y entra et fit réparer ses bâtiments , employant le reste de son temps à reconnaître le pays, qui, par la nature de son terroir, lui parut supérieur à l'île espagnole. Il ne manqua pas d'en prendre aussi possession au nom de Sa Majesté catholique.

De là il fit voile pour l'île de Cuba, précédemment découverte, dans l'intention d'examiner si c'était en effet une île ou bien une partie du continent. Dès lors il se vit exposé à une suite de peines et de dangers avec lesquels tout ce qu'il avait souffert jusqu'à présent mérite à peine d'entrer

en comparaison. Tantôt il avait à lutter, dans les endroits les plus périlleux d'une mer inconnue, contre des tempêtes affreuses; tantôt il se voyait enfermé entre des écueils et des bancs de sable qui, à chaque instant, pouvaient submerger ses vaisseaux; tantôt il s'embarrassait dans des basses, et en même temps les bâtimens tiraient tant d'eau, que les forces des équipages, occupés sans cesse à pomper, suffisaient à peine pour les tenir à flot¹; tantôt il souffrait, avec ses compagnons, la faim et la soif, et quand un heureux hasard leur procurait quelques provisions, il était toujours le dernier à en profiter, toujours plus empressé à prendre soin des autres que de lui-même; tantôt il avait à combattre le mécontentement et le désespoir de ses compagnons, qui se vengeaient sur lui par les reproches les plus amers de ce qu'ils avaient à souffrir sous sa conduite, quoiqu'il partageât si généreusement avec eux toutes les privations et toutes les peines dont ils se plaignaient. Figurez-vous, mes enfants, ce grand homme, toujours calme et inébranlable au milieu du danger, cherchant par son exemple et ses discours à rendre l'espoir et le courage à ses compagnons abattus, et jugez s'il n'est pas vrai, comme l'a dit un auteur ancien, qu'il n'est point de spectacle plus sublime que de voir un homme courageux aux prises avec l'adversité.

Dans ses diverses descentes à terre, Colomb apprit des habitants que Cuba était une île; elle fourmillait dans certaines parties d'oiseaux et de papillons fort incommodes. Du côté du nord, il trouva la mer semée d'îlots, auxquels il donna le nom général de *Jardin de la reine*.

Lorsqu'après une navigation longue et périlleuse entre des rochers et des bancs de sable, on eut de nouveau jeté l'ancre sur la côte de Cuba, et que l'on fut descendu à terre, il arriva un vieux cacique au moment où l'on célébrait l'office divin sur un autel dressé sur le rivage. Il observa cette cérémonie dans un silence respectueux, et quand on

1. C'est-à-dire les soutenir sur l'eau.

eut fini, il présenta modestement à l'amiral quelques fruits de l'île; ensuite, s'étant assis par terre, il rapprocha ses genoux de son menton, et dans cette posture il prononça d'une voix ferme un discours qui fut rendu à peu près en ces termes à l'amiral par les interprètes : « Tu es venu dans ces terres, que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnaissons dans l'autre vie un lieu de délices où reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes, et un lieu de ténèbres partage des méchants. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu feras te sera rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Ce que tu viens de faire est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. » L'amiral lui répondit « qu'il était ravi de le voir pénétré de la croyance à l'immortalité de l'âme; qu'il n'était pas venu pour faire du mal, mais qu'au contraire le roi d'Espagne, son maître, l'avait envoyé pour savoir s'il y avait dans ce pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les punir de leur inhumanité, et de faire régner la paix entre tous les habitants des îles. »

Les occupations, les soucis et les fatigues continuelles de Colomb avaient beaucoup altéré sa santé. Il fut accablé d'un épuisement total, accompagné d'insomnies, et qui même en peu de temps lui fit perdre la mémoire. On désespérait déjà de sa guérison, et l'on se hâta de retourner à Isabelle. Il y trouva contre toute attente, en arrivant, don Barthélemy, le plus cher de ses frères, qui lui avait amené d'Espagne les secours qu'il avait demandés. Il est difficile d'exprimer la joie qu'il en ressentit; elle fut telle que dès ce moment sa santé se rétablit à vue d'œil. Cet heureux événement fit plus que tous les secours de la médecine. Depuis treize ans ces deux frères, qui s'aimaient tendrement, étaient séparés; ils ne s'étaient point écrit, ils n'avaient pas eu de nouvelles l'un de l'autre.

Barthélemy, comme nous le savons, était allé faire des

propositions au roi d'Angleterre, et il avait réussi à les faire goûter. Il était donc retourné en Espagne pour porter lui-même cette agréable nouvelle à son frère; mais en passant par la France, il avait appris que son frère avait déjà exécuté le projet auquel il voulait concourir. Quand il arriva à Cadix, Colomb avait remis à la voile pour sa seconde expédition. Sur l'invitation du roi, il se rendit à la cour, où il fut accueilli avec de grands honneurs. Lorsqu'ensuite on reçut les dépêches par lesquelles Colomb faisait connaître ses embarras et ses besoins pressants, Barthélemy fut nommé pour lui porter des secours.

Ce secours inespéré prévint la ruine prochaine de ces établissements naissants. Tout y était tombé en désordre pendant son absence. Les deux tiers de la colonie étaient devenus victimes des épidémies qui règnent ordinairement dans ces climats. Margarita, à qui Colomb avait confié le commandement des troupes, s'était révolté, et, ne pouvant parvenir à son but, il était parti pour l'Espagne avec le père Boyl, complice de sa rébellion, emmenant avec lui un des vaisseaux de la flotte. Les troupes sous ses ordres s'étaient ensuite dispersées en petites bandes par tout le pays et avaient exercé toutes sortes d'injustices et de violences sur les insulaires, qui, excédés de mauvais traitements, finirent par repousser la force par la force. S'étant réunis en grand nombre, ils massacrèrent plusieurs de ces Espagnols vagabonds.

Tous ces événements menaçaient la colonie naissante d'un entier anéantissement. Les Indiens, jusqu'alors timides et pacifiques, éclairés par le malheur, froissés dans ce qu'ils avaient de plus cher, l'indépendance et le repos, jetaient un regard sur l'avenir et n'y voyaient que l'esclavage, le déshonneur et la mort.

Les Espagnols ne leur faisaient plus illusion : ce n'étaient plus pour eux des êtres célestes, mais des oppresseurs. D'un autre côté, ces bons insulaires, cédant à l'influence du climat, plaçaient tout leur bonheur dans l'indolence. Leur terre était si libérale qu'elle fournissait sans culture

à leurs besoins, et leurs besoins étaient peu de chose ; une poignée de maïs et un peu de cassave¹ suffisaient à leur nourriture. Ils voyaient avec étonnement qu'un Espagnol dévorait dans un seul repas plus que quatre des leurs ne pouvaient manger dans toute la journée. Ils prirent donc ces Européens pour des mangeurs insatiables, qui n'étaient venus de si loin que parce qu'ils avaient consommé toutes les provisions de leur patrie, et que, semblables aux insectes, ils s'étaient vus obligés d'aller chercher ailleurs de quoi subsister ; d'où ils tirèrent la conséquence que les vivres de leur île ne suffiraient pas longtemps à leur propre nourriture et à celle de ces hôtes voraces, et qu'ainsi une famine générale ne tarderait pas à les réduire aux plus cruelles extrémités.

Cette considération et les violences que les Espagnols exerçaient sur eux tous les jours les convainquirent de la nécessité de secouer sans délai ce joug insupportable. Ils prirent donc les armes, se réunirent sous leurs caciques et formèrent, par la jonction de tous les corps particuliers, une armée nombreuse.

Tel était l'état des choses quand Colomb revint à Isabelle. Tout était en mouvement, tout annonçait la guerre. La nation entière des Haïtiens, excepté le seul Guakanahari, qui restait toujours attaché aux Espagnols, était sous les armes et prête à tomber sur cette poignée d'hommes qui les opprimaient : ils étaient, dit-on, au nombre de cent mille combattants.

Colomb s'effraya moins du danger qui le menaçait, lui et sa colonie, que des actes coupables par lesquels des chrétiens à ses ordres avaient inspiré aux Indiens paisibles une si grande animosité contre eux. Il se vit réduit à la cruelle

1. La *cassave* ou *manioc* est une plante qui croît en Amérique, et qui s'élève à environ quatre pieds de hauteur. Cet arbrisseau a les feuilles larges et la tige grosse ; sa racine a la figure d'une betterave ou d'un navet et cinq à six pouces de diamètre. Mangée crue, elle est de mauvais goût et malsaine ; mais, en la pilant, on en peut tirer une substance farineuse qui, séchée au soleil ou à l'aide du feu, fournit des galettes qui sont très-nourrissantes et fort bonnes à manger.

nécessité de porter le carnage parmi des hommes qui ne cherchaient qu'à assurer leurs propriétés, leur liberté et leur vie contre des brigands : triste situation pour un homme aussi délicat et aussi humain que l'était Colomb !

Dans ce déplorable état, il reçut la visite du fidèle Guakanahari, qui venait lui témoigner la part qu'il prenait à sa peine et lui offrir son secours. Cet ami constant des Espagnols, en les protégeant comme il avait fait, s'était attiré la haine de tous les autres caciques ; en sorte que la nécessité et son inclination le portaient également à se mettre du parti des Européens. Colomb lui en témoigna sa reconnaissance, et tous deux mirent leurs troupes en campagne.

Préparez-vous maintenant, mes enfants, à voir en Amérique la première scène guerrière, qui fut l'origine de tant de cruelles et horribles tragédies par lesquelles cette malheureuse partie du monde a été depuis ensanglantée.

ONZIÈME ENTRETIEN.

La guerre se prépare entre les Indiens et les Espagnols. — L'asservissement des insulaires d'Isabelle en est la suite. — Projet désespéré des habitants de l'île. — Conspirations contre Colomb en Espagne. — Il fait voile pour l'Espagne pour confondre ses détracteurs.

M. HUNTER. Que ne puis-je, mes chers enfants, tirer un voile sur la suite de ce qui s'est passé dans le nouveau monde ! Dans tous les temps, la voix de l'humanité s'élèvera contre les horreurs dont d'indignes chrétiens se sont rendus coupables envers leurs frères innocents. Je vais vous les faire connaître, ces faits abominables, sans en rien déguiser, afin que, dès ce moment même, vous appreniez à abhorrer les cruautés dont les hommes sont capables lorsqu'ils suivent la voix de leurs passions.

Les deux armées sont déjà en présence, et voici le moment terrible qui va décider de la vie des Espagnols ou de la liberté des Indiens.

D'un côté il y a cent mille Indiens armés de massues, de cimenterres de bois, de piques et de flèches, dont les pointes sont formées d'arêtes de poissons ou de cailloux. De l'autre, deux cents fantassins et vingt cavaliers européens, soutenus par un petit corps d'Indiens aux ordres de Guakanahari. Différence énorme ! Mais ce que cette poignée d'Européens perdait en nombre, elle le regagnait du côté de l'art militaire, des armes, des chevaux, le dirai-je ! même d'une meute de chiens.

CHARLES. Des chiens !

M. HUNTER. Oui, mon ami. On avait amené une meute de gros dogues, pour les lâcher contre les pauvres Indiens nus, comme on le fait contre les animaux sauvages.

CHARLOTTE. Les vilains Espagnols !

M. HUNTER. Le péril était donc égal de part et d'autre, et l'issue de la bataille difficile à prévoir.

Colomb choisit la nuit pour la scène horrible qui se préparait, espérant que l'obscurité augmenterait la frayeur dont seraient saisis les Indiens à une attaque imprévue. Ayant partagé sa petite armée entre son frère Barthélemy, le cacique Guakanahari et lui-même, il tomba sur les Indiens au moment où ils s'y attendaient le moins. Les cris et la fureur des assaillants, le bruit de la mousqueterie, le hennissement des chevaux, l'aboiement des chiens, effrayèrent tellement ces malheureux, qu'après une légère résistance ils prirent la fuite en désordre, le désespoir dans le cœur. Quelques-uns tombèrent sous le fer ; d'autres furent écrasés par les chevaux, déchirés par les chiens ou faits prisonniers : le reste se dispersa dans les forêts.

Il est donc décidé que ce peuple innocent courbera sa tête sous le joug européen ! Colomb se hâta de profiter de sa victoire ; il parcourut tout le pays, et partout on se soumit sans faire la moindre résistance. En quelques mois cette île si peuplée se trouva entièrement assujettie à l'Espagne.

Jusqu'à présent Colomb n'a rien fait qui ne doive nous inspirer de l'admiration et de l'amitié pour lui ; mais il était homme : ainsi préparez-vous à ses faiblesses et à ses

erreurs, et puissiez-vous apprendre par là combien on doit veiller sur son cœur et sur ses actions, pour ne pas broncher dans la carrière de la vertu !

Margarita et le père Boyl, ses deux ennemis jurés, étaient arrivés en Espagne. Il s'attendait qu'ils ne négligeraient rien pour déprécier son mérite et persuader au roi, naturellement ombrageux, que ses découvertes étaient de peu de valeur. Il voyait donc se former sur sa tête un orage qui ne manquerait pas d'éclater, s'il ne le dissipait à temps.

Le seul moyen d'y réussir était d'envoyer à la cour d'Espagne un échantillon un peu considérable des richesses qu'il lui avait fait espérer de ses découvertes ; et, pour être en état de faire cet envoi, il se vit obligé de mettre un impôt excessif sur les malheureux Indiens.

FRÉDÉRIC. Qu'appelle-t-on *impôt* ?

M. HUNTER. Ce que l'on nomme aussi *tribut*, c'est-à-dire ce que les habitants d'un pays sont obligés de payer à leur prince ou à ceux qui les gouvernent pour la protection dont ils jouissent.

Colomb ordonna aux Indiens subjugués que ceux d'entre eux qui habitaient les cantons où se trouvait l'or lui apportassent tous les trois mois une certaine quantité de ce métal, et que les autres lui remissent, aux mêmes termes, chacun vingt-cinq livres de coton. Or, c'était plus que ces pauvres gens ne pouvaient fournir. Accoutumés dès leur enfance à une vie peu active, ils ne purent supporter d'être forcés, comme des esclaves, à travailler sans relâche à la recherche de l'or et du coton ; production dont, par là même, la quantité devait nécessairement diminuer de jour en jour. Mais ils avaient beau se plaindre, l'ordre était donné, et les Européens en pressaient l'exécution avec la dernière rigueur.

Pour se délivrer d'un joug insupportable, les malheureux Indiens prirent une résolution que le désespoir seul pouvait leur suggérer. D'après les idées qu'ils s'étaient faites de la voracité de leurs vainqueurs, il leur parut possible de les forcer en peu de temps, par la faim, à quitter leur île, dès

qu'ils cesseraient d'ensemencer leurs champs de maïs et de manioc. Ils se mirent donc tous à détruire les semences déjà en terre ; puis ils se retirèrent dans des montagnes inaccessibles où ils ne trouvèrent, pour leur propre subsistance, que quelques racines sauvages. Ils ne furent pas longtemps sans éprouver eux-mêmes toutes les rigueurs de la famine qu'ils avaient voulu attirer sur leurs oppresseurs. Une partie considérable périt misérablement ; une autre fut emportée par des maladies épidémiques, suites inévitables de la faim ; et le reste se trouva si exténué, qu'ils furent beaucoup moins en état qu'auparavant de supporter les charges dont ils étaient accablés.

Quant aux Espagnols, ils souffrirent sans doute aussi de l'exécution de ce projet désespéré ; mais par leur travail, et moyennant une nouvelle provision de vivres qui leur était arrivée d'Europe, ils furent préservés d'une disette absolue.

Sur ces entrefaites, on vit éclater l'orage qui s'était formé de loin sur la tête de Colomb. A leur arrivée en Espagne, Margarita et le père Boyl avaient fait une peinture si triste des pays qu'il avait découverts, ils avaient rendu sa conduite si odieuse, qu'elle ne manqua pas d'inspirer à la cour une grande défiance à son égard. On résolut d'envoyer aux Indes occidentales un homme chargé d'examiner l'état des choses, ainsi que la conduite de Colomb, et d'en faire un rapport au roi.

Celui qui fut choisi n'avait pas, à beaucoup près, la droiture et les lumières nécessaires pour l'exécution d'une affaire si importante. Il avait été proposé par les ennemis de Colomb, sûrs qu'il entrerait dans leurs vues perfides. Il s'appelait Aguado, et était gentilhomme de la chambre de la reine.

Enorgueilli de son importance, cet homme vain ne fut pas plutôt arrivé dans l'île espagnole qu'il fit sentir son autorité à l'amiral. Il traita ce grand homme avec la hauteur la plus insultante ; Espagnols et Indiens, il invita tous ceux qui avaient des motifs de mécontentement contre Colomb à se présenter devant son tribunal. Toutes les plaintes portées

par les mécontents furent avidement recueillies, pour en composer une série de griefs propres à représenter comme un scélérat celui qu'on voulait perdre.

Quelque patient que fût Colomb, il ne put supporter les mortifications que lui fit éprouver l'orgueilleux Aguado. Il prit la résolution de partir pour l'Espagne, afin de soumettre sa cause à la décision du roi et de la reine.

Dans cette vue, il nomma *adelantado*, ou vice-gouverneur, son frère Barthélemy, pour commander dans l'île pendant son absence. Mais par malheur il constitua chef de justice un homme à qui il n'aurait pas dû confier tant d'autorité; et nous verrons dans la suite combien il en a abusé: il s'appelait *Roldan*.

Pour faire ce voyage plus promptement, il cingla¹ droit vers l'Espagne; mais il ne savait pas combien il allongerait par là sa route. Il fallut qu'il apprît, par l'expérience la plus malheureuse, ce qu'aucun marin n'ignore aujourd'hui: que cette navigation est sujette à mille difficultés, à cause des vents alizés, qui dans ces parages soufflent presque continuellement de l'est. Tout le monde sait maintenant que les vaisseaux, à leur retour des Indes occidentales, doivent d'abord gouverner au nord, afin d'éviter ces vents contraires.

Il avançait si peu, qu'au bout de trois mois il voguait encore en pleine mer. Il fut donc obligé, faute de vivres, de mettre ses gens à une très-petite ration de pain; mais afin que personne ne fût en droit de se plaindre, il s'assujettit aux mêmes privations que son équipage.

Bientôt la faim rendit les matelots furieux et leur suggéra le cruel dessein d'égorger et de manger les Indiens qui étaient à bord, ou du moins de les jeter à la mer, afin de ne plus partager avec eux les misérables restes de leurs vivres. Dans cette extrémité, Colomb ne se départit pas de cette humanité qui le caractérise. Il refusa avec fermeté de se rendre à leurs désirs, en leur représentant que ces mal-

1. *Cingler*, c'est naviguer à pleines voiles.

heureux étaient hommes comme eux, et que, participant à la détresse commune, ils devaient avoir aussi leur part du peu de provisions qui restaient. Par ces représentations, il parvint à calmer la fureur de ses compagnons, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent la côte d'Espagne.

DOUZIÈME ENTRETEN.

Réception de Colomb à la cour d'Espagne. — Des préparatifs pour une troisième expédition sont ordonnés par le roi. — Traversée de l'escadre espagnole. — On touche enfin à la terre ferme. — Découverte de l'île Sainte-Marguerite.

M. HUNTER. Voyons, mes enfants, comment Colomb, cette fois-ci, est reçu à la cour d'Espagne.

Ce fut avec autant de fermeté que de modestie qu'il parut devant le trône de ses maîtres, pour défendre son innocence contre les calomnies de ses accusateurs. Sa présence seule les confondit. Ses augustes juges rougirent de leur crédulité et lui rendirent toute leur estime. Il est permis de croire que l'or qu'il étalait était à leurs yeux un nouveau titre en sa faveur; son triomphe fut complet, ses ennemis succombèrent encore une fois sous le poids de sa gloire, et de nouveaux honneurs lui furent prodigués.

Dès lors tout ce qu'il proposa fut agréé. Son premier soin fut de procurer une stabilité permanente à la colonie qu'il avait fondée dans l'île espagnole, et d'y faire passer autant d'hommes et de vivres qu'il crut nécessaire. Il désirait surtout qu'on envoyât un nombre suffisant de cultivateurs, d'artisans et d'artistes de toute espèce, afin que cette colonie pût tirer de son propre sein tout ce qui serait indispensable à ses besoins : demande qu'on lui accorda aussi avec empressement.

Au nombre des propositions qu'il fit dans cette circonstance, il en est une que la sagesse de son esprit aurait dû

repousser. Pour ne point dépeupler l'Espagne par l'envoi de nouveaux colons, il conseilla de faire transporter à Hispaniola les malfaiteurs condamnés à mort ou aux galères, pour les employer à l'exploitation des mines : on y consentit aussi. De plus, l'ordre fut donné à tous les tribunaux de condamner à l'avenir tous ceux qui auraient mérité une peine capitale à être transportés aux Indes occidentales. Cette fausse mesure eut pour résultat d'augmenter les désordres de la nouvelle colonie, et d'y introduire tous les vices dont étaient infectés les misérables qu'on y déportait.

Malgré les ordres précis du roi, l'armement de la flotte se fit cette fois avec beaucoup de lenteur, par les intrigues des ennemis de Colomb. Il se passa une année entière avant que l'on eût achevé le chargement des deux vaisseaux qui devaient porter à la colonie des vivres et d'autres provisions ; et lorsque ces transports furent partis, Colomb eut la douleur d'attendre une autre année avant de voir la petite escadre avec laquelle il devait s'embarquer pour de nouvelles découvertes prête à mettre à la voile. Vous jugez sans peine de son impatience.

Cette fois Colomb se proposait de prendre une nouvelle route, par laquelle il espérait découvrir ce continent qu'il supposait être l'Inde. Dans cette vue, étant arrivé aux Canaries, il continua de suivre la même direction jusqu'aux îles du Cap-Vert, découvertes par les Portugais.

Mais en quittant les Canaries il envoya directement à Hispaniola la moitié de ses vaisseaux, afin de porter des vivres à la colonie, avec ordre aux commandants de ces vaisseaux d'accélérer leur traversée.

Colomb continua de courir au sud, bien résolu de ne tourner à l'ouest que quand il serait arrivé à l'équateur ou à la ligne, ce cercle imaginaire qui divise la terre en deux parties égales ; mais s'étant avancé jusqu'au troisième degré de latitude septentrionale, il fut surpris par un calme plat. Ses vaisseaux étaient immobiles ; le soleil tombait à plomb sur la tête des matelots. La chaleur était intolérable. Les tonneaux s'entr'ouvraient. L'eau et les vivres se corrom-

pirent. Les voyageurs au désespoir craignaient à chaque instant que les vaisseaux ne prissent feu ; et pour comble de maux, une goutte cruelle tourmentait l'amiral et ne lui laissait aucun repos.

Enfin le ciel eut pitié de l'excès de sa misère ; il survint une pluie si abondante qu'à peine pouvait-on se tenir sur le tillac. La chaleur, à la vérité, n'en fut que peu diminuée ; mais du moins on se procura une boisson fraîche. Le calme cessa aussi ; l'espérance revint dans le cœur de ces hommes presque mourants. Ils prièrent instamment Colomb de ne pas persister dans le dessein de courir au sud ; et, se rendant à leurs instances, il fit mettre le cap à l'ouest.

On avait déjà couru plusieurs jours dans cette direction, lorsque tout à coup le matelot de garde fait entendre les cris de *terre ! terre !* L'île qu'on apercevait se montrait sous l'aspect de trois montagnes, d'où Colomb prit occasion de lui donner le nom de *Trinité*, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle n'est pas loin de l'embouchure de l'Orénoque.

Ce fleuve, dans les environs de Trinidad, se décharge dans la mer avec tant de violence, qu'il rend la navigation extrêmement périlleuse. Les flots s'amoncellent, se heurtent et se brisent dans ces parages d'une manière épouvantable ; et un vaisseau qui tombe dans ce violent tourbillon court grand risque d'être mis en pièces. Ceux de Colomb eurent ce malheur ; ils étaient parvenus avant que l'on s'en doutât au milieu de ce redoutable champ de bataille, où les vagues s'entre-brisaient : tour à tour élevés et précipités, ils étaient jetés en haut et en bas, à droite et à gauche, comme des volants poussés par des raquettes. Il lui fallut toute son habileté pour sortir de ce dangereux pas par un détroit qui paraissait si horrible, qu'il l'appela *la bocca del drago*, ou la gueule du dragon. Le voilà entre Trinidad et la côte de Cumana, qui, comme vous savez, est une partie de *terra firma*.

PIERRE. Colomb a donc aussi découvert le continent d'Amérique ?

M. HUNTER. Sans doute ; aussi était-il très-persuadé que cette terre ne pouvait pas être une île, parce qu'il en voyait sortir et se précipiter dans l'Océan un fleuve aussi considérable que l'Orénoque.

PIERRE. Mais pourquoi n'a-t-on pas nommé ce pays *Colombie*, d'après son nom ?

M. HUNTER. C'est là sans doute, à son égard, une injustice que son siècle ne devait pas commettre.

CHARLOTTE. Pourquoi l'ont-ils nommé *Amérique* ?

M. HUNTER. C'est ce que nous verrons dans la suite ; pour le moment nous devons tâcher de ne pas perdre de vue les vaisseaux de Colomb.

Convaincu qu'il avait enfin touché à la terre ferme du nouveau monde, il courut toujours à l'ouest le long de la côte et descendit plusieurs fois à terre. Il trouva que les habitants avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de l'île espagnole, mais qu'ils faisaient paraître un peu plus d'esprit et de courage et qu'ils avaient le teint plus blanc. Ils se paraient également de feuilles d'or et de belles perles, qu'ils troquaient avec plaisir contre des bagatelles d'Europe. Un d'eux vint un jour, sans être accompagné de personne, joindre Colomb, qui était descendu à terre pour respirer un air frais. Il s'approcha de l'amiral avec confiance, lui ôta de la tête un bonnet de velours cramoisi et lui mit une couronne d'or. Colomb, présumant que c'était un cacique, le fit traiter avec distinction.

Ces Indiens avaient la tête enveloppée d'un mouchoir de coton de diverses couleurs, et le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, couvert d'une pièce de même étoffe. Leurs cheveux étaient longs, mais coupés ; et leurs armes, des arcs, des flèches et des boucliers.

Colomb se fût arrêté volontiers plus longtemps dans ce lieu pour reconnaître l'intérieur du pays ; mais l'état délabré de ses vaisseaux et ses infirmités l'obligèrent de renoncer à d'autres recherches et de cingler vers l'île espagnole. Chemin faisant, il découvrit l'île Sainte-Marguerite, deve-

nue si importante par la pêche des perles, et aborda enfin à sa colonie, espérant s'y délasser pendant quelque temps de ses soucis et de ses travaux.

TREIZIÈME ENTRETEN.

Fondation de Saint-Domingue. — Révolte de la nouvelle colonie. — Colomb étouffe la rébellion et envoie en Espagne la nouvelle de la découverte de la terre ferme. — Découverte de Vasco de Gama dans l'Afrique. — Ingratitude de l'Espagne envers Colomb.

M. HUNTER. Hélas ! l'heure du repos n'était pas encore venue pour le pauvre Colomb. De nouveaux dangers et de nouvelles traverses l'attendaient dans cette relâche.

Don Barthélemy, son frère, avait conduit pendant son absence la colonie d'Isabelle dans une contrée beaucoup plus fertile, et il avait entrepris d'y bâtir une ville, qu'il nomma *Saint-Domingue*, en l'honneur de Dominico, son père. Cette ville, florissante encore de nos jours, a été longtemps une des plus considérables entre celles des Indes occidentales ; elle a donné son nom à toute l'île.

A peine Barthélemy eut-il fondé cette nouvelle colonie qu'il alla visiter avec une partie de ses forces les provinces de l'île où son frère n'avait pas pénétré, laissant à Saint-Domingue le grand juge Roldan avec le reste de ses troupes ; mais ce méchant homme récompensa la confiance que l'on avait mise en lui par la plus noire ingratitude.

Il épiait depuis longtemps l'occasion de perdre les Colomb et de se rendre maître absolu de l'île. Le départ de Barthélemy et l'absence de l'amiral lui parurent une circonstance favorable pour l'exécution de ses projets ; il en profita avec adresse et souleva contre Barthélemy et contre Diègue, son autre frère, les Espagnols qui étaient restés. La plupart se rangèrent de son côté. Bientôt il se fit reconnaître pour leur chef, et ayant pris les armes contre l'*adelantade*,

il s'empara de tous les vivres et tenta de prendre d'assaut le fort que l'on avait construit à Saint-Domingue. Cependant il échoua dans cette dernière tentative par la vigilance du commandant, ce qui obligea les rebelles à aller fixer leur séjour dans une autre partie de l'île, dont ils insurgèrent les habitants, et bientôt Saint-Domingue presque entière finit par entrer dans la révolte.

Pour surcroît de chagrin, Colomb apprit que les trois vaisseaux chargés de vivres qu'il avait détachés des Canaries n'étaient pas arrivés. Les tempêtes et les courants avaient écarté ces vaisseaux de leur route; et après avoir erré dans plusieurs régions inconnues, ils arrivèrent enfin à l'île espagnole, mais précisément sur la côte où Roldan et ses complices avaient établi leur demeure.

Le rusé rebelle, cachant sa révolte aux commandants des trois vaisseaux, eut l'adresse de leur faire débarquer une partie de leur monde, pour les conduire, disait-il, à Saint-Domingue. Ces gens, qui la plupart étaient le rebut des prisons espagnoles, n'eurent pas plutôt appris le vrai dessein de Roldan, qu'ils se rangèrent avec empressement sous ses drapeaux, espérant qu'il y aurait à piller : tel fut le premier fruit du conseil peu réfléchi que Colomb avait eu le malheur de donner lui-même !

Quelques jours après l'arrivée de l'amiral, ces trois vaisseaux parurent aussi à la rade de Saint-Domingue, mais sans être d'une grande ressource pour cet homme délaissé ; car ils avaient déjà débarqué à l'île espagnole la majeure partie des troupes qu'ils portaient et consommé presque tous les vivres qu'ils avaient eus à bord. L'insolent Roldan, fier de sa supériorité, qui n'était que trop manifeste, se moquait hautement de la faiblesse de Colomb.

L'amertume la plus profonde remplit l'âme de l'amiral ; et s'il n'avait écouté que son ressentiment, il se serait aussitôt mis à la tête du peu de soldats qui lui étaient restés fidèles et serait allé attaquer les traîtres, aimant mieux périr en essayant de les châtier que de survivre dans l'inaction à l'affront qu'il essuyait.

Mais, pour le bonheur de la colonie à son berceau, Colomb fut assez magnanime pour sacrifier son ressentiment à l'utilité publique. Il résolut de ne point venger son offense personnelle, mais de chercher à ramener à leur devoir, par la voie de la douceur, Roldan et ses complices.

Après beaucoup de négociations pénibles, il parvint enfin à son but, et eut la satisfaction d'avoir étouffé une rébellion si dangereuse sans verser une goutte de sang.

Il envoya ensuite un vaisseau en Espagne, pour informer la cour de la découverte qu'il avait faite de la terre ferme, ainsi que de la révolte qu'il venait d'apaiser. Aux échantillons des productions du continent, consistant en perles, lingots d'or et une quantité de toiles de diverses couleurs et d'un tissu très-fin, il ajouta son journal, où il avait écrit avec la plus grande exactitude la route de ses vaisseaux et tout ce qui s'était présenté de remarquable. Roldan et ses complices ne manquèrent pas aussi d'écrire au roi par la même occasion, pour inculper l'amiral et justifier leur propre conduite; et le roi fut assez injuste pour ajouter plus de foi au récit calomnieux des rebelles qu'au rapport véridique de Colomb.

Nous allons, mes enfants, nous arrêter ici quelques moments pour jeter un coup d'œil sur une autre partie du monde où, pendant que nous étions occupés des Indes occidentales, il s'est aussi passé des événements d'un grand intérêt.

Vous vous rappelez que le roi de Portugal avait dédaigné les offres de Colomb; il ne tarda pas à s'en repentir. Pour réparer cette faute, il résolut de n'épargner aucune dépense pour trouver autour de l'Afrique le chemin de l'Inde orientale, que l'on cherchait depuis si longtemps. Dans cette vue, il fit équiper une escadre et en donna le commandement à un marin expérimenté et d'un grand mérite, nommé Vasco de Gama.

Des difficultés qui paraissaient insurmontables s'opposaient à cette entreprise; mais Gama, comme Colomb, offrait le modèle de ces grands caractères qui ne se laissent

détourner par aucun obstacle des projets qu'ils ont une fois arrêtés. En vain les côtes de l'Afrique, qu'il range sans les connaître, lui présentent leurs longues chaînes hérissées de rochers, d'écueils et de bancs de sable; en vain les orages et les tempêtes déploient leurs fureurs et cherchent à briser ses navires mal construits : il oppose à toutes ces difficultés un courage inébranlable; il les franchit, et gagne enfin la pointe la plus méridionale de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance. Mais ce ne fut là qu'un point de repos pour un génie aussi vaste que le sien; il passa outre, et, remontant la côte opposée, il arriva à Mélinde, qui est situé sur la côte de Zanguebar.

Ce fut pour lui une surprise des plus agréables d'y trouver, au lieu des barbares qu'il avait rencontrés le long des côtes d'Afrique, une nation civilisée, et qui, à beaucoup d'égards, se rapprochait déjà des peuples d'Asie. Elle faisait un commerce étendu, professait la religion mahométane, et n'était pas étrangère aux arts des peuples policés.

Comptant sur les succès de son entreprise, il remit à la voile, et le 22 mai 1498 il eut le bonheur d'atteindre le but de ses vœux, la côte de l'Inde.

JOHN. Quel est l'endroit où il aborda?

M. HUNTER. C'est à Calicut, sur la côte de Malabar, dans la presqu'île en deçà du Gange.

Gama vit avec admiration la richesse de ce pays, ses productions précieuses, la régularité de son gouvernement, ainsi que les mœurs douces des habitants. Mais, par malheur, il n'avait rien à bord qu'il pût donner en échange des riches marchandises de ces contrées; car les bagatelles dont les sauvages étaient si avides ne tentaient guère ces Indiens; aussi n'y fit-il pas un long séjour; il se hâta de retourner en Europe, pour porter au roi son maître la nouvelle de l'heureux succès de son voyage.

Ainsi, presque dans le même temps que Colomb découvrait le nouveau monde, une autre partie de notre globe, à la vérité déjà connue, mais dont les Européens n'avaient encore tiré que peu de parti, fut liée plus directement à

l'Europe à la faveur de la navigation. Dès lors les trésors inépuisables de l'Inde abondèrent dans le petit royaume de Portugal ; et les Espagnols ne virent pas sans jalousie leurs voisins attirer à eux de si grandes richesses, tandis que de toutes les découvertes qu'ils avaient faites jusqu'alors ils n'avaient pas même encore retiré les frais de leurs armements.

L'envie de faire des découvertes gagna insensiblement tous les esprits : rois et républiques, gentilshommes et bourgeois, tous voulurent tenter la fortune et courir les aventures. Un certain Ojéda, entre autres, qui avait accompagné Colomb à son second voyage, engagea quelques négociants de Séville à armer quatre vaisseaux et à les envoyer faire des découvertes sous ses ordres. On en demanda la permission, qui fut accordée sans consulter Colomb ; ce qui était contre le traité que la cour d'Espagne avait fait avec lui. L'évêque de Badajoz, ministre du roi, ayant le département des Indes occidentales, et ennemi juré de Colomb, ne se contenta pas de mortifier ainsi l'homme qu'il haïssait ; il eut encore l'indignité de communiquer à Ojéda, pour son instruction, le journal et les cartes marines que Colomb avait envoyés à la cour.

Ojéda fut accompagné d'un gentilhomme italien, nommé Améric Vespuce. Celui-ci acquit bientôt tant de considération parmi ses compagnons, que tout se faisait d'après ses avis plutôt que d'après ceux d'Ojéda. Cependant en suivant exactement la route qu'avait prise Colomb, il aborda également à la côte de Paria ; il y descendit plusieurs fois, et fit quelque commerce avec les habitants ; après quoi il rangea la côte plus loin pour s'assurer que cette terre n'était pas une île, mais une partie du continent ; et quand il se fut assez avancé pour ne pouvoir plus en douter, il retourna triomphant en Espagne, où il fit si bien valoir ses exploits que l'on oublia que sa découverte au fond n'en était pas une, mais seulement une confirmation de ce qui longtemps auparavant avait été découvert par Colomb. Et par une de ces inconséquences humaines, par une de ces injus-

tices qui semblent faites pour décourager le génie, l'ingrate Espagne dota du nom d'*Amérique* la terre qui aurait dû porter celui de l'illustre Génois.

Depuis cette époque, il se fit voyages sur voyages pour découvrir de nouvelles terres; mais n'en attendez pas le récit pour le moment : il nous éloignerait trop de Colomb. Encore une seule petite digression, et je le rejoindrai.

Pour tirer parti de la découverte du chemin de l'Inde orientale faite par Gama, le roi de Portugal équipa une flotte entière et la chargea de marchandises de toute espèce. Celui qui fut nommé commandant de cette flotte s'appelait *Cabral*. Instruit du peu de sûreté qu'il y avait à naviguer le long de la côte d'Afrique, il gouverna vers l'ouest à travers le vaste Océan, après avoir passé la ligne, et suivant toujours cette direction, il se trouva, à son grand étonnement, sur la côte d'une terre fort étendue.

C'était le beau, le riche Brésil, que Cabral découvrit si accidentellement. Il en prit aussitôt possession au nom de son roi, et envoya un de ses vaisseaux porter cette agréable nouvelle à Lisbonne.

QUATORZIÈME ENTRETEN.

Un orage terrible éclate contre Colomb. — Traitement indigne que lui fait subir un nommé Bovadilla. — L'innocence de Colomb est enfin reconnue, et Bovadilla destitué.

M. HUNTER. Revenons maintenant à Colomb; nous l'avons laissé dans une situation peu favorable : il était bien parvenu à étouffer la rébellion dans l'île espagnole, mais il n'avait pu y établir une tranquillité complète et durable. Le mécontentement et la discorde couvraient encore sous la cendre; et quoique Roldan fût soumis en apparence, il ne négligea aucune occasion de noircir à la cour l'amiral et sa conduite. De plus l'autorité de Colomb dans l'île avait beau-

coup souffert par son indulgence, que l'on prenait pour de la faiblesse; il en résulta de nouveaux soulèvements, qui donnèrent tant d'occupations à l'illustre amiral, qu'il ne put songer ni à se justifier ni à poursuivre son vaste plan de découvertes. Il se trouvait dans cette déplorable situation lorsque l'orage le plus terrible éclata contre lui en Espagne.

La plupart de ceux qui avaient quitté ce royaume pour le nouveau monde, au lieu des trésors qu'ils s'y promettaient, n'y avaient trouvé que la misère; pleins de désespoir, ils étaient retournés dans leur patrie, et regardant Colomb comme l'unique cause de leur disgrâce, ils se répandaient contre lui en injures et en malédictions. Les haillons dont ils étaient couverts, la pâleur de leurs visages et leur air affamé inspiraient la pitié et donnaient à leurs inculpations une apparence de vérité. Toutes les fois que le roi et la reine paraissaient en public, ils étaient, à l'instigation des ennemis de l'amiral, entourés d'une foule de ces misérables, qui demandaient vengeance. Est-il surprenant que le roi, naturellement soupçonneux, ait ajouté foi à leurs imputations, et que la reine, qui jusque-là avait constamment protégé Colomb, se soit elle-même laissé prévenir contre lui?

Il fut donc arrêté d'envoyer aux Indes occidentales un commissaire chargé d'examiner la conduite de l'amiral, avec pouvoir de le destituer, si cette conduite lui paraissait répréhensible, et de prendre dans ce cas le gouvernement de l'île. Cette odieuse mission fut donnée à François de Bovadilla, créature des ennemis de Colomb.

Dans le temps même où ils machinaient sa perte, ce grand homme, par des soins infatigables, avait parfaitement rétabli le bon ordre. Les mécontents étaient satisfaits; Espagnols et Indiens, tous étaient soumis aux lois. On avait ouvert plusieurs mines et commencé avec les plus heureux succès la culture des terres : circonstances qui eussent dû le justifier, si sa condamnation n'eût pas été résolue d'avance.

L'amiral se trouvait alors dans une contrée éloignée de l'île, pour y faire quelques dispositions nécessaires. L'équité et la justice voulaient que son juge attendît son retour avant de procéder contre lui. Mais qu'avaient de commun l'équité et la justice avec un homme tel que Bovadilla ?

Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il se fit conduire à la maison de l'amiral; il s'en empara, ainsi que de tout ce qui s'y trouvait; il fit annoncer publiquement que le roi l'avait envoyé pour destituer le gouverneur et donner satisfaction à quiconque avait à se plaindre de lui. Non content de cela, il rendit sur-le-champ la liberté à tous ceux que Colomb avait fait arrêter, les invitant à venir se plaindre des injustices qu'ils avaient éprouvées.

Ce n'était rien encore : l'infâme Bovadilla lui envoya par un huissier l'ordre de comparaître sans délai à son tribunal, pour rendre compte de sa conduite. En même temps, il lui fit remettre une lettre du roi qui lui enjoignait de se conformer à ce que le plénipotentiaire lui ordonnerait.

Colomb avait des gens armés; son frère Barthélemy était avec lui; il lui eût été facile de grossir sa troupe et de se mettre en état de répondre, l'épée à la main, à son inique juge; mais sa grande âme dédaignait tout moyen de défense incompatible avec l'obéissance qu'il croyait devoir à ses maîtres, quelque injustes qu'ils fussent envers lui. Il prit donc sans balancer le chemin de Saint-Domingue, décidé à entendre respectueusement la sentence, quelle qu'elle fût.

Il arrive, et on l'annonce chez Bovadilla. « Qu'on lui mette les fers! crie Bovadilla sans vouloir l'admettre en sa présence, et qu'on le traîne en prison! » Cet ordre inhumain s'exécute; on l'enchaîne, et on le mène à bord d'un vaisseau.

Représentez-vous, mes enfants, cette indigne scène. Voilà le grand Colomb traité en criminel par le ravisseur insolent de ses biens et de son honneur, sur le sol même qu'il a découvert et dont il a acquis la possession à son roi par mille dangers et au péril de sa vie; il est chargé de chaînes dans sa propre maison, devant ses subalternes! Le

voilà recevant ce dernier coup avec une dignité et une résignation qui, plus que l'apologie la plus éloquente, proclamait son innocence. Enfin on l'entraîne; mais ses maux ne sont pas encore à leur terme : la populace de la colonie, qui presque toute n'était, comme nous savons, qu'un ramas de scélérats, l'accompagne de ses outrages et insulte à ses disgrâces.

Bovadilla n'était pas encore satisfait : il fit mettre aussi aux fers les frères de Colomb, et ordonna de les garder chacun dans un vaisseau particulier; ensuite il procéda aux informations contre les trois frères et les condamna sans autre formalité à la mort. Heureusement il n'eut pas l'audace de faire exécuter lui-même cette sentence sanguinaire, parce qu'il en craignait les suites; mais dans l'espérance que son parent, l'évêque de Badajoz, ennemi irréconciliable de Colomb, la ferait mettre à exécution, il envoya les prisonniers en Espagne avec l'instruction de leur procès.

Le capitaine qui devait conduire Colomb et ses frères en Espagne n'eut pas plutôt mis à la voile, qu'il s'approcha avec autant de compassion que de respect de son illustre prisonnier pour lui ôter ses fers. « Laissez-moi tel que je suis, lui dit Colomb; je porte ces chaînes par ordre de mes maîtres; eux seuls peuvent me les ôter. »

Bovadilla avait ordonné que les prisonniers, arrivés en Espagne, fussent aussitôt remis entre les mains de l'évêque de Badajoz, afin de leur ôter les moyens d'implorer la pitié de la reine Isabelle, leur protectrice. Mais un pilote nommé *Martin*, touché du sort injuste de l'amiral, quitta secrètement le vaisseau et se hâta de porter à la reine une lettre par laquelle Colomb l'informait de tout ce qui s'était passé.

La cour était loin de croire que Bovadilla abuserait de ses pouvoirs. On reconnut l'indignité d'un pareil traitement, et l'on prévint l'horreur qu'il inspirerait à toute l'Europe. Un courrier fut expédié avec ordre de faire mettre sur-le-champ en liberté Colomb et ses frères.

En même temps l'amiral fut invité à venir à la cour; on

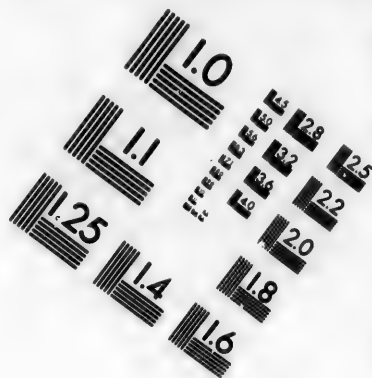
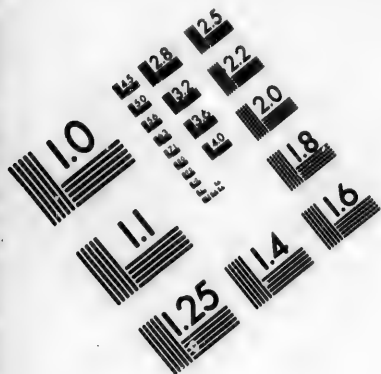
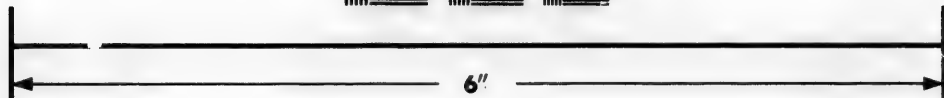
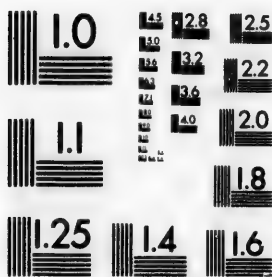


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

lui fit toucher l'argent nécessaire pour y paraître d'une manière convenable à son état.

En entrant dans l'appartement où le roi et la reine l'attendaient, il se jeta aux pieds de Leurs Majestés sans pouvoir parler, le sentiment profond de l'injustice qui lui avait été faite le privant de l'usage de la parole. Enfin, fortifié par le sentiment de son innocence, il entreprit de se justifier des calomnies de ses ennemis. Il prononça avec une noble assurance un long discours, où il prouva son innocence d'une manière si évidente que Ferdinand et Isabelle en furent pleinement convaincus. Ils lui témoignèrent tous leurs regrets de ce qui s'était passé; ils destituèrent aussitôt Bovadilla de tous ses emplois, et cherchèrent de plus à encourager Colomb par leurs éloges, en lui promettant leur protection pour l'avenir. Mais, par une politique défiante, ils crurent qu'il y aurait du danger à laisser un homme auquel ils avaient tant d'obligation, et qui cependant avait été si mal récompensé de ses services, dans un poste où il lui serait facile de se venger : en conséquence, ils le retinrent à la cour sous des prétextes flatteurs, et nommèrent gouverneur des Indes occidentales Nicolas Ovando.

Colomb ressentit la plus vive indignation de cette injustice, et il ne la cachait pas. Partout où il allait, il avait avec lui les fers qu'on lui avait fait porter, comme une preuve de la noire ingratitude dont on avait payé ses grands services. Ils étaient toujours suspendus devant ses yeux, et il ordonna qu'après sa mort on les enterrât avec lui.

QUINZIÈME ENTRETEN.

Ovando, nommé gouverneur des Indes occidentales, fait voile avec des forces considérables. — Colomb entreprend un quatrième voyage avec de frêles embarcations. — Ovando refuse l'entrée de Saint-Domingue à Colomb. — Violent orage, prédit par Colomb, qui engloutit les riches embarcations de Saint-Domingue pour l'Espagne. — On obtient quelques renseignements sur le Mexique.

M. HUNTER. Malgré les plaintes de Colomb, la nomination d'Ovando fut maintenue, et le nouveau gouverneur fit ses préparatifs de départ.

On n'avait pas encore envoyé dans les Indes occidentales une aussi grande flotte. Elle était de trente-deux voiles et avait à bord deux mille cinq cents hommes, la plupart destinés à s'établir à Saint-Domingue.

Ovando mit à la voile avec ces forces considérables, et Colomb, arrêté dans sa glorieuse carrière, eut la douleur de voir qu'un autre allait recueillir le fruit de ses travaux.

Ovando arriva fort à propos. S'il avait tardé un peu plus, l'administration folle et injuste de Bovadilla aurait exposé la colonie à une ruine totale. Ce misérable espérait affermir son autorité, acquise par l'injustice, en se rendant agréable au peuple. Dans cette vue, il révoqua toutes les sages ordonnances de Colomb, et il permit à chacun de vivre comme il lui plairait. Son prédécesseur s'était fait un devoir de protéger en père les pauvres Indiens contre les oppressions des Espagnols; Bovadilla, au contraire, abandonna cette nation infortunée à toutes leurs violences. Après avoir fait un dénombrement de tous les habitants, il les distribua comme des esclaves à ses avides partisans, qui employèrent ces pauvres créatures aux travaux des mines avec une sévérité barbare. La dureté de ces travaux, et le traitement inhumain qu'on leur faisait éprouver, détruisirent un nombre prodigieux de ces hommes naturellement

faibles ; et peu s'en fallut que la mort ne moissonnât cette malheureuse nation tout entière.

Le premier acte d'autorité d'Ovando fut de destituer Bovadilla et de l'envoyer, ainsi que Roldan, en Espagne, pour y rendre compte de leur conduite. Ensuite, conformément aux ordres du roi, il abolit l'esclavage, déclara tous les Indiens libres et défendit de leur faire violence. Par de nouvelles lois, il mit des bornes à la licence des Espagnols, à qui il permit à la vérité de continuer leurs recherches de l'or, mais sous la condition expresse que la moitié de leur profit appartiendrait au roi comme souverain de l'île.

Quant à Colomb, voyez-le, affaissé sous le poids de ses chagrins cuisants, venir dans cette cour ingrate, qui continue de fermer l'oreille à ses justes plaintes. Écoutez-le demandant, non pas grâce, mais justice, et insistant, en tenant son contrat signé du roi, pour qu'on remplisse la promesse écrite qu'il serait, à l'exclusion de tout autre, vice-roi dans le pays qu'il découvrirait. Voyez ses indignes adversaires méprisant ses inutiles représentations, et jugez de ce que devait éprouver un homme digne des plus grandes récompenses !

HENRI. Je sais bien ce que j'aurais fait !

M. HUNTER. Eh quoi donc, mon ami ?

HENRI. Je n'aurais pas perdu plus longtemps mes paroles. J'aurais choisi quelque lieu pour y passer le reste de mes jours dans la retraite, ou j'aurais été offrir mes services à quelque autre prince.

M. HUNTER. Quant à ce dernier parti, l'expérience avait déjà appris à Colomb que les autres cours ne valaient guère mieux que celle d'Espagne. Mais passer sa vie à ne rien faire et renoncer à son vaste plan, c'est à quoi il lui était absolument impossible de se déterminer.

Il était convaincu qu'à son dernier voyage il avait découvert la côte d'un continent. La fausse persuasion où il avait été que ce pays était une partie de l'Inde, qui s'étendait jusque-là, venait d'être sinon entièrement dissipée, du moins extrêmement ébranlée par les observations qu'il avait

faites. Actuellement il soupçonnait qu'entre ce continent et l'Inde il pourrait bien y avoir une grande mer qui les séparait; il crut aussi qu'aux environs de l'isthme de Darien on devait trouver un détroit qui conduirait de l'Atlantique dans l'Océan inconnu, et par celui-ci dans l'Inde.

Il lui paraissait de la dernière importance de vérifier si ce détroit existait ou non; car s'il existait, combien de détours et de longueurs n'éviterait-on pas, en passant de l'Espagne dans l'Inde par le milieu de l'Amérique, au lieu d'y aller par le cap de Bonne-Espérance, découvert par les Portugais! Quelle que fût donc l'offense qu'il avait reçue de son roi, le désir d'être utile au monde l'emporta sur son ressentiment; et il résolut de s'exposer encore une fois dans sa vieillesse à tous les dangers et à toutes les incommodités d'un nouveau voyage.

Il fit part de son projet au roi et à la reine, qui s'empresèrent de l'adopter. Sa présence était pour eux un continuel reproche. Ils comptaient d'ailleurs sur ses talents et sur son bonheur; l'ordre fut donc donné sur-le-champ d'équiper une escadre.

Mais quelle escadre! Quatre misérables navires, dont le plus grand n'était pas de la moitié du port d'un vaisseau marchand ordinaire, composaient toutes les forces dont on confia pour une expédition aussi importante. Et c'était avec ces bâtiments qu'il devait se hasarder encore sur un Océan lointain et inconnu, et découvrir un chemin par lequel on se promettait d'enlever les trésors immenses de l'Inde! Quels petits moyens pour accomplir un si grand objet!

Tout autre se serait effrayé de la difficulté d'exécuter une telle entreprise avec de si frêles embarcations; mais Colomb, se souvenant de son premier voyage, ne balança pas à confier encore sa vie à des bâtiments aussi faibles que ceux avec lesquels il avait traversé la première fois le grand Océan. Il s'embarqua donc accompagné de son frère Barthélemy et de son fils aîné, âgé de treize ans, qui, dans la suite, devint l'historien de sa vie.

Ce fut le 29 juin de l'an 1502, et par conséquent dix ans

après son premier voyage, qu'il mit à la voile de Cadix, gouvernant, comme à l'ordinaire, vers les Canaries. Cette fois le voyage fut des plus heureux. si ce n'est qu'un de ses vaisseaux, et même le plus grand, se trouva si mauvais voilier qu'on eut de la peine à lui faire suivre les autres. Il fit d'abord route à Saint-Domingue, afin d'y changer ce vaisseau contre un meilleur.

Arrivé à la hauteur de cette île, il envoya informer le gouverneur Ovando du sujet de son arrivée et lui demander la permission d'entrer dans le port; mais le gouverneur (le croiriez-vous, mes enfants?) eut l'impudence de lui refuser cette permission. Colomb l'avertit que certaines circonstances, auxquelles l'expérience l'avait rendu attentif, lui faisaient prévoir avec beaucoup de probabilité qu'on allait essuyer un ouragan furieux, demandant en conséquence qu'il lui fût permis de passer dans le port le temps seulement que durerait la tempête; et comme le gouverneur était sur le point d'expédier une flotte considérable pour l'Espagne, Colomb lui fit conseiller en même temps d'en différer de quelques jours le départ: mais tout fut inutile; on rejeta son avertissement, on dédaigna son avis, et l'on en rit comme du pronostiqueur abusé. L'entrée du port lui fut interdite une seconde fois, et la flotte destinée pour l'Espagne mit à la voile.

L'ouragan prévu survint. Colomb s'y était préparé, et ses sages dispositions préservèrent ses vaisseaux de leur perte. Toute la riche flotte, au contraire, qui était partie pour l'Espagne, et qui était composée de dix-huit voiles, devint, à trois bâtimens près, la proie des flots. Roldan et Bovadilla, qui s'y étaient embarqués, trouvèrent dans cette tempête la juste punition de leur abominable conduite envers Colomb; la mer les engloutit tous deux, ainsi que les richesses immenses qu'ils avaient amassées dans l'île Hispaniola. Ce qu'il y eut de bien remarquable dans cet événement, c'est que le seul vaisseau de la flotte qui ne reçut aucun dommage, et qui put continuer sa route pour l'Espagne, fut précisément celui à bord duquel on avait mis les débris de la

Réjean
Olivier

Ex-Libris

fortune de Colomb, et que l'on n'avait choisi pour ce service que parce qu'il était le plus mauvais de tous. Les deux autres furent obligés de regagner Saint-Domingue dans un état fort délabré.

Cet événement fit une grande impression sur les esprits superstitieux de ce temps. Mais au lieu d'adorer la justice avec laquelle la main du Tout-Puissant conduit les destinées des hommes, ils s'imaginèrent sottement que Colomb était un sorcier, et qu'il avait excité cette tempête pour se venger de ses ennemis. Car autrement, disaient-ils, pourquoi n'y aurait-il eu d'épargné que le vaisseau qui avait à bord ses propres biens?

Colomb, justement indigné, quitta une île où on ne lui avait pas même voulu accorder un abri contre les dangers de l'ouragan, et avec ses vaisseaux très-endommagés, il fit voile à l'ouest vers le continent.

Ce voyage fut aussi accompagné de peines infinies. L'escadre aborda enfin à une île nommée *Guanai*, à peu de distance de cette côte du continent qui s'appelle *Honduras*.

Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre, l'amiral envoya son frère Barthélemy avec quelques hommes reconnaître le port. En s'approchant du rivage, il rencontra une barque indienne, d'une construction infiniment supérieure à celle qu'on avait remarquée dans les canots des sauvages. Elle était d'une longueur considérable, sur huit pieds de largeur. Un toit de feuilles de palmier s'élevait au milieu et abritait plusieurs femmes et quelques enfants. On comptait encore vingt-cinq hommes dans le canot.

On tâcha de les joindre, et quand ils se virent serrés de près, quoique armés, ils se rendirent de bonne grâce. Visitant ensuite la cargaison de ce bâtiment, on trouva des mantelas, une sorte de chemises sans manches et faites de fil de coton; quelques autres pièces d'habillement, avec des toiles servant de mantes aux femmes; de grandes épées de bois, dont le tranchant des deux côtés était formé de cailloux affermis avec des ficelles et de la résine; des haches de cuivre

et d'autres ustensiles de même métal. Leurs vivres différaient peu de ceux des habitants de Saint-Domingue, si ce n'est qu'ils faisaient usage d'une boisson tirée du maïs bouilli, et qui ressemblait à la bière; ils avaient aussi une petite provision d'amandes de cacao, dont ils paraissaient faire plus de cas que de toute autre chose, et qui leur servaient de monnaie.

L'amiral, charmé d'avoir ces bonnes gens en son pouvoir et espérant en tirer des éclaircissements, les fit traiter avec la plus grande douceur : il échangea de leurs marchandises contre celles d'Europe; et après s'être informé de ce qu'il voulait savoir, il leur rendit leur canot et leur permit d'aller où bon leur semblerait. Il retint pourtant à son bord un vieillard qui lui paraissait le plus intelligent de tous, et qui ne fit nulle difficulté de rester avec lui, dans l'intention d'en tirer encore d'autres informations et de l'employer dans les relations qu'il aurait par la suite avec les habitants du pays.

Ce vieillard lui apprit qu'à l'ouest il y avait un grand pays où l'or se trouvait en abondance. Il lui fit connaître, par des signes faciles à comprendre, que les habitants y portaient des couronnes d'or sur la tête et des anneaux épais de même métal aux bras et aux jambes; que l'on y garnissait d'or les tables, les chaises et les coffres; et quand on lui montra des coraux, des épices et d'autres productions précieuses, il assura que ce pays en possédait aussi. Il voulait parler du riche Mexique. Mais quelque envie qu'eussent les compagnons de Colomb de se procurer ces trésors, il se sentit lui-même un désir encore plus grand d'atteindre le but de son voyage et d'aller à la recherche du détroit qu'il espérait trouver dans ces parages. Aussi, sans délibérer plus longtemps, il dédaigna les richesses immenses que l'on assurait être si près de lui, et sans s'arrêter aux murmures de son équipage, il gouverna à l'est, rangeant la côte de la terre ferme.

Mad. HUNTER. Le voilà qui se montre encore véritablement grand homme ! Avoir en main l'occasion de s'enri-

chir, et la négliger pour suivre son but avec constance ! vouloir être utile au monde plutôt qu'à soi-même, et supporter l'indignation des autres pour rester fidèle à son devoir !... O mes enfants ! puissiez-vous un jour donner, en pareille occasion, d'aussi grandes preuves d'une vertu désintéressée et d'une noble abnégation de vous-mêmes ! car rien n'est plus grand, rien n'est plus digne de l'homme de bien que de s'oublier soi-même pour être utile à ses semblables.

SEIZIÈME ENTRETEN.

Découverte des côtes du Darien ou isthme de Panama. On continue la traversée. — Affreuse tempête et détresse de l'équipage.

HENRI. Nous avons grande impatience de suivre Colomb dans sa route, pour savoir s'il sera enfin plus heureux.

M. HUNTER. Il gouverna de la côte de Honduras vers l'est, pour chercher le détroit que les naturels du pays lui avaient dit qu'il trouverait dans cette direction.

JOHN. Ils lui avaient donc fait un mensonge ?

M. HUNTER. Ce n'est pas cela ; on s'était seulement mal entendu. Colomb leur avait dessiné un détroit ; mais ils croyaient qu'il leur parlait d'un isthme, et, dans cette supposition, ils avaient raison de l'envoyer vers le Darien.

Sur cette route, le long des côtes, on vit des hommes fort différents des précédents, quant à leur manière de vivre, et beaucoup plus sauvages. Ils étaient presque nus ; ils mangeaient de la viande et du poisson crus sans aucune préparation, et ils avaient les oreilles allongées jusqu'à l'épaule, au moyen des divers objets qu'ils y pendaient. Tout leur corps était marqué, par le feu, de figures de cerfs, de lions et d'autres animaux. Les plus considérés d'entre eux se distinguaient par des bonnets blancs et rouges de toile de coton. Les uns avaient le visage peint en noir,

les autres en rouge, et plusieurs encore rayé de diverses couleurs, tandis que d'autres ne se peignaient que les lèvres, les narines et les yeux. Les trous qu'ils se perçaient aux oreilles étaient si grands qu'ils auraient donné passage à un œuf de poule. Colomb en prit occasion de nommer ce pays la *costa de las Orejas*, c'est-à-dire la côte des Oreilles.

De là il poursuivit sa route, mais lentement, luttant sans cesse contre les vents et les courants. Il arriva à un promontoire où la terre tournait au sud ; en sorte que le même vent qui lui avait été contraire lui devint favorable. N'oubliant jamais d'attribuer chaque événement heureux à celui qui est l'unique source de tout bien, il donna à ce cap le nom de *Gracias a Dios*, ou Grâces à Dieu.

Quelques jours après, ayant mouillé à un autre endroit, on vit bientôt arriver plusieurs canots de sauvages armés qui paraissaient vouloir empêcher les Espagnols de descendre à terre. Mais dès qu'ils connurent leurs dispositions pacifiques, ils s'approchèrent avec confiance et offrirent en vente leurs marchandises, consistant en toutes sortes d'armes, arbalètes, massues, bâtons d'un bois très-noir et très-dur avec une pointe d'arête de poisson, petits morceaux d'or pâle qu'ils portaient au cou. L'amiral leur fit présent de plusieurs bagatelles, sans vouloir rien accepter en échange. Ils en parurent mécontents ; et comme on se refusait aussi à leurs invitations répétées de descendre au rivage, ils prirent cela pour une marque de méfiance qu'ils voulurent faire cesser.

Ils députèrent donc aux Espagnols un vieillard d'une figure respectable, accompagné de deux jeunes filles portant au cou des plaques d'or. Le vieillard avait dans sa main une espèce d'étendard, sans doute comme un symbole de la paix, et il demanda à être présenté à l'amiral. Celui-ci reçut ces députés avec douceur ; il leur fit servir à manger et donner des habits, et les renvoya à terre très-satisfaits du bon accueil qu'ils avaient reçu.

Le frère de Colomb, étant descendu le lendemain sur le rivage, y trouva, mis ensemble en un monceau, tous les

effets qu'on avait donnés aux habitants. A son arrivée, il fut reçu par deux d'entre eux, qui le prirent entre les bras et l'invitèrent à s'asseoir avec eux sur l'herbe. Don Barthélemy fit ce qu'ils désiraient, et leur proposa ensuite diverses questions à l'aide d'un interprète indien, ordonnant à son secrétaire d'écrire leurs réponses.

Mais ils n'eurent pas plutôt aperçu les plumes, le papier et le cornet, qu'ils se levèrent brusquement, et que dans leur consternation ils s'enfuirent avec tous les autres habitants qui s'étaient attroupés : c'est que la superstition de ces pauvres gens leur fit imaginer que l'écrivain était un enchanteur ; que la plume, l'encre et le papier étaient les instruments de la sorcellerie qu'on allait mettre en œuvre pour leur faire du mal. On eut de la peine à les faire revenir de ce ridicule soupçon, et ils n'osèrent se rapprocher des Espagnols qu'après s'être mis en sûreté, suivant leur opinion, contre l'art funeste du secrétaire. Or, voici comment ils s'y prirent. Ils jetèrent vers les Espagnols une certaine poudre qui rendait une fumée ; et cette fumée, à laquelle ils attribuaient sans doute la vertu d'empêcher que le charme ne produisît son effet, ils la chassèrent vers celui qu'ils prenaient pour le sorcier.

Don Barthélemy les accompagna jusqu'à leur village. Ce qu'il y vit de plus remarquable fut un grand édifice de bois qui leur servait de cimetière. Il trouva dans plusieurs sépultures des corps enveloppés de draps de coton. Au-dessus de chaque tombeau il y avait une planche chargée de figures d'animaux ; auprès de quelques-uns on voyait même le portrait du défunt avec divers ornements. Le lendemain, l'amiral ayant retenu à son bord plusieurs des naturels du pays, pour obtenir d'eux de nouveaux renseignements, les autres crurent qu'il le faisait par cupidité et pour en tirer une rançon. Ils lui envoyèrent donc des députés chargés de lui remettre deux jeunes porcs pour la liberté des prisonniers. L'amiral leur fit comprendre que leurs compatriotes restés à bord n'étaient pas captifs, qu'ils seraient renvoyés incessamment, et qu'ainsi il ne fallait point de rançon. Il

acheta les porcs, et les députés s'en retournèrent très-contents.

Au bout de quelques jours de navigation, l'amiral jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière et envoya quelques soldats à terre; mais une multitude d'Indiens armés s'opposa à leur descente. Plus de cent d'entre eux entrèrent dans la mer jusqu'à la ceinture, menaçant de leurs lances, sonnait du cor, battant une espèce de tambour, jetant de l'eau aux Espagnols, et crachant vers eux des herbes mâchées, en signe de mépris et de haine. Les Espagnols avaient ordre de se tenir dans les bornes de la plus grande modération. Comme ils ne rendirent pas insulte pour insulte, et qu'ils se contentèrent de regarder ce jeu guerrier à une distance convenable, les assaillants se lassèrent enfin de leur manège inutile; et au lieu de se battre, les deux partis se rapprochèrent et ouvrirent bientôt entre eux un trafic dans lequel les Espagnols se procurèrent seize plaques d'or de la valeur de cent cinquante ducats, en échange de quelques sonnettes.

Dès le lendemain les Indiens commencèrent à regarder la patience que les Espagnols avaient opposée à leurs provocations comme une preuve de timidité. Lorsque la chaloupe voulut s'approcher de nouveau, ils lui lancèrent des flèches. Les Espagnols furent obligés de leur montrer qu'ils ne manquaient ni de courage ni de forces pour leur tenir tête. L'amiral fit tirer un coup de canon; et comme en même temps un des sauvages qui attaquaient fut blessé par une flèche qu'on lui avait tirée, ils s'enfuirent tous, et les Espagnols se contentèrent de descendre à terre sans vouloir poursuivre les fuyards.

On les invita, au contraire, par des signes, à revenir; et cette invitation fut acceptée, parce qu'ils étaient convaincus que les étrangers blancs ne voulaient pas leur faire du mal, quoiqu'ils en eussent les moyens. Ils déposèrent leurs armes, retournèrent au rivage et échangèrent paisiblement leurs plaques d'or.

L'amiral, après avoir pris des informations sur la nature

du pays, ses habitants et ses productions, remit à la voile et continua de gouverner le long de la côte, espérant toujours trouver le détroit qu'il cherchait. En continuant ses investigations, il arriva dans une baie qui formait un port également sûr et spacieux. Les Indiens y avaient bâti une ville assez grande, très-peuplée, et environnée de terres bien cultivées. Colomb nomma cet endroit *Puerto-Belo*.

Les habitants de cette ville se montrèrent très-pacifiques et apportèrent du fil de coton fin et diverses espèces de vivres, qu'ils troquèrent avec empressement contre des clous, des aiguilles, des sonnettes et autres objets semblables.

Huit milles plus loin, Colomb parvint à cette partie de la côte où a été depuis la ville de *Nombre de Dios*. Le gros temps l'obligea de s'y arrêter quelques jours, et il les employa à faire réparer ses vaisseaux, qui étaient fort endommagés; ayant repris la mer, le mauvais temps le contraignit de nouveau d'entrer dans un petit port, qu'il nomma *el Retrete*, ou la Retraite.

Les habitants le reçurent d'abord fort bien; mais l'insolence de quelques matelots changea leurs dispositions et excita leur ressentiment. Pleins de confiance en leur grand nombre, qui augmentait continuellement, ils se disposèrent à une attaque générale. L'amiral employa alternativement la douceur et les menaces pour les engager à se désister de leur dessein; mais voyant que l'un et l'autre moyen ne produisaient aucun effet, il fit tirer un coup de canon à poudre seulement, se flattant que le seul bruit les ferait reculer d'effroi. Il fut trompé dans son espérance. S'apercevant que ce tonnerre ne faisait pas de mal, ils en devinrent plus insolents; ils jetèrent de grands cris, frappèrent les arbres avec leurs bâtons, et témoignèrent ainsi le mépris qu'ils faisaient du vain bruit du canon. L'amiral se vit donc obligé de leur en faire éprouver les effets. Il fit tirer à boulet vers une colline où les Indiens s'étaient rassemblés en foule. Voyant que ce tonnerre faisait non-seulement du bruit,

mais qu'il donnait la mort, ils se sauvèrent dans les forêts, saisis de frayeur.

Colomb, désespérant de trouver un passage pour aller de l'océan Atlantique dans la mer du Sud, et se voyant en même temps contrarié par les vents les plus impétueux, se détermina à reprendre la route qu'il avait suivie et à gagner une contrée appelée *Veragua*, où, suivant le témoignage uniforme des naturels du pays, se trouvaient les plus riches mines d'or.

Une tempête furieuse qui dura plusieurs jours et une grande disette de vivres contribuèrent à rendre cette navigation une des plus pénibles et des plus périlleuses. Les vivres qui leur restaient au bout de huit mois qu'ils tenaient la mer, et consistant en quelques biscuits, se trouvèrent entièrement gâtés par l'air chaud et humide de ces pays. Les équipages ne durent pas moins se contenter de cette misérable nourriture, car il fut impossible de renouveler leurs provisions.

DIX-SEPTIÈME ENTRETEN.

On aborde au *Veragua*; ses mines d'or. — Le roi, ou Quibio, attire le châtiment des Espagnols sur lui et les siens. — On se remet en mer; tempête furieuse; on échoue sur les côtes de la Jamaïque. — Dévouement de deux Espagnols, Mendez et Fieski.

M. HUNTER. Avant d'arriver au *Veragua*, si vanté pour ses mines d'or, Colomb fut souvent obligé par le gros temps de jeter l'ancre dans d'autres endroits de la côte, afin de laisser passer les bourrasques.

Dans une de ces contrées, une chose assez singulière frappa sa vue : les habitants avaient construit leurs maisons en l'air.

FRÉDÉRIC. Comment le pouvaient-ils?

M. HUNTER. Ils s'y prenaient à peu près comme on dit

que la reine Sémiramis avait autrefois construit ses jardins bien au-dessus de la surface de la terre ; tu te le rappelles sans doute ?

FÉDÉRIC. Oui ; les jardins suspendus.

M. HUNTER. Eh bien ! mon ami , de la même manière qu'on faisait alors poser des terrasses et des jardins entiers sur des voûtes élevées , ces sauvages avaient bâti leurs cabanes sur des branches de grands arbres et semblaient ne pas demeurer sur la terre , mais en l'air , comme les oiseaux.

CHARLOTTE. Pourquoi cela ?

M. HUNTER. Peut-être qu'ils ne se croyaient pas assez en sûreté contre les inondations , les bêtes féroces ou leurs ennemis.

CHARLES. Comment y montaient-ils ?

M. HUNTER. Au moyen d'échelles qu'ils avaient soin de retirer à eux , de manière que l'accès en était interdit à qui que ce pût être.

On aborda heureusement au Veragua , rêvant aux trésors qu'on se promettait d'y trouver. On mouilla dans l'embouchure d'une rivière à laquelle l'amiral donna le nom de *Bèlem* ou *Bethléem* , parce qu'il y était arrivé le jour des *Rois* , jour où l'on place l'entrée des mages dans Bethléem. Mais après avoir appris des habitants qu'à la distance de quelques journées , en remontant la rivière , on se trouverait à la résidence de leur roi , qu'ils appelaient *Quibio* , on résolut de s'y rendre : l'amiral envoya en avant son frère Barthélemy avec les barques , pour complimenter Sa Majesté indienne. Averti de l'arrivée des blancs , ce prince vint au-devant d'eux , et l'entrevue se passa fort bien de part et d'autre.

Le lendemain , Sa Majesté voulut bien faire une visite à l'amiral lui-même. Celui-ci la reçut avec les égards dus à son rang ; et moyennant un présent de quelques colifichets d'Europe , il eut bientôt acquis toute son amitié.

Après avoir obtenu des renseignements sur les mines d'or , Barthélemy prit avec sa troupe le chemin qu'on lui

avait indiqué. Arrivés sur les lieux, ils trouvèrent bientôt de l'or à fleur de terre, près des racines de gros arbres ; et il ne leur fallut pas d'autres preuves pour se convaincre que le sol cachait en abondance dans son sein ce précieux métal. Après avoir ramassé ces grains épars, ils revinrent porter à l'amiral la bonne nouvelle du succès de leur voyage.

Colomb, affermi par là dans le dessein qu'il avait déjà conçu de fonder une colonie dans cette contrée, donna sur-le-champ ses ordres pour construire des maisons non loin de l'embouchure du Bélem. L'ouvrage fut poussé avec diligence, et en peu de temps les maisons furent achevées ; elles étaient de bois et couvertes de feuilles de palmier. Pour former cette colonie, Colomb choisit dans son équipage quatre-vingts hommes, auxquels il donna pour chef son frère Barthélemy. Il eut soin de les pourvoir de tous les instruments et de toutes les choses qu'il leur fallut pour leur sûreté et les autres commodités de la vie, leur laissant surtout quantité d'outils pour la pêche, les eaux de cette contrée étant fort poissonneuses.

Tout étant disposé, l'amiral, songeant à retourner en Espagne, apprit, à son grand étonnement, que le roi Quibio, jaloux de l'établissement que les Européens venaient de faire sur ses terres, avait formé le projet de brûler les maisons de la colonie. Il délibéra avec son frère sur les moyens de détourner ce malheur ; et tous deux se crurent dans la nécessité indispensable de prévenir l'attaque et de s'assurer de la personne même du cacique, résolution qui eut les suites les plus funestes.

Barthélemy se chargea de l'exécution. Accompagné d'un assez grand nombre de soldats, il marcha droit à la ville du Veragua et s'approcha de la maison du cacique, située près de là sur une colline solitaire. Quibio le fit alors prier de s'arrêter, parce qu'il voulait lui-même aller au-devant de lui. D'après cette invitation, Barthélemy ne garda que cinq hommes et se fit suivre par les autres à une certaine distance, en leur enjoignant, dès qu'ils entendraient tirer un coup de

fusil, de se porter promptement en avant pour investir la maison et empêcher que personne n'échappât.

Le cacique s'avance, il s'apprête à recevoir son hôte ; on s'empare de lui. Au signal convenu, les Espagnols accourent, environnent la maison, et tous ceux qui s'y trouvent subissent le sort de leur maître, sans faire la moindre résistance.

Cet acte violent fut pour Colomb le commencement d'une nouvelle suite de malheurs.

Le cacique prisonnier devait être conduit à bord des vaisseaux, les mains et les pieds liés. La barque part, il faisait nuit ; le prisonnier, attaché avec une corde au bateau, se plaint des douleurs qu'il souffre ; il fait remarquer que ses mains sont trop fortement serrées contre le bois, et son conducteur est assez compatissant pour le détacher, toutefois avec la précaution de le tenir en laisse et sans lui délier les mains ni les pieds. Le cacique n'en saisit pas moins le moment de se précipiter dans les flots et entraîne son garde dans sa chute. En vain le chercha-t-on ; son habileté à nager et l'obscurité de la nuit le firent promptement disparaître aux yeux de ceux qui le poursuivaient, et il leur échappa heureusement.

La rapacité des Espagnols profita de cet incident pour s'emparer de la fortune du cacique, lui faisant un crime d'avoir saisi l'occasion de se mettre en liberté. On pillait sa maison et l'on se partagea son or.

Cependant Quibio se mit en devoir de tirer vengeance de ses oppresseurs. Il fondit sur la colonie et lança des flèches enflammées contre les toits combustibles des maisons ; son éloignement l'empêcha de les atteindre. Bientôt les deux partis en vinrent aux mains. Le courage de Barthélemy sauva l'établissement naissant ; il chargea l'ennemi si vigoureusement, qu'il l'enfonça et le mit en fuite. Ce combat fut très-meurtrier pour les Indiens ; mais du côté des Espagnols il n'y eut qu'un seul mort et plusieurs blessés. Parmi ces derniers se trouvait Barthélemy lui-même, atteint d'une flèche au milieu du corps : heureusement le coup n'était pas mortel.

Cette victoire, loin de décourager le cacique, ne fit qu'augmenter sa haine contre les Espagnols. Ceux-ci, voyant toute l'étendue du danger, prirent le parti d'abandonner une contrée où la mort seule les attendait; ils regagnèrent dans leurs chaloupes le vaisseau de l'amiral. Ce bâtiment et deux autres, quoique très-endommagés, pouvaient encore tenir la mer. On abandonna le quatrième, et l'on mit à la voile en se dirigeant sur Hispaniola. A peine avait-on perdu la côte de vue, qu'un de ces ouragans si communs dans les mers de ces contrées fondit sur la flottille : un des vaisseaux périt dans cette tourmente. Le jeu continu des pompes préserva les deux autres d'un pareil sort. On espérait arriver à l'île de Cuba. Une nouvelle tempête ne le permit pas et poussa les bâtiments sur la côte de la Jamaïque, où l'amiral réussit à les faire échouer au moment où ils allaient couler à fond : par cette habile manœuvre il sauva sa vie et celle de tous ses compagnons.

Colomb jugeant plus prudent de demeurer à bord que de mettre les équipages à terre, où ils auraient été exposés aux attaques des naturels, loin de détruire les bâtiments échoués, les fit étayer des deux côtés; et après avoir fait construire des baraques sur les ponts, il défendit à ses gens d'aller à terre.

Bientôt nombre d'Indiens vinrent se rendre à bord; et comme, par ordre de Colomb, on les reçut fort civilement, ils montrèrent à leur tour beaucoup de confiance et d'affection envers ces étrangers et apportèrent des vivres en abondance. Ils donnaient deux oies pour une feuille de clinquant, un pain fait de racines de manioc pour un grain de verre, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour une sonnette.

Cependant Colomb délibéra avec ses amis sur les moyens de s'éloigner de cette île. Un seul se présenta à leur esprit, celui d'informer le gouverneur d'Hispaniola de leur détresse et de le prier d'envoyer un vaisseau. Mais la question fut alors de savoir comment ils lui feraient parvenir cet avis. Il ne leur était pas resté une seule chaloupe, et de la Ja-

maïque à l'île espagnole, comme cela se voit sur la carte, il y a plus de trente lieues.

Colomb, par sa douceur et sa droiture, s'était tellement concilié l'amour des naturels du pays, qu'ils consentirent à lui vendre de leurs canots. C'étaient, sans doute, de bien chétifs bateaux, et qui ne méritaient pas seulement le nom de barques, n'étant que des troncs d'arbres creusés sans art ni solidité, et tout au plus propres à naviguer le long du rivage. On devait s'attendre que le moindre vent les ferait chavirer, que la moindre vague les submergerait.

Malgré le danger évident de perdre la vie en entreprenant avec d'aussi misérables nacelles un si long voyage, il se trouva parmi les compagnons de Colomb deux hommes courageux, déterminés à tout risquer pour sauver, s'il était possible, l'amiral et sa troupe : Mendez et Fieski sont les noms de ces deux braves gens. Chacun d'eux s'embarqua dans un canot particulier, accompagné de six Espagnols et de quelques sauvages pour le service des rames. On convint qu'aussitôt qu'ils auraient eu le bonheur d'aborder à Hispaniola, Fieski reviendrait en avertir l'amiral, tandis que Mendez irait par terre à Saint-Domingue s'acquitter de sa commission près du gouverneur.

Ils partirent; mais après avoir vogué pendant deux fois vingt-quatre heures par une chaleur insupportable, suivant toujours la direction qui leur était prescrite, ils commencèrent à craindre de s'être écartés de la véritable route et d'être entrés dans la grande mer bien au delà de Saint-Domingue. Vous pouvez imaginer combien cette observation devait être effrayante pour eux qui manquaient d'eau douce et que la soif tourmentait. Quelques-uns des sauvages tombèrent évanouis et moururent; les autres virent leur propre sort dans celui de ces infortunés. Le seul soulagement qu'ils pouvaient se procurer dans cette détresse était de se remplir la bouche d'eau de mer pour se rafraîchir la langue; mais ce faible secours ne faisait qu'irriter la soif et la rendre ensuite plus insupportable.

Dans cet état pénible, un rayon d'espérance vint tout à

coup les ranimer. Il était nuit, et la lune, en paraissant sur l'horizon, leur fit apercevoir une éminence qu'ils reconnurent pour un rocher. A force de rames, ils réussirent à s'en approcher; mais que trouvèrent-ils en abordant? un rocher stérile et absolument nu.... Quelle terrible découverte!

Néanmoins ils descendirent de leurs canots et parcoururent cette île, ou plutôt cette masse de pierre, le désespoir dans le cœur. O bonheur inattendu! ils trouvèrent dans les creux de ces rochers une ample provision d'eau de pluie, aussi claire et aussi fraîche que celle d'une citerne; mais, à la vue de ce trésor, ils oublièrent malheureusement le sage précepte de la modération: ils burent avec excès. Les uns tombèrent roides morts; les autres gagnèrent la fièvre, la consommation ou l'hydropisie: tant il est vrai que l'excès change les aliments même les plus simples et les plus sains en poison, et que l'imprudence des hommes transforme souvent les meilleurs présents du ciel en dons funestes!

Cependant voilà le plus grand et le plus pressant besoin de nos aventuriers satisfait; mais comment faire pour se procurer ce qui leur manque encore? Heureusement ils trouvèrent aussi sur les bords de cet îlot quelques poissons qui y avaient été jetés par la mer; comme ils suffisaient pour apaiser la faim de toute la troupe, les deux conducteurs résolurent de lui faire prendre quelque repos dans cette solitude pendant la chaleur du jour, et de ne remettre en mer que vers le soir, incertains s'ils trouveraient enfin le pays qui était l'objet de leur espérance. Laissons-les reposer; demain nous tâcherons de savoir la suite de leurs aventures, qui sans doute seront encore très-intéressantes.

DIDIER. Mon père! dis-nous encore s'ils ne périront pas.

M. HUNTER. Il faut donc interrompre le repos de ces pauvres gens et les faire embarquer. Après avoir ramé toute la nuit au clair de la lune, ils abordèrent enfin, à leur joie inexprimable, à la côte occidentale d'Hispaniola.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN.

Révolte des compagnons de Colomb. — Colomb, par sa présence d'esprit, parvient à vaincre les dispositions malveillantes des insulaires de la Jamaïque. — Instances infructueuses de Mendez et de Fieski auprès d'Ovando en faveur de Colomb. — Colomb met à la voile pour l'Espagne. — Injustice de la cour d'Espagne. — Mort de cet homme célèbre. — Son portrait.

M. HUNTER. Hier, mes enfants, nous avons heureusement abordé avec les braves Mendez et Fieski; aujourd'hui nous allons revenir à la Jamaïque auprès de notre pauvre Colomb. Mon cœur me dit que nous pourrions bien le perdre dans peu de temps; ainsi mettons à profit les moments qu'il nous est encore permis de passer avec lui.

Cependant Fieski ne revenait pas, comme il l'avait promis. Chaque jour les compagnons de Colomb fixaient leurs regards vers cette partie de l'Océan par laquelle il devait effectuer son retour, et chaque jour leur attente était trompée; ils imaginent alors que leurs deux envoyés avaient péri, et qu'aucun secours ne les rendrait à leur patrie. Dans cette cruelle persuasion, ils regardèrent Colomb comme l'unique cause de leur malheur; ils le chargèrent d'imprécations, se révoltèrent contre son autorité et jurèrent sa mort.

La goutte le retenait au lit; Porras, un des chefs de la révolte, l'y vint trouver et lui demanda insolemment pourquoi il ne voulait pas retourner en Espagne. Colomb lui répondit avec douceur que, quelque envie qu'il eût de s'y rendre, il n'en était pas le maître, et que si quelqu'un en savait le moyen il l'adopterait volontiers: cette réponse, loin de calmer Porras, ne fit que l'irriter davantage; il se retira brusquement, et se présentant aux équipages assemblés: « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui désirent me suivre avancent. »

Ce mot fut le signal d'une révolte générale. L'amiral, quoique malade, voulait essayer de l'arrêter par sa pré-

sence ; ses domestiques s'y opposèrent, craignant que les rebelles ne le tuassent. Ceux-ci s'emparèrent de dix batelets que Colomb avait achetés des sauvages et s'y embarquèrent ; et l'amiral, son frère Barthélemy et son fils Ferdinand eurent le cruel chagrin de se voir abandonnés, excepté des malades alités et de quelques domestiques fidèles. Colomb, les ayant fait venir auprès de son lit, les remercia d'une manière touchante de cette preuve d'attachement qu'ils venaient de lui donner, les exhortant à persévérer dans ces bons sentiments et à espérer voir bientôt la fin de leurs maux.

Pendant ce temps les rebelles voguaient, en poussant des cris de joie, vers la pointe orientale de l'île, pour passer de là à Hispaniola. Toutes les fois qu'ils descendirent à terre pendant cette navigation, ils volèrent et maltraitèrent les naturels du pays, et en enlevèrent quelques-uns qu'ils embarquèrent pour leur servir de rameurs.

Mais à peine eurent-ils fait quatre lieues, qu'il s'éleva un vent contraire qui agita tellement la mer, que leurs misérables batelets commencèrent à se remplir d'eau. Pour les alléger, ces monstres abominables massacrèrent les Indiens qu'ils avaient à bord et les jetèrent à la mer. Quelques-unes de ces malheureuses victimes, échappées d'abord au fer des assassins, nageaient à côté des canots et cherchaient à s'y accrocher un moment pour se délasser ; mais leurs bourreaux leur coupaient les mains et les rejetaient dans les flots. Ne pouvant aller plus loin, et constamment repoussés par le vent, ces Espagnols prirent le parti de retourner à la Jamaïque.

Tandis que ces monstres commettaient ainsi crimes sur crimes, Colomb, le courageux Colomb, supportant son malheur avec sa fermeté ordinaire, veillait à ce que les malades qui lui étaient restés fidèles reçussent tous les soins qu'exigeait leur état et qu'il était en son pouvoir de leur donner. Sa tendre sollicitude pour ses compagnons fut couronnée d'un heureux succès, et en peu de temps il eut la satisfaction de les voir tous bien rétablis. Mais de nouvelles difficultés qu'il n'avait pas prévues l'attendaient.

Les Indiens, qui jusque-là lui avaient fourni des vivres, commencèrent à craindre que ces étrangers ne voulussent se fixer chez eux et consommer leurs productions. Cette appréhension et les mauvais traitements qu'ils avaient éprouvés de la part des rebelles remplirent leurs cœurs de crainte et d'horreur pour les Européens, et ils cessèrent tout à coup d'apporter des provisions aux vaisseaux échoués.

La présence d'esprit de Colomb lui fit trouver encore un moyen de se tirer de ce cruel embarras, et ce moyen, il le dut à ses connaissances astronomiques. Prévoyant qu'il y aurait incessamment une éclipse de lune, il profita de cet événement pour faire revenir les insulaires à leurs anciens sentiments de respect et de bienveillance; et voici comment il s'y prit.

Il fit convoquer par un sauvage qu'il avait amené d'Hispaniola les chefs des naturels, en les avertissant qu'il avait à leur communiquer une chose de la plus grande importance. Quand ils furent venus, il leur annonça, par l'organe de son interprète, que son Dieu, qui avait créé le ciel et la terre, les punirait s'ils refusaient de subvenir à leurs besoins; que, pour marque de la punition qui menaçait leurs têtes, ils verraient dès ce soir la lune se lever avec un visage courroucé et rouge de sang et que par là ils pourraient juger des désastres qui allaient les accabler s'ils ne se hâtaient pas de leur fournir comme auparavant les choses nécessaires à leur subsistance.

Cette prédiction fut d'abord pour les insulaires un objet de risée générale; mais quand la lune, à son lever, parut en effet s'obscurcir, et qu'ils virent que les ténèbres allaient toujours croissant, alors la raillerie fit place à une consternation universelle, et ces mêmes sauvages hurlant et remplis d'effroi vinrent supplier l'amiral d'intercéder pour eux auprès de son Dieu, à l'effet de détourner le châtiment qui les menaçait, promettant qu'à l'avenir ils ne le laisseraient plus manquer de vivres.

Colomb s'enferma dans sa chambre et n'en sortit qu'au moment où l'éclipse commençait à diminuer. S'adressant

alors aux pauvres Indiens : « Dieu, leur dit-il, voit avec plaisir vos bonnes résolutions; il ne vous punira pas de votre conduite passée. Ne craignez rien : pour preuve du pardon qu'il vous accorde, la lune va bientôt reparaitre dans tout l'éclat de sa lumière. »

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir, et les sauvages, dans l'admiration, louèrent le Dieu des chrétiens et s'empressèrent d'apporter aux Espagnols toutes les provisions dont ils avaient besoin.

Huit mois s'étaient déjà écoulés depuis le départ de Mendez et de Fieski, sans que l'on eût reçu des nouvelles ni de l'un ni de l'autre. On ne douta plus qu'ils n'eussent péri; et les hommes qui restaient à Colomb renoncèrent enfin à toute espérance de secours. Le désespoir leur suggéra l'idée d'abandonner aussi leur malheureux chef et d'aller joindre les autres rebelles, qui continuaient de faire des courses dans l'île et de vivre de rapine.

Mais au moment où ils allaient exécuter leurs desseins, ils furent agréablement surpris par l'apparition d'un petit navire européen qui jetait l'ancre à peu de distance de la côte. Bientôt celui qui le commandait se fit conduire à terre et vint remettre à l'amiral, de la part du gouverneur d'Hispaniola, une lettre accompagnée d'un baril de vin et de quelques provisions. Il n'eut pas plutôt rempli cette mission qu'il rentra dans la chaloupe, regagna son vaisseau et remit à la voile. La lettre qu'il avait apportée ne contenait que quelques compliments stériles.

Sans doute vous ne devinez pas mieux que les gens de Colomb ce que signifiait cette apparition : je vais vous le dire. Ovando, gouverneur, que nous connaissons déjà par l'indigne conduite qu'il a tenue envers Colomb, ne désirait rien tant que de voir ce grand homme périr dans sa misère; car s'il retournait en Espagne, il craignait qu'il ne sollicitât de nouveau son rétablissement dans les droits de vice-roi des Indes occidentales, et qu'alors lui-même ne perdît son gouvernement.

Ce fut pour s'assurer de l'état de détresse de celui dont il

s'était fait l'ennemi qu'il fit partir son député, avec ordre de revenir aussitôt qu'il aurait reconnu la situation de l'amiral. Quelques historiens prétendent que cette information ne cachait aucun mauvais dessein; d'autres prêtent à Ovando un motif plus criminel : ils supposent qu'il n'agissait ainsi que pour s'assurer du moment où Colomb devait succomber, et retarder jusqu'alors le départ du bâtiment qui devait le ramener à Saint-Domingue. A présent, mes enfants, vous êtes les maîtres de choisir entre ces deux opinions celle qui vous paraîtra la plus vraisemblable. Cependant je suis curieux de savoir à laquelle vous donnez la préférence.

Tous. A la première ! à la première !

M. HUNTER. Pourquoi plutôt à celle-ci qu'à l'autre ?

HENRI. Parce que l'imagination se refuse à croire qu'Ovando ait eu un dessein aussi criminel, et que, dans les cas douteux, on doit toujours présumer plutôt le bien que le mal.

M. HUNTER. Fort bien, mon ami ! conserve ce principe ; tu ne regretteras jamais de l'avoir suivi, supposé même qu'il t'arrive quelquefois de prendre un de tes semblables pour meilleur qu'il ne l'est en effet.

Colomb avait l'âme trop élevée pour se laisser aller au désespoir ; il cacha même à ses gens le chagrin qui le rongea et l'état désespéré où lui-même se croyait maintenant réduit. Il dit à ses compagnons que le vaisseau n'avait si promptement remis à la voile que parce qu'il l'avait trouvé trop petit pour les recevoir ; que Mendez et Fieski étaient heureusement arrivés à Hispaniola, et qu'ils avaient ordre d'acheter pour son compte un navire d'une plus grande capacité, qui ne tarderait pas à paraître pour les emmener tous.

En effet, Colomb avait eu connaissance de leur sort. Nous savons déjà leur arrivée, et maintenant je peux vous dire pourquoi Fieski n'était pas revenu.

Quoiqu'il eût gagné la fièvre sur le rocher où il avait d'abord descendu, il voulut dès lors, fidèle à sa parole, re-

tourner vers l'amiral et l'informer du succès de l'entreprise ; mais il lui fut impossible d'engager un seul de ses compagnons à faire ce dangereux voyage une seconde fois. Ses promesses et ses menaces furent infructueuses, et il se vit obligé d'accompagner les autres à Saint-Domingue. Là, joignant ses instances à celles de Mendez, il n'avait cessé de solliciter le gouverneur de leur vendre un vaisseau pour aller prendre leur chef ; mais le gouverneur, quel que fût son motif, sut toujours éloigner l'accomplissement de leur désir, sous de frivoles prétextes.

Colomb avait inutilement tenté de faire rentrer les rebelles dans le devoir : non-seulement ils persistèrent dans leur révolte, mais ils demandèrent même que l'amiral leur délivrât la moitié des hardes et autres effets qui se trouvaient à bord des vaisseaux échoués, le menaçant, en cas de refus, de se faire justice les armes à la main. Leur demande ayant été rejetée, ils se préparèrent à exécuter leurs menaces.

Colomb, étant toujours malade, envoya au-devant d'eux son frère Barthélemy, accompagné de tous ceux de ses gens en état de porter les armes, avec ordre de tenter les voies de douceur, et de n'agir hostilement que dans le cas d'une défense nécessaire. Barthélemy s'y conforma scrupuleusement ; mais lorsque, après avoir joint les rebelles, il les invita à la paix, ils prirent cette invitation pour une marque de faiblesse et de timidité et commencèrent le combat. Six d'entre eux s'étaient obligés par serment de s'attacher directement à la personne de Barthélemy, et de ne le quitter que quand ils l'auraient vu tomber sous leurs coups ; mais il les reçut avec cette intrépidité que nous lui connaissons, et, comme il fut bien secondé par sa petite troupe, il chargea les rebelles si vigoureusement, qu'il les enfonça, et qu'en peu de temps il remporta sur eux une victoire complète. Quelques-uns furent tués, d'autres pris, et le reste n'échappa que par la fuite. Parmi les prisonniers, mis aux fers et conduits à bord, se trouva le chef des rebelles, Porras, que Barthélemy avait saisi et désarmé de sa propre main.

Les fuyards ne tardèrent pas à implorer la clémence de l'amiral; et cet homme généreux, beaucoup plus disposé au pardon qu'à la vengeance, acquiesça sur-le-champ à leurs prières. Ainsi l'ordre et la tranquillité furent rétablis contre toute espérance; chacun rentra dans le devoir; tous eurent leur grâce, excepté les auteurs de la révolte, qui restèrent dans les fers pour subir la peine qu'ils avaient méritée.

Pendant ce temps, Mendez et Fieski n'avaient cessé de solliciter du gouverneur la permission d'acheter un vaisseau pour le service de l'amiral : après de longs délais, Ovando l'accorda, dans la crainte que sa conduite n'inspirât des soupçons à la cour d'Espagne, s'il continuait à abandonner ce grand homme dans la détresse.

Le vaisseau acheté arrive enfin à la Jamaïque, où Colomb avait lutté pendant une année entière contre la plus extrême misère. Tout le monde s'embarqua joyeusement, et l'on fit voile pour Saint-Domingue.

Par ordre du gouverneur, qui cachait sa perfidie sous de fausses apparences, Colomb y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie et les plus grands honneurs. Mais dans le même temps que ce lâche flattait un homme qu'il détestait, il rendit la liberté aux chefs de la rébellion, que l'amiral voulait conduire en Espagne pour les y faire juger; et même il menaça ceux qui étaient demeurés fidèles à leur général de faire informer sur leur conduite.

Colomb, qui avait supporté patiemment tant d'insultes, se sentit assez fort pour dissimuler son ressentiment; mais s'empressant de quitter un pays qu'il semblait n'avoir découvert que pour son malheur, il mit à la voile pour l'Espagne aussitôt qu'on eut achevé l'équipement des deux navires qu'il avait frétés.

A ce dernier voyage, il éprouva le même sort qui l'avait presque continuellement poursuivi depuis le commencement de ses grandes entreprises. Les tempêtes furieuses qui s'élevèrent peu après son départ mirent le vaisseau qu'il montait dans un état si déplorable qu'il fallut le renvoyer à Saint-Domingue; l'autre fut si maltraité, qu'il fallait un

courage plus qu'ordinaire pour oser faire sur son bord un si long voyage. Sans parler de ses avaries, il avait perdu son grand mât et son mât de misaine. Néanmoins Colomb continua sa route et fit, avec ce navire à moitié brisé, une traversée de sept cents lieues. Il mouilla enfin, après avoir couru les plus grands risques, dans le port de San-Lucar, en Andalousie.

Vous vous attendez sans doute à voir la fin de ses adversités ; mais vous l'espérez en vain. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut accablé par la nouvelle du plus triste événement qui pût lui arriver : sa seule protectrice, la reine Isabelle, venait de mourir. Il avait mis en elle toutes ses espérances pour obtenir enfin justice des indignités sans nombre dont on s'était rendu coupable envers lui, et elle n'est plus ! Que peut-il désormais se promettre de la part d'un monarque ombrageux, peu fait pour penser avec grandeur, et qui semblait jaloux de sa gloire ?

Néanmoins, dès que sa santé fut un peu rétablie, il se rendit à la cour pour faire au roi un rapport du succès de son voyage. Il fut reçu avec la froideur la plus marquée ; on n'écoula aucune de ses justes plaintes contre les offenses multipliées de ses ennemis ; et sa demande non moins légitime d'être rétabli dans ses droits fut éludée sur de frivoles prétextes.

Ainsi ce grand homme, qui avait si bien mérité de la couronne d'Espagne, fut obligé de consacrer le déclin de sa pénible vie à solliciter la justice d'un juge inique et les bontés d'un roi prévenu, et cela toujours inutilement, jusqu'à ce que le ciel lui-même terminât ses longues et amères souffrances. Épuisé par les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés, il mourut enfin à Valladolid, l'an 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, ou, suivant d'autres, dans la soixante-cinquième.

Sa mort fut digne de sa vie. Il mourut avec cette même tranquillité d'esprit qu'il avait toujours fait paraître dans les circonstances même les plus terribles.

Voulez-vous maintenant que je vous fasse connaître le

tableau que les historiens ont fait de la personne et du caractère de ce héros ?

Tous. Oui, mon père !

M. HUNTER. « Il était, disent-ils, d'une haute taille et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs et le teint blond. Dans sa jeunesse, ses cheveux étaient roussâtres ; mais ses travaux pénibles et les adversités contre lesquelles il avait à lutter sans cesse les firent blanchir de bonne heure. Ses heures de satisfaction furent en petit nombre et passèrent rapidement ; mais rarement il y eut un jour où il n'eût à endurer des douleurs aiguës, ou des obstacles fâcheux, ou des chagrins accablants.

« Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant, ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain pour ses serviteurs, enjoué avec ses amis ; et, ce qui le distinguait surtout, il était d'une égalité d'humeur admirable dans toutes les situations où il se trouvait.

« Il paraît par les événements de sa vie qu'il avait l'âme grande, un génie élevé, l'esprit pénétrant, le cœur à l'épreuve de tous les contre-temps, beaucoup de prudence et de circonspection dans toute sa conduite. Il n'a guère eu ses pareils en courage et en fermeté dans les dangers, et les plus grandes difficultés ne lassèrent jamais sa patience.

« Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune très-médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles et qu'il parut né pour commander. Personne ne prenait mieux que lui cette gravité bienséante, et ne possédait plus parfaitement cette éloquence insinuante et judicieuse qui donnent du poids à l'autorité. Il parlait peu, mais toujours avec beaucoup de grâce et d'énergie.

« Il vivait sobrement et s'habillait avec simplicité ; et chaque fois que ses expéditions étaient accompagnées de

disette et de peines, il renonçait à toutes les jouissances que ses compagnons ne pouvaient partager avec lui.

« Dans sa jeunesse, il s'était appliqué avec soin aux sciences, et il y surpassait la plupart de ses contemporains. Mais ce qui plus que tout cela le rend digne de notre estime et de notre admiration, c'est sa piété solide et sa probité sévère. Il était enclin à la colère; mais combattant ce penchant par les principes de la religion, il l'affaiblit tellement par un exercice continuel, qu'il put opposer, comme nous l'avons vu, la douceur la plus admirable aux offenses même les plus grossières de ses indignes adversaires. »

Tel a été l'homme à qui ses contemporains ont rendu si peu de justice, mais dont le nom passera jusqu'à la postérité la plus reculée, et excitera l'admiration dans le cœur de ceux qui savent apprécier des vertus telles que les siennes.

Ici M. Hunter se tut, et ses jeunes auditeurs demeurèrent quelque temps dans une triste rêverie.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

État de Saint-Domingue sous l'administration d'Ovando. — Traitements barbares subis par ses malheureux habitants. — Trahison infâme envers la reine d'une province de l'île. — Ruse grossière pour attirer les habitants des îles Lucayes à Saint-Domingue.

A la fin du dernier entretien, les jeunes gens s'étaient bien aperçus que M. Hunter n'était pas encore au bout de sa narration; mais ils ne pouvaient deviner ce qui lui restait à raconter.

« Vous verrez, disait l'un, que notre père s'est encore joué de nous! sans que nous nous y attendions, Colomb ressuscitera comme autrefois Robinson. Vous en souvient-il ?

— Non, je ne crois pas cela, disait un autre; cette fois-ci il avait l'air trop sérieux.

— Oh ! l'autre fois il l'avait aussi, s'écriait un troisième, et ce n'en était pas moins une plaisanterie. »

CHARLOTTE. Dis-nous au moins, mon cher père, ce qui va suivre encore, ou bien nous ne pourrons dormir de toute la nuit.

« Pauvre petite ! lui répondit M. Hunter, je serais vraiment désolé de vous causer des insomnies. Va donc rappeler tes frères. »

CHARLOTTE. Mes amis ! mes amis ! vite ; notre père veut continuer.

M. HUNTER. Écoutez donc ce que j'ai encore à vous raconter.

Colomb, mes enfants, est véritablement mort ; un autre homme paraît sur la scène.

FRÉDÉRIC. Qui donc ?

M. HUNTER. Un peu de patience, et je vous le nommerai.

Il faut d'abord vous mettre au fait de ce qui arriva depuis la mort de Colomb jusqu'au moment où cet homme, dont vous ne savez pas encore le nom, commença à se montrer sur la scène politique ; sans quoi vous ne sauriez comprendre son histoire.

Reportons d'abord nos regards sur Saint-Domingue, pour voir ce qui s'y est passé sous l'administration d'Ovando.

Ovando n'était pas un mauvais gouverneur pour les Espagnols qui s'étaient établis dans cette île. Il fit plusieurs règlements sages ; il rétablit assez bien la tranquillité et la concorde dans la colonie ; il enrichit, par l'exploitation des mines, le roi, ses compagnons et lui-même ; et, ce qui surtout est devenu important pour cette île ainsi que pour l'Europe, il introduisit le premier dans les Indes occidentales la culture de la canne à sucre, dont il fit venir le plant des Canaries.

Voilà qui était fort bien. Mais pourquoi a-t-il fallu que ce même homme, qui faisait des dispositions si prudentes, se conduisit envers les malheureux habitants de ce pays comme

un monstre digne de l'exécration de toutes les personnes susceptibles de pitié? Écoutez comment il les traita; et puis vous me direz si le jugement que je viens de porter de lui est trop sévère.

Non content d'avoir soumis tous les habitants de l'île, légitimes possesseurs du sol, toute cette population indienne si douce, si inoffensive, et de l'avoir condamnée aux travaux les plus pénibles et à des charges annuelles qui surpassaient infiniment ses forces, il l'envisagea comme une troupe de bêtes de somme dont il pouvait disposer à son gré. Pour se rendre agréable à ses compagnons, il imagina de donner à l'un vingt de ces infortunés, à un autre cinquante, à un troisième cent, à peu près comme chez nous un riche propriétaire distribue tant de moutons ou de porcs à ses fermiers; et en même temps il leur permit d'employer ces malheureuses créatures à tout ce qu'ils voudraient et de les traiter comme bon leur semblerait.

Dès lors ce faible et bon peuple fut tellement maltraité par ses maîtres barbares, que la plus grande partie en mourut de misère et de fatigues, et que les autres, dégoûtés de leur triste existence, cherchèrent à y mettre fin eux-mêmes. Quand Colomb découvrit ce pays, le nombre des habitants était estimé à un million; quinze ans après environ, on n'y comptait plus que soixante mille âmes: en sorte qu'en si peu de temps il n'y eut pas moins de neuf cent quarante mille personnes détruites par suite des mauvais traitements des conquérants.

Il restait dans l'île une seule province, vaste et fertile, dont les habitants s'étaient reconnus tributaires, mais qui cependant jouissaient encore du bonheur d'être gouvernés par leur propre reine. Cette princesse s'appelait Anacoana, amie déclarée des Espagnols, et qui acquittait régulièrement le tribut auquel elle avait été taxée pour elle et pour ses sujets.

Malheureusement plusieurs des anciens complices de Roldan, gens sans conscience, s'étaient établis dans cette province. Quoiqu'ils fussent traités par la reine et ses sujets

avec toute la bonté imaginable, ces scélérats se permettaient de temps à autre des violences contre eux. La reine se vit donc obligée de réprimer leur insolence, et cela les irrita. Pour se venger, ils formèrent l'abominable projet d'attirer sur ce peuple hospitalier le plus grand des malheurs. Ils vinrent trouver le gouverneur Ovando à Saint-Domingue, et lui dirent que la reine Anacoana méditait une révolte et songeait à se soustraire promptement à la domination espagnole; qu'ils lui conseillaient de la prévenir, et de s'assurer de sa personne ainsi que de ses biens et de tout son pays.

Ovando avait trop d'esprit pour ne pas pénétrer le noir dessein de ces misérables et pour ne pas sentir combien leur accusation était injuste et hasardée; mais convoitant lui-même les biens et les terres de la reine, il feignit de croire cette accusation fondée, et il résolut d'agir comme si elle l'était en effet.

Cependant les forces de la reine n'étaient pas à mépriser : elle régnait sur une province d'une vaste étendue, et elle avait jusqu'à trois cents caciques pour vassaux; ces caciques étaient tenus de l'aider chaque fois qu'elle avait besoin de leur secours. Ovando le savait, et n'osant avec le peu de monde qu'il avait lui faire une guerre ouverte, il résolut de recourir à la trahison.

Dans cette vue, il manda à la reine qu'il allait se rendre auprès d'elle, avec une suite digne d'une si grande princesse, pour resserrer les liens d'amitié et d'alliance qui existaient entre elle et les Espagnols. Et là-dessus il prit le chemin de sa résidence, accompagné de trois cents hommes de pied et de soixante-dix cavaliers. La reine, éloignée de tout soupçon, se fit une fête de recevoir chez elle des gens à qui elle s'était sincèrement attachée; et pour leur faire un accueil vraiment royal, elle rassembla tous ses vassaux : ce fut avec ce brillant cortège qu'elle alla au-devant d'Ovando.

Le traître paraît. Anacoana, suivant l'usage du pays, le reçoit au milieu des chants et des danses et le conduit dans

sa demeure. Là, elle s'étudie, avec une bonté qui lui était particulière, à lui en rendre le séjour agréable, et elle ordonne pendant plusieurs jours toutes sortes de jeux et de divertissements en usage chez les habitants de l'île.

Ovando lui en témoigne sa satisfaction et la prie à son tour d'accepter une fête à l'européenne. Le lendemain toute la cour s'assemble, et les Indiens curieux accourent en foule à ce spectacle. Ovando s'éloigne, sous prétexte d'aller donner ses ordres pour le divertissement, qui devait consister en un tournoi.

Il reparait bientôt à la tête de sa cavalerie, précédée de l'infanterie, qui, à mesure qu'elle arrive, occupe sans affectation toutes les avenues de la place où doit se donner la fête, tandis que lui-même marche avec ses cavaliers, les rangs serrés, droit à une vaste salle, dont le toit est soutenu par un grand nombre de colonnes, et où toute la cour se trouve rassemblée. Les Indiens, dans une sécurité parfaite, ne se lassent pas d'admirer la beauté de ce spectacle guerrier. Mais au moment où Ovando porte la main à sa croix, signal dont on était convenu, toutes les épées sont tirées : on fait main basse sur les Indiens saisis d'effroi, et l'on en tue un nombre considérable, sans distinction d'âge ni de sexe. La reine elle-même est arrêtée et chargée de fers ; les caciques sont attachés aux piliers de la salle. Alors le traître fait mettre le feu à cet édifice, et en peu de temps toutes ces malheureuses victimes de sa cruauté et de son avarice sont consumées par les flammes.

Vous frémissiez d'horreur avec raison ; mais réservez une partie de votre commisération pour la princesse infortunée dont le sort est aussi à plaindre que celui des malheureux que vous venez de voir périr. Semblable à un agneau sans défense entre les griffes du loup, elle tombe entre les mains de ses bourreaux, qui la traînent à Saint-Domingue, non pour la ménager, mais pour prolonger son supplice et donner à la trahison la plus cruelle une apparence de justice. On instruit son procès dans les formes ; et sans la moindre preuve du délit dont elle est accusée, sur la seule déposi-

qui lui était
e, et elle or-
e jeux et de
l'île.

la prie à son
demain toute
rent en foule
d'aller don-
vait consister

précédée de
e sans affec-
se donner la
cavaliers, les
est soutenu
e la cour se
rité parfaite,
ctacle guer-
n à sa croix,
sont tirées :
i, et l'on en
d'âge ni de
de fers ; les
ors le traître
s toutes ces
avarice sont

éserved une
e infortunée
malheureux
gneau sans
e les mains
ingue, non
lice et don-
de justice.
la moindre
ule dépositi-

tion de ces mêmes hommes qui l'ont traitée avec tant de perfidie, elle est condamnée à être pendue, et cette exécration est exécutée.

Dès lors le désespoir saisit tous les Indiens qui restaient, et aucun d'eux n'osa plus songer à secouer le joug affreux de la tyrannie.

Tant que vécut la reine Isabelle, qui s'était toujours montrée protectrice zélée de ce peuple, ses cruels oppresseurs s'étaient contenus jusqu'à un certain point; mais, après sa mort, il fut à la merci de ses tyrans. A la vérité, un digne ecclésiastique, don Barthélemy de Las Casas, se déclara hautement leur défenseur, et ne cessa toute sa vie d'implorer tantôt en Espagne, tantôt dans les Indes occidentales, la compassion des âmes généreuses en faveur de ces infortunés; mais que pouvait la voix d'un seul homme contre les cris réunis de tant d'oppositeurs, qui savaient réfuter les meilleures raisons de Las Casas par les lingots d'or qu'ils faisaient passer en Espagne?

Le nombre des Indiens qui survécurent diminua si rapidement, qu'ils ne suffirent plus aux travaux des mines. C'est pourquoi Ovando proposa au roi d'y transporter les habitants des îles Lucayes. Vous vous souvenez sans doute que ce sont celles que Colomb découvrit à son premier voyage?

THÉODORE. Oui : la première que Colomb découvrit s'appelle Guanahani.

M. HUNTER. Ovando proposa donc de transporter les habitants de ces îles à Saint-Domingue, pour les y instruire, disait-il, plus commodément dans la religion chrétienne. Le roi y donna son consentement. Ovando songea à une nouvelle ruse pour attirer plus facilement dans ses pièges ce peuple si confiant; et il en imagina une bien digne de l'insensibilité de son âme.

On équipa en toute diligence quelques vaisseaux et on les fit partir pour les Lucayes, où les députés d'Ovando, déjà en état de parler la langue des îles, eurent l'impudence de débiter aux crédules habitants le mensonge que voici : « Apprenez, leur disait-on, l'agréable nouvelle dont nous

sommes porteurs. Nous venons directement du séjour des âmes, du pays des bienheureux, où vos ancêtres mènent une vie si délicieuse qu'il est impossible de la dépeindre ! Ils vous font prier de passer incessamment chez eux, pour partager leur bonheur ; et si vous avez le bon esprit de vous rendre à leur invitation, nous sommes prêts à vous y conduire. »

Ainsi parlèrent ces insignes imposteurs ; et les habitants, trop simples pour concevoir le moindre soupçon de la noire trahison qu'on leur préparait, se rendirent sans délibérer et en foule sur les vaisseaux. Les malheureux qui furent trompés par ce stratagème étaient au nombre de plus de quarante mille.

Ils ne furent pas plutôt arrivés à Saint-Domingue, qu'ils virent qu'on les avait trompés. Une partie en mourut de chagrin ; d'autres firent les derniers efforts pour échapper à leurs oppresseurs. Un navire espagnol en rencontra quelques-uns en pleine mer, à plus de cinquante lieues de Saint-Domingue, assis sur un tronc d'arbre, et cherchant à regagner leur pays natal à force de rames. Ils n'étaient plus guère éloignés de leur île, lorsqu'on les arrêta, et on les contraignit de nouveau à baisser la tête sous le joug de l'esclavage auquel ils avaient tâché d'échapper au péril de leur vie. Enfin, la ruse ne réussissant plus, on employa la violence : et c'est ainsi que ces îles très-peuplées furent dépouillées de leurs habitants.

HENRI. Quelle abomination ! Que n'ai-je vécu dans ce temps ! j'aurais tout fait pour arrêter les excès de ces scélérats.

M. HUNTER. Cher Henri ! probablement tu n'aurais pas mieux réussi que le bon Las Casas, qui implorait le ciel et la terre, mais sans succès. Aussi remercions plutôt Dieu de nous avoir fait naître dans de meilleurs jours, où de pareilles horreurs ne se voient plus.

Las Casas essaya tous les moyens possibles pour sauver ses malheureux protégés, mais inutilement. Enfin son zèle, louable en lui-même, l'égara, et lui fit imaginer, pour

afranchir ses amis américains, un moyen qui aboutit à la destruction d'une autre espèce d'hommes. Il conseilla d'acheter des nègres à la côte d'Afrique, et de les employer aux pénibles travaux des mines, comme plus forts et plus robustes que les Américains. Cet avis fut approuvé; et dès lors commença cet indigne commerce qui a coûté la liberté et la vie à un nombre infini de nos frères noirs; et les pauvres Américains n'en restèrent pas moins ce qu'ils étaient, de malheureux esclaves.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

Fermeté de don Diègue, fils de Colomb. — Établissement d'une colonie par Jean Ponce. — Les Indiens combattent les Espagnols. — Vélasquez chargé de la conquête de Cuba. — Détermination courageuse du cacique d'une des contrées de l'île. — Une simple fable devient l'occasion d'une découverte importante.

DIDIER. N'aurons-nous plus de nouvelles du frère de Colomb, de don Barthélemy ?

M. HUNTER. Je suis bien aise que tu m'y fasses penser; il est temps de revenir à la famille de notre ami.

Le fils aîné de Colomb, Diègue, insista, après la mort de ce grand homme, pour que le contrat passé entre le roi et lui fût exécuté. Il demanda en conséquence à être revêtu de la dignité de vice-roi des Indes occidentales, stipulée pour sa famille à perpétuité; ce fut en vain : Ferdinand continua à être aussi soupçonneux et aussi injuste envers le fils qu'il l'avait été envers le père; et toutes les représentations qui lui furent faites à ce sujet demeurèrent sans effet.

Enfin don Diègue osa faire assigner le roi au tribunal institué pour connaître de toutes les causes américaines; et, à la gloire immortelle de ce tribunal, les juges eurent le généreux courage de prononcer contre le monarque, et de déclarer qu'il était juste que l'on tint à don Diègue ce que l'on avait promis à Colomb.

Cependant le roi aurait vraisemblablement eu peu d'égards à cette décision juridique, si don Diègue n'avait pas trouvé moyen de donner à ses prétentions légitimes un plus grand appui. Élevé par l'arrêt de la cour à la plus haute dignité de l'empire espagnol, il demanda en mariage la fille d'un des premiers seigneurs du royaume, nièce du duc d'Albe; et l'on ne fit point de difficulté de la lui accorder. Cette puissante famille ne cessa de presser le roi jusqu'à ce qu'il eût rendu justice à don Diègue. Ovando fut rappelé, et toute la famille de Colomb, triomphant de l'envie et de l'injustice, s'embarqua pour se rendre à Saint-Domingue.

THÉOPHILE. Que le vieux Colomb ne vit-il encore !

M. HUNTER. Accompagné de son frère, de ses oncles et de son épouse, don Diègue partit avec une suite considérable. Bientôt la colonie changea de face, et plusieurs familles honorables vinrent s'y établir et contribuèrent à la prospérité du nouvel État.

Voyons maintenant comment les possessions des Espagnols dans ces contrées se sont successivement accrues.

Déjà, sous l'administration d'Ovando, un certain Jean Ponce avait demandé et obtenu la permission d'établir une colonie dans l'île de Porto-Rico, découverte par Colomb. Des aventuriers avides d'or le suivirent; les naturels crurent voir en eux des êtres célestes, et les accueillirent avec la plus touchante hospitalité. Un de leurs caciques, suivant l'usage indien, ajouta le nom de Ponce au sien.

Mais ces hôtes célestes ne tardèrent pas à se démasquer; ils se montrèrent bientôt plus cruels que les tigres des forêts. On les croyait immortels, et cette idée ajoutait à leur supériorité réelle. Les chefs de cette malheureuse nation résolurent enfin de s'assurer, à la première occasion, si la mort avait quelque puissance sur eux. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jeune Espagnol, qui, en toute sécurité, faisait des courses dans l'île, entra chez un cacique pour y passer la nuit; on le reçut avec bonté. Le lendemain, l'Indien lui donna quelques hommes pour porter ses hardes et lui ser-

vir en même temps de guides. Ils avaient des ordres secrets sur la conduite qu'ils devaient tenir.

On arriva au bord d'une rivière ; un des Indiens offrit à l'Espagnol de la lui faire traverser. Il le chargea sur ses épaules ; mais, au milieu du courant, il se laissa tomber de manière à mettre l'Espagnol sous lui, et à l'aide des autres Indiens, il le tint au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il ne donnât plus aucun signe de vie, puis ils transportèrent le corps sur la rive.

Mais telle était la force du préjugé, que ces hommes simples ne purent encore se persuader que le noyé fût mort. Ils se mirent à lui demander pardon du malheureux accident qui lui avait fait avaler tant d'eau, protestant qu'il leur avait été impossible de le secourir plus vite. Ils restèrent trois jours auprès de lui, ne cessant de lui faire des excuses, parce qu'ils craignaient toujours qu'il ne ressuscitât. Enfin la mauvaise odeur qui commençait à s'exhaler de son corps les convainquit qu'il était bien mort ; et alors ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller porter au cacique l'heureuse nouvelle qu'on pouvait faire périr les hommes blancs.

Celui-ci fit aussitôt part de cette découverte aux autres caciques, et il fut résolu en conseil qu'on songerait à se défaire de ces tyrans. Mais que pouvait un peuple faible et nu contre des guerriers exercés qui avaient des épées, des armes à feu, des chevaux et de gros dogues ? A la vérité, avant que les Espagnols se fussent aperçus de leur dessein, ils réussirent à en massacrer plus de cent, qui parcouraient l'île à la débandade ; mais ils payèrent bientôt cette hardiesse par la perte totale de leur liberté et de tout leur bonheur. Ponce rassembla sa troupe, qui était presque toute composée de vieux guerriers ; puis, forçant les Indiens dans chacune de leurs retraites, il les battit partout où il les rencontra et fit esclaves ceux qui n'étaient pas tombés sous le fer. Des renforts lui étant arrivés de Saint-Domingue pendant cette expédition, les Indiens eurent la simplicité de s'imaginer que ces nouveaux Espagnols étaient les mêmes qu'ils avaient tués et qui ressuscitaient pour les combattre,

et qu'ainsi il était inutile de se défendre plus longtemps contre des gens que l'on ne pouvait faire mourir. Désarmés par cette superstition, ils courbèrent en tremblant la tête sous le joug de l'esclavage, qui dès lors leur fut imposé sans ménagement.

En parlant des massacres commis dans l'île de Porto-Rico, les historiens du temps vantent l'esprit et le courage d'un gros chien appelé Bezerillo, qui, suivant leur rapport, faisait des exploits surprenants. « Il savait, disent-ils, distinguer les Indiens amis ou ennemis de ses maîtres. Aussi redoutaient-ils plus dix Castellans avec le chien que cent Castellans sans lui. Avant la guerre, ils lui donnaient, pour l'apaiser, la même part en vivres, en or et en esclaves qu'ils accordaient à un homme; ce qui, comme de raison, tournait au profit de son maître. » Entre plusieurs preuves du discernement de cet animal, on rapporte l'anecdote suivante, dont vous croirez ce que vous voudrez. « Quelques Espagnols inhumains, ayant envie de voir dépecer une vieille Indienne qui leur déplaisait, la chargèrent d'une lettre qu'elle devait porter quelque part; et lorsqu'elle se fut mise en route, ils lâchèrent Bezerillo. La bonne vieille, le voyant accourir avec fureur, se mit à genoux et lui dit : Ah ! seigneur chien, je supplie votre grâce de ne pas me faire de mal ! je dois porter cette lettre à des chrétiens. A ces mots (c'est toujours mon grave historien qui parle), le chien s'adoucit; il la flatta, remua la queue, et revint sans lui avoir fait de mal. »

Voilà donc le bonheur de ce peuple détruit pour jamais ! Voyons ce qui se passe dans d'autres contrées.

Les découvertes et les conquêtes des Espagnols s'étendaient chaque jour davantage; je vais vous faire connaître les plus considérables. La première chose que fit don Diègue pour augmenter son autorité et les possessions du roi son maître fut d'envoyer à l'île de Cubagua, découverte par son père, une colonie chargée d'y établir une pêcherie de perles. Cette île est près d'une autre plus grande, nommée la Marguerite, à peu de distance de la côte de Cumana.

FÉDÉRIC. On pêche donc les perles ?

M. HUNTER. Elles se forment dans certaines huîtres et dans des moules, au fond de la mer et de quelques fleuves, où il faut les aller chercher en plongeant.

Don Diègue crut que les Indiens, exercés à nager et à plonger, trouveraient cette occupation moins difficile que la fouille des mines. Il en envoya donc un bon nombre avec des inspecteurs européens à Cubagua, où son père avait déjà fait l'observation que la mer devait abonder en huîtres perlières. Le profit que le roi et son lieutenant retirèrent de cette pêcherie fut immense ; mais les malheureux Indiens qui y étaient employés périrent presque tous, et la stérilité de cette île obligea bientôt la colonie d'aller s'établir à la Marguerite.

Vers le même temps, don Diègue prit aussi possession de la Jamaïque. On y établit des colonies, et les anciens habitants de cette île se virent condamnés à l'affreuse destinée que les autres Indiens avaient déjà subie.

Vint ensuite le tour de Cuba. Don Diègue chargea Vélasquez, un des compagnons de Colomb, de la conquérir. Un grand nombre d'Espagnols qui espéraient y faire fortune voulurent être de l'expédition. Vélasquez aborda à la pointe orientale de l'île.

Cette contrée obéissait alors à un cacique nommé Hatuey, qui, pour se dérober à l'esclavage, avait quitté Saint-Domingue et était venu s'établir à Cuba. Ennemi juré des oppresseurs de sa nation, il s'attendait depuis longtemps à une visite de leur part. Informé par ses espions que le danger qu'il redoutait était près de fondre sur lui, il assemble ses sujets et ses alliés, et après leur avoir communiqué la nouvelle alarmante qu'il venait de recevoir, il les encourage à défendre leur liberté jusqu'à la dernière goutte de leur sang. On lui promet unanimement de suivre son exemple.

« Fort bien, mes amis, leur dit Hatuey ; mais si vous voulez que les efforts que nous ferons pour éloigner ces tyrans aient du succès, une chose est absolument néces-

saire. Savez-vous pourquoi ils viennent ici? C'est pour chercher leur dieu. Et qui de vous ignore encore quel est ce dieu? Le voilà. »

En prononçant ces derniers mots, il leur montra de l'or dans un petit panier, les assurant que ce métal qui ne servait à rien était réellement le dieu pour lequel les chrétiens s'exposaient à tous les dangers, et que s'ils désiraient prendre possession de cette île, ce n'était que dans l'espérance de l'y trouver. « Hâtons-nous, ajouta-t-il, de célébrer une fête en l'honneur de cette divinité, pour nous assurer de sa protection. » Aussitôt on se mit, suivant l'usage des Indiens, à chanter et à danser autour du panier; cette fête dura bien avant dans la nuit, et ne finit que lorsque tout le monde tomba de fatigue et d'ivresse.

Le lendemain, Hatuey rassembla ses Indiens pour leur dire qu'ayant réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il ne voyait encore, malgré l'honneur qu'ils avaient fait au dieu des Espagnols, aucune sûreté pour eux tant qu'il serait dans leur île : « Vous le cacheriez en vain, poursuivit-il; quand vous l'avaleriez, ils vous éventreraient pour le chercher au fond de vos entrailles. Allons donc l'ensevelir dans la mer, afin qu'il n'en reste plus dans notre île. » Cet avis fut suivi; chacun s'empressa d'apporter son or, et tout ce que l'on en put trouver fut jeté dans les flots.

Ils n'en virent pas moins le pavillon espagnol flotter sur la côte. Hatuey se présenta pour s'opposer au débarquement. On en vint à une bataille. L'armée de ce malheureux prince, après une courte résistance, fut mise en fuite; lui-même fut pris, et condamné, pour effrayer les autres caciques de l'île, à être brûlé vif. Il était sur le bûcher, et attaché à un poteau, lorsqu'un religieux franciscain s'approcha de lui pour lui peindre le lieu du séjour des bienheureux, le paradis. « Y a-t-il aussi, lui demanda le cacique, des Espagnols dans ce lieu de délices? — Sans doute, répondit le moine, mais il n'y en a que de bons. — Le meilleur ne vaut rien, reprit Hatuey; je ne veux point aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul. »

Cet exemple de sévérité inspira à tous les Indiens de Cuba tant de frayeur, qu'ils ne songèrent plus à résister, et se soumirent tous au joug espagnol. Ce fut ainsi qu'en peu de jours les Castellans se rendirent maîtres d'une des plus grandes et des plus belles îles du monde, sans que cette conquête leur coûtât un seul homme.

Vers le même temps il se fit aussi plusieurs voyages vers le continent découvert par Colomb, et les Espagnols commencèrent à y fonder des colonies et à subjuguier les habitants de ces contrées. Nous reviendrons une autre fois sur ces premiers établissements.

Cependant je dois dès à présent joindre à mon récit un autre événement remarquable qui arriva à cette époque. Ponce, le vainqueur de l'île de Porto-Rico, avait entendu débiter plusieurs fois par les naturels du pays un conte très-accrédité parmi ce peuple simple. Suivant leur récit, il y avait quelque part, vers le nord, une île qui renfermait une fontaine miraculeuse, dont les eaux avaient la vertu particulière de rajeunir tous ceux qui s'y baignaient et de leur rendre aussitôt les forces et l'éclat de leurs belles années.

Quelque absurde que fût cette fable, elle excita toute la curiosité du crédule Espagnol, qui, sans délibérer davantage, résolut d'aller à la recherche de cette fontaine merveilleuse.

Dans ce dessein, il partit de Porto-Rico, gouvernant au nord du côté des îles Lucayes; après être arrivé au vingt-sixième degré de latitude septentrionale, il se dirigea vers l'ouest et trouva, à sa très-grande satisfaction, une grande et belle terre, que nous savons aujourd'hui être une partie du continent de l'Amérique septentrionale, et à laquelle Ponce donna le nom de Floride, soit parce qu'elle semblait couverte de fleurs, soit parce qu'il la découvrit le jour des Rameaux, que l'on appelle Pâques fleuries. C'est ainsi qu'un récit fabuleux devint l'occasion d'une découverte importante.

Dès lors l'attention des Espagnols se tourna vers une

autre région du monde, qui jusque-là leur était demeurée inconnue. On avait des raisons de soupçonner que sous le climat du vaste et riche Mexique il existait des terres ; mais personne n'avait encore tenté d'aller les explorer. Cette entreprise fut enfin résolue, et tout à coup parut sur la scène Cortès, l'homme remarquable dont je vous ai jusqu'ici laissé ignorer le nom.

FIN DES VOYAGES DE COLOMB.

LOMB.
it demeurée
que sous le
terres ; mais
er. Cette en-
sur la scène
ai jusqu'ici

VOYAGES ET CONQUÊTES

DE CORTÈS.

PREMIER ENTRETIEN.

Ambition de Vélasquez. — Commandement d'une escadre confiée à Hernandez de Cordoue. — Il retourne à Cuba après une défaite essuyée près de Pontonchan. — Commandement d'une nouvelle escadre confiée à Grijalva ; ses découvertes. — L'échec éprouvé à Pontonchan est vengé. — On débarque à Tabasco. — Entrevue du cacique et de Grijalva. — On remet à la voile et on aborde dans une île à laquelle on donne le nom d'île des Sacrifices.

• M. HUNTER. Mes enfants, je dois vous prévenir d'abord que le plaisir que vous vous promettez pourrait bien être souvent mêlé de douleur et de tristesse. Je vais vous transporter dans des temps où des hommes étaient si dégénérés et si sauvages, qu'on peut à peine les distinguer des loups, des tigres et des autres bêtes féroces. C'est un affreux tableau que j'aurais bien voulu vous épargner ; mais il peut vous offrir une grande et utile leçon. Vous savez déjà qu'à présent les hommes sont devenus plus humains, parce que dans la plupart des pays on reçoit une éducation plus cultivée qu'elle ne l'était autrefois. Il est donc très-heureux pour nous d'appartenir à un siècle où les moyens de s'instruire et de devenir bon et vertueux sont si faciles. Le principal avantage que nous puissions retirer de l'histoire de ces temps de barbarie, c'est d'apprendre à bien sentir notre bonheur et d'avoir plus d'affection pour nos contemporains, qui sont meilleurs que leurs pères. Voilà, mes enfants, la raison qui me porte à vous raconter cette affreuse histoire.

Vélasquez, comme nous le savons, s'était rendu maître de l'île de Cuba ; mais cette conquête était bien au-dessous de son ambition, parce qu'il s'y trouvait toujours assujéti à l'autorité de Diègue Colomb, à laquelle il voulait se soustraire. Il crut que le meilleur moyen d'y parvenir serait de faire quelques découvertes importantes, qui pourraient lui donner droit à un gouvernement indépendant.

Dans ce dessein, il tourna ses vues du côté de l'ouest, où l'on avait toutes les raisons de penser qu'il existait un grand continent, quoiqu'aucun Européen jusqu'alors n'y eût mis le pied. Il équipa trois vaisseaux et confia le commandement de cette escadre à Hernandez de Cordoue.

Prenons une carte de ces parties de l'Amérique où les Espagnols vont maintenant se rendre. Nous y voyons le Mexique ou la Nouvelle-Espagne. Le vieux Mexique s'étend dans la partie inférieure, au-dessous du nouveau ; à gauche, la presqu'île de la Californie ; à droite, la Louisiane et une partie de la Floride ; à l'ouest du continent nous apercevons une portion de la grande mer du Sud ou océan Pacifique, et à l'orient une partie du golfe du Mexique. Déjà toutes ces contrées et toutes ces mers vous sont connues ; mais ce n'est pas assez de les avoir dans la mémoire, il faut que vous les ayez sous les yeux.

Hernandez cingla vers cette partie du continent qu'on appelle Yucatan ; et lorsqu'il eut atteint la côte il suivit toujours en remontant, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la baie de Campêche.

Hernandez aborda à plusieurs endroits de cette côte, où il eut avec les naturels quelques rencontres sanglantes. On trouva partout les habitants de cette contrée beaucoup plus civilisés et en même temps plus guerriers que tous les insulaires que l'on avait connus jusqu'alors. Ils portaient des habits d'étoffe de coton piqué ; ils avaient pour armes des épées de bois garnies d'un caillou aigu, des lances, des arcs, des flèches et des boucliers. Ils avaient le visage peint de différentes couleurs et la tête ornée d'un panache. D'ailleurs ils étaient les seuls Indiens chez qui l'on trouva des

maisons régulières de pierre et de chaux. Dans leurs combats avec ces gens, les Espagnols eurent plus d'une fois du désavantage. Dans l'un ils prirent deux jeunes Indiens, qui furent baptisés dans la suite et reçurent les noms de Julien et de Melchior; ils devinrent tous deux des personnages importants, parce qu'on s'en servit avec les Mexicains comme interprètes et médiateurs.

Un jour qu'on était descendu à terre pour remplir les jarres d'eau fraîche, cinquante Indiens s'approchèrent et demandèrent aux Espagnols s'ils venaient de l'endroit où se lève le soleil. Ceux-ci leur ayant répondu affirmativement, les Indiens les conduisirent dans un temple bâti en pierre, où l'on voyait plusieurs idoles d'une figure difforme et arrosées d'un sang encore tout frais. Aussitôt s'avancèrent deux hommes en manteaux blancs, avec de longs cheveux noirs roulés par derrière : ils tenaient dans leurs mains de petits réchauds de terre, sur lesquels ils jetaient une certaine résine; ils en chassèrent la fumée vers les Espagnols, et après cette cérémonie, ils leur ordonnèrent de quitter le pays sous peine de mort. Les Espagnols, ne trouvant pas sûr de s'engager plus loin avec ces gens, obéirent et retournèrent à bord de leurs vaisseaux.

JOHN. Que signifiait cette cérémonie ?

M. HUNTER. C'était chez les Indiens superstitieux un moyen usité, par lequel ils pensaient se mettre à l'abri des effets des sortilèges. Comme ils avaient observé que la fumée des parfums dissipe les mauvaises odeurs, ils s'imaginaient qu'elle avait également la vertu d'éloigner les mauvais esprits : c'était sans doute par ce motif qu'ils l'employaient contre les Espagnols.

Ces derniers étant aussi descendus à terre dans une autre contrée, près de Pontonchan, furent attaqués avec tant de fureur par une nombreuse troupe d'Indiens qui fondirent sur eux de tous les côtés, qu'ils laissèrent sur la place quarante-sept des leurs et que les autres, tout couverts de blessures, eurent peine à regagner leurs vaisseaux. Hernandez, leur chef, fut lui-même blessé dangereusement.

Après cette terrible défaite, on retourna en diligence à Cuba. Hernandez y rendit au gouverneur Vélasquez un compte circonstancié de l'expédition et mourut de ses blessures.

Vélasquez ressentit une grande joie des nouvelles découvertes qu'on avait faites en son nom, et il résolut de les continuer. On équipa donc de nouveau quatre vaisseaux, dont le commandement fut confié à Grijalva, officier très-expérimenté et d'un grand courage; mais il lui fut expressément enjoint de se borner aux découvertes, sans faire aucun établissement dans les pays qu'il reconnaîtrait.

Celui-ci dirigea également sa course droit au Yucatan; mais les courants, sans qu'il s'en aperçût, le firent un peu dériver vers le sud; de sorte qu'il atteignit la terre dans un endroit qui est ici une coupure de notre carte. Il y découvrit, non loin de la côte orientale du Yucatan, l'île de Cosumel. De là il suivit la côte jusqu'à Pontonchan, où Hernandez avait été si maltraité. Pour venger cet affront fait au nom espagnol, l'équipage demanda à être mis à terre, et Grijalva y consentit.

Les Indiens, avec l'orgueil et l'assurance que leur inspirait leur dernier avantage, marchèrent courageusement à leur rencontre; mais ils furent repoussés; deux cents d'entre eux payèrent de leur vie leur témérité; les autres prirent la fuite, et le trouble et l'effroi se répandirent dans tout le pays.

Grijalva remit à la voile et continua à longer la côte. On fut bien surpris d'apercevoir partout des bourgs et des villes régulières avec des maisons de pierre et de chaux, que l'imagination des Espagnols leur peignit en passant bien plus belles et plus considérables qu'elles ne l'étaient effectivement. On crut remarquer une si grande ressemblance entre l'Espagne et ce pays qu'on lui donna le nom de Nouvelle-Espagne.

De là on arriva à l'embouchure d'un fleuve que les naturels appelaient Tabasco, et à qui les Espagnols par honneur pour leur chef donnèrent le nom de Grijalva. Ce pays pa-

raissait si fertile et si peuplé, que Grijalva ne put résister à l'envie de le reconnaître plus particulièrement. Il descendit à terre avec tout son monde armé : il y trouva un groupe d'Indiens qui, avec un cri effroyable, lui défendirent de passer outre; mais sans s'embarrasser de leurs menaces, il s'avança vers eux jusqu'à la portée du trait : alors il fit faire halte à sa troupe, rangea ses gens en bataille, et leur envoya les deux jeunes Julien et Melchior pour leur annoncer qu'il n'était venu que pour leur faire du bien, qu'en conséquence il désirait contracter alliance avec eux.

Les Indiens, que les rangs serrés, les habits et les armes des Européens qui marchaient contre eux avaient déjà surpris, le furent encore plus de cette déclaration. Quelques-uns de leurs chefs hasardèrent de s'avancer seuls. Grijalva les traita avec la plus grande affabilité, et leur fit déclarer par son interprète que lui et ses gens étaient sujets d'un grand roi, souverain absolu de tous les pays où le soleil se lève; qu'il l'avait envoyé pour les sommer de reconnaître sa supériorité; et là-dessus il attendit leur résolution.

A ces mots, il s'éleva un murmure confus parmi les Indiens : un de leurs chefs demanda silence à toute la troupe; et au nom de tous, il répondit d'une voix ferme : « Qu'il leur paraissait singulier qu'on leur parlât de paix, et qu'on vint en même temps leur demander qu'ils se reconnussent dépendants; qu'ils s'étonnaient aussi qu'on leur offrît un nouveau maître, sans s'être informé auparavant s'ils étaient mécontents de celui auquel ils avaient obéi jusqu'alors; qu'au reste, puisqu'il était question de guerre ou de paix, il ne lui appartenait pas de donner une réponse décisive, et qu'il allait communiquer leurs propositions à ses supérieurs. » Aussitôt il quitta les Espagnols, qui furent surpris de cette réponse ferme et raisonnée.

Il revint peu après, et dit à Grijalva que ses supérieurs étaient sans crainte, quand même ils devraient avoir la guerre avec eux, quoiqu'ils fussent instruits de ce qui était arrivé à Pontonchan; qu'au reste ils pensaient que la paix valait mieux que la guerre, et que pour leur prouver la sin-

cérité de cette disposition, il avait apporté beaucoup de vivres dont on lui faisait présent.

Aussitôt parut le cacique lui-même, désarmé et avec un cortège peu nombreux. Après qu'on se fût salué amicalement de part et d'autre, le cacique tira d'une corbeille, qu'on avait apportée, de superbes armures d'or, garnies de pierres et ornées de plumes peintes, et dit à Grijalva qu'il aimait la paix; que pour preuve de cela il le priait d'accepter ces présents; mais qu'aussi, pour éviter tout sujet de mésintelligence entre eux, il le priait de quitter ce pays aussitôt qu'il le pourrait.

Le général espagnol fit différents présents au cacique et lui promit que, conformément à ses désirs, il allait aussitôt remettre à la voile; ce qu'il fit effectivement.

On continua d'avancer en suivant la côte, et on aborda dans une île peu éloignée de la terre où il y avait aussi des maisons de pierre et un temple. Au milieu de ce temple, ouvert de tous les côtés, on voyait toutes sortes d'idoles horribles sur un autel élevé de quelques degrés. Près d'elles étaient étendus les cadavres de six hommes qui semblaient avoir été sacrifiés la nuit précédente. Pleins d'horreur à cette vue effroyable, les Espagnols donnèrent à cette île le nom d'île des Sacrifices. On fut de plus en plus confirmé dans l'opinion que l'usage cruel de sacrifier des hommes en l'honneur des idoles régnait partout chez ce peuple; car peu de temps après on alla jeter l'ancre dans une autre île, appelée Kulva par les naturels, où l'on vit encore un plus grand nombre de cadavres nouvellement égorgés. A la vue d'une telle abomination, il n'y eut pas jusqu'aux soldats espagnols, tout grossiers qu'ils étaient, qui ne frissonnassent d'horreur. Grijalva ajouta au nom de cette île celui de Juan, qu'il portait, en français *Jean*, d'où s'est formé peu à peu le nom de Saint-Jean d'Ulloa, qu'elle porte à présent.

Partout où l'on mit pied à terre, on trouva de l'or en abondance. Cette vue et celle de tant de fertiles contrées qu'on aperçut en passant inspirèrent à plusieurs Espagnols le désir de se fixer sur cette riche côte; mais Grijalva ob-

serva exactement les ordres que lui avait donnés le gouverneur Vélasquez, et se contenta de prendre possession, au nom du roi d'Espagne, de tous les pays où il aborda.

Il suivit ainsi toute la côte jusqu'à la province de Panuco, qui de ce côté est la dernière de la Nouvelle-Espagne et du Mexique. Là, il fut attaqué à l'embouchure d'une rivière par un groupe d'Indiens avec une telle impétuosité, qu'il se vit contraint d'en faire un affreux massacre. Il voulait continuer de visiter la côte; mais, effrayé par de forts courants contraires, il fut forcé de reprendre la route de Cuba.

A son arrivée, l'injuste et bizarre Vélasquez lui fit les reproches les plus amers de ce qu'il n'avait pas mis à profit la belle occasion qu'il avait eue de fonder une colonie dans un pays si riche, quoiqu'à son départ il lui en eût fait la défense la plus formelle.

THÉOPHILE. Voilà qui est bien inconséquent et bien injuste de la part de Vélasquez!

M. HUNTER. Sans doute; mais il en est fréquemment ainsi dans le monde: souvent même des gens bizarres nous font un crime de notre scrupuleuse exactitude à remplir nos devoirs; heureusement nous en sommes dédommagés par le témoignage de notre conscience.

THÉODORE. Je croyais que tu nous dirais quelque chose de Cortès; mais il n'a pas été du tout question de lui.

M. HUNTER. Demain Cortès, notre héros, paraîtra lui-même sur la scène.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Vélasquez se livre à de grands préparatifs pour la continuation des découvertes faites en son nom. — Cortès paraît déjouer les vues jalouses de Vélasquez. — Embarquement de Cortès. — On s'arrête à la Havane. — Poursuites de Vélasquez contre Cortès.

M. HUNTER. Vélasquez, à la fois ambitieux, défiant et inconstant, résolut de continuer les grandes découvertes faites en son nom et d'en tirer les avantages qu'elles semblaient promettre. Il équipa avec la plus grande promptitude dix grands vaisseaux.

Il s'agissait de savoir à qui Vélasquez donnerait le commandement de la flotte ; il était incertain dans son choix ; il voulait un homme tout dévoué à sa personne, d'une obéissance sans bornes, peu ambitieux et assez désintéressé pour lui laisser tout l'honneur des découvertes et tous les avantages pécuniaires qui pouvaient en résulter : il était à la recherche d'un tel caractère, lorsque la fortune de l'Espagne, déjouant ses vues jalouses et sordides, lui amena l'homme extraordinaire qui semblait formé tout exprès pour une telle entreprise.

Cet homme était Cortès, né à Médelin, petite ville d'Espagne, dans l'Estrémadure, d'une famille noble. Il avait montré dès sa première jeunesse un courage extraordinaire, une patience inépuisable dans toutes les fatigues, un esprit toujours actif et un désir brûlant de se distinguer par ses actions.

Tous les yeux étaient alors tournés vers les Indes occidentales. Cortès résolut de devenir le compagnon de ces hommes hardis et entreprenants qui méprisaient les dangers pour enrichir leur patrie de nouvelles possessions et s'acquérir à eux-mêmes une grande renommée.

Il était dans sa vingtième année lorsqu'il quitta l'Espagne pour Saint-Domingue. La traversée fut pénible et lui fournit

l'occasion de déployer un grand courage et une rare présence d'esprit. A son arrivée, Ovando était encore gouverneur de l'île : Cortès lui fut présenté.

Son extérieur seul donnait de lui une opinion avantageuse : il était bien fait, d'une figure agréable, d'une affabilité naturelle envers tout le monde ; mais il plaisait bien davantage encore par la bonté de son caractère. Il était ouvert, sans détour, plein de condescendance et de générosité, sensé, prévoyant et discret, et tout à la fois prudent, ferme et courageux. Chez lui les forces du corps n'étaient point affaiblies par l'inaction, la mollesse et les honteux excès ; il aimait le travail, il savait souffrir toutes les privations sans se plaindre, et il méprisait la mort. Que peuvent les traverses de la vie sur une âme comme la sienne, renfermée dans un corps aussi vigoureux ?

Ces belles qualités lui captivèrent bientôt l'amitié de tout le monde. Ovando lui-même le prit en affection et désira le garder auprès de lui ; mais l'âme ardente de Cortès le portait aux grandes entreprises. Il obtint la permission d'accompagner Vélasquez dans son expédition à Cuba.

Il y trouva bientôt des occasions de donner des preuves de son courage et de sa capacité. Il s'éleva si rapidement, qu'en peu de temps on lui confia l'emploi important d'alcade ou juge supérieur de Santiago, capitale de l'île.

Tel était l'homme qu'on proposa à Vélasquez pour être à la tête de la flotte qu'il équipait. Il fut choisi. Tous ceux qui devaient prendre part à l'expédition s'applaudirent d'avoir pour chef un homme si capable, si courageux et si généralement aimé. Cortès lui-même fut heureux d'avoir une telle occasion de développer ses talents, et il répartit tout son bien entre ceux qu'il avait sous ses ordres, pour se procurer une plus grande provision de munitions de guerre et subvenir aux frais de leur équipement : ce qu'ils ne pouvaient faire à cause de leur pauvreté. Cette générosité employée à propos lui gagna tous les cœurs.

Enfin la flotte se trouva complètement équipée à Santiago. L'équipage entier montait à trois cents hommes ;

deux cents de Cuba s'y réunirent, ainsi que quelques volontaires des familles les plus importantes. Le vent et la saison étaient favorables : Cortès fit lever l'ancre, et la flotte mit à la voile le 18 décembre de l'année 1518.

FERDINAND. Vingt-six ans après la première découverte de l'Amérique?

M. HUNTER. Précisément. Le premier endroit où la flotte devait toucher était la Trinité; de là elle devait faire voile pour la Havane, afin d'y embarquer encore du monde, avec des provisions de guerre et de bouche. Jusqu'au moment où Cortès mit à la voile, Vélasquez parut toujours satisfait de son choix, quoique plusieurs envieux eussent déjà tenté de lui inspirer de la défiance; mais à peine le vit-il parti, que sa jalousie prit le dessus avec une telle force qu'il ne put y résister, et il envoya à l'alcade de la Trinité l'ordre de retirer à Cortès les pouvoirs qu'il lui avait donnés.

L'alcade notifia à Cortès les ordres qu'il avait reçus; mais celui-ci, qui ne se sentait pas coupable, ne crut pas devoir s'y conformer. Il soutint qu'un malentendu était nécessairement la cause d'un changement si subit dans les sentiments du gouverneur; il assura qu'il allait lui écrire, et mit immédiatement à la voile pour la Havane.

Il fut obligé de s'y arrêter, autant pour y prendre le renfort qu'il y attendait que pour y embarquer différentes choses qui semblaient indispensables pour son expédition: c'étaient surtout des cuirasses, qui consistaient en un pourpoint doublé de coton. A la vérité, Cortès ne les fit faire ainsi que faute de fer; mais, dans la suite, il apprit par expérience que le coton, légèrement piqué entre deux toiles, était préférable au fer pour garantir des flèches et des javalots; car non-seulement ces traits y perdent toute leur force, mais ils y restent arrêtés par la pointe: au contraire, les cuirasses de fer les repoussent, et ils vont blesser l'homme qui se trouve à côté. Cette expérience et la considération que cette légère armure était moins embarrassante à porter qu'une de fer dans un climat si chaud, firent que dans la

suite ce fut celle dont se servirent en Amérique les guerriers européens.

Bientôt tous les préparatifs furent terminés. L'escadre entière consistait en onze vaisseaux. Cette petite flotte portait six cent dix-sept hommes, dont cent et quelques matelots et ouvriers; le surplus se composait de soldats. Dans ce nombre, il y en avait treize armés de mousquets, trente-deux d'arbalètes; tous les autres n'avaient que des épées et des lances : tant l'usage des armes à feu était encore borné. La principale partie de l'armement consistait en seize chevaux, dix petits canons qu'on appelle pièces de campagne, et quatre couleuvrines, espèce de canon long et mince. C'est avec ces faibles moyens que Cortès fit voile pour une terre inconnue et alla porter la guerre à un roi puissant, dont le florissant empire, qui comptait de nombreux alliés, était beaucoup plus vaste que tous les pays qui étaient alors sous la domination du roi d'Espagne : ce roi était celui du Mexique, dont vous connaîtrez bientôt la magnificence.

Cependant Vélasquez apprit avec le plus grand dépit que, malgré les ordres qu'il avait expédiés à la Trinité, on avait laissé partir Cortès. Il accusa de trahison l'officier qui avait été chargé de lui reprendre sa commission; et, comme ses soupçons ne connaissaient plus de bornes, il se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour que Cortès ne pût lui échapper une seconde fois et partir de la Havane. En conséquence, il dépêcha un de ses affidés au sous-gouverneur de cette place, avec l'ordre absolu de se rendre maître sur-le-champ de la personne de Cortès et de l'envoyer à Santiago, enchaîné et sous bonne escorte.

Heureusement Cortès fut averti du coup qui le menaçait assez à temps pour se mettre en sûreté. Il rassembla tout son équipage, de l'affection duquel il était sûr, et le consulta sur ce qu'il avait à faire. D'une voix unanime, tous s'écrièrent qu'il ne devait ni s'embarrasser de l'injuste inconstance du gouverneur, ni déposer le commandement qu'il avait reçu, et encore moins se livrer lui-même entre les mains d'un juge aussi inique que soupçonneux. Ils le con-

jurèrent de ne pas les priver, au moment de l'expédition la plus importante, d'un chef en qui seul ils avaient mis toute leur confiance ; ils lui renouvelèrent le serment de le suivre jusqu'à la mort, au milieu des fatigues et des dangers de la guerre.

Cortès, remerciant les soldats de leur affection, ordonna sur-le-champ de lever l'ancre et mit à la voile.

TROISIÈME ENTRETEN.

L'équipage se dirige vers le Mexique. — Résistance opposée par les Indiens à la descente des Espagnols à Tabasco. — Prise de Tabasco. — Les habitants de Tabasco cherchent à secouer le joug ; leur défaite complète.

THIERRY. Vers quelle partie de l'empire du Mexique Cortès se dirigea-t-il ?

M. HUNTER. Il avait résolu de suivre exactement la même route que Grijalva avait tenue avant lui : ainsi son premier but était l'île de Cosumel.

Il y trouva l'occasion de mettre en liberté un Espagnol qui autrefois avait été jeté sur cette côte par un naufrage, et qui depuis lors était demeuré esclave des Indiens. Il se nommait Aquilar. Pendant huit années qu'il avait passées avec ces sauvages, il avait entièrement perdu les habitudes européennes, et avait tellement pris la figure, la couleur, la langue et les mœurs des naturels, qu'on eut beaucoup de peine à le reconnaître pour Espagnol. Il allait nu comme eux. La couleur de sa peau était basanée, et il avait, à la manière du pays, les cheveux tressés autour de la tête. Il portait une rame sur les épaules, tenait un arc à la main, et avait sur le dos un bouclier et des flèches. Tout son bien ne consistait qu'en un sac en filet où il portait ses vivres et en un vieux livre de prières qu'il lisait beaucoup. Il avait déjà tellement oublié sa langue maternelle, qu'à peine pouvait-on le comprendre.

l'expédition la
aient mis toute
ent de le suivre
s dangers de la
ction, ordonna
le.

proposée par les In-
dians de Tabasco. —
long; leur défaite

e du Mexique

ement la même
asi son premier

é un Espagnol
r un naufrage,
s Indiens. Il se
l avait passées
u les habitudes
re, la couleur,
ut beaucoup de
ait nu comme
et il avait, à la
r de la tête. Il
rc à la main, et
out son bien ne
t ses vivres et
ucoup. Il avait
u'à peine pou-

Selon son rapport ils étaient d'abord dix-neuf qui avaient fait naufrage aux environs de cette côte; mais sept étaient morts de faim et de fatigue : les autres tombèrent entre les mains du cacique du pays, homme cruel, qui en sacrifia sur-le-champ cinq à ses idoles et les mangea; quant aux autres, il les fit enfermer dans une espèce de cage pour les engraisser. Ayant eu le bonheur de s'échapper, ils errèrent quelque temps dans les forêts sans secours et sans espoir, se nourrissant d'herbes et de racines, et furent pris enfin par des Indiens qui les conduisirent à un cacique ennemi du premier. Celui-ci les traita un peu plus humainement, mais leur imposa cependant un travail journalier très-pénible. Ils succombèrent tous, à l'exception de deux, Aquilar et Guerrero. Ils eurent peu après occasion de rendre au cacique de grands services dans la guerre, d'où il conçut pour eux une affection extraordinaire. Guerrero se maria à l'une des principales Indiennes, et, quelque temps après, fut élevé à un commandement; insensiblement il se transforma tellement en Indien, qu'à l'arrivée des Espagnols il ne jugea pas à propos de changer d'état. Il ne se montra pas même une seule fois à eux, peut-être par honte, parce que, au rapport d'Aquilar, il s'était, à la manière des sauvages, percé le nez et peint différentes parties du corps.

Cortès embrassa le pauvre Aquilar et lui donna son propre manteau pour se couvrir. Il se réjouit beaucoup de l'avoir trouvé, espérant qu'il lui serait d'une grande utilité dans ses négociations avec les Indiens.

De Cosumel il s'avança vers la province de Tabasco, vers l'endroit où le fleuve de Grijalva se jette dans la mer. Il croyait y être aussi bien reçu que son prédécesseur, dont le fleuve porte le nom; mais il se trompa. A la vue de son vaisseau, les naturels accoururent en foule, résolus de s'opposer à sa descente. Il leur envoya Aquilar pour leur faire des propositions de paix; elles furent inutiles : on ne lui permit pas de parler, et il fut obligé de revenir sans avoir rien obtenu.

Cet incident fut aussi désagréable à Cortès qu'il était im-

prévu. Son intention n'avait point du tout été de commencer par là ses conquêtes; il désirait au contraire d'arriver au plus vite aux côtes les plus voisines du centre du grand empire du Mexique, pour y commencer l'entreprise qu'il avait projetée. Il se voyait avec peine obligé ou de céder aux menaces de ces sauvages, ce qui rendrait les Indiens plus insolents, ou de commencer dans cette contrée écartée une guerre qui, quelque heureuse qu'elle pût être, lui coûterait du temps et des hommes.

Après de mûres réflexions, il jugea indispensable de les attaquer. Au point du jour, tout fut prêt pour le combat. Il avait rangé son escadre en demi-cercle; et dans cette position, que les bords du fleuve rendaient nécessaire, il commença à remonter le courant. Mais, avant d'en venir aux mains, il voulut encore une fois tenter un accommodement. Il envoya donc Aquilar pour annoncer aux sauvages qu'il ne tenait qu'à eux de paraître comme amis ou comme ennemis. Aquilar se mit en devoir d'exécuter sa commission; mais les Indiens, au lieu de l'écouter, donnèrent le signal de l'attaque et dirigèrent leurs canots contre la flotte européenne.

Alors le combat s'engagea : les Indiens le commencèrent en lançant une grêle de flèches et de pierres qui incommodèrent extrêmement les Espagnols. Jusqu'alors ceux-ci les avaient laissés faire; mais enfin Cortès donna le signal de la défense. Une seule bordée de son artillerie mit fin à l'action. Les Indiens, étourdis de ce tonnerre inattendu et effrayés des effets qu'il produisait, sautèrent précipitamment dans l'eau et se sauvèrent à la nage. Les vaisseaux espagnols gagnèrent le rivage, et Cortès débarqua sans obstacle.

Mais il s'en fallait bien que tout fût encore terminé. Les Indiens échappés de leurs canots s'enfuirent dans les bois, où s'était rassemblé un bien plus grand nombre de ces sauvages guerriers. Pendant que Cortès s'occupait à ranger son monde, ils avancèrent sur lui et l'assaillirent avec des javalots et des pierres, en poussant d'affreux cris de guerre. Cortès, sans se troubler, continua de disposer ses lignes.

été de commen-
traire d'arriver
entre du grand
entreprise qu'il
u de céder aux
s Indiens plus
rée écartée une
e, lui coûterait

pensable de les
r le combat. Il
ans cette posi-
ssaire, il com-
l'en venir aux
commodement.
uvages qu'il ne
mme ennemis.
mission; mais
t le signal de
la flotte euro-

commencèrent
qui incommo-
ors ceux-ci les
le signal de la
t fin à l'action.
du et effrayés
tamment dans
aux espagnols
obstacle.
e terminé. Les
dans les bois,
pre de ces sau-
it à ranger son
avec des jave-
ris de guerre.
er ses lignes.

Alors il s'avança courageusement à leur rencontre et, avec une audace admirable, arriva à travers des marais profonds et des bois touffus jusqu'aux hordes innombrables des ennemis. L'effroi et la mort le précédaient. La vue d'une troupe de guerriers en ordre de bataille, avec des armes européennes, était pour les Indiens quelque chose d'aussi nouveau que terrible. Ils n'osèrent l'attendre, prirent la fuite et se jetèrent dans Tabasco, place fortifiée; mais cette fortification ne consistait qu'en une enceinte de pieux enfoncés dans la terre; les deux extrémités de cette enceinte se repliaient l'une sur l'autre, ne laissant entre elles qu'un chemin étroit qui conduisait en serpentant à la ville.

Malgré le péril, qui paraissait imminent, Cortès n'hésita pas un moment à passer par ce chemin tortueux; mais en arrivant à la ville même, il en trouva l'entrée, ainsi que les rues, barricadées de pieux, et les habitants disposés à lui faire face. Deux fois ils opposèrent la résistance la plus opiniâtre; elle fut inutile: Tabasco fut pris, et les Indiens qui avaient échappé au fer espagnol s'enfuirent dans les forêts.

Cortès ne permit pas qu'on les poursuivît. Le butin des Espagnols fut au-dessous de leur attente: car presque tout ce que ces Indiens possédaient de plus précieux, ils l'avaient emporté avec eux dans les bois. Ils n'avaient laissé qu'une provision de vivres, qui vint fort à propos aux Espagnols las et affamés.

Au commencement de la nuit, Cortès fit occuper par ses gens trois temples situés dans les endroits les plus élevés de la ville, et eut soin d'établir des sentinelles pour être à l'abri de toute surprise nocturne. Il fit lui-même plusieurs fois la ronde, c'est-à-dire qu'il alla voir si les sentinelles qu'il avait posées faisaient leur devoir. Vers le matin, il fit visiter les bois des environs; mais on ne vit, on n'entendit aucun Indien. Cela lui parut suspect. En conséquence, il envoya observer plus loin. On lui rapporta qu'on avait aperçu une quantité innombrable de naturels, qu'on portait au moins à quarante mille, et qui, suivant les apparences, s'apprétaient à recommencer le combat.

Cette nouvelle aurait pu effrayer l'homme même le plus téméraire. Que ne doit-on pas craindre, en effet, d'une troupe presque cent fois supérieure en nombre, composée d'hommes réduits à la nécessité de combattre pour leur patrie, pour leurs temples, pour leur vie et pour leur liberté? Cortès sentait tout le danger de sa situation; cependant, maître de lui-même, il prit un air aussi tranquille et aussi serein que s'il eût été question d'un simple jeu.

Il rangea sa petite armée en bataille au pied d'une colline, dont la hauteur l'empêchait d'être pris par derrière, et au sommet de laquelle il pouvait faire jouer son artillerie avec plus de liberté et plus d'effet.

Lui-même se jeta avec sa cavalerie dans un bois adjacent pour tomber de là sur l'ennemi à propos et à l'improviste, et après ces dispositions il attendit son arrivée dans le plus profond silence.

Il parut. Mais, afin que vous puissiez avoir une idée bien nette de la manière dont les Indiens faisaient la guerre, je vais vous faire un détail circonstancié de leur équipement et de leur conduite dans une bataille.

La plupart d'entre eux étaient armés d'arcs et de flèches. La corde de l'arc était de boyau ou de poils de cerf cordelés, et les flèches garnies au bout d'os tranchants ou de fortes arêtes. Après cela venait un javelot, qui tantôt était lancé de loin et tantôt servait comme d'épée à se battre de près. Mais un de leurs plus terribles instruments de guerre était un sabre fait d'une grosse pièce de bois très-dur, dont le tranchant était composé de pierres aiguës qu'on y avait enchâssées, et qui était si pesant qu'il fallait les deux mains pour s'en servir. Quelques-uns portaient aussi des massues, d'autres des frondes, avec lesquelles ils savaient lancer très-adroitement des pierres assez grosses.

Il n'y avait que les chefs qui eussent des armes défensives, qui consistaient en une cuirasse de coton piqué et un bouclier de bois ou d'écaille de tortue. Les autres allaient tout nus; mais pour se donner un air terrible, ils se peignaient le visage et le corps de diverses couleurs, et afin de

rehausser leur taille, ils portaient sur la tête plusieurs grandes plumes attachées ensemble.

Leur musique guerrière s'accordait avec cet ajustement : elle consistait en une flûte de roseau, en un gros coquillage dans lequel on soufflait et en un tambour fait d'un tronc d'arbre creusé. L'art de combattre en rangs leur était absolument inconnu : ils gardaient pourtant un certain ordre, en partageant toute leur armée en petites troupes, dont chacune avait son chef. Ils avaient aussi cela de commun avec notre manière de faire la guerre en Europe, qu'ils ne conduisaient pas toutes leurs forces à la fois à la bataille, mais qu'ils en réservaient une partie pour secourir et protéger au besoin ceux qui étaient engagés.

Leur première attaque était extrêmement vive, et commençait toujours par un cri effroyable ; mais s'il arrivait que l'ennemi la soutînt, et qu'il réussît à repousser les premiers qui se présentaient, alors toute l'armée prenait la fuite et la déroute devenait générale.

Tel était l'ennemi que le petit corps espagnol voyait s'avancer contre lui en nombreux bataillons. Ferme comme un mur, la petite armée européenne attendait l'attaque en silence. Arrivés à la portée du trait, les Indiens commencent la bataille par un cri affreux et par une grêle de flèches qui obscurcissent l'air. Les Espagnols leur répondent à coups de canon et de mousquets. La mitraille enlevait des masses entières ; mais les Indiens, loin d'en être effrayés, remplirent, en jetant des cris, les vides qu'on faisait parmi eux. Ils jetèrent du sable en l'air, comme pour s'envelopper d'un nuage de poussière, et se hâtèrent de tirer leurs flèches et d'en venir à la mêlée.

Les Espagnols, malgré leur vigoureuse défense, n'auraient pu résister longtemps à un ennemi si acharné et trop nombreux. Ils avaient déjà été rompus en plusieurs endroits, et c'était l'affreux prélude d'une entière défaite, lorsque tout à coup Cortès sortit du bois à la tête de sa cavalerie et tomba au milieu de cette nuée d'ennemis. Ce fut une apparition aussi nouvelle que terrible pour ces pauvres Indiens,

qui n'avaient jamais vu d'homme à cheval. L'idée que c'était un seul et même animal leur causa une telle surprise, que les armes leur tombèrent des mains. Cela donna le temps aux Espagnols de se remettre en ordre. Le feu de leur artillerie devint plus vif; et les Indiens, pressés de tous côtés et à demi morts de frayeur, prirent la fuite.

Alors Cortès, satisfait de leur avoir montré une seconde fois sa supériorité, ordonna d'épargner les fuyards; il se contenta de faire quelques prisonniers, pour s'en servir à conclure la paix avec toute la nation. Les Indiens avaient laissé sur le champ de bataille huit cents des leurs, et les Espagnols n'avaient perdu que deux hommes, mais il y en eut soixante-dix de blessés. Ceux des Indiens dont les blessures n'étaient pas trop graves ayant tous pris la fuite, on n'en put savoir le nombre.

Le lendemain, Cortès se fit amener quelques-uns des prisonniers. La frayeur était peinte sur le visage de ces malheureux, car ils s'attendaient qu'on allait prononcer leur sentence de mort; mais quelles furent leur surprise et leur joie lorsqu'ils se virent reçus par le général espagnol avec la plus grande bonté et entendirent annoncer par Aquilar qu'ils étaient libres! Leur ravissement fut au comble quand Cortès ajouta à cette grâce inespérée le don de quelques bagatelles d'Europe qu'il savait leur être agréables. Ivres de joie, ils se hâtèrent d'aller apprendre à leurs compatriotes comment on les avait traités. Cette générosité politique changea complètement les sentiments des Indiens. Bientôt plusieurs d'entre eux apportèrent des vivres aux Espagnols et furent bien récompensés. Le cacique leur envoya des ambassadeurs avec des présents pour demander la paix, qu'on s'empressa de lui accorder; et comme il vint bientôt après lui-même, on la confirma par des présents réciproques qui furent agréables aux deux partis. Entre autres, le cacique fit amener vingt jeunes filles qui savaient faire le pain de blé d'Inde, et il en fit présent à Cortès. Une d'elles, qui fut baptisée sous le nom de Marine, était fille d'un cacique indien; elle lui avait été enlevée dans sa jeu-

nesses, et avait ensuite été vendue au cacique de Tabasco. Elle réunissait à une grande beauté des talents extraordinaires; et comme elle apprit en peu de temps la langue espagnole, elle rendit de très-grands services au général dans ses négociations avec les Mexicains. On dit que Cortès l'épousa par reconnaissance, et en eut un fils appelé Martin Cortès.

Pendant que le cacique, avec les principaux Indiens, était auprès de Cortès, on entendit par hasard hennir les chevaux espagnols. Les Indiens effrayés demandèrent aussitôt ce que pouvaient avoir ces créatures formidables. On leur répondit qu'elles étaient courroucées de ce qu'on n'avait pas puni plus sévèrement le cacique et son peuple de leur audace de s'être opposés aux chrétiens. A peine eurent-ils entendu cette réponse que, pour se réconcilier avec ces êtres redoutables, ils coururent chercher des couvertures où ceux-ci pussent se reposer et toutes sortes de volailles pour leur nourriture. Ils leur demandèrent aussi très-humblement pardon, en les assurant qu'à l'avenir ils demeureraient toujours soumis aux chrétiens.

Les Espagnols firent alors leurs préparatifs de départ, voulant s'avancer vers les côtes occidentales du pays. Demain, pour peu que le vent soit favorable, nous les verrons partir.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Cortès quitte Tabasco. — Arrivée à Saint-Jean d'Ulloa. — Cortès résiste avec opiniâtreté à la volonté de Montézume sur le départ des Espagnols de l'île. — Montézume résiste également en accompagnant ses refus de présents. — Cortès est inébranlable. — Consternation des Espagnols, à l'assurance ferme des envoyés de Montézume ; les mécontents cherchent à en profiter. — Cortès fait habilement rentrer ceux-ci dans le devoir. — Il est élu général par un simulacre de jugement.

M. HUNTER. Satisfait du succès de cette guerre, qui aurait pu avoir les suites les plus funestes, et plein de l'espérance d'un pareil bonheur dans ses autres entreprises, Cortès, avec sa troupe victorieuse, quitta la province de Tabasco pour continuer sa périlleuse marche. Tout fut rembarqué ; on leva l'ancre ; un bon vent d'est enfla les voiles, et l'escadre cingla à l'ouest.

Cortès, dans sa seconde course, visita tous les lieux où Grijalva avait été avant lui.

Il arriva à l'île de Saint-Jean d'Ulloa, dont je vous parlai dernièrement, et y mit son escadre à l'ancre entre l'île et la terre ferme. Il ne tarda pas longtemps à voir venir de terre deux pirogues ou grandes barques longues, faites d'un seul tronc d'arbre. Les Indiens qui s'y trouvaient, et qui semblaient être des gens de considération, ne montrèrent ni crainte ni défiance, et Cortès les reçut à bord de son vaisseau avec la plus grande amitié. Il comptait apprendre leurs propositions par le moyen de son interprète Aquilar ; mais il fut trompé dans son attente. Aquilar, tout confus, lui avoua qu'il ne comprenait pas un mot de leur langage ; ils parlaient la langue mexicaine, et il n'avait appris que celle du Yucatan, qui était tout à fait différente.

Cependant Cortès remarqua avec beaucoup de joie qu'une des esclaves de Tabasco, Marine, celle dont nous avons déjà parlé, était en grande conversation avec quelques-uns de ces Indiens ; et il se trouva que cette fille, née dans une pro-

vince de l'empire du Mexique, et qui, après son enlèvement, avait été menée au Yucatan, parlait également bien la langue de ces deux pays. Aussitôt les négociations commencèrent. Marine parlait aux Mexicains dans leur propre langue et rendait ce qu'ils disaient en yucatan à Aquilar, qui l'expliquait ensuite au général en espagnol.

Cortès apprit par ces moyens compliqués que Pilpator, gouverneur de la contrée, et Teutile, général du grand empereur Montézume, lui avaient envoyé ces Indiens, afin de s'informer dans quelle intention il était venu, et de lui offrir les secours dont il pourrait avoir besoin pour la continuation de son voyage.

Cortès répondit de la manière la plus polie et la plus gracieuse qu'il était venu dans les intentions les plus amicales pour apporter au chef de leur nation des nouvelles qui intéressaient tout le pays. Là-dessus, il renvoya les ambassadeurs chargés de présents; et dès l'instant, sans attendre de réponse, il commença à débarquer son monde, ses chevaux, ses canons et tout son train de guerre. Les pacifiques habitants de ce pays accouraient par troupes pour prêter une main secourable à leurs prochains oppresseurs.

Le lendemain, Pilpator et Teutile parurent avec une suite nombreuse de Mexicains armés. Leur équipage était magnifique et conforme à la majesté de leur puissant souverain. Cortès crut qu'il était utile de se montrer aussi de son côté avec autant de faste que les circonstances pouvaient le lui permettre, afin d'inspirer aux Mexicains une haute opinion de lui-même et de celui dont il se qualifiait ambassadeur. Il ordonna à ses guerriers de se tenir près de lui avec toute la pompe militaire et dans un silence respectueux, et il reçut les seigneurs mexicains avec un air de grandeur qui devait leur inspirer du respect. Il répondit à leurs questions, avec une brièveté et une hauteur affectées, qu'il venait au nom de Charles d'Autriche, grand et puissant empereur d'Orient; que ce grand monarque l'avait chargé pour l'empereur Montézume de propositions qui exi-

geaient qu'il eût un entretien personnel avec lui; qu'il demandait donc de lui être conduit.

Comme vous n'avez pas encore tous appris l'histoire moderne, il faut que je vous dise d'abord ce qu'était Charles d'Autriche, que notre Cortès appelle ici empereur d'Orient. Vous vous souvenez qu'au temps où vivait Colomb, Ferdinand, surnommé le Catholique, régnait en Espagne.

Ce Ferdinand n'avait point de fils, mais une fille nommée Jeanne, mariée avec un prince autrichien qui s'appelait Philippe. Elle eut un fils à qui on donna le nom de Charles, et c'est de lui qu'il est ici question; car lorsque Ferdinand, roi d'Espagne, vint à mourir, son petit-fils, dont le père ne vivait plus, se trouva le plus proche héritier de sa couronne. Il la reçut effectivement et y réunit la souveraineté des Pays-Bas, qu'il possédait déjà depuis un an. On le créa ensuite empereur d'Allemagne; de sorte qu'il fut un des plus puissants princes qui aient jamais régné en Europe. On l'appelle ordinairement Charles-Quint, parce qu'avant lui il y avait déjà eu quatre autres Charles qui avaient possédé l'empire d'Allemagne.

Les seigneurs mexicains furent très-embarrassés de cette énergique déclaration du général espagnol; ils savaient que le désir qu'il manifestait d'une entrevue avec leur maître, l'empereur Montézume, serait extrêmement désagréable à ce dernier.

JEAN. Pourquoi?

M. HUNTER. Depuis la première apparition des Européens aux côtes du Mexique, Montézume était agité des pensées les plus inquiétantes.

Il régnait dans ce pays une ancienne tradition que vers l'Orient habitait un peuple puissant et formidable qui tôt ou tard viendrait fondre sur l'empire du Mexique et s'en rendrait maître. Ce n'est pas une chose aisée à découvrir que ce qui avait pu donner naissance à ce bruit; mais il est certain que cette ancienne prophétie avait plongé les Mexicains superstitieux, et Montézume lui-même, dans la crainte et l'effroi, à la première apparition des Européens sur leurs

côtes. Voilà pourquoi cette demande de Cortès, d'être conduit à la capitale de l'empire, mettait ces deux envoyés dans le plus grand embarras.

Pendant, avant de répondre, ils tâchèrent de gagner la bienveillance du général par de grands présents. Cortès leur en témoigna sa satisfaction, et alors ils eurent le courage de lui déclarer qu'il était impossible d'acquiescer à ce qu'il désirait. Mais quel fut leur étonnement lorsque Cortès, prenant un air sévère, leur répondit d'un ton de maître qu'il persistait dans sa résolution, parce qu'il ne pouvait retourner vers le grand et puissant monarque dont il était ambassadeur avant d'avoir exécuté les ordres dont il était chargé!

Ils n'eurent alors d'autre parti à prendre que de le prier de leur donner le temps d'informer l'empereur Montézume de ses intentions et d'apprendre quelle serait sa volonté à cet égard. Cortès y consentit.

Pendant cette conversation, il y avait, à la suite des seigneurs mexicains, des peintres qui étaient chargés de dessiner sur des toiles blanches de coton toutes les choses remarquables qu'ils auraient occasion d'observer chez les Européens. Cortès, ayant appris que ces peintures devaient être envoyées à l'empereur, résolut de leur offrir à peindre des objets encore plus intéressants, et dont la représentation pourrait faire sur le cœur de Montézume une plus forte impression. Pour cela, il fit ranger toute sa troupe en ordre de bataille et donna aux Mexicains étonnés l'effrayant et magnifique spectacle d'un combat à la manière d'Europe. Tous les spectateurs indiens furent tellement saisis de frayeur, que les uns prirent la fuite; d'autres, tout troublés, se jetèrent à terre; et on eut bien de la peine à persuader un petit nombre d'entre eux que ce qu'ils voyaient et entendaient n'était qu'un jeu pour les amuser.

Les peintres essayèrent de retracer le spectacle nouveau et effrayant pour eux des prodiges de la tactique européenne. Ils le firent d'une main peu assurée; et lorsque leur ouvrage fut achevé, on le fit transporter à Mexico,

capitale de l'empire, avec la relation de ce qui s'était passé et quelques présents pour que le tout fût remis à l'empereur. Sur tous les grands chemins de ce pays, depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à la capitale, il y avait en tout temps, à des distances réglées, des coureurs bien exercés, par le moyen desquels l'empereur pouvait être informé, en peu de temps, de tout ce qui se passait dans son vaste domaine.

JEAN. Combien pouvait-il y avoir de l'endroit où sont maintenant les Espagnols jusqu'à Mexico?

M. HUNTER. Environ soixante lieues.

Les coureurs partirent donc, et quelques jours après on reçut la réponse de l'empereur. Elle était négative; mais pour adoucir ce que ce refus pouvait avoir de désagréable, Montézume l'avait fait accompagner de présents vraiment dignes d'un roi. Pilpator et Teutile, chargés de cette commission délicate, commencèrent par livrer les présents, pour préparer, s'il était possible, l'esprit de Cortès à prendre ce refus en bonne part.

Ces présents étaient portés avec beaucoup de solennité par cent Mexicains, et furent étendus sur des nattes aux pieds de Cortès. Avec quelle avidité les Espagnols y attachèrent leurs regards! Quelle fut leur surprise à la vue de ces échantillons d'une richesse au-dessus de tout ce que leur imagination avide leur avait représenté des trésors de ce pays! Ici c'étaient des étoffes de coton semblables à la soie par la finesse et le brillant; là c'étaient des figures d'animaux, d'arbres et d'autres objets naturels, faites de plumes de différentes couleurs, et avec tant d'art qu'on les prenait pour des peintures.

On voyait d'un autre côté des bracelets, des colliers et d'autres bijoux précieux entièrement d'or, et travaillés avec beaucoup d'art et d'élégance. Mais toutes ces magnificences étaient éclipsées par deux globes volumineux, dont l'un, d'or massif, représentait le soleil, et l'autre, d'argent, représentait la lune. Il se trouva aussi parmi ces présents quelques caisses remplies de pierres précieuses, de perles et d'or

en grains, tel qu'on le trouvait dans les rivières du pays ou dans les mines.

Cortès reçut ces riches présents avec toute l'apparence du respect le plus profond pour le souverain qui les lui faisait. Les ambassadeurs crurent alors que le moment propice pour s'acquitter de la partie la plus désagréable de leur commission était arrivé. Ils déclarèrent, au nom de leur maître, qu'on ne pouvait accorder l'entrée de la capitale à des troupes étrangères, ni leur permettre un plus long séjour dans l'empire du Mexique; qu'on les priaît, en conséquence, de hâter leur départ.

Quelque juste et raisonnable que fût cette réponse, Cortès n'en prit pas moins un air offensé, et prétendit encore plus orgueilleusement et plus impérieusement que la première fois qu'il ne pouvait admettre ce refus. Quel fut alors l'étonnement de ces Mexicains, accoutumés à la soumission la plus complète envers leurs princes, de voir devant eux un homme qui insistait sur une chose que leur souverain absolu avait refusée! Une pareille désobéissance était, à leurs yeux, une abomination. Toutefois ils demandèrent un nouveau délai pour instruire leur souverain de la persévérance du général espagnol : Cortès y consentit, mais à condition que la réponse ne se ferait pas longtemps attendre.

Quelque courage qu'il fit paraître dans toute cette négociation, il s'en fallait bien qu'il fût au fond sans inquiétude. Tout lui prouvait qu'il avait affaire à un État puissant et bien gouverné; et il lui semblait que c'était la plus grande témérité du monde de penser à renverser un empire si formidable avec une poignée d'aventuriers espagnols. Il n'en persévéra cependant pas moins dans cet audacieux projet. Après sa désobéissance aux ordres de Vélasquez, la gloire seule pouvait l'absoudre.

La réponse de l'empereur ne se fit pas longtemps attendre; mais elle n'était pas telle qu'on l'avait espérée : quelque effroi qu'eût causé à Montézume et à son conseil l'opiniâtreté du général espagnol, ils prirent la résolution de persister dans leur refus. Teutile fut chargé de ce nouveau

message, qu'accompagnaient encore de magnifiques présents.

Cortès répondit, avec beaucoup de tranquillité, que les chrétiens se croyaient obligés d'instruire leur prochain d'une religion qui nous montre le chemin du bonheur; que le grand monarque son souverain l'avait envoyé pour tirer l'empereur du Mexique et ses sujets d'une erreur où l'on ne pouvait sans pitié les voir rester plus longtemps; qu'il lui fallait pour cela une entrevue avec l'empereur, et qu'il insistait fortement pour qu'elle eût lieu au plus tôt.

Teutile, bouillant d'impatience, n'entendit qu'avec peine la fin de cette explication; il se leva plein d'indignation et déclara que, puisque les représentations amicales étaient inutiles, il allait être obligé de recourir à d'autres moyens pour exécuter les ordres de son maître. En prononçant ces dernières paroles, il se retira précipitamment : sa suite et tous les Mexicains qui se trouvaient dans le camp des Espagnols le suivirent, et peu après les habitants de la contrée où ils se trouvaient l'abandonnèrent entièrement.

Cortès fut consterné, et ses compagnons encore davantage. Ils voyaient avec effroi les suites que cet incident pouvait entraîner; et le moindre mal qu'ils en attendaient, c'était une disette totale de vivres, dont les bons Mexicains les avaient jusque-là pourvus abondamment. Les mécontents de l'armée profitèrent de ce découragement universel pour essayer de faire reprendre au général le chemin de Cuba : ils parlèrent hautement contre lui, l'accusèrent de folle témérité et excitèrent leurs compagnons à ne pas se laisser conduire plus avant.

Cortès, qui réunissait la prudence et souvent la ruse au courage, fit sonder par ses confidents les dispositions du gros de l'armée; et ayant appris avec plaisir que les discours des partisans secrets de Vélasquez ne faisaient pas une forte impression sur la plus grande partie des soldats, il fit assembler les principaux auteurs de la révolte. Il se présenta devant eux avec un air serein et affable et leur demanda leurs sentiments sur le parti qu'il y avait à prendre dans les

circonstances présentes. Ceux-ci ne déguisèrent pas ce qu'ils pensaient, et opinèrent pour qu'on s'embarquât le plus tôt possible.

Cortès, après les avoir écoutés fort tranquillement, leur répondit que, pour sa part, il ne voyait pas tous ces dangers qui les effrayaient; que, son intention n'étant pas cependant de les forcer à le suivre, il se rendrait à leur vœu.

Aussitôt il fit publier dans le camp que chacun se tint prêt à se rembarquer. A cet ordre inattendu, les Espagnols, qui n'avaient jusqu'alors rêvé que les trésors du Mexique, furent comme frappés de la foudre. Ils voyaient s'évanouir leurs espérances de gloire et de fortune, et perdaient par une retraite honteuse le brillant avenir qu'ils s'étaient promis. Tout le camp retentit bientôt de murmures contre l'irrésolution du général.

Cortès, ravi des reproches qu'on lui faisait, chercha même à augmenter la mauvaise humeur et le mécontentement des soldats en chargeant ses affidés de renchérir encore sur les plaintes, et de répandre que, par pure poltronnerie, on voulait les arrêter dans le plus beau chemin de l'honneur et des richesses. Il résulta de cette manœuvre une insurrection générale; toute l'armée demanda avec fureur que Cortès parût. C'était tout ce qu'il désirait.

Il se montra aussitôt, et même avec l'air du plus grand étonnement. A son aspect, les reproches éclatèrent de toutes parts; ses intrépides compagnons se laissent aller aux discours les plus sévères, le menaçant même de se choisir un autre chef s'il persistait à vouloir les abandonner.

Ces choquantes expressions, loin d'exciter la colère de Cortès, remplissaient tous ses désirs. Il assura qu'il ne lui serait jamais venu à la pensée de renoncer à des espérances qui paraissaient aussi grandes que bien fondées; mais que, d'après les représentations qui lui avaient été faites sur le découragement de l'armée, il avait pris, malgré lui, la résolution de la satisfaire. Ses soldats, animés par ce discours, l'interrompirent en s'écriant unanimement qu'on l'avait trompé; que quelques lâches, en petit nombre,

avaient supposé qu'il en était ainsi de toute la troupe ; mais qu'ils étaient bien loin de partager la pusillanimité de ces poltrons, et qu'ils étaient prêts, au contraire, à répandre leur sang et à exposer leur vie pour venir à bout de leur grand dessein ; qu'il pouvait donc les conduire où il voudrait ; qu'ils étaient bien résolus de supporter avec lui toutes sortes de fatigues, et de le suivre jusqu'à la mort à travers les plus grands dangers.

Cortès à l'instant, d'un air qui exprimait la joie, la confiance et le courage, loua leur constance et promit d'agir conformément à leurs désirs, qui s'accordaient entièrement avec les siens ; il ajouta qu'il allait faire tous les préparatifs pour former un établissement dans l'endroit où ils étaient, et pour pénétrer ensuite avec la plus grande partie de son armée dans le centre du pays. Un cri de joie universel exprima la satisfaction des soldats sur cette résolution.

Le dernier acte de cette comédie restait encore à jouer. Depuis que Vélasquez avait révoqué les pouvoirs qu'il lui avait donnés, Cortès n'était plus commandant légitime. Pour obvier à cet inconvénient, voici la ruse qu'il imagina : il créa une cour de justice pour la colonie qu'il allait fonder et la composa d'hommes qui lui étaient entièrement dévoués. A peine fut-elle établie, à peine les nouveaux magistrats se furent-ils assemblés, que Cortès parut devant eux de la manière la plus respectueuse, son bâton de commandant à la main, et leur parla à peu près en ces termes :

« Dès aujourd'hui, messieurs, je vous considère comme représentant notre grand monarque. Vos arrêts, par conséquent, seront toujours pour moi des lois sacrées. Vous sentez sans doute combien il est nécessaire que notre armée soit commandée par un général dont l'autorité ne dépende pas de la volonté inconstante du soldat ; or la mienne en dépend absolument. Depuis que le gouverneur a révoqué la commission dont il m'avait chargé, la validité de mes prétentions au commandement peut devenir douteuse ; c'est pourquoi je me crois obligé de remettre entre vos mains mon commandement, qui n'est fondé que sur un droit

équivoque, et vous prier de nommer commandant, au nom du roi, et selon le pouvoir que vous en avez, celui qui vous en paraîtra le plus digne. Quant à moi, je suis prêt à donner à mes compagnons, comme simple soldat, l'épée à la main, l'exemple de l'obéissance due à celui que vous aurez légitimement élu pour leur général. »

En disant ces derniers mots, il baissa son bâton de commandant, le présenta respectueusement au président et se retira.

Les juges continuèrent cette espèce de comédie. Ils reçurent en apparence la démission de Cortès, feignirent une longue délibération, et procédèrent enfin à une élection nouvelle. Cortès, pour la seconde fois, fut élu général d'une voix unanime. On assembla les troupes; la cour de justice leur annonça le choix qu'elle avait fait, et il fut ratifié par l'approbation générale.

CINQUIÈME ENTRETEN.

Fondation de la Villa Rica de la Vera Cruz. — Entrevue de Cortès et du cacique de Cempoalla. — On aborde à Quiabistan. — Un grand nombre de caciques contractent alliance avec Cortès. — Les tentatives de Montézume pour se débarrasser des Espagnols échouent contre la persévérance de leur général. — Cortès abolit l'usage atroce des sacrifices humains. — Résolution héroïque de Cortès. — Départ pour la conquête du Mexique.

M. HUNTER. La nouvelle cour de justice nomma l'endroit où l'on voulait fonder une colonie *Villa Rica de la Vera Cruz*, c'est-à-dire la ville riche de la vraie croix. Ils appelaient riche cette ville naissante, parce que c'est là qu'ils avaient eu la première occasion de connaître les richesses des Mexicains par les présents qu'ils avaient envoyés, et parce qu'ils espéraient que les trésors de ce peuple, opulent pour son malheur, afflueraient bientôt dans ce lieu. Ils

ajoutèrent *de la vraie croix*, parce que le jour qu'ils avaient débarqué était celui où Jésus-Christ avait été crucifié.

Cette singulière dénomination de la première colonie européenne au Mexique est un monument qui montre les deux passions principales qui gouvernaient alors les aventuriers espagnols, l'avarice et l'enthousiasme religieux. Ils brûlaient également du désir de remplir leur bourse d'or et le ciel de chrétiens. C'est ainsi que la superstition sait ordinairement allier la terre avec le ciel, la cruauté avec une humanité apparente et les passions honteuses avec une piété prétendue.

THÉODORE. Cette ville que les Espagnols bâtaient alors n'est-elle pas la même que celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de la Vera Cruz?

M. HUNTER. Non. Nous apprendrons bientôt que Cortès trouva utile de transporter cette colonie dans une autre contrée qui lui parut plus favorable, à quelques milles plus avant dans le sud. C'est là maintenant que nos cartes placent la Vera Cruz. Nous en parlerons dans la suite.

On se prépara au départ, et un heureux hasard aplanit la route. Cinq Indiens, envoyés par un cacique dont le pays n'était pas fort éloigné, demandèrent à être conduits au général, et dirent que le cacique de Cempoalla, leur maître, ayant appris les grandes actions des Espagnols à Tabasco, désirait contracter alliance avec eux.

En questionnant ces ambassadeurs, Cortès apprit d'eux que Montézume, dont le cacique de Cempoalla était vassal, se faisait craindre et haïr par son orgueil et sa cruauté, qu'on était las de porter son joug, et qu'on n'attendait qu'une occasion favorable pour le secouer.

Cortès eut peine à cacher la joie que lui causa cette nouvelle. Il savait combien il est aisé de renverser l'empire le plus puissant dès qu'il s'est élevé des mécontentements entre le souverain et ses sujets; et il ne douta plus du succès d'une entreprise qui, sans cette heureuse circonstance, n'eût été qu'une folle témérité. Les ambassadeurs furent comblés de témoignages d'amitié pour eux et pour leur

qu'ils avaient crucifié.

mière colonie
qui montre les
lors les aven-
religieux. Ils
bourse d'or et
tion sait ordi-
auté avec une
ses avec une

tissaient alors
de aujourd'hui

ôt que Cortès
ns une autre
es milles plus
os cartes pla-
suite.

sard aplanit la
e dont le pays
e conduits au
a, leur maître,
ols à Tabasco,

s apprit d'eux
a était vassal,
t sa cruauté,
n n'attendait

sa cette nou-
er l'empire le
ontentements
plus du suc-
circonstance,
adeurs furent
et pour leur

maître, et renvoyés avec l'assurance que Cortès leur rendrait visite au plus tôt.

Pour remplir cette promesse, et en même temps pour pouvoir examiner une contrée qu'on lui avait indiquée comme un endroit bien plus commode pour un établissement que celui où il se trouvait, il se mit aussitôt en marche avec toute son armée, après avoir ordonné à la flotte de longer la côte jusqu'à ce lieu. A la fin de la première journée, on arriva à un village indien entièrement abandonné de ses habitants : toutes les maisons et les temples étaient vides, on n'y rencontra que quelques idoles, quelques restes d'hommes sacrifiés, et quelques livres, les premiers qu'on eût trouvés jusqu'alors en Amérique.

THÉODORE. De véritables livres?

M. HUNTER. Non pas tels, sans doute, que sont les nôtres, mais pourtant quelque chose qui pouvait en tenir lieu. Ils étaient faits de parchemin ou de peaux enduites de gomme et pliées en forme de feuillets. Toutes sortes de figures et de traits significatifs tenaient lieu de lettres, et on soupçonna que leur contenu regardait le culte abominable des idoles mexicaines.

Le lendemain, Cortès continua sa marche; mais, à son grand étonnement, il trouva tous les lieux abandonnés et n'aperçut aucun homme, quoiqu'il fût déjà arrivé sur le territoire de Cempoalla. Cela parut suspect; mais, vers le soir, il vint douze Indiens portant des vivres qui étaient envoyés par le cacique. Ils prièrent le général espagnol, au nom de leur maître, de s'avancer jusqu'à sa demeure, qui n'était éloignée, disaient-ils, que d'un soleil, cela voulait dire d'un seul jour de marche; que là il trouverait pour lui et pour les siens tous les rafraîchissements qu'il pourrait désirer. On leur demanda pourquoi le cacique n'était pas venu lui-même à leur rencontre: ils répondirent qu'il était retenu par une incommodité. Cortès renvoya six de ces Indiens avec de grands remerciements, et garda les autres pour lui servir de guides.

Le jour suivant, on aperçut la ville de Cempoalla. Elle

était située dans un pays agréable et fertile et semblait considérable. Quelques-uns des soldats qui faisaient l'avant-garde revinrent en courant pleins de joie annoncer que les murailles de cette ville étaient toutes d'argent. C'était une erreur; elles n'étaient qu'enduites d'une chaux si blanche et si brillante que, le soleil donnant dessus, des gens qui jour et nuit ne rêvaient qu'or et argent avaient bien pu s'y méprendre. En entrant dans cette ville, on trouva les rues et les places remplies d'une prodigieuse quantité de peuple que la curiosité y avait fait accourir de toutes parts; la plus grande tranquillité et l'ordre le plus parfait régnaient au milieu de cette multitude désarmée.

On approchait de la demeure du cacique, et alors Son Altesse indienne parut. On vit au premier coup d'œil quelle était l'incommodité qui ne lui avait pas permis de venir au-devant de ses hôtes. Il était d'une grosseur si monstrueuse qu'il avait peine à se remuer de place, et que quelques-uns de ses officiers étaient obligés de le soutenir et de le traîner en avant. Cette grosseur difforme, jointe à ce qu'il ne pouvait ni se remuer ni s'aider en rien, avait quelque chose de tellement choquant, que Cortès eut beaucoup de peine à empêcher ses gens d'éclater de rire et de se tenir lui-même dans les bornes de la gravité. Au reste, l'habillement de ce cacique était magnifique : il portait un manteau de coton tout couvert de pierres précieuses; son nez et ses oreilles, percés d'outre en outre, en étaient également ornés.

Le discours qu'il tint à Cortès en l'abordant fut très-obligeant et très-sensé; et il le termina par la prière qu'il fit à son hôte de venir chez lui pour causer plus à l'aise de leurs intérêts communs. Le reste du jour fut employé à se rafraîchir avec les fruits du pays, qu'on leur fournit en abondance.

Dans l'entretien que Cortès eut avec le cacique, il lui fit entendre à dessein qu'il avait été envoyé par l'empereur d'Orient, en partie pour détruire toute oppression et mettre fin à la tyrannie dans cette partie du monde. Cette explica-

tion donna au cacique le courage d'exhaler des plaintes amères contre l'orgueil et les injustices de Montézume, dont le despotisme était devenu depuis longtemps insupportable tant à lui qu'aux autres caciques. En faisant ce récit, le sentiment de sa douleur devint si vif, qu'il en versa des larmes.

Cortès s'efforça de le tranquilliser et l'assura de sa protection. Il ajouta que la puissance du tyran était ce qui l'inquiétait le moins, parce qu'il savait qu'on ne pourrait résister à la sienne, qui avait le ciel même pour appui.

Le lendemain, Cortès se remit en route pour gagner le Quiabisan, contrée qu'il avait choisie pour y faire un établissement. On traversa des plaines fertiles et des forêts charmantes; et après une petite journée de marche, on vit la ville de Quiabisan, située sur une hauteur et environnée de rochers. Les habitants avaient pris la fuite; mais lorsqu'on fut arrivé sur la grande place, on vit sortir d'un temple environ quinze Indiens qui vinrent saluer les étrangers et assurèrent à Cortès que leur chef et tous les habitants reviendraient sans délai si on leur promettait de ne faire de mal à personne. Cortès leur en donna les assurances les plus sacrées; et peu de temps après le cacique parut, suivi de tous les habitants de la ville, que la crainte avait fait fuir.

On vit avec plaisir qu'il était accompagné du cacique de Cempoalla. Tous deux étaient portés sur des brancards. A peine l'entretien fut-il commencé, qu'ils firent éclater les plaintes les plus amères contre la tyrannie de Montézume. Cortès, qui écoutait ces plaintes répétées avec un nouveau plaisir, les consola et leur promit de nouveau sa puissante protection.

Au milieu de cette conférence, quelques Indiens entrèrent d'un air troublé : ils dirent, à l'oreille des deux caciques, quelques mots qui les jetèrent dans la plus grande consternation. Ceux-ci sortirent effrayés et tremblants : on les suivit. Six officiers de Montézume, superbement vêtus et accompagnés d'un cortège considérable d'esclaves, dont

quelques-uns portaient au-dessus de leur tête des parasols de plumes, traversèrent le quartier des Espagnols. En passant devant Cortès et ses officiers, ils jetèrent sur eux des regards pleins de mépris : cette fierté irrita tellement les soldats, que l'on eut bien de la peine à les empêcher de se jeter sur ces Mexicains.

Marine, qui avait été envoyée aux informations, revint avec la nouvelle que ces officiers avaient sommé les deux caciques de comparaître devant eux, et leur avaient fait les reproches les plus amers de ce qu'ils avaient poussé la perfidie jusqu'à recevoir des étrangers ennemis déclarés de leur monarque; que, pour punition de ce crime de lèse-majesté, ils devaient, outre le tribut ordinaire, livrer encore vingt Indiens pour un sacrifice aux divinités offensées.

L'indignation de Cortès était à son comble; la prudence seule l'empêcha d'éclater. Il défendit aux caciques d'exécuter les ordres sanguinaires du tyran et leur ordonna d'arrêter ses envoyés. Comme ils semblaient hésiter, Cortès réitéra ses ordres avec tant de fermeté, qu'ils n'eurent pas le courage d'y faire la moindre objection. Les officiers furent donc arrêtés, sans qu'en apparence les Espagnols y eussent la moindre part. Alors ces caciques voulurent porter leur ressentiment plus loin, et sacrifier ces officiers à la place des vingt Indiens que Montézume demandait; mais Cortès s'opposa avec horreur à cette barbarie et ordonna que les prisonniers fussent gardés par ses propres gens.

Il désirait éviter, autant qu'il lui serait possible, d'en venir à des hostilités ouvertes avec le puissant Montézume, et la ruse lui en fournit un moyen; il voulut même faire croire à ce prince qu'il n'avait eu aucune part à ce qui était arrivé à ses officiers, et qu'il lui avait au contraire des obligations à cet égard.

Dans ce dessein, il se fit amener pendant la nuit deux des prisonniers et leur rendit la liberté, leur enjoignant de dire à leur maître qu'il s'efforcerait de la procurer aussi

aux autres ; le lendemain, on fit croire aux Indiens qu'ils s'étaient échappés.

Il se trouva encore d'autres caciques des montagnes voisines qui haïssaient également l'empereur et qui désiraient se rendre indépendants. Tous ces chefs de races indiennes, qui portaient collectivement le nom commun de Totanaques, firent avec Cortès une alliance dans les formes et prêtèrent hommage au roi d'Espagne, comme à leur unique seigneur.

On travailla alors à la fondation d'une colonie espagnole entre Quiabislan et la mer. La fertilité du sol, de belles forêts et le voisinage des côtes rendaient ce lieu très-propre à y former un établissement. On lui donna le nom déjà donné de *Villa Rica de la Vera Cruz* ; mais aujourd'hui on la nomme ordinairement par abréviation la *Vera Cruz*.

Tous les Espagnols furent obligés de mettre la main à l'œuvre et de travailler à la construction des murs et des bâtiments de la nouvelle ville. Personne n'en fut exempt, et Cortès lui-même se crut obligé de se mettre à la tête des travailleurs, pour les animer par son exemple. Aussi les travaux avancèrent avec une célérité incroyable, et dans peu de temps la place fut fermée et assez forte pour résister à toutes les machines de guerre des Indiens.

Dans cet intervalle, les deux Indiens relâchés étaient arrivés à la capitale et avaient beaucoup fait valoir à Montézume les bons offices qu'ils croyaient que Cortès leur avait rendus. Cette nouvelle calma en quelque sorte la colère de leur maître, qui dans le premier moment avait déjà donné ordre de mettre une puissante armée sur pied pour exterminer ces étrangers, ainsi que les Indiens leurs partisans. Il résolut de tenter encore une fois les voies de la douceur pour se débarrasser, s'il était possible, de ces hôtes incommodes et terribles.

Il fit donc partir une nouvelle ambassade avec des présents d'une très-grande valeur, et il chargea même du soin de les présenter deux jeunes princes, ses parents. Ils arri-

vèrent au camp espagnol dans le temps même que les fortifications de la nouvelle ville venaient d'être achevées : ils s'acquittèrent de leur commission, remirent les magnifiques présents, remercièrent le général de son assistance, et finirent par le prier de vouloir bien quitter les États de leur maître.

Cortès fit le plus brillant accueil à ces ambassadeurs ; il fit amener devant eux les quatre prisonniers, les mit en liberté, et leur répondit ensuite, par la bouche de Marine, qu'il était fâché que l'on eût causé du déplaisir à l'empereur par l'emprisonnement de ses officiers ; mais qu'ils s'étaient attiré cette disgrâce par une demande barbare, que la religion des chrétiens regardait l'usage de sacrifier des hommes comme une grande abomination, et qu'il était obligé de l'abolir partout, de quelque manière que ce fût. Il ajouta qu'il se flattait que l'empereur, à sa prière, voudrait bien pardonner au cacique de Cempoalla et à celui de Quia-bislan, qu'il avait pris sous sa protection en reconnaissance de l'accueil qu'il en avait reçu et de leurs soins à lui faire oublier la conduite offensante de Teutile ; qu'en ce qui touchait son départ, il avait déjà eu l'honneur de faire savoir à l'empereur qu'une commission de la dernière importance lui imposait la nécessité de ne retourner dans sa patrie qu'après avoir eu une entrevue avec lui ; qu'au reste les guerriers européens ne connaissaient aucun danger qui pût les empêcher de faire ce que leur maître leur avait ordonné.

Les ambassadeurs furent surpris du sang-froid et de l'air majestueux avec lesquels Cortès leur fit cette réponse, et ils s'en retournèrent admirant sa courageuse persévérance, et méprisant en secret la conduite faible et irrésolue de leur propre maître.

La nouvelle ville espagnole se trouvait alors en état de défense, et Cortès se prépara sérieusement à se rendre dans la capitale, ainsi qu'il l'avait arrêté. La fortune semblait s'être déclarée en sa faveur ; cependant il s'en fallut bien peu que son zèle pour la religion ne renversât tous ses projets. On lui rapporta que dans un temple de ses alliés il

que les forti-
achevées : ils
es magnifiques
assistance, et
États de leur

passadeurs ; il
les mit en li-
he de Marine,
aisir à l'empê-
; mais qu'ils
e barbare, que
e sacrifier des
et qu'il était
e que ce fût. Il
rière, voudrait
celui de Quia-
reconnaissance
pins à lui faire
en ce qui tou-
e faire savoir à
re importance
dans sa patrie
qu'au reste les
d'anger qui pût
avait ordonné.
roid et de l'air
tte réponse, et
persévérance,
résolue de leur

ors en état de
se rendre dans
rtune semblait
en fallut bien
t tous ses pro-
de ses alliés il

devait se faire un sacrifice humain. Irrité de la superstition barbare qui osait commettre sous ses yeux une telle abomination, il se rendit au temple, suivi de quelques gens armés, et menaça de tout mettre à feu et à sang si dans l'instant même on ne mettait en liberté les malheureuses victimes.

Les prêtres se jetèrent à ses pieds en gémissant ; le cacique tremblait : ce fut en vain. Comme on refusait de renverser ces idoles, il donna ordre à ses soldats de le faire par la force. Les prêtres crièrent aux armes, et dans peu de moments Cortès et sa petite troupe se trouvèrent environnés d'une si prodigieuse quantité d'Indiens, qu'il y avait de quoi intimider les plus résolus ; mais, sans s'étonner et d'un air terrible, il cria à la multitude assemblée que la première flèche qu'on oserait tirer coûterait la vie à leur cacique et amènerait la destruction de tout le peuple. Marine leur rendit ces paroles en langue du pays, et les soldats s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur général. Dans un instant on vit rouler en bas de l'escalier la plus grande et la plus affreuse de ces idoles ; toutes les autres, ainsi que les autels et les vases sacrés, eurent le même sort : on mit tout en pièces ; on nettoya le temple, on lava les taches de sang humain dont la muraille était souillée, et l'on mit à la place des idoles une image de la Vierge.

Les Indiens, étourdis et effrayés, s'attendaient à voir tomber dans le moment le feu du ciel, pour venger cette profanation ; mais comme ils ne virent pas même la moindre étincelle, et que les audacieux destructeurs de ce temple se promenèrent à leurs yeux sains et saufs et en triomphe, cet événement ébranla leur croyance et leur inspira des doutes. Ils pensèrent que les Espagnols avaient aussi une divinité qui devait être plus puissante que leurs idoles : alors, sans autre délibération, ils se joignirent à eux, et ramassant les débris de ces idoles qui leur semblaient auparavant si sacrées, ils les jetèrent au feu avec mépris. Le temple fut aussitôt transformé en église chrétienne ; et ce même jour encore, en présence de beaucoup d'Indiens, on

y célébra l'office divin selon le rit de l'Église romaine, que les Indiens admirèrent à la vérité, mais sans y rien comprendre.

A peine Cortès fut-il hors du danger où son zèle religieux l'avait mis, qu'il s'éleva un orage dangereux sur sa tête. Quelques soldats et quelques matelots, las d'errer depuis si longtemps, et effrayés de la vue des périls qu'ils couraient pour arriver à la capitale, avaient fait le complot de se rendre maîtres d'un vaisseau et de s'enfuir à Cuba, où ils porteraient au gouverneur des nouvelles de Cortès. Cette conspiration fut découverte avant qu'elle eût réussi. Cortès en fit arrêter et punir le chef; mais en même temps il s'aperçut qu'il y avait encore des germes de sédition dans sa petite armée : il chercha le moyen de les étouffer à jamais; et le parti auquel il s'arrêta était sûr à la vérité, mais tellement dangereux qu'une âme moins forte que la sienne aurait reculé devant son exécution. Il résolut de détruire sa flotte pour convaincre les plus lâches mêmes qu'il ne leur restait plus aucun moyen de fuir et qu'il fallait vaincre ou périr.

Mais autant il avait fallu de courage pour concevoir un tel projet, autant fallait-il d'adresse pour le faire agréer par toute l'armée. Heureusement Cortès possédait à un degré égal ces deux qualités nécessaires à un grand génie. Il commença par faire dégréer ses vaisseaux.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que cela veut dire, papa?

M. HUNTER. Cela veut dire qu'il fit ôter tous les cordages des vaisseaux, ainsi que les mâts, qu'il les fit porter à terre avec tous les canons et tout ce qui pouvait se transporter. Après quoi il ordonna aux charpentiers d'examiner l'état de chaque vaisseau, et les engagea de déclarer ensuite qu'ils étaient tous si endommagés, que leur radoub était impossible. Alors Cortès sut enflammer ses soldats d'une si vive ardeur, qu'ils coururent eux-mêmes détruire ces vaisseaux, leur unique ressource en cas de malheur dans leur expédition, et traînèrent à terre les planches et les poutres qui s'y trouvaient.

On n'en réserva qu'un seul pour l'envoyer en Espagne. Cortès avait, à la vérité, été confirmé dans sa dignité de général par la chambre de justice qu'il avait créée ; mais dans le fond cela ne signifiait guère autre chose, sinon qu'il s'était nommé lui-même. Il désirait donc voir son droit au commandement établi sur un fondement plus assuré ; il voulait avoir sa commission du roi même, et le titre de gouverneur des pays qu'il allait conquérir. Il savait un moyen sûr de réussir : c'était d'adresser au gouvernement un échantillon considérable des trésors dont il voulait le mettre en possession. Mais, pour que cet échantillon fût de quelque importance, il fallait y consacrer tous les présents reçus de Montézume ; et en ce cas, soldats, officiers et matelots devaient consentir à se désister de leur part. C'était là exiger une chose bien dure ; cependant Cortès la hasarda et y réussit. Chacun rapporta ce qu'il avait reçu en partage, et cela pour acheter la permission de répandre son sang et de prodiguer sa vie dans mille dangers : circonstance qui prouve quel était l'ascendant de Cortès sur ses soldats.

Alors il se prépara au départ. Toute sa troupe était composée de cinq cents fantassins, de quinze cavaliers et de six pièces de campagne. Il laissa cinquante hommes environ, presque tous invalides, et deux chevaux pour la garnison de la Vera Cruz. Les caciques alliés lui offrirent toutes leurs forces pour troupes auxiliaires ; mais il se contenta de quatre cents hommes avec deux cents Tamènes, c'est-à-dire deux cents portefaix, pour les charger des fardeaux nécessaires, des provisions et des vivres de toute l'armée. Pour la sûreté de ceux qu'il laissait en arrière, Cortès choisit parmi les Indiens qui l'accompagnaient cinquante des plus considérés du pays, qui, sans le savoir, devaient lui servir d'otages.

Ici, mes enfants, une nouvelle scène s'ouvre à vos regards, scène de prodiges, d'héroïsme et de cruautés, de bravoure et de perfidie, de gloire et de brigandage : la conquête du Mexique va commencer.

SIXIÈME ENTRETEN.

République de Tlascala. — Les Tlascalans refusent les propositions des Espagnols, qui remportent la victoire. — Les hostilités recommencent. — Un événement inespéré empêche la défaite des Espagnols et entraîne la déroute des Tlascalans. — Les hostilités sont reprises, les Espagnols sont encore une fois vainqueurs. — Les Espagnols sont attaqués la nuit. — La paix est enfin conclue. — Générosité de Xicotencatl, général tlascalan. — Entrée triomphante des Espagnols à Tlascala.

M. HUNTER. Ce fut le 16 août de l'année 1519 que la petite armée de notre aventurier partit de Cempoalla. Les premiers jours de leur marche, il ne leur arriva rien de bien important. Ils traversaient des pays dont les caciques alliés des Cempoalliens étaient en même temps les leurs. Ils arrivèrent aux frontières de Tlascala, où il faut nous arrêter avec eux. Pendant ce temps-là examinons la situation de ce pays.

Le territoire de Tlascala avait environ cinquante milles de tour. Les montagnes qui le traversent sont regardées comme une suite des plus hautes montagnes du monde, qui s'étendent le long de l'Amérique méridionale, et qu'on appelle *Cordilleras*, les *Cordilières*.

Les habitants de ces montagnes se distinguaient de tous les autres Indiens par un courage extraordinaire et par le fanatisme de la liberté. Ils avaient hardiment secoué le joug des Mexicains, et formaient déjà depuis longtemps une république invincible. Chaque habitation de ce pays guerrier avait ses députés ou représentants dans Tlascala, la ville capitale, et l'assemblée de ces députés composait le conseil supérieur et la puissance législative de la nation entière.

L'orgueil et l'amour, l'indépendance, le courage et le désir de la vengeance formaient les principaux traits du caractère de cette nation, petite, mais formidable. En vain Montézume avait tâché de les assujettir, en vain des ambi-

tieux s'élevèrent au milieu d'eux et voulurent s'ériger en tyrans ; ils surent courageusement résister aux usurpateurs, et ils étaient jusqu'alors restés invincibles.

Cortès aurait bien voulu compter au nombre de ses alliés une nation aussi belliqueuse. Dès qu'il fut arrivé sur leurs frontières, il résolut de leur envoyer une ambassade de paix à la manière indienne, et avec toutes les cérémonies usitées chez eux.

On choisit pour cette ambassade quatre des principaux Cempoalliens, et Marine se chargea de leur composer un discours solennel qu'il leur fallut apprendre par cœur. On les revêtit d'un long manteau d'étoffe de coton ; au bras gauche ils portaient une grande coquille en guise de bouclier, et dans la main droite une large flèche ornée de plumes blanches, dont la pointe était tournée en bas : c'était un symbole de paix. Ainsi parés, ils partirent, bien sûrs qu'on ne leur ferait aucun mal ; mais il fallait aussi qu'ils eussent attention de ne pas se détourner du grand chemin : c'était là seulement que ces ornements d'ambassadeurs les garantissaient de toutes insultes.

Le lendemain de leur arrivée à Tlascala, ces envoyés furent mandés devant le conseil supérieur qui devait écouter leurs propositions : tous les membres du conseil étaient assis, selon leur âge, sur des blocs faits d'un certain bois rare. Les ambassadeurs entrèrent avec les marques du plus profond respect, c'est-à-dire la tête couverte de leur manteau, en tenant la flèche haute ; et les membres du conseil se levèrent un peu de leur siège : alors ils firent à chacun une révérence et s'avancèrent à pas mesurés jusqu'au milieu de la salle, s'y jetèrent à genoux, et attendirent, les yeux baissés, la permission de parler : après qu'on la leur eut accordée, ils s'assirent à terre, les jambes croisées ; et celui d'entre eux qui avait appris le discours par cœur parla en ces termes :

« Nobles États libres ! peuples courageux et puissants ! vos amis alliés, le cacique de Cempoalla et les caciques des montagnes, vous saluent, vous souhaitent une riche mois-

son et la ruine de vos ennemis. Ils vous font aussi savoir que des gens tout à fait extraordinaires, venus de l'orient, sont arrivés dans leur pays. Ils sont plus semblables à des dieux qu'à des hommes : ils sont arrivés ici par mer dans de grands palais, et ont en main les mêmes armes dont le ciel seul a coutume de se servir, le tonnerre et les éclairs. Selon leur rapport, ils sont serviteurs d'un Dieu plus grand que les nôtres, lequel ne peut souffrir ni la tyrannie ni les victimes humaines. Leur capitaine est l'envoyé d'un monarque très-puissant, qui, par principe de religion, veut anéantir les abus et les violences que Montézume exerce parmi nous. Ce capitaine nous a déjà affranchis nous-mêmes de l'oppression dans laquelle nous languissions. Il se voit obligé maintenant de traverser votre territoire pour se rendre à Mexico, et il désire savoir quel est le genre d'offense dont vous avez à accuser le tyran, pour qu'il puisse défendre vos droits en même temps que les siens et les compter parmi les autres motifs de son voyage. Il vient donc dans des intentions amicales, et ne désire de vous que la liberté du passage. Croyez fermement qu'il ne cherche que votre propre intérêt, que ses armes ne sont que des instruments de justice, et que ceux qui les portent sont naturellement doux et pacifiques, et n'usent de rigueur qu'envers ceux qui les ont attaqués ou offensés les premiers.»

Cette harangue finie, les ambassadeurs se remirent à genoux, s'inclinèrent profondément en cette posture; puis, croisant de nouveau les jambes, ils attendirent la réponse. On leur dit qu'on les remerciait des nouvelles qu'ils avaient apportées, qu'on délibérerait sur leur demande, et qu'ensuite on leur donnerait une réponse en forme.

Les opinions furent partagées. Quelques-uns étaient pour la paix, d'autres pour la guerre. A la tête des derniers était le général Xicotencatl, jeune seigneur ardent et courageux, mais trop prompt à tirer l'épée. Son parti prit peu à peu le dessus, et il fut décidé qu'on retiendrait les ambassadeurs sous toutes sortes de prétextes, pour gagner du temps et se mettre en état de défense.

Huit jours se passèrent ainsi. Cortès et ses alliés commencèrent à soupçonner la cause de ce retard. Il résolut d'avancer pour apprendre ce qu'étaient devenus les ambassadeurs et savoir à quoi s'en tenir sur les propositions dont ils étaient chargés.

Ils n'étaient pas bien loin encore, qu'ils rencontrèrent une troupe de naturels armés qui s'opposèrent hardiment à leur passage. On en vint aux mains, et il en coûta beaucoup de sang aux Indiens, tandis que les Espagnols, garantis par leurs cuirasses de coton, n'eurent que quelques hommes légèrement blessés, quoique leurs ennemis fussent dix fois plus nombreux. Mais que pouvait le seul courage, sans tactique, sans autres armes que des arcs, des frondes et des massues contre la science militaire des Européens et contre ces bouches à feu dont les effets sont si destructeurs?

Après cette première victoire, Cortès pénétra dans le pays, et le lendemain il eut le plaisir de voir arriver deux de ses ambassadeurs, accompagnés de quelques Tlascalans. Ceux-ci rejetèrent l'événement de la veille sur les Otomies, leurs alliés, qui, à l'insu des Tlascalans, avaient, de leur propre mouvement, commencé les hostilités.

Mais on eut bientôt la clef de cette conduite mystérieuse; car les Espagnols ayant continué de marcher vers Tlascala, ils rencontrèrent le jour suivant les deux autres ambassadeurs dans un état déplorable. Ils tombèrent aux pieds de Cortès en pleurant; ils embrassèrent ses genoux, et se plaignirent, avec les gestes de la plus vive agitation, que les perfides Tlascalans, oubliant le droit sacré des gens, les avaient chargés de fers pour les sacrifier à leurs dieux, mais que pendant la nuit ils avaient trouvé le moyen de s'échapper, et qu'ils savaient que les Tlascalans avaient destiné toute l'armée espagnole à leur être immolée.

Cortès sut à quoi s'en tenir; il se prépara au combat et continua sa marche. Bientôt il se vit environné d'une troupe innombrable de Tlascalans armés et d'autres peuples leurs alliés, à la tête desquels était Xicotencatl, qui les commandait en chef. On en vint aux mains, et la bataille fut des

plus meurtrières. Un événement de peu d'importance en lui-même faillit causer la ruine totale de l'armée espagnole. Un cavalier de cette nation s'enfonça tellement dans les bataillons épais des ennemis, qu'il fut entièrement coupé des siens; environné de toutes parts, il reçut plusieurs blessures, et son cheval fut percé de tant de coups, qu'enfin il tomba mort. Aussitôt les Indiens coupèrent la tête du cheval, la mirent au bout d'une lance, et la portèrent partout en triomphe pour montrer à chacun que ce monstre n'était pas invincible comme ils l'avaient cru, mais qu'il pouvait être tué.

Cet incident inspira aux Indiens un courage inexprimable; et ils combattirent avec une telle ardeur, qu'insensiblement les Espagnols ne pouvaient plus résister. C'est alors qu'on crut voir le moment affreux d'une entière défaite, lorsque, au grand étonnement des Espagnols qui pliaient, l'effroyable cri de guerre de leurs ennemis et toutes les hostilités cessèrent subitement.

On entendit leurs cors qui sonnaient la retraite; on vit leur nombreuse armée s'en retourner en silence par des raisons incompréhensibles.

THÉOPHILE. Que pouvait-il leur être arrivé?

M. HUNTER. On apprit ensuite des prisonniers que leurs principaux chefs avaient été tués, et que leurs places ne pouvaient être aussitôt remplies; que, d'ailleurs, ils regardaient la tête du cheval comme la plus grande marque de leur victoire. Xicotencatl l'emporta de sa propre main et l'envoya au conseil supérieur.

Cortès choisit une position avantageuse et s'y fortifia. Il tâcha encore une fois, mais inutilement, de négocier avec l'ennemi : Xicotencatl s'opposa constamment à la paix; il traita même avec la dernière barbarie les envoyés de Cortès, et les chargea d'annoncer de sa part au général que le lendemain, au point du jour, il paraîtrait accompagné d'une armée innombrable pour le faire prisonnier lui et tous ses gens, et ensuite les sacrifier à ses dieux.

Cette nouvelle n'avait rien de bien consolant, mais elle

était a
en ado
poules
mis, a
tait sa
un gra
furent
qu'on
pour le
parut a
bataill
côtés.
science
malgré
de leur
gnols n

Mais
abattre
est vra
péens
ciers q
naires
sorcier

CHA

M. I
nités,
ils pou
qui sur
répond
pendar
étaient
soleil l
nature
faibles

Les
de la v
d'une

était accompagnée d'un présent qui pouvait en quelque sorte en adoucir l'amertume : Xicotencatl lui envoyait trois cents poules d'Inde et quantité d'autres vivres, afin que ses ennemis, avant qu'il les fit immoler, pussent s'en régaler : c'était sans doute pour que leur chair, dont ils voulaient faire un grand festin, fût de meilleur goût. Les Espagnols ne firent que rire de cette rodomontade, et se régalèrent de ce qu'on leur avait envoyé, afin d'acquérir de nouvelles forces pour le combat du lendemain. Xicotencatl tint parole. Il parut au point du jour à la tête d'une troupe nombreuse, et la bataille s'engagea avec une fureur extraordinaire des deux côtés. Le succès en parut longtemps douteux ; mais enfin la science militaire des Européens l'emporta encore cette fois, malgré la quantité innombrable d'ennemis et l'opiniâtreté de leur courage. Les Tlascalans se retirèrent, et les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille.

Mais cette troisième défaite ne suffisait pas encore pour abattre tout à fait le courage de cette nation guerrière. Il est vrai qu'alors ils étaient convaincus que tous les Européens en général, et chacun en particulier, étaient des sorciers qui ne pouvaient être vaincus par les moyens ordinaires ; mais ils espéraient toujours que l'art de leurs propres sorciers confondrait le sortilège de leurs ennemis.

CHARLOTTE. Ils avaient donc des sorciers ?

M. HUNTER. C'étaient les prêtres de leurs fausses divinités, qui persuadaient au peuple que par divers prestiges ils pouvaient découvrir l'avenir et faire plusieurs choses qui surpassent la puissance humaine. On les consulta : ils répondirent que les Espagnols étaient enfants du soleil ; que pendant le jour, fortifiés par l'influence de ses rayons, ils étaient invincibles, mais que pendant la nuit, lorsque le soleil leur retirait son influence paternelle, leurs forces surnaturelles diminuaient, et qu'ils tombaient dans l'état de faiblesse commun aux autres hommes.

Les superstitieux Tlascalans ne doutèrent pas un moment de la vérité de cette assertion, et se hâtèrent de faire usage d'une découverte si importante par une attaque nocturne.

Mais Cortès était trop prudent et trop sur ses gardes pour qu'un tel ennemi pût le surprendre par ruse. Il avait si bien disposé ses sentinelles et ses postes avancés, qu'il devait toujours être averti assez à temps des dangers qui le menaçaient pour pouvoir prendre toutes les mesures convenables. Lorsque les Tlascalans s'avancèrent, ils trouvèrent les Espagnols déjà sous les armes; et quoique leur attaque fût extrêmement vive et opiniâtre, ils furent encore repoussés.

Cette défaite, qui leur avait coûté un grand nombre des leurs, sans que les Espagnols perdissent un seul homme, les remplit de terreur; ils commencèrent par sacrifier à leurs dieux les sorciers qui les avaient trompés, et députèrent ensuite vers Cortès pour lui demander la paix.

Les ambassadeurs, choisis parmi les principaux de la nation, s'approchèrent du camp des Espagnols dans leurs habits de cérémonie, ornés de plumes blanches. Ils s'arrêtaient de temps en temps; ils touchaient la terre avec la main, qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres. Ces démonstrations de soumission et de respect furent répétées plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux limites du camp espagnol.

Après les avoir reçus avec cette froide dignité qui impose toujours, Cortès leur permit de parler. Ils obéirent, et tinrent ce discours remarquable :

« Êtes-vous des divinités cruelles et ennemies? Voici cinq esclaves que nous vous livrons pour en boire le sang et en manger la chair. Êtes-vous des dieux doux? Acceptez une offrande d'encens et de plumes de différentes couleurs; mais si vous êtes des hommes, voici de la viande et du pain pour vous nourrir. »

Après cette harangue, ils implorèrent leur pardon et demandèrent la paix. Cortès leur accorda l'un et l'autre, en exigeant toutefois une éclatante satisfaction des offenses qu'il avait reçues.

Dès que cette réponse fut arrivée à Tlascala, le conseil fit publier un ordre général à tous les habitants des envi-

rons de
dant bie
exécuté
prirent l
cala ver
de ceux
ambassa
trer sans

A la t
catl. So
paux de
habit bla
plumes
droit et
le coura
révèrenc
en avoir
haute il
ayant cr
son enne
de son v
n'était c
avait ord
la noble
était prè
ter amica

La gé
guerrier
s'empêch
chant so
rendrait

Sur c
Montezu
d'aller à
n'étaient
diplomate
ne parvi

rons de porter des vivres au camp des étrangers, en se gardant bien de recevoir le moindre payement; et cet ordre fut exécuté avec une promptitude et une ponctualité qui surprirent les Espagnols. Deux jours après on vit venir de Tlascala vers le camp une procession solennelle. L'habillement de ceux qui la composaient annonçait que c'était une seconde ambassade de paix, et Cortès donna ordre de les laisser entrer sans aucune marque de défiance.

A la tête de cette ambassade se trouvait le brave Xicotencatl. Son cortège était composé de cinquante des principaux de la nation, parés magnifiquement; il portait un long habit blanc, retroussé à la manière des soldats et garni de plumes et de pierres précieuses. Il était grand et maigre, droit et nerveux, et son air annonçait la grandeur d'âme et le courage. Après avoir fait au général espagnol quelques révérences à la manière du pays, il s'assit avec aisance sans en avoir demandé auparavant la permission, et d'une voix haute il dit que lui seul était cause de toutes les hostilités, ayant cru que les Espagnols étaient du parti de Montézume, son ennemi; que pour cela il se remettait entre les mains de son vainqueur pour l'engager à pardonner à l'État, qui n'était coupable en rien, et à lui accorder la paix, qu'il avait ordre de lui demander au nom du sénat, au nom de la noblesse et au nom du peuple; que la ville de Tlascala était prête à le recevoir lui et toute son armée, et à les traiter amicalement.

La générosité et la manière noble et franche de ce jeune guerrier firent beaucoup de plaisir à Cortès, et il ne put s'empêcher de lui témoigner son estime, tout en lui reprochant son inutile résistance; il finit en l'assurant qu'il se rendrait dans quelques jours à Tlascala.

Sur ces entrefaites arriva une nouvelle ambassade de Montézume, qui avait la double mission d'empêcher Cortès d'aller à Mexico et de s'allier aux Tlascalans. Ceux-ci n'étaient pas sans inquiétude au sujet de cette intrigue diplomatique; ils craignaient que les agents de l'empereur ne parvinssent à exciter la défiance des Espagnols.

Ne les voyant pas arriver dans leurs murs, ils décidèrent que le conseil suprême se rendrait dans leur camp et irait s'offrir pour otage : ce qui s'exécuta avec la plus grande pompe. Tous les membres de cette assemblée étaient vêtus de robes blanches, en signe de paix, et chacun d'eux était porté par des officiers inférieurs sur une espèce de litière.

A la tête de cette compagnie était Xicotencatl le père, vénérable vieillard, devenu aveugle par l'âge, mais qui conservait encore toute la vigueur de son esprit. Il se fit porter près de Cortès, l'embrassa avec une noble franchise, lui tâta le visage et tout le corps pour se faire par le toucher une idée de sa figure. Le discours qu'on lui fait tenir est si énergique et si beau, qu'il mérite d'être rapporté comme un modèle d'éloquence, il était conçu en ces nobles termes :

« Généreux capitaine ! que tu sois de la race des immortels ou non, tu n'en as pas moins en ta puissance le conseil suprême de Tlascala, qui par là te donne la plus grande preuve possible de son obéissance. Nous ne voulons pas excuser la faute de notre nation, mais seulement la prendre sur nous dans l'espérance que notre sincérité apaisera ta colère. Nous seuls avons pris la résolution de te combattre ; mais c'est aussi nous seuls qui avons résolu de venir te demander la paix. Nous n'ignorons pas que Montézume tâche de te détourner d'une alliance avec nous ; mais si tu l'écoutes, il faut que tu te souviennes qu'il est notre ennemi, si tu ne veux pas encore le regarder comme un tyran cruel, tel qu'il aurait pourtant déjà dû te paraître, puisqu'il cherche à te faire commettre la plus grande injustice. Nous ne demandons pas ton assistance contre lui : nos propres forces sont suffisantes contre lui que ce soit, excepté contre toi seul ; mais nous sommes affligés de te voir ajouter foi à ses promesses, parce que nous connaissons ses artifices. Et maintenant que je te parle, et quoique je sois aveugle, je vois une certaine lumière à la clarté de laquelle je découvre déjà de loin le malheur où toi et les tiens êtes près de tomber. Montézume veut troubler la paix que tu nous as accordée. Pourquoi écoutes-tu ses envoyés ? Pourquoi n'exautes-

tu pas nos prières ? Pourquoi ne veux-tu pas honorer notre ville de ta présence ? Nous sommes fermement résolus ou de gagner ton amitié et ta confiance ou de remettre notre liberté entre tes mains. Choisis ce qu'il te plaira, car pour nous il n'y a point de milieu : il faut que nous soyons ou tes amis ou tes esclaves. »

Qui aurait pu résister à un pareil discours dans la bouche d'un tel vieillard ? Cortès lui répondit qu'il se rendrait à ses désirs, et qu'on lui envoyât des gens pour porter le bagage et traîner l'artillerie. Dès le lendemain matin il se trouva cinq cents tamènes ou portefaix qui se disputaient l'honneur de porter le fardeau le plus lourd. Cortès se mit en marche les rangs serrés, comme s'il allait au combat ; précaution que ce chef prudent observa toujours, et qui ne contribua pas peu au succès de ses entreprises.

L'entrée des Espagnols à Tlascala fut un triomphe ; une foule immense remplissait les rues et mêlait ses cris de joie au bruit des fifres et des tambours. Des jeunes filles jonchaient de fleurs le passage de ces étrangers ; les prêtres, dans leurs habits sacerdotaux, allèrent au-devant d'eux, en leur prodiguant l'encens ; tout le conseil et les principaux du peuple vinrent humblement les complimenter. Partout régnaient la confiance et l'admiration. Ces hôtes qu'on appelait Teules, c'est-à-dire dieux, furent tous conduits dans une vaste demeure. A peine Cortès en eut-il pris possession, que, par une précaution nécessaire, il posa de bonnes gardes à toutes les issues. Il est vrai que cette mesure ne plut pas trop aux Tlascalans, car ils la regardaient comme une marque de défiance ; mais dès qu'on leur eut expliqué que c'était la manière des soldats européens, qui, au sein de la paix et dans une entière sûreté, continuaient l'exercice de la guerre pour n'en pas perdre l'habitude, ils n'y trouvèrent plus à redire.

Cortès comprit alors de plus en plus de quelle grande utilité lui pourrait être l'amitié de ce peuple guerrier et généreux : en conséquence, il ordonna à tout son monde d'observer la plus sévère discipline ; il employa tous les

moyens pour entretenir la confiance et le respect qu'on lui avait témoigné; mais l'excès de son zèle religieux fut sur le point de compromettre le succès de son entreprise.

Il eut avec un des conseillers un entretien sur la religion. Il s'efforça de lui faire comprendre qu'il devait renoncer à ses faux dieux et n'adorer que le seul Dieu des chrétiens. Le conseiller lui répondit qu'à la vérité ils pouvaient bien être commandés par un seul et même général qui était un homme, mais que leur unique Dieu n'était pas suffisant pour eux tous; que pour leur part il leur en fallait plusieurs: un qui les défendît contre les tempêtes, un autre qui les garantît des inondations et un troisième pour les protéger à la guerre. Cortès lui répartit que le seul Dieu des chrétiens pourvoyait à tout, réglait et gouvernait tout. Il parut impossible au Tlascalan qu'un seul être pût avoir soin de tant de choses différentes. Là-dessus, Cortès fit venir l'aumônier pour convaincre le conseiller et les autres Tlascalans qui étaient présents. Celui-ci fit son possible pour persuader: on l'écouta très-attentivement; mais lorsqu'il eut fini, on pria instamment qu'il ne fût point parlé de ces matières hors du quartier des Espagnols: car, disaient-ils, si leurs Teules en apprenaient quelque chose, ils se vengeraient certainement sur les Tlascalans et détruiraient leur pays.

Alors Cortès entra en fureur, et pensait déjà à faire la même chose qu'il avait faite à Cempoalla, à détruire avec violence le culte des idoles; mais l'aumônier Barthélemy d'Olmedo, homme respectable, dont le nom mérite d'être conservé, l'en empêcha, en lui faisant sentir toute l'imprudence d'une telle conduite. « On ne doit pas, disait cet homme éclairé, propager la religion par le fer et par le feu, mais par des instructions paisibles et par l'exemple d'une sage conduite. »

Cortès m
Massac
de Tlasc
gnols.

M. H
Tlascala
partir;
velle an

Elle r
tourner
de dirig
une réce
Tlascala
min; ma
fidie mē
guerrier
Cholula

Il y f
mais on
il fallut
raillies.
se fortifi
fort bien

Les p
mais in
confirmé
moins a
trèrent
avaient
Tlascala
ville à l
espagno

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Cortès marche sur Cholula avec les Tlascalans et les Espagnols. — Massacre de ses habitants. — La paix s'établit entre les deux peuples de Tlascala et de Cholula. — Montézume vient au-devant des Espagnols. — Cortès fait son entrée à Mexico.

M. HUNTER. L'armée espagnole, renforcée de six mille Tlascalans choisis entre les plus braves, était déjà prête à partir ; mais dans ce moment même arriva encore une nouvelle ambassade de l'empereur Montézume.

Elle ne venait plus, comme les premières, essayer de détourner Cortès de ses projets. Elle lui demandait seulement de diriger sa route par Cholula, où Montézume lui préparait une réception brillante. Cette invitation parut suspecte aux Tlascalans : ils supplièrent Cortès de prendre un autre chemin ; mais le héros espagnol ne pouvait supposer une perfidie même dans son ennemi. Il assura les Indiens que ses guerriers ne reculaient devant aucun danger, et partit pour Cholula.

Il y fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié, mais on ne permit pas aux Tlascalans d'entrer dans la ville : il fallut qu'ils se contentassent de camper hors des murailles. Ils avaient déjà appris des Européens la manière de se fortifier par des fossés et des remparts, et ils profitèrent fort bien de cette science nouvelle.

Les premiers jours furent consacrés au repos et à la joie ; mais insensiblement plusieurs circonstances semblèrent confirmer les soupçons des Tlascalans. Les vivres furent moins abondants, les caciques ou gouverneurs se montrèrent plus froids, et les ambassadeurs de Montézume avaient entre eux de fréquentes conférences. De plus, deux Tlascalans, qui avaient trouvé moyen de se glisser dans la ville à la faveur d'un déguisement, apprirent au général espagnol qu'ils avaient vu pendant la nuit une quantité de

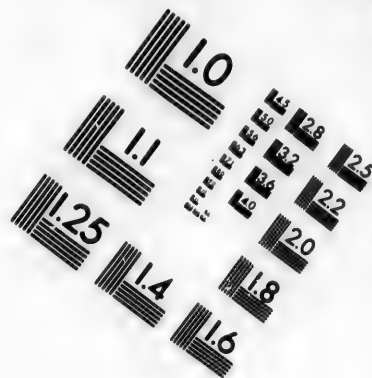
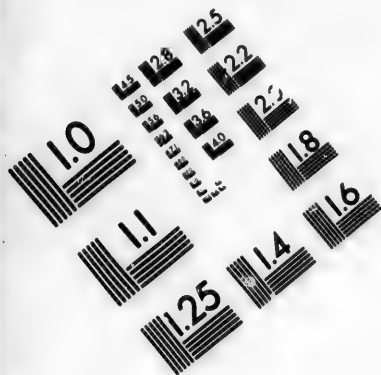
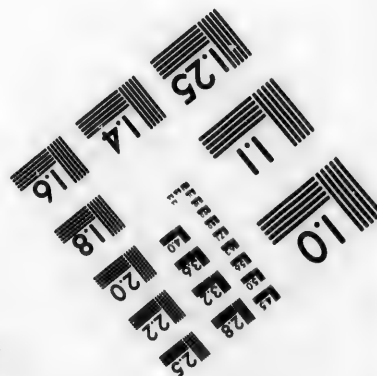
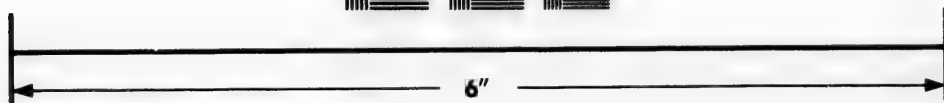
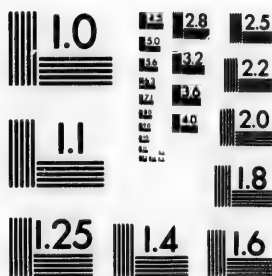


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 28
32 25
22
20
8

10

femmes et d'enfants s'enfuir très-vite dans les endroits voisins; qu'ils savaient aussi qu'on avait sacrifié dans le principal temple six jeunes enfants, ce qu'on avait toujours coutume d'observer lorsqu'on projetait quelque entreprise militaire. Ils lui conseillèrent d'être sur ses gardes, parce qu'on tramait contre lui quelque complot funeste.

Pendant que Cortès employait toute sa vigilance et toute sa sagacité pour pénétrer les desseins des Cholulans, un hasard vint les lui découvrir. Une Cholulane appartenant à une famille distinguée s'était prise d'amitié pour Marine; elle lui confia le projet formé par ses compatriotes d'exterminer tous les Européens, et la pressa vivement de quitter ces derniers. Marine, dévouée aux Espagnols, feignit d'approuver cette résolution et de vouloir profiter de l'avis qu'on lui donnait; elle engagea l'Indienne à n'avoir aucun secret pour elle et à lui tout révéler. Elle apprit donc que le jour destiné au massacre des Espagnols approchait; qu'un corps de soldats mexicains était caché dans le voisinage de Cholula pour paraître tout à coup au temps marqué; que plusieurs rues étaient déjà barricadées, et que dans d'autres on avait creusé des fosses légèrement recouvertes pour y faire tomber les chevaux; que sur les toits des maisons et des temples on avait apporté une grande quantité de pierres pour écraser les Espagnols, dont la ruine était inévitable.

Marine se hâta d'instruire le général de tout ce qu'elle venait d'apprendre, et celui-ci ne perdit pas un instant à se mettre en état de repousser le péril imminent qui le menaçait. La première chose que fit Cortès, ce fut d'attirer chez lui la dame indienne et trois des principaux prêtres; il les enferma dans un lieu secret et tira d'eux, par menaces, l'aveu du massacre projeté. Il crut alors qu'il était indispensable de donner un exemple de vengeance qui pût détourner à jamais Montézume et ses adhérents de semblables entreprises contre lui.

Dans ce dessein, il fit ranger en ordre de bataille ses gens et les Cempoalliens qui se trouvaient avec lui, dans la

cour du grand bâtiment qu'on leur avait donné pour demeure ; on fit avertir les Tlascalans qu'au premier coup qu'ils entendraient tirer, ils eussent à entrer dans la ville, et on attira sous différents prétextes les principaux chefs des Cholulans dans le quartier espagnol, où ils furent arrêtés ; alors Cortès donna le signal de la sortie et commença le massacre qu'il avait résolu.

Les Espagnols et les Cempoalliens se répandirent dans les rues, et les Tlascalans entrèrent en même temps dans la ville ; ils pénétrèrent en furieux de tous les côtés, et une multitude de cadavres marquaient leur passage. Les habitants, privés de leurs chefs et comme frappés de la foudre, osaient à peine lever leurs mains tremblantes pour se défendre. A la vérité, la troupe cachée des Mexicains accourut pour les soutenir ; mais elle fut obligée, ainsi que beaucoup d'habitants qui avaient échappé au fer de l'ennemi, de s'enfuir sur les tours et dans les temples. Cortès marcha contre eux, et fit publier qu'il ferait grâce de la vie à tous ceux qui se rendraient volontairement ; mais il n'y en eut qu'un seul qui descendit des tours : les autres parurent préférer la mort à l'humiliation de se rendre. Entraîné par la colère, enhardi par ses succès, Cortès porta le ressentiment jusqu'à faire mettre le feu aux temples, et la foule des malheureux qui s'y trouvaient fut la proie des flammes.

Cette terrible exécution dura deux jours entiers sans interruption, et pendant tout ce temps on ne cessa de piller, de brûler et de massacrer. Enfin la vengeance parut satisfaite, l'avidité du butin rassasiée et la soif du sang apaisée. Cortès mit en liberté les magistrats prisonniers et leur reprocha leur perfidie ; il exigea que les habitants fugitifs fussent rappelés et que l'ancien ordre fût rétabli. Le pardon général qu'il fit publier et le respect idolâtre de ces malheureux pour les Espagnols ramenèrent bientôt ceux qui avaient pris la fuite. Quelques jours après, la ville se remplit d'habitants humblement soumis, et prêts à obéir en tout aux cruels meurtriers de leurs parents, aux destructeurs de leurs temples.

Préparez-vous, mes enfants, à suivre dans la capitale l'audacieux Cortès; mais auparavant voyez-le faire, de cette même main encore dégouttante du sang des Cholulans qu'il a égorgés, une action qui honore également son humanité et sa politique. Il établit la paix et la concorde entre deux nations qui avaient été jusqu'alors ennemies irréconciliables. D'après ses ordres, les Tlascalans et les Cholulans furent obligés de renoncer désormais à toutes hostilités et de jurer, avec des cérémonies sacrées pour eux, une amitié qui, d'une part, mettait fin à toute effusion de sang entre eux et, de l'autre, lui procurait à lui-même les plus grands avantages; car il laissait maintenant dans ce pays, au lieu d'ennemis secrets ou déclarés, de véritables alliés qui, dans le besoin, pouvaient le secourir. Du moins il assurait par là sa retraite, en cas que son entreprise contre Mexico n'eût pas un heureux succès.

A présent, marchons à Mexico. Notre première station sera Tezcuço, une des villes les plus considérables du royaume. Bientôt nous apercevrons Mexico au milieu des eaux qui l'environnent.

THÉOPHILE. Mexico se trouve-t-il donc au milieu d'un lac?

M. HUNTER. Précisément. Ce grand lac est formé de deux autres, qui ne sont séparés que par deux langues de terre ou chaussées très-étroites. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'un de ces lacs contient de l'eau douce; l'autre, au contraire, de l'eau salée, phénomène dont on ne connaît pas encore bien la véritable cause. Cependant l'opinion de ceux qui croient que dans le fond de l'un il y a un grand dépôt de sel, et que c'est là ce qui rend l'eau salée, est la plus vraisemblable.

L'armée espagnole marchait à grandes journées; et plus elle avançait, plus Cortès trouvait de raisons de se promettre la meilleure issue de son entreprise. Partout il n'entendait que des plaintes du despotisme cruel de Montézume; partout il trouvait des gouverneurs prêts à secouer son joug insupportable. Le cacique de Tezcuco se distin-

gua
anges
s'ape
avait
vait
sa pa
tantô
tion
qui lu
marc
fenses
à Cha

Ap
qui s
mirat
et fer
villag
la br
cour,
templ
de cer
le rav
fabule
avaie
sion
leurs
miers
rema
se hâ
confia
dence

Ils
renco
parte
des n
de pa
de l'a

gua particulièrement ; car il reçut les Espagnols comme des anges tutélaires envoyés pour sa délivrance. D'ailleurs on s'apercevait toujours de plus en plus que le faible Montézume avait perdu tout courage, et que, dans sa détresse, il ne savait quel parti prendre. Tantôt il arrivait des messagers de sa part pour inviter le général espagnol à se rendre à Mexico ; tantôt il en venait d'autres qui contredisaient cette invitation et lui ordonnaient de s'arrêter, puis encore d'autres qui lui permettaient de s'avancer. Mais Cortès continua sa marche sans s'embarrasser ni de sa permission ni de ses défenses. Il se rendit par un chemin montagneux de Tezcuco à Chalco, et de là à Istapalapa.

Après avoir franchi les montagnes de Chalco, le paysage qui s'offrit devant eux les remplit d'étonnement et d'admiration. L'horizon était immense, la contrée était riant et fertile, un grand lac animait la scène ; de charmants villages semblaient sortir de son sein, et au milieu d'eux la brillante capitale, comme une reine au milieu de sa cour, se distinguait par la quantité prodigieuse de ses temples, de ses tours et de ses palais. Au premier aspect de cette splendeur nouvelle, les Espagnols s'arrêtèrent dans le ravissement : ils se croyaient transportés dans les pays fabuleux des fées. Ils oublièrent alors les fatigues qu'ils avaient essuyées, et l'idée des périls d'une guerre d'invasion dans une contrée lointaine et inconnue s'évanouit à leurs yeux comme un léger brouillard se dissipe aux premiers rayons du soleil. Ils étaient prêts à tout. Cortès, qui remarqua cette ardeur du soldat, gage certain de la victoire, se hâta de la mettre à profit et s'avança avec la plus grande confiance, sur une des digues du lac, vers la superbe résidence du roi.

Ils virent tout d'un coup sortir de la ville et venir à leur rencontre un grand nombre d'habitants qui semblaient appartenir à la classe distinguée de la nation ; ils portaient des manteaux de toile de coton, et leurs têtes étaient ornées de panaches. Ils s'approchèrent dans un silence respectueux de l'armée espagnole, et chacun d'eux, en passant devant

le général, le salua avec le témoignage de la plus profonde vénération. Ils lui annoncèrent que Montézume lui-même était sur le point d'arriver. Bientôt après, on aperçut l'avant-garde de son magnifique cortège. Elle était composée de deux cents hommes tous habillés de même, parés comme les premiers, marchant pieds nus, deux à deux et en silence. Ils s'arrêtèrent dès qu'ils eurent atteint la tête de l'armée espagnole. Ils se rangèrent de chaque côté du mur de la digue, pour laisser libre la vue d'une troupe encore plus brillante d'officiers d'un plus haut rang, au milieu desquels paraissait Montézume lui-même, assis sur une chaise d'or. Quatre des principaux seigneurs de son empire le portaient sur leurs épaules; d'autres tenaient élevé au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes artistement travaillé : ce dais paraissait être d'une étoffe tissue d'argent. A la tête de cette troupe marchaient trois magistrats avec des bâtons d'or à la main, qu'ils élevaient de temps à autre. A ce signal, tout le peuple se prosternait et se couvrait le visage, comme étant indigne de lever les yeux sur la personne de leur souverain monarque. A l'approche de cette troupe, Cortès descendit de cheval et s'avança respectueusement à la rencontre du prince. Celui-ci fit en même temps poser son brancard; et, appuyé sur les épaules de deux princes, il daigna marcher à pas lents et solennels vers le redoutable étranger, tandis que sa suite étendait des tapis tout le long du chemin pour que son pied royal ne touchât point la terre. Cortès l'aborda avec une noble franchise, et le salua à la manière européenne avec une profonde révérence. Montézume répondit à ce compliment par un salut qui, dans le pays, est le plus respectueux, et que nous avons déjà eu occasion de remarquer : ce fut de baiser sa propre main après en avoir touché la terre. Cette condescendance de la part du monarque, qui ne saluait ses idoles mêmes que d'un léger mouvement de tête, jeta les Mexicains dans la plus grande surprise et leur fit naître l'idée que ces étrangers n'étaient pas des hommes, mais des êtres divins. De là on entendit fréquemment répéter le mot *Teules*, expres-

sion
lang

C
pier
Auss
d'au
donn
de s
d'ou
de n
polit
sujet

Mo
était
mais
basar
posai
charg
cieus
que c
plaqu
bouch

Il f
pas e
peupl
tait e
par u
et la
que-l
soit t
vent
qu'ils
neur
par s
resse
les qu
disait

sion qui, comme je l'ai déjà dit, signifiait *dieux* dans leur langue.

Cortès portait par-dessus son armure une chaîne de pierres fausses, qu'il destinait en présent à l'empereur. Aussitôt que les compliments furent finis de part et d'autre, il la mit au cou de Montézume, qui, de son côté, donna ordre d'aller chercher la pièce la plus précieuse de son trésor, un collier fait de coquillages très-rares, d'où pendaient de chaque côté quatre écrevisses : il plaça de même cet ornement au cou de son hôte, et par cette politesse inouïe il augmenta encore l'étonnement de ses sujets.

Montézume paraissait âgé d'environ quarante ans : il était d'une stature médiocre, et plutôt maigre que gras ; mais il avait l'air imposant, le regard vif, et n'était pas aussi basané que les autres Mexicains. Son habillement se composait d'un long manteau d'étoffe de coton, garni ou plutôt chargé partout de bijoux d'or, de perles et de pierres précieuses. Il portait sur la tête une couronne d'or, faite presque comme une mitre d'évêque, et sa chaussure était de plaques d'or massif, attachées avec des courroies et des boucles de même métal.

Il fit son entrée avec son hôte. La ville, qui ne s'appelait pas encore Mexico, mais Tenuchtitlan, était grande et peuplée. Au rapport des historiens espagnols, elle consistait en vingt mille maisons à toit plat, et elle se distinguait par une quantité de temples et de palais dont la grandeur et la magnificence surpassaient tout ce qu'on avait vu jusque-là dans toutes les parties du nouveau monde, quoiqu'il soit très-vraisemblable que les historiens d'alors aient souvent outre-passé les bornes de la vérité dans la description qu'ils ont faite de cette belle ville. On assigna pour demeure à l'armée espagnole l'un de ces vastes palais, qui, par ses murailles et ses portes, ressemblait à une forteresse, et Montézume lui-même les y accompagna ; mais il les quitta aussitôt qu'ils y furent arrivés, pour leur laisser, disait-il, le temps de se reposer ; et, en s'en allant, il les

pria de se regarder, pendant leur séjour dans ce lieu , comme chez eux et parmi leurs frères.

Cependant Cortès, comme à l'ordinaire, garnit toutes les avenues de sentinelles et de canons, et recommanda aux officiers et aux soldats de garder exactement la même discipline et la même vigilance qu'ils avaient observées jusqu'alors.

HUITIÈME ENTRETIEN.

L'empereur Montézume rend une première visite à Cortès. — Croyance de Montézume à l'égard des Espagnols. — Cortès essaye de convertir Montézume au christianisme. — Sacrifices abominables en usage chez les Mexicains. — Attaque de la Vera Cruz par un général mexicain.

M. HUNTER. L'empereur Montézume, au milieu d'un brillant cortège, rendit dès le même soir une première visite à son hôte. Cortès alla respectueusement au-devant de lui jusqu'à la première cour : il l'aborda en s'inclinant profondément et le conduisit dans sa chambre. Le monarque s'y assit familièrement et fit donner un siège au général. Pendant ce temps sa suite se tenait debout contre le mur, et les Espagnols qui se trouvaient dans la chambre en firent autant : alors on introduisit l'interprète Marine, et l'empereur fit un discours dans lequel il essaya d'abord d'effacer les mauvaises impressions que des bruits désavantageux pouvaient avoir faites sur Cortès. « Quelques-uns, dit-il, t'auront assuré que je descends des dieux immortels ; d'autres se seront efforcés de me calomnier en me dépeignant à toi comme un tyran orgueilleux et cruel. Le premier de ces bruits mérite aussi peu de foi que l'autre. »

A ces mots, il découvrit son bras et pria Cortès de se convaincre, par la vue et le toucher, qu'il était vraiment de chair et d'os comme les autres hommes : ce que Cortès n'avait jamais révoqué en doute ; ensuite il assura que l'accusation de tyrannie, par laquelle on avait voulu le rendre

odie
clar
des
«
les
cètr
què
dom
avoi
mon
l'ori
qui
tout
m'a
que
notr
et c'
étran
aver
la vo
qu-
J
Cort
l'idé
ceux
«
que
d'étr
sur
faire
peup
adop
moi.
que
de v
qu'u
exist

odieux, était toutaussi peu fondée. Ce préambule fini, il déclara dans les termes suivants ce qu'il pensait sur l'origine des Espagnols et sur le but de leur visite :

« Nous savons, par des traditions qui, depuis les siècles les plus reculés, sont parvenues jusqu'à nous, que nos ancêtres sont venus d'une contrée éloignée et ont fait la conquête de ces pays qui sont encore aujourd'hui soumis à ma domination. Leur chef était le grand Quezalcoal, qui, après avoir fondé cet empire, quitta de nouveau cette partie du monde pour aller prendre possession d'autres pays vers l'orient; avant de nous quitter il prophétisa qu'un peuple qui descendait de lui viendrait un jour changer nos lois et tout le gouvernement. Je vois maintenant, par tout ce qu'on m'a rapporté de vous avant votre arrivée et par les choses que j'aperçois moi-même, que vous êtes ces descendants de notre grand fondateur qu'il nous avait lui-même annoncés; et c'est pour cela que je ne vous ai pas reçus comme des étrangers, mais comme des parents. J'ai voulu vous en avertir, afin que vous me fassiez connaître sans nul détour la volonté du grand monarque de l'Orient votre souverain, qui fera une loi pour moi et pour mon peuple. »

Entendant Montézume s'exprimer ainsi, la joie de Cortès fut à son comble; il s'empressa de le confirmer dans l'idée que lui et ses Espagnols étaient les précurseurs de ceux dont Quezalcoal avait annoncé l'arrivée future.

« Au reste, ajouta-t-il, quelque visible qu'il soit par là que le monarque suprême de l'Orient, dont j'ai l'honneur d'être le moindre serviteur, a les plus justes prétentions sur tous ces pays, il est pourtant bien éloigné de vouloir faire valoir ses droits. Il ne désire rien de toi et de ton peuple, sinon que vous renonciez à vos erreurs et que vous adoptiez la véritable croyance, qu'il vous fait annoncer par moi. Sachez donc que vous vivez dans une fausse religion; que vous n'adorez que des masses inanimées, inventions de vos prêtres et ouvrages de vos propres mains. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, qui a créé et qui entretient tout ce qui existe.

« Cet être unique, sans commencement et sans fin, a produit de rien tout cet univers, tous ces soleils brillants qui nous éclairent, la terre et le premier homme dont tous descendent. Nous devons donc le reconnaître et l'adorer comme le premier principe de toutes choses ; et c'est à quoi, grand empereur, le roi mon maître te convie avec tout ton peuple. Voilà ce qu'il exige pour conclure ensuite avec toi une alliance perpétuelle et avantageuse. »

Pendant ce discours de Cortès, l'agitation de Montézume était extrême. Il ne pouvait supporter d'entendre mépriser ses dieux, et il eut de la peine à se contenir jusqu'à ce que Cortès eût fini de parler. Alors il se leva avec assez de précipitation, et dit qu'il recevrait avec grande reconnaissance la proposition d'une alliance avec un prince descendu de Quezalcoal ; que, pour ce qui regardait les dieux, celui des Espagnols pouvait être excellent sans que les siens en eussent moins de mérite. A ces mots, il rompit l'entretien ; et après avoir distribué quelques présents magnifiques, il s'en retourna dans son palais.

Le lendemain, Cortès fut conduit à son audience en grande pompe, accompagné de ses principaux officiers. Cette fois l'entretien dura plus longtemps. Montézume fit cent questions sur la manière de vivre des Européens, sur leurs coutumes et leurs mœurs ; et Cortès, qui n'avait rien plus à cœur que la conversion qu'il avait projetée, saisissait toutes les occasions de faire tomber le discours sur la religion. Il s'emporta violemment contre l'usage barbare de sacrifier des hommes, et dès ce moment la chair humaine fut exclue de la table impériale.

L'empereur voulut ensuite montrer à ses hôtes la somptuosité de ses temples. Il les conduisit donc dans le plus grand de tous, et les prêtres ne firent aucune difficulté de les y laisser entrer, cependant sous la condition qu'ils n'y commettraient aucune indiscretion. Montézume lui-même se donna la peine de leur montrer et de leur expliquer tout. Il leur dit le nom des dieux, dont le plus grand s'appelait Vizlipuzli, et il raconta le culte que l'on rendait à

chac
gnols
éclat
pério

Me
Espag
ils ét
incon

épreu
la cro
bient
présen

Mo
prêtre
et rép
de la
mots,
vaient
encore
tienne

Tou
faut c
inspire
Les sa
rible
sur les
victim
de mi
temps
égorge
dieux
nonça
mange
contre
nombr
leur al

Les

chacun. Ce nom de Vizlipuzli parut si comique aux Espagnols et les cérémonies du culte mexicain si absurdes, qu'ils éclatèrent de rire : imprudence que le sentiment de leur supériorité peut seul expliquer.

Montézume se contenta de jeter un regard sévère sur les Espagnols, comme pour les rappeler au respect du lieu où ils étaient ; mais Cortès, se laissant emporter à un zèle inconsidéré, mit la patience du prince mexicain à une rude épreuve. Il lui dit que s'il voulait permettre qu'on plantât la croix de Jésus-Christ au milieu de ce temple, on verrait bientôt que ses faux dieux ne pourraient en supporter la présence.

Montézume entendit cette proposition avec colère, et ses prêtres avec horreur ; cependant le prince parut se modérer, et répondit qu'il se serait attendu à plus de considération de la part de ses hôtes dans le temple de ses divinités. A ces mots, il s'éloigna un peu, disant aux Espagnols qu'ils pouvaient retourner dans leur quartier ; que, pour lui, il voulait encore rester pour demander pardon à ses dieux de la patience excessive qu'il avait montrée.

Toutefois, si la conduite de Cortès fut impolitique, il faut convenir qu'elle était justifiée par l'horreur que devait inspirer à tout chrétien l'abominable culte des Mexicains. Les sacrifices humains semblaient être la base de cette horrible religion. Les prisonniers de guerre étaient sacrifiés sur les autels des dieux, et le nombre de ces malheureuses victimes égorgées le même jour se montait quelquefois à plus de mille. La nation avait-elle eu la paix pendant quelque temps, et par conséquent manquait-elle de prisonniers à égorger, les prêtres faisaient dire à l'empereur que leurs dieux avaient faim. Aussitôt, sur un ordre impérial, on annonçait dans tous les pays que les dieux avaient envie de manger, et ce mot était le signal d'une guerre générale contre tous les peuples voisins. Dès qu'on avait amené un nombre suffisant de prisonniers, les prêtres procédaient à leur affreux culte de la manière suivante :

Les malheureuses victimes étaient amenées dans le parvis

du temple; bientôt après paraissait un sacrificateur en robe blanche, tenant au bras une petite figure d'idole faite de farine de froment et de miel, ayant les yeux verts et les dents jaunes. Il montait aussitôt sur une pierre exhaussée, s'élevait par-dessus le mur; de là il montrait à chacun des prisonniers cette figure hideuse, en leur disant ces paroles : « Voilà ton dieu ! » Alors il descendait, allait se mettre à la tête des prisonniers, et marchait avec eux vers le lieu où les autres sacrificateurs les attendaient. Celui de ces barbares qui avait la direction de ces odieux sacrifices, et qui portait le titre de *topilzin*, était revêtu d'une longue robe ornée d'une bordure couleur de sang; on voyait sur sa tête une couronne de plumes vertes et jaunes; ses oreilles et sa lèvre inférieure étaient garnies d'anneaux d'or montés en pierres vertes; son visage paraissait noir comme du jais, et dans sa main il tenait un couteau de caillou, large et pointu. Cinq autres sacrificateurs étaient à ses côtés, dans leurs ornements sacerdotaux, et chacun d'eux remplissait, dans cette exécution, une fonction qui lui était assignée. On égorgeait la victime sur une grande pierre.

Alors les malheureux prisonniers s'avançaient les uns après les autres. On se saisissait du premier, et on l'étendait sur la pierre. Deux de ces prêtres bourreaux lui tenaient les mains, deux autres les pieds, le cinquième le cou, au moyen d'un lien qu'on lui avait passé auparavant, et le sixième, lui appuyant la main gauche sur la poitrine, de la droite ouvrait le corps du haut en bas, puis arrachant le cœur du malheureux qui se débattait, il tenait ce viscère palpitant tourné vers le soleil, pour lui offrir les vapeurs qui s'en élevaient.

Aussitôt que cette première scène exécrable était finie, l'affreux *topilzin* se tournait vers l'idole, dont il ne s'était point occupé pendant tout ce temps, et frottait son horrible face avec le cœur de la victime en murmurant quelques paroles mystérieuses. Pendant ce temps, les autres prêtres prenaient les cadavres et les jetaient en bas de l'escalier, où se trouvaient ceux qui avaient amené les prisonniers, et à

qui ils
eux et

Hâte
monies
peine
l'heure
sés, qu
son au
rait d
entre le
sembla

Dès
l'exhor
crainte
que po
ce prin
cette co
n'avait
qui étai
à la vill
entière
innomb
ses arm
vint en
Vera C
entrée

Après
cains, à
voulu p
nation
Espagn
qu'il é
donc à
deux c
une ba
eut le
sept de

qui ils appartenait. Ils s'en saisissaient, les portaient chez eux et les mangeaient avec leurs amis.

Hâtons-nous de détourner la vue de ces horribles cérémonies d'un culte de cannibales, et revenons à Cortès. A peine les premiers jours de la joie que lui avait causée l'heureux succès de son entreprise téméraire furent-ils passés, qu'il se représenta tout le danger où l'avait précipité son audace. Il reconnut qu'il avait plus hasardé qu'il n'aurait dû faire; que son sort et celui de son armée étaient entre les mains d'un prince dont les dispositions à son égard semblaient fort équivoques.

Dès le commencement, les Tlascalans n'avaient cessé de l'exhorter à se mettre sur ses gardes, et de lui exprimer la crainte que Montézume ne les eût reçus dans sa capitale que pour les faire tomber dans un piège. Le caractère de ce prince et la situation particulière de Mexico donnaient à cette conjecture le plus grand degré de vraisemblance. On n'avait qu'à rompre les ponts établis sur les digues du lac, qui étaient les seules issues par lesquelles on pouvait arriver à la ville; et Cortès se serait vu, avec sa poignée de monde, entièrement séparé de la terre et environné d'un peuple innombrable, contre la supériorité duquel son courage et ses armes auraient échoué. A tous ces objets d'inquiétude vint encore se joindre un incident très-fâcheux arrivé à la Vera Cruz, et dont Cortès avait été informé peu avant son entrée à Mexico.

Après son départ, Qualpopoca, un des généraux mexicains, à la tête d'un corps de troupes considérable, avait voulu punir les peuples qui s'étaient soustraits à la domination de son maître pour se mettre sous la protection des Espagnols. Escalante, gouverneur de la Vera Cruz, crut qu'il était de son devoir d'assister ses alliés. Il se joignit donc à leur armée avec le peu de monde qu'il avait et les deux chevaux qu'on lui avait laissés, et livra à Qualpopoca une bataille qu'il gagna à la vérité, mais dans laquelle il eut le malheur d'être lui-même mortellement blessé avec sept de ses Espagnols : non-seulement un de ses chevaux

fut tué, mais aussi un de ses hommes tomba vivant entre les mains des ennemis. Ceux-ci ne manquèrent pas de mettre leur prisonnier à mort, et de porter sa tête en triomphe dans différentes villes de l'empire comme une preuve certaine que les Espagnols n'étaient pas immortels; enfin, ils l'avaient envoyée à Mexico.

Cortès, que tout cela inquiétait avec raison, ordonna qu'on le laissât seul, et passa la nuit suivante à réfléchir sur la manière dont il s'y prendrait pour prévenir le danger qui semblait le menacer. Vers le matin, il fit venir quelques fidèles Tlascalans, pour s'informer d'eux s'ils n'auraient pas remarqué ou appris quelque chose qui pût dévoiler les desseins de Montézume : leur rapport le confirma dans ses soupçons, et en même temps dans la résolution qu'il avait déjà prise. Ils l'informèrent que depuis quelque temps les grands de l'empire mettaient plus de mystère dans leur conduite, que la tête d'un Espagnol avait été envoyée de la province, et que Montézume avait donné ordre de la cacher soigneusement; enfin ils soutenaient avoir entendu qu'on songeait à rompre les ponts des digues.

C'en fut assez pour Cortès : sa résolution était prise; s'assurer de la personne de l'empereur au milieu de sa cour, au milieu d'un peuple dont il était adoré, tel fut le parti auquel s'arrêta l'audacieux Espagnol, et qu'il fit adopter à ses officiers comme le seul moyen de salut.

re les
mettre
mphe
cer-
, ils

onna
échir
nger
lques
aient
er les
s ses
avait
s les
leur
de la
cher
u'on

ise ;
our,
parti
er à



*Cortés fait charger de fers les complices
du Narigua.*

II

J. Delaunay Imp. à St. Germain

Montez
l'espr
de la
recon

M. I
eut été
son ex
armes
au pré
dispos
tézume
qu'on
vaient
l'heure
se rend
mes de
soupon
militair

Corte
l'appar
prêtes.
mença.
d'un ai
ce qu'e
attaqué
Espagn
menée
public
ce lâche
d'exiger
maître,

A ce
sur ce q

Campe

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Montézume se rend prisonnier de Cortès. — Effet de cet événement sur l'esprit des Mexicains. — Exécution de ceux qui ont pris part à l'attaque de la Vera-Cruz. — Montézume chargé de fers. — Cet empereur se reconnaît vassal du roi d'Espagne.

M. HUNTER. Après qu'il eut formé ce projet hardi et qu'il eut été approuvé par tous les chefs, on procéda aussitôt à son exécution. Toute l'armée espagnole fut mise sous les armes dans la cour fermée de son quartier, pour être prête au premier signal à voler au secours de son général. On disposa, dans les rues qui aboutissaient au palais de Montézume, quelques petits détachements auxquels on savait qu'on ne ferait nulle attention, à cause de l'habitude qu'avaient les Espagnols de ne paraître jamais qu'armés. A l'heure où Cortès allait ordinairement chez l'empereur, il se rendit au palais avec cinq de ses officiers et trente hommes des plus braves de son armée. Cela ne fit naître aucun soupçon, parce qu'on était accoutumé à lui voir ce cortège militaire.

Cortès fut reçu avec respect, et introduit aussitôt dans l'appartement de Montézume avec ses officiers et ses interprètes. Les domestiques se retirèrent, et la scène commença. Cortès se plaignit de la perfidie de Qualpopoca d'un air qui exprimait le plus grand mécontentement : de ce qu'en temps de paix, et contre le droit des gens, il avait attaqué ses troupes et ses alliés et fait mettre à mort un Espagnol prisonnier de guerre, dont la tête avait été promenée en spectacle dans tout le pays. Il ajouta que le bruit public le signalait comme l'auteur de cette agression et de ce lâche assassinat ; qu'en conséquence il se voyait forcé d'exiger une satisfaction de l'affront qu'on avait fait à son maître, le plus grand prince de l'univers.

A ce discours, Montézume pâlit d'effroi ; mais il jura, sur ce qu'il avait de plus sacré, qu'il n'avait pas la moindre

part à cet événement. Pour preuve de son innocence, ajouta-t-il, il allait incessamment donner ordre d'arrêter Qualpopoca et ses complices et les faire conduire à Mexico.

Cortès reprit alors un air amical, et assura que, quant à lui, il serait parfaitement content de cette seule explication, mais que pour tranquilliser ses soldats, extrêmement irrités, il fallait quelque chose de plus; qu'on ne pourrait jamais leur persuader qu'une action semblable fût arrivée à l'insu de l'empereur et sans son approbation, à moins qu'il ne se résolut à donner une preuve publique de sa confiance et de sa sincère amitié pour eux; et que cette preuve, sur laquelle il insistait, était de vouloir bien passer quelques jours dans leur quartier, où il serait servi avec toute la vénération due à sa personne sacrée.

A cette proposition si extraordinaire, Montézume, immobile d'étonnement et de colère, garda longtemps le silence; il revint enfin de sa stupeur et prit la parole pour exprimer son ressentiment.

« Un souverain de l'empire du Mexique, dit-il avec une dignité affectée, n'a pas coutume de se rendre volontairement en prison; et quand même il serait capable de s'abaisser de la sorte, ses sujets ne souffriraient jamais qu'on lui fit un pareil traitement. »

Cortès, qui n'aurait employé la violence qu'à regret, employa tour à tour la flatterie et les menaces pour déterminer le monarque à son désir; déjà plus de trois heures s'étaient écoulées dans cette négociation d'une nature si nouvelle et si délicate, lorsque Vélasquez de Léon, officier espagnol, jeune homme ardent, à qui la patience était échappée, s'écria avec des gestes menaçants: « A quoi bon tant de façons? Emparons-nous-en par force, ou qu'il périsse à nos pieds! » Montézume désira savoir ce que cet homme en colère avait dit, et Marine contenta sa curiosité en ajoutant qu'elle tremblait pour sa vie, s'il ne se rendait dans le moment. Il n'en fallut pas davantage pour abattre tout à coup le courage de ce malheureux prince; il vit qu'il était au

pouv
dern
Il se
il di
sent
A
appr
trouv
Ceux
si ina
la m
alla
mené
d'une
A
fusio
et des
tézum
il prit
passer
cette
Espag
sonnie
Là,
habite
l'y ser
repose
pour f
la vie
c'était
résolu
envoy
garde
capita
Mexic
Cep
pour

pouvoit de ces hommes hardis, et qu'il avait à craindre la dernière extrémité s'il osait leur résister plus longtemps. Il se soumit donc à son sort, et, sautant à bas de son siège, il dit à Cortès qu'il se confiait à ses assurances et qu'il consentait d'aller avec lui.

Aussitôt il convoque les premiers de l'empire et leur apprend lui-même que, pour des raisons importantes, il trouvait bon d'aller demeurer quelques jours chez ses hôtes. Ceux-ci, bien qu'étonnés au dernier point d'une résolution si inattendue et si périlleuse, n'osèrent pourtant pas opposer la moindre raison à la volonté de leur souverain absolu. On alla chercher sa litière, et ce malheureux monarque fut emmené comme un prisonnier par ses propres gens, escorté d'une troupe espagnole.

A la nouvelle de son enlèvement, tout fut trouble et confusion dans la ville. L'effroi se peignait sur tous les visages, et des cris de douleur sortaient de toutes les bouches. Montézume s'efforça de calmer l'inquiétude de la foule éplorée; il prit un visage riant, et l'assura qu'il allait volontairement passer quelques jours chez ses hôtes et se divertir avec eux : cette assurance tranquillisa ses malheureux sujets; les Espagnols avancèrent sans obstacle avec leur illustre prisonnier et arrivèrent heureusement dans leur quartier.

Là, Montézume choisit lui-même la chambre qu'il voulait habiter; et les Espagnols, selon l'ordre de leur général, l'y servirent avec le plus profond respect. Dès qu'il se fut reposé, il envoya quelques-uns de ses officiers dans les rues pour faire rentrer le peuple et lui ordonner, sous peine de la vie, d'être tranquille, lui réitérant les assurances que c'était lui-même qui, de son propre mouvement, s'était résolu à passer quelques jours chez ses amis. Ensuite il envoya, en présence de Cortès, quelques capitaines de sa garde vers Qualpopoca, pour l'amener, lui et les autres capitaines de son armée ses complices, prisonniers à Mexico.

Pendant Cortès se donna toutes les peines possibles pour rendre au malheureux empereur sa captivité suppor-

table. Non-seulement ses officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, mais aussi les principaux personnages de l'empire, avec la précaution toutefois de n'en laisser entrer qu'un petit nombre à la fois, sous prétexte d'éviter la confusion. Montézume lui-même continua d'affecter un air gai pour cacher au moins à ses sujets la honte dont il était couvert, et affecta même envers les Espagnols une amitié et une générosité qui devaient confirmer tout le monde dans l'opinion qu'on ne lui avait donné aucun sujet de mécontentement.

Cependant Qualpopoca, son fils et cinq de ses capitaines arrivèrent à la fois. Montézume, qui soutenait toujours n'avoir eu aucune part à ce qu'ils avaient fait, abandonna aux Espagnols la connaissance de leur méfait et le soin de leur faire subir une punition proportionnée à leur crime. Cortès assembla donc un conseil de guerre où ces malheureux furent amenés; ils se reconnurent coupables d'avoir violé le droit des gens, et furent condamnés à être brûlés vifs. Par une fidélité rare envers leur infortuné maître, ils avaient constamment nié jusqu'alors qu'ils eussent reçu ordre de faire ce qu'ils avaient fait; mais, dès que leur terrible arrêt de mort leur eut été annoncé, ils perdirent courage, et affirmèrent alors ce qu'ils avaient nié auparavant. Cortès ne voulut pas les entendre davantage et les fit sur-le-champ conduire au supplice.

Vous vous étonnez avec raison de l'audace inouïe avec laquelle Cortès, au milieu de la capitale bien peuplée d'un monarque dont la puissance n'était rien moins que méprisable, s'est d'abord rendu maître de sa personne, et arrogé ensuite une juridiction qui ne peut convenir qu'à la seule puissance législative. Mais suspendez encore un peu votre étonnement, pour entendre des choses qui vont vous jeter dans une bien plus grande surprise.

Comme si l'on eût résolu de porter à son comble l'affront fait à ce prince humilié, Cortès, en présence du peuple et de sa pleine autorité, fit vider un vaste arsenal de Montézume, où l'on conservait une grande quantité de javalots, de

bouc
bûch
men
les or
et ce
de l'e
innor
savo
voyai
Da
officie
cham
et, d'
les cr
l'aut
qu'en
de ce
dos à
le sold
Mon
ce qu'
plaint
duire l
de plus
qui, a
les arr
le poid
d'une
sion. C
de com
L'ex
Cortès
cal, il
par con
ces par
ment, l'
plus pr

boucliers, tout un attirail de guerre, pour en dresser un bûcher, et faire brûler ceux qui ne s'étaient vraisemblablement rendus coupables d'autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur légitime souverain. Enfin, tout étant prêt, et ces armes amassées depuis longtemps pour la défense de l'empire entassées les unes sur les autres, une quantité innombrable de spectateurs se tenant là, interdits, sans savoir ce qu'ils devaient penser et dire de tout ce qu'ils voyaient, les malheureuses victimes furent amenées.

Dans le même moment, Cortès, accompagné de quelques officiers et d'un soldat portant des fers, se rendit dans la chambre de Montézume. Il s'approcha de ce prince effrayé et, d'un air furieux, lui dit ces paroles foudroyantes, « que les criminels avaient déclaré que lui, Montézume, était l'auteur de la méchante action qu'ils avaient commise; qu'en conséquence la justice exigeait aussi qu'il fût puni de ce crime. » A peine eut-il fini ces mots, qu'il tourna le dos à ce prince interdit et tombé du faite de sa grandeur, et le soldat lui attacha des fers honteux.

Montézume, muet, interdit et sans sentiment, laissa faire ce qu'il ne pouvait d'ailleurs empêcher; enfin, il éclata en plaintes et en gémissements, s'attendant qu'on allait le conduire lui-même au supplice. Mais ce que cette scène offrait de plus touchant, ce fut la conduite de ses fidèles serviteurs, qui, avec une douleur muette, se jetèrent à ses pieds et, les arrosant de larmes, soutenaient ses fers pour en alléger le poids, et garnissaient ses membres profanés de morceaux d'une étoffe moelleuse, afin qu'il n'en sentît point la pression. C'était là un spectacle propre à arracher des larmes de compassion du spectateur même le moins sensible.

L'exécution des malheureux condamnés étant achevée, Cortès revint, et s'approchant de Montézume d'un air amical, il lui dit « que la justice était à présent satisfaite, et que par conséquent son crime était aussi effacé. » En achevant ces paroles, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers. Dans ce moment, l'âme de ce monarque humilié passa subitement de la plus profonde douleur à la joie la plus vive. Il ne cessait

d'embrasser son persécuteur et de lui donner les assurances les plus expressives de sa reconnaissance. L'infortuné, dans l'excès de son ravissement, semblait avoir oublié que celui qui lui faisait ôter ses fers était le même qui les lui avait fait mettre.

Depuis ce moment le courage de Montézume l'abandonna complètement. Son âme énervée semblait avoir perdu le pouvoir de produire une pensée généreuse; la domination des Espagnols à Mexico paraissait dès lors hors de toute atteinte. Mais cela ne suffisait pas encore au prévoyant Cortès : il pensait toujours au moyen de se frayer un chemin libre pour sortir de cette capitale, où il était enfermé comme dans une île, et d'avoir toujours ce chemin à sa disposition, quand même il prendrait fantaisie aux Mexicains de rompre les digues. Dans cette intention, il parlait souvent à Montézume de la singulière construction des vaisseaux européens, afin de lui inspirer le désir de voir lui-même ces admirables bâtiments. Il y réussit, et Montézume étant extrêmement curieux de voir un pareil bâtiment, Cortès s'engagea à lui procurer ce plaisir. Sur l'ordre de l'empereur, on envoya à la Vera Cruz un nombre suffisant de porte-faix pour y prendre et transporter à Mexico les débris des vaisseaux espagnols qui y étaient conservés; d'autres furent chargés d'aller dans les forêts abattre le bois nécessaire, et en peu de temps les charpentiers espagnols eurent bâti deux brigantins, sur lesquels on promenait quelquefois le monarque prisonnier, qui y prenait un très-grand plaisir. Mais Cortès profitait de ces promenades pour reconnaître la situation du lac et de tous les environs, connaissance qui lui fut très-utile dans la suite.

Dès lors ce guerrier entreprenant travailla sans relâche à l'asservissement du peuple mexicain. Il envoya par tout le pays quelques-uns de ses officiers, tant pour connaître la grandeur et l'état de chaque province que pour remarquer les lieux où se trouvaient l'or et l'argent. Il sut aussi persuader à Montézume, sous divers prétextes, de renvoyer ses officiers les plus expérimentés et les plus courageux

pou
lâch
crai
nièr
gue
d'Es
mar
Q
vie
dond
qu'o
O
zum
nue,
était
tout
rainé
ces r
assez
Il s'e
cains
visag
droit
ces d
n'éta
conté
l'exé
apais
roi d
ordon

pour leur en substituer d'autres de la stupidité et de la lâcheté desquels les Espagnols avaient peu de chose à craindre. Il fit enfin à ce monarque humilié de tant de manières une proposition qui devait achever d'abaisser son orgueil : c'était de se reconnaître publiquement vassal du roi d'Espagne, et de s'obliger à lui payer un tribut annuel pour marque de sa dépendance.

Que pouvait faire l'infortuné Montézume ? Sa liberté, sa vie même, étaient entre les mains de Cortès ; il se voyait donc obligé de consentir avec résignation à chaque demande qu'on lui faisait, quelque accablante qu'elle pût être.

On assembla les principaux membres de l'empire : Montézume lui-même leur rappela la prophétie qui leur était connue, leur déclara que le moment de son accomplissement était arrivé, et que dès à présent il voulait dépendre, lui et tout son empire, du grand roi de l'Orient à qui la souveraineté appartenait selon l'ordre de leur père commun. A ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux, ce qui prouvait assez clairement combien ce sacrifice coûtait à son cœur. Il s'éleva un murmure confus dans l'assemblée des Mexicains ; l'étonnement et le chagrin se montraient sur tous les visages, et on paraissait disposé à soutenir par la force les droits de la nation et du souverain. Mais Cortès sut calmer ces dispositions en assurant que l'intention de son maître n'était pas d'enlever l'empire à Montézume, mais qu'il se contentait d'en être le protecteur. Cette assurance, et l'exemple de l'empereur qui se soumettait volontairement, apaisèrent les esprits. Ce prince confirma son hommage au roi d'Espagne par un nouveau présent considérable et ordonna aux caciques de tout le pays d'en faire autant.

DIXIÈME ENTRETIEN.

Partage des trésors amassés dans le Mexique; désintéressement de Cortès. — Montézume persiste dans le culte des idoles. — Ce prince semble prendre une résolution ferme. — Situation périlleuse de Cortès. — Fermeté de ce général à la vue du danger.

THIERRY. Le malheureux Montézume ! comment se tirera-t-il de là ?

M. HUNTER. Écoutez la suite. On voulut procéder au partage des trésors qu'on avait amassés. Cortès fit fondre en lingots tout ce qu'on possédait de grains et d'ornements d'or, et on en trouva pour le poids de six cent mille marcs, ou trois cent mille livres; mais l'argent ne pesa que cinq cents marcs, ou deux cent cinquante livres.

THÉOPHILE. L'or est-il donc au Mexique plus commun que l'argent ?

M. HUNTER. Non pas à présent; mais alors les Mexicains avaient plus d'or, parce qu'on trouve souvent l'or pur, mais non pas l'argent. Tu sais ce que veut dire or et argent purs ?

THÉOPHILE. Oui : quand on les trouve sans aucun mélange.

M. HUNTER. Fort bien. Ordinairement on tire l'argent de la terre comme les autres métaux, et il faut d'abord, au moyen du feu, le purifier des matières hétérogènes qui y sont amalgamées; mais cet art était entièrement inconnu aux Mexicains. L'or et l'argent qu'ils possédaient, la nature elle-même les avait purifiés, et ils n'avaient eu qu'à le recueillir. Encore ne faisaient-ils qu'avec négligence cette recherche, même dans le sable des rivières et dans la terre des mines d'or qu'on lavait, parce que ce métal n'avait pas chez eux la valeur que nous y avons attachée, et qu'ils ne s'en servaient qu'à faire divers ornements. C'est pour cela aussi que la quantité qu'on put en amasser ne

fut
Esp
C
tiné
géné
rése
men
mée
ne fu
occa
à l'a
était
L'
de se
ce ne
lable
les id
puren
En
résolu
idoles
breus
prêts
le peu
loin,
d'une
Vierg
oppo
Ces
cains.
ces ét
à pen
Les p
plus f
l'emp
fense
que p

fut pas à beaucoup près proportionnée à la cupidité des Espagnols.

Cortès fit cinq parts de ces trésors. La première fut destinée au roi d'Espagne ; la seconde, il la prit pour lui comme général, selon la coutume déjà introduite ; la troisième fut réservée à ceux qui avaient concouru aux frais de l'équipement, et les deux autres furent partagées entre toute l'armée. Ainsi la part de chaque soldat et de chaque matelot ne fut pas aussi considérable qu'ils s'y attendaient : ce qui occasionna un murmure général. Mais Cortès céda aussitôt à l'avidité insatiable de ses gens une partie de ce qui lui était échu de droit, et leur mécontentement cessa.

L'infortuné Montézume avait accédé à toutes les demandes de ses vainqueurs, quelque dures qu'elles lui eussent paru ; ce ne fut qu'à l'égard d'une seule qu'on le trouva inébranlable. Elle regardait son culte et celui de ses peuples pour les idoles, au sujet desquelles ni flatteries ni menaces ne purent le faire changer de sentiment.

Enfin Cortès s'irrita tellement de son obstination, qu'il résolut d'aller lui-même dans le temple renverser les idoles. Mais quel fut son étonnement d'y trouver une nombreuse troupe de prêtres, de sacrificateurs, tous armés, prêts à les défendre, et de voir accourir à leur secours tout le peuple de Mexico ! Il s'aperçut alors qu'il était allé trop loin, et se contenta pour cette fois de mettre à la place d'une idole, qu'il avait précipitée de sa niche, l'image de la Vierge Marie, et de renvoyer ses projets à un temps plus opportun.

Cet incident ouvrit tout d'un coup les yeux aux Mexicains. Ils virent ce qu'ils avaient à redouter de l'audace de ces étrangers, si révéérés auparavant, et ils commencèrent à penser au moyen ou de les chasser ou de les faire périr. Les prêtres et les principaux de la nation, qui avaient eu plus fréquemment qu'auparavant des entretiens secrets avec l'empereur prisonnier, criaient à la vengeance pour l'offense faite à leurs dieux ; le sort de Montézume n'en devint que plus critique. A quoi devait-il se résoudre ? De quel

côté se tourner? Du côté de ses sujets? mais il courait risque d'être égorgé par ses persécuteurs, entre les mains desquels il se trouvait. Du côté de ses persécuteurs mêmes? mais il devait craindre la révolte de tout son empire; et qu'avait-il à espérer de ses prétendus amis? Il pouvait en juger par la conduite qu'ils avaient tenue jusqu'alors envers lui. Longtemps indécis, il s'arrêta à un de ces partis moyens que la faiblesse seule, qui cherche à s'abuser, appelle de la prudence.

Il fit venir Cortès. Celui-ci, à qui les entretiens secrets de son prisonnier avec les prêtres et les principaux de la nation avaient déjà donné quelque ombrage, eut la précaution de se faire accompagner par douze de ses gens les plus courageux. Ses soupçons augmentèrent en entrant dans l'appartement de Montézume, et en remarquant sur son visage un air sombre qu'il n'y avait jamais aperçu. Il fut bien plus surpris lorsque Montézume, le prenant par la main et le tirant à l'écart, lui dit, d'un ton presque menaçant, que le but pour lequel son maître l'avait envoyé étant atteint, il espérait qu'il hâterait son départ.

Ce discours inattendu et le ton résolu qui l'accompagna engagèrent le général à se tourner vers un de ses gens pour lui donner l'ordre secret de faire mettre dans ce moment tout son monde sous les armes; ensuite, reprenant toute sa fermeté, il répondit au monarque d'un air indifférent que lui-même ne désirait rien plus ardemment que de retourner bientôt dans sa patrie, mais que ses vaisseaux ayant été détruits, comme on le savait, il fallait auparavant qu'il en fit bâtir d'autres, et qu'il pria qu'on lui accordât pour cela les secours nécessaires.

A cette réponse inespérée, Montézume ne put cacher l'excès de sa joie; il sauta au cou du général, le combla de caresses et l'assura que cette déclaration suffisait pour satisfaire ses dieux et ses sujets, qui insistaient également sur le départ des étrangers. Ces paroles apprirent à Cortès les véritables dispositions des prêtres et du peuple, et il se crut dans la nécessité de détourner le péril qui le menaçait,

en c
don
en s
l'exé
d'ob
temp
arriv

Ma
il su
dans
de ve
à la
tait
d'être
nouv
côtes

Co
vaisse
la cor
avait
jours
Cruz
lasqu
partis
être f

No
Espa
Mexic
tenir
de ce
vaisse
de C
cette
point
Cuba
son g
avant

en continuant de déguiser ses intentions. Dans ce dessein, il donna hautement l'ordre de construire des vaisseaux ; mais en secret il commanda à ses charpentiers d'en retarder l'exécution autant qu'il serait possible, par toutes sortes d'obstacles concertés, dans l'espérance que pendant ce temps-là le renfort qu'il attendait d'Espagne pourrait arriver.

Mais, comme si cette déloyauté eût dû être aussitôt punie, il survint tout à coup un événement qui plongea Cortès dans la situation la plus désespérée. Montézume lui fit dire de venir promptement lui parler, et lui montra un tableau à la manière mexicaine, sur du coton blanc, qui représentait dix-huit vaisseaux européens. Cette peinture venait d'être apportée à l'empereur par un courrier, avec la nouvelle que ces vaisseaux étaient tous à l'ancre sur ses côtes.

Cortès fut d'abord enchanté ; car il se flattait que ces vaisseaux lui apportaient le renfort attendu d'Espagne, avec la confirmation de son grade de commandant des pays qu'il avait découverts. Mais quelle fut sa consternation quelques jours après, lorsque Sandoval, gouverneur actuel de la Vera Cruz, lui apprit que cette escadre avait été équipée par Vélasquez, uniquement pour venir le faire prisonnier lui et ses partisans, et les conduire à Cuba, où leur procès devait leur être fait.

Nous avons vu que Cortès envoya un de ses vaisseaux en Espagne pour y porter les échantillons des richesses du Mexique qu'il avait ramassés, et en même temps pour obtenir la confirmation royale de sa nomination de gouverneur de ce pays. Montejo et Portocarrero, commandants de ce vaisseau, reçurent l'ordre exprès de ne pas toucher à l'île de Cuba dans leur trajet. Ils devaient au contraire laisser cette île à droite, autant qu'ils pourraient, et tourner la pointe de la Floride. Montejo, qui avait des possessions à Cuba, oublia son devoir, au point de négliger l'ordre de son général, pour avoir le plaisir de visiter ses propriétés avant de cingler vers l'Espagne. A peine eut-il paru sur la

côte que Vélasquez en fut informé. Celui-ci, depuis le départ de Cortès, agité par la colère, le repentir et la jalousie, fit sur-le-champ partir deux vaisseaux bien armés pour s'emparer de celui de Cortès et de tout l'équipage. Heureusement ils en furent avertis encore assez à temps pour pouvoir s'échapper et continuer sans empêchement leur route vers l'Espagne.

C'est alors que la colère de Vélasquez fut à son comble; il résolut d'équiper une puissante flotte pour aller à la recherche de Cortès. Pendant qu'il s'en occupait, il reçut d'Espagne la nouvelle que le vaisseau qui lui était échappé y était heureusement arrivé, et fut en même temps bien informé du lieu où se trouvait Cortès et du succès de son expédition.

Sur cet avis, on redoubla d'activité dans l'armement de la flotte : elle était composée de dix-huit vaisseaux, ayant à bord huit cents hommes de pied, quatre-vingts cavaliers et douze canons; forces vraiment formidables pour ce temps-là dans cette partie du monde, et supérieures de moitié à celles de Cortès.

L'expédition étant prête, on en donna le commandement à Narvaez, général brave mais violent, avec le titre de sous-gouverneur des pays découverts par Cortès.

Représentez-vous maintenant la situation périlleuse de Cortès, qui devenait de jour en jour plus critique. Devait-il hasarder de marcher à la rencontre d'une armée d'Européens deux fois plus forte que la sienne? Il fallait abandonner Mexico, il fallait renoncer à tous les avantages qu'il avait acquis par tant de peines et de dangers. Mais comment oser espérer vaincre un ennemi égal en courage et en talents militaires, supérieur en nombre et dont les troupes étaient fraîches? Devait-il l'attendre à Mexico? C'était évidemment se mettre dans le cas d'être à la fois attaqué par deux ennemis également formidables; car il était plus que vraisemblable qu'aussitôt que les Mexicains remarqueraient qu'il était en danger, ils prendraient les armes contre lui : ou enfin devait-il se rendre volontairement, pour se voir

juger par un ennemi déclaré? Dans ce cas, sa perte était inévitable.

Pendant cette incertitude, il recevait chaque jour de nouveaux avis, tous plus inquiétants les uns que les autres. Il apprit que quelques-uns de ses soldats étaient passés à l'ennemi; que Narvaez le signalait comme un traître, qui avait entrepris la conquête du Mexique sans l'ordre du roi, et qu'il invitait Montézume et son peuple à se réunir à lui et à l'aider à se rendre maître de leurs oppresseurs.

On s'imaginera aisément combien cette nouvelle dut être agréable à l'empereur et à ses sujets, déjà si irrités; aussi leur empressement à prêter la main à Narvaez n'était que trop marqué. Une seule chose les embarrassait, et les engagea à ne pas encore montrer par des hostilités l'envie qu'ils avaient de se défaire de ces odieux étrangers : c'était la contenance qu'avait Cortès dans tout ceci. L'âme forte de cet homme avait tant d'empire sur son extérieur, qu'on ne put même apercevoir en lui le moindre signe d'inquiétude, quelque accablantes que fussent celles que devait nécessairement lui causer sa position. De l'air le plus assuré, il démentit les bruits que Narvaez avait fait répandre, et protesta que les Européens qui venaient d'arriver étaient ses amis, sujets d'un seul et même souverain, et que dans peu on le verrait, lui et son armée, partir avec eux en paix et en amitié. Il employa toute la sagacité dont il était capable à examiner les mesures qu'il avait à prendre; et après avoir tout bien calculé, il résolut de faire d'abord une tentative pour engager Narvaez à un accommodement, et si cela ne réussissait pas, de lui résister courageusement.

Ces démarches furent inutiles : le fougueux Narvaez se refusa à toute proposition, regardant comme une chose aisée de se rendre maître de Cortès et de sa petite armée. Il ne resta donc à ce dernier d'autre parti que celui de se défendre de son mieux. Il nomma Alvarado, brave officier, honoré particulièrement des Mexicains, commandant de Mexico et de cent cinquante hommes qu'il avait résolu d'y laisser; il leur ordonna expressément de maintenir la paix

et la tranquillité pendant son absence et de témoigner tout le respect possible à Montézume, qui, de son plein gré, avait promis de rester sous la garde des Espagnols jusqu'à ce que Cortès fût de retour.

ONZIÈME ENTRETEN.

Cortès, à la tête de deux cent cinquante hommes, remporte la victoire sur une armée très-nombreuse d'Espagnols envoyée par Vélasquez pour s'emparer de lui. — Circonstance qui décide la reddition de l'armée de Vélasquez. — Le chef de l'armée vaincue chargé de chaînes. — Révolte de Mexico. — Cortès marche avec des forces considérables contre les révoltés.

M. HUNTER. Narvaez s'était avancé jusqu'à Cempoalla. Sandoval avait confié la colonie de la Vera Cruz à la garde des Indiens ses alliés; il tâcha avec sa petite troupe de se réunir au corps de Cortès, et celui-ci vola comme un trait à sa rencontre. Enfin ils se joignirent à douze milles de Cempoalla: et, malgré cette réunion, toute l'armée ne consistait qu'en deux cent cinquante hommes! Cependant l'âme de son chef courageux était inébranlable, et il persévéra dans la résolution qu'il avait prise de marcher à l'ennemi.

Mais pour sa tranquillité, et pour pouvoir se rendre témoignage qu'il était innocent du sang qui allait se répandre, il envoya encore deux fois pour traiter de la paix avec Narvaez, qui s'y refusa constamment, et ne répondit à Cortès qu'en mettant sa tête à prix.

Ce dernier, pour défendre à la fois sa vie, son honneur et sa gloire, s'avança courageusement vers Cempoalla. Il n'en était plus qu'à un mille, lorsque Narvaez, regardant cette hardiesse d'un ennemi qu'il méprisait comme un affront qu'il devait aussitôt laver dans son sang, résolut de lui livrer bataille et marcha à sa rencontre; mais il tomba ce jour-là une si grande pluie, et Cortès s'était placé si avantageusement au delà d'un ruisseau débordé, que Nar-

vaez ne put l'attaquer. Ses troupes, qui n'étaient pas encore accoutumées aux fatigues de la guerre, et qui d'ailleurs auraient plus volontiers servi sous Cortès que sous lui, murmuraient si hautement qu'il se vit contraint de retourner vers le soir à Cempoalla.

L'impatient Cortès prit le parti de finir la guerre dès la nuit même, par sa propre ruine ou par celle de son ennemi, en tombant sur lui à l'improviste pendant l'obscurité d'une nuit pluvieuse, comptant, d'après l'orgueil de Narvaez et la lassitude de ses soldats, qu'il ne serait pas sur ses gardes. Il rassembla sa petite troupe, lui découvrit son dessein, et trouva, à sa grande satisfaction, qu'il n'avait pas besoin d'exciter ses soldats à une action si périlleuse. Il les partagea en trois corps, donna le commandement de l'un à Sandoval, d'un autre à Olid, et il se mit à la tête du troisième.

La nuit arriva : elle était noire et orageuse. Le ruisseau roulait avec autant de bruit qu'un torrent impétueux, et il n'y avait d'autre moyen d'arriver de l'autre côté que de le traverser. Le danger n'arrêta pas un moment des gens aussi déterminés : Cortès sauta le premier dans l'eau, et ses gens suivirent avec confiance l'exemple d'un si brave commandant. Ils arrivèrent tous heureusement à l'autre bord. Ils se mirent sur-le-champ en ordre de bataille, et marchèrent vers Cempoalla dans le plus profond silence, armés d'une épée, d'un poignard et d'une longue pique à l'indienne, dont ils devaient se servir contre la cavalerie de l'ennemi, ayant trouvé que cette arme était surtout propre à cet usage.

Ce que Cortès avait prévu arriva. Narvaez avait été si insouciant, qu'il n'avait posé que deux sentinelles : l'une fut surprise et faite prisonnière; l'autre au contraire s'enfuit, courut à la ville et donna l'alarme. Mais le croiriez-vous ? Narvaez, par un mépris insensé d'un ennemi que, pour plus d'une raison, il devait regarder comme très-dangereux, ne put croire que Cortès, avec sa poignée de monde, osât l'attaquer.

Cependant on entendit tout à coup l'effroyable cri de guerre que jetaient Cortès et ses braves compagnons, en fondant comme un orage dans la ville, qu'ils remplirent de terreur et d'effroi. Trop tard enfin Narvaez reconnut son erreur; alors il s'arma en toute diligence. Il occupait avec sa troupe un temple assez vaste, situé à peu de distance. L'ennemi y fondit si rapidement et avec tant d'acharnement, qu'on ne put tirer sur lui qu'un seul coup de canon. Sandoval, qui commandait l'avant-garde, s'empara de toute l'artillerie et poussa l'ennemi, qui combattait en désordre, jusqu'au haut de l'escalier. Là commença un combat furieux et opiniâtre. Narvaez, qui était dans le temple, animait ses soldats par son exemple et ses paroles; Sandoval continuait toujours à les pousser, Olid le secondait, et Cortès lui-même se mit hardiment à la tête des siens et leur inspira une nouvelle ardeur.

Tout à coup il vint en idée à un soldat de Cortès de jeter du feu sur le toit de roseaux qui couvrait ce vaste édifice; il fut aussitôt enflammé, et Narvaez, obligé de faire une sortie pour ne pas être brûlé, combattit à la tête des siens pour se faire un passage. Il reçut dans l'œil un si terrible coup de lance, qu'il tomba par terre sans connaissance. Sandoval se jeta sur lui; on le traîna comme mort au bas de l'escalier, on le chargea promptement de fers et on le mit en sûreté. Le parti vainqueur jeta de grands cris de joie, et celui dont le général était prisonnier était au contraire dans une si grande consternation, que sa résistance devint plus faible et son entière défaite dès lors certaine. Cortès ordonna de pointer les canons contre le temple, et cria qu'ils payeraient tous de leur vie une plus longue résistance; qu'au contraire, ceux qui se rendraient volontairement obtiendraient leur pardon. Cette déclaration, et une circonstance particulière qui arriva très à propos pour lui, engagea ce corps d'armée, trois fois plus nombreux que le sien, à mettre bas les armes et à se rendre au vainqueur.

THÉODORE. Quelle était cette circonstance?

M. HUNTER. La voici. Les troupes de Narvaez aperçu-

rent à travers les ténèbres épaisses de la nuit une quantité innombrable de petites lumières qui ressemblaient à des mèches allumées. Cela leur fit croire que Cortès allait être soutenu par un grand corps d'arquebusiers, parce que dans ce temps-là les armes à feu ne se tiraient pas, comme à présent, par le moyen d'une pierre à fusil, mais par des mèches allumées.

CONRAD. Qu'étaient donc ces lumières ?

M. HUNTER. As-tu déjà vu des vers luisants ?

CONRAD. Oui ; de petits insectes qui le soir, dans l'obscurité, ressemblent à du feu.

M. HUNTER. Précisément. Eh bien, c'étaient des vers luisants, qui, en Amérique, sont beaucoup plus gros que les nôtres, et que pour cela on pouvait fort bien prendre pour des mèches allumées.

Cortès fit traiter les prisonniers avec la plus grande humanité ; il leur fit même des présents, et laissa entièrement à leur disposition de servir sous lui ou de s'en retourner à Cuba. Touchés de cette générosité politique, ils choisirent presque tous le premier parti ; et l'heureux Cortès vit en même temps dissiper le plus grand danger dont il eût jamais été menacé et grossir son petit corps de huit cents soldats frais et bien armés, accroissement qui semblait élever au plus haut point sa puissance, déjà considérable dans cette partie du monde.

Dès que Narvaez fut revenu à lui, il faillit mourir de honte et de douleur en se voyant les pieds et les mains garrottés et au pouvoir d'un ennemi qu'il avait méprisé. Cortès désira le voir, sans être connu, pour ne pas insulter à son malheur ; mais dès qu'il entra dans sa chambre, le respect des soldats qui étaient présents le trahit, et le fier Narvaez, se tournant de son côté, lui dit : « Monsieur le capitaine, vous avez sujet de vous enorgueillir du bonheur que vous avez eu de me faire prisonnier. » Ce ton orgueilleux devait être réprimé. Cortès lui répondit : « Bonhomme, tout ce que Dieu fait est bien fait ; je vous assure cependant que je mets au rang de mes moindres actions et ma victoire et

vosre prise. » Là-dessus il le fit enchaîner et conduire à la Vera Cruz pour y être gardé.

A peine Cortès eut-il joui quelques heures de la joie d'un triomphe si prompt et si glorieux, qu'il fut exposé à de nouveaux périls, qui pendant ce temps, semblables à un orage éloigné, avaient surgi dans un autre lieu. Il arriva un exprès de Mexico avec la nouvelle affligeante que les habitants de cette ville s'étaient entièrement révoltés contre les Espagnols qu'il y avait laissés, et que ce n'était qu'avec peine qu'Alvarado se soutenait contre eux dans sa forteresse. Montézume lui-même avait envoyé un de ses gens pour prier Cortès de hâter son retour autant qu'il le pourrait et de mettre fin à ce soulèvement.

Les historiens sont loin de s'accorder sur la véritable cause de cette rupture et de ces hostilités ; je ne suis pas moi-même en état de vous le dire avec certitude ; cependant tout porte à croire que la conduite arrogante des Espagnols laissés à Mexico en fut le motif.

Quoi qu'il en soit, le danger était si imminent, que Cortès n'eut pas un moment à perdre pour arriver à temps au secours de ses compatriotes : en sorte qu'il eut lieu de s'estimer fort heureux de s'être délivré de Narvaez avant que cet incident fâcheux le rappelât à Mexico. Pour plus de sûreté, ayant formé les équipages des vaisseaux de ses propres gens, il se mit à la tête de son armée, devenue vraiment formidable, et se rendit en toute diligence, par Tlascala, à la capitale. Les fidèles Tlascalans lui offrirent leurs troupes ; mais il se contenta de deux mille hommes, en leur témoignant sa sincère reconnaissance pour leur fidélité. Il avait d'autant plus sujet de s'en applaudir, qu'il remarqua une altération sensible dans les sentiments des habitants des autres contrées qu'il fut obligé de traverser. Il ne trouva nulle part cet ancien empressement de fournir des vivres à son armée. Il en inféra que les habitants de Mexico n'étaient pas les seuls mécontents, mais que la haine contre les Espagnols et l'esprit de révolte s'étaient emparés de toute la nation.

C'est ce qui l'engagea à se tenir sur ses gardes dans sa marche ; mais son bonheur et l'apathie des Mexicains rendirent cette précaution inutile. Il n'y avait rien de plus aisé que de lui couper le chemin de Mexico, et d'en empêcher la sortie aux Espagnols qui s'y trouvaient, en rompant seulement les ponts de la digue ; mais les habitants de cette ville furent assez imprévoyants pour les laisser subsister, et Cortès les trouva tels qu'il les avait laissés, entiers et sans gardes, de sorte que rien ne l'empêcha d'entrer dans la ville avec son armée.

Mais que cette entrée était différente de celle qu'il y avait faite la première fois ! Il n'y avait maintenant personne pour le recevoir, personne qui vint au-devant de lui, personne qui jetât un seul cri de joie. Partout, au contraire, régnait un morne silence ; les rues étaient désertes, et même aucun des gens d'Alvarado ne parut, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au quartier des Espagnols. C'est là que, des deux côtés, on s'accueillit avec empressement et qu'on fit éclater la joie la plus vive. Alvarado et ses soldats étaient heureux de se voir sauvés si inopinément de la situation la plus dangereuse ; quant à Cortès et à ses compagnons, ils étaient dans l'ivresse de leur victoire et dans le contentement de leur réunion avec leurs camarades ; et il n'y eut pas jusqu'à Montézume même, qui était demeuré fidèle à sa promesse de ne pas quitter le quartier espagnol, qui ne semblât prendre une part sincère aux transports de joie de ses oppresseurs.

Cortès s'enquit de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Les Mexicains, excités par la conduite impudente et violente des Espagnols qui étaient restés, avaient pris les armes. Leur propre danger ni celui de leur prince prisonnier n'avaient pu les empêcher de hasarder courageusement assaut sur assaut contre le quartier espagnol, où Alvarado, avec sa petite troupe, put à peine résister à leurs attaques. Ils avaient brûlé les deux brigantins, tué quatre Espagnols et blessé un plus grand nombre. Les autres s'attendaient tous à leur ruine, qu'ils n'auraient effective-

ment pu éviter sans le prompt retour de leur général victorieux.

Avec les forces considérables qu'il avait amenées et le respect que les Mexicains lui portaient, Cortès aurait aisément tranquilisé les esprits irrités et apaisé la sédition, s'il n'eût subitement changé lui-même, d'une manière très-insensée, sa conduite ordinaire. En effet, enivré du bonheur étonnant qui l'avait accompagné jusqu'alors, il sembla regarder avec dédain chaque nouveau péril, et ne prit plus la peine de cacher ses véritables projets. Dès lors il traita, dit-on, Montézume lui-même avec un mépris choquant ; et son ancienne prudence parut l'avoir tellement abandonné, qu'il n'opposa à la juste indignation de toute une nation courroucée qu'orgueil et que mépris.

Voilà un exemple instructif de la légèreté et de l'aveuglement dans lesquels peuvent tomber les hommes, même les plus prudents, lorsqu'ils se laissent éblouir par la bonne fortune.

DOUZIEME ENTRETEN.

Combats et succès des Espagnols. — Lâcheté de Montézume ; sa mort. — Quetlavaca, son frère, élu empereur à sa place. — Divers combats livrés par ce prince. — Intrépidité de Cortès.

M. HUNTER. Cortès se flatta qu'il lui serait aisé de contenir par la force les Mexicains révoltés. A cet effet il envoya Ordaz, un de ses plus braves officiers, avec un corps de quatre cents hommes, partie Espagnols, partie Tlascalans, pour s'informer si le peuple était actuellement tranquille ou s'il se préparait à de nouvelles attaques.

Ordaz se mit en devoir de s'acquitter de la commission dont il était chargé, et commença à parcourir les rues de la ville ; mais il n'était pas encore allé bien loin, qu'il rencontra une troupe de Mexicains armés. Ordaz, dans le dessein d'en faire quelques-uns prisonniers pour en tirer des ren-

seignements, s'avança aussitôt sur eux ; mais ils se retirèrent de suite. Ce n'était pas par poltronnerie qu'ils le firent, mais par ordre de leur commandant, qui tâchait d'attirer dans une embuscade le capitaine espagnol avec sa troupe. Ce qu'il avait espéré arriva ; Ordaz poursuivit les fuyards jusque dans un endroit de la ville où il se vit tout à coup environné et assailli par une foule innombrable d'ennemis. Les toits mêmes des maisons étaient couverts de monde. Il tomba de tous côtés une si forte grêle de pierres, de flèches et de javelots, que l'air en fut obscurci.

Par bonheur Ordaz était homme de cœur et de tête. Quelque grand et imprévu que fût le danger, il sut ranger sa petite troupe dans la position la plus convenable aux circonstances et la forma en bataillon carré.

Il plaça aux angles de ce carré ceux qui portaient des lances et mit au centre ceux qui étaient armés d'arquebuses. Les premiers devaient recevoir avec leurs piques ceux qui les pressaient, les autres tirer sur les toits et aux fenêtres ; et dans cette position il marcha contre ses ennemis. Les Mexicains ne tardèrent pas à plier ; Ordaz se fit jour et, après un grand carnage, regagna le quartier espagnol. On perdit un Espagnol et huit Tlascalans ; Ordaz lui-même et la plupart de ses gens furent blessés.

Après cette terrible défaite des Mexicains, on espérait qu'ils n'auraient plus l'audace d'en venir à de nouvelles extrémités ; mais on se trompait : car à peine le corps victorieux fut-il rentré dans le fort, qu'on aperçut de loin l'ennemi s'avancer comme un torrent, par troupes innombrables, pour donner un assaut général. Cortès se prépara sans perdre de temps à la défense, et alors commença un combat qui n'eut peut-être jamais son pareil en fureur et en acharnement.

Les Mexicains accoururent en faisant un tel carillon de leurs tambours et de leurs cornets, et jetant des cris si effroyables, qu'on pouvait à peine distinguer le bruit du canon. Ils paraissaient tous résolus, cette fois, à vaincre ou à mourir. Quelques-uns faisaient pleuvoir une grêle

continuelle de flèches et de pierres; d'autres tâchaient, avec un mépris visible de la mort, de sauter par-dessus les murailles et de se rendre maîtres des portes. Ils montaient sur les épaules les uns des autres pour atteindre à la hauteur des murs, et lorsqu'ils étaient repoussés et qu'ils tombaient morts ou blessés, dans l'instant même d'autres prenaient leur place. On marchait, tant la fureur était grande, sur les morts et les blessés pour remplir les vides; et, malgré les terribles effets de l'artillerie et de la mousqueterie, ils continuaient l'assaut, jusqu'à ce qu'enfin, après un carnage affreux, leur superstition les contraignit à mettre fin, pour cette fois, à ce combat sanglant. La nuit vint, et après le coucher du soleil ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis de combattre, de sorte qu'avec le jour finit aussi leur acharnement, et ils se retirèrent.

Cependant la nuit ne fut pas tranquille; car, quoique les Mexicains n'osassent plus combattre, ils trouvèrent pourtant le moyen de mettre le feu au bâtiment où étaient logés les Espagnols, et il en coûta à ceux-ci une peine inouïe pour empêcher que l'incendie ne le réduisît tout à fait en cendres. Fatigués du combat de la veille et du travail de la nuit, les Espagnols furent encore obligés, dès que le jour parut, de reprendre leurs postes pour soutenir un nouvel assaut. Mais épargnez-moi et épargnez-vous à vous-mêmes le détail des nouvelles scènes sanglantes qui se succédèrent et qui furent semblables aux précédentes. Contentez-vous de savoir que la fureur de cette nation irritée ne pouvait s'apaiser, quoique chaque tentative pour emporter le fort espagnol eût été infructueuse, et que Cortès, dans plusieurs sorties, eût fait mordre la poussière à plusieurs milliers d'ennemis et eût réduit en cendres une partie de leur ville. Sans nous arrêter plus longtemps à ces détails, hâtons-nous d'arriver à un événement qui mérite toute votre pitié, et que je ne pourrai moi-même vous raconter sans attendrissement.

Cortès avait eu le même sort que la plupart de ses soldats : il avait été blessé par une flèche qui lui perça la main

gauche. Il profita de cet accident pour se retirer dans sa chambre, et réfléchir pendant quelques moments en liberté sur sa situation critique et sur les moyens de s'en tirer. Mais lorsqu'il commençait à s'en occuper, on sonna de nouveau l'alarme dans tous les coins de la forteresse, parce que les Mexicains y accouraient en foule pour l'attaquer de nouveau. Il retourna donc au combat, et il s'aperçut bientôt que sa présence n'avait jamais été si nécessaire, car l'ennemi combattait cette fois, dans tous les endroits possibles, avec encore plus de courage que les jours précédents; et il eut besoin de toute sa présence d'esprit et de toute son activité pour donner partout où il le fallait des ordres nécessaires à la défense.

Mais pendant la plus grande chaleur du combat, le malheureux Montézume prend la résolution, quelques-uns disent de son propre mouvement, d'autres à l'instigation des Espagnols, de faire une tentative pour tâcher d'arrêter le massacre en se présentant à la vue de ses sujets acharnés, revêtu de toute la pompe et de tout l'éclat sous lequel ils l'avaient autrefois respecté jusqu'à l'adoration. Il prit donc à la hâte son manteau impérial, mit sa couronne sur sa tête, et se couvrit d'une superbe parure de pierres précieuses dont il ne se servait ordinairement que dans les occasions les plus solennelles. Il sortit accompagné des principaux Mexicains qui se trouvaient auprès de sa personne. Un d'eux monta au haut du mur et annonça au peuple étonné l'arrivée de leur souverain, qui était prêt à entendre leurs griefs et à finir leur différend avec les étrangers.

Au seul nom de Montézume, les combattants s'arrêtèrent et gardèrent aussitôt un silence respectueux. Le malheureux monarque monta alors lui-même sur la muraille : tous parurent plongés dans le plus profond respect, les uns tombant à genoux, les autres se prosternant et baisant la terre. Montézume parcourait des yeux la foule pour découvrir ceux qui avaient le plus d'influence : il les appela par leur nom, et comme le silence durait toujours, il s'efforça d'abord de remercier, de la manière la plus

affable, toute l'assemblée d'avoir montré tant de dévouement pour sa personne et tant de zèle et de fidélité pour sa liberté. Cependant, continua-t-il, il devait les assurer qu'ils étaient dans l'erreur s'ils croyaient qu'il fût prisonnier; que sa demeure dans le quartier des Espagnols n'était rien moins que forcée; que lui-même s'était plu à rester chez ses hôtes, tant pour apprendre à connaître leurs mœurs et leurs usages que pour témoigner par là l'estime qu'il faisait du puissant monarque qui les avait envoyés; qu'à présent il était déterminé à les quitter; qu'en conséquence, il ordonnait à son peuple, en lui accordant un pardon général de tout ce qu'il avait fait dans de bonnes intentions, mais par erreur, de mettre bas les armes et de retourner en paix chacun chez soi.

Lorsqu'il eut fini ce discours, le silence profond dura encore quelques minutes; puis il s'éleva peu à peu un bruit sourd qui devint ensuite plus violent. Comme une vague mugissante, il se répandit dans toute l'assemblée, s'augmenta de moment en moment, et se termina enfin par un cri bruyant et séditieux. Ces révoltés se permirent même les injures les plus outrageantes contre la personne de leur prince, si révérent jusque-là, et poussèrent aussi la hardiesse jusqu'à lui crier qu'il n'était plus empereur du Mexique; qu'il était un misérable, un scélérat, un malheureux esclave de l'ennemi de leur patrie ! Montézume voulut parler de nouveau; il fit signe de la main pour se faire écouter, mais ce fut en vain; la rumeur augmenta, et, sans qu'on s'y attendît, il tomba une grêle de pierres et de flèches sur ce malheureux monarque. Les deux soldats que Cortès avait placés à ses côtés tâchèrent aussitôt de le couvrir de leurs boucliers; mais, hélas ! ce fut trop tard : la mesure des souffrances était remplie, il se sentit atteint de quelques flèches, et une pierre lancée avec violence, qu'il reçut à la tête, vint mettre fin à sa destinée. Il tomba à terre sans sentiment.

Cortès consterné fit à l'instant transporter dans sa maison le prince à demi mort pour le rappeler à la vie, s'il était

pos
de
arr
ber
rep
cra
leur

C
mai
pen
dait
pou
vair
dan
tern
plus
fin.

nier
licité
bras

T
dest
faite
vit,
lui a
coup
et l'e

T
suj
heur
à l'e
imm

F

M

jusq
buta
gran

possible, et courut ensuite, enflammé de colère, pour tirer de ses meurtriers la vengeance la plus sanglante ; mais il arriva trop tard. A peine les Mexicains eurent-ils vu tomber leur empereur, que, saisis d'étonnement, d'effroi et de repentir, ils se dispersèrent aussitôt, comme s'ils eussent craint que la foudre ne tombât sur eux pour les punir de leur crime.

Cependant l'infortuné Montézume était revenu à lui ; mais son état n'en était que plus digne de compassion. La pensée d'avoir été maltraité par ses propres sujets le rendait presque furieux ; on était obligé de lui tenir les mains pour l'empêcher d'attenter à ses jours. Cortès tâchait en vain de le tranquilliser ; il refusait toute consolation, et, dans sa colère, il arracha l'appareil de ses blessures pour terminer ses jours. Ces violentes agitations et le refus le plus opiniâtre de prendre aucune nourriture hâtèrent sa fin. Il mourut en maudissant ses sujets, et jusqu'à son dernier moment il témoigna le plus grand mépris pour les sollicitations pressantes que lui faisaient les Espagnols d'embrasser la religion chrétienne.

Telle fut la fin tragique d'un prince qui semble avoir été destiné à servir d'exemple de l'inconstance de la fortune. Du faite des grandeurs, idolâtré d'une nation nombreuse, il se vit, par l'arrivée de quelques étrangers dont l'existence ne lui avait pas même été connue auparavant, tomber tout d'un coup si bas, qu'il devint le jouet d'une poignée d'aventuriers et l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets.

Tant que Montézume fut malade de ses blessures, ses sujets restèrent tout à fait tranquilles ; mais à peine ce malheureux prince eut-il fermé les yeux, qu'ils procédèrent à l'élection d'un nouveau souverain pour recommencer immédiatement après les hostilités contre les Espagnols.

FERDINAND. Qui choisirent-ils pour leur nouvel empereur ?

M. HUNTER. Un frère de Montézume, nommé Quetlavaca, jusqu'alors cacique d'Istapalapa. Ce nouvel empereur débuta par une entreprise qui mit les Espagnols dans le plus grand danger : il fit garnir de l'élite de ses gens les toits et

la tour du grand temple, qui touchait au quartier espagnol, et y fit porter une très-grande quantité de pierres et de poutres pour pouvoir les lancer de là dans la cour intérieure de leur quartier. Cortès sentit la nécessité de déloger sur-le-champ l'ennemi de cette position. Il confia cette entreprise à Escobar, un de ses plus braves officiers, et lui se chargea de chasser les Mexicains de la ville et d'opérer ensuite une utile diversion.

Arrivé au pied de l'escalier du temple, Escobar n'y rencontra pas d'abord une grande résistance; mais, continuant à monter et parvenu au milieu, il se vit tout à coup assailli d'une multitude d'ennemis, qui, du haut d'une galerie, firent pleuvoir sur lui et sa troupe une si grande quantité de flèches, de pierres et de poutres, qu'il ne put y résister, malgré toute sa bravoure et celle de ses gens. Jusqu'à trois fois il fit des efforts inouïs pour vaincre ces obstacles, mais il fut chaque fois repoussé par des forces insurmontables.

Lorsque Cortès, qui n'était pas resté oisif pendant ce temps-là, en fut informé, il sauta de cheval sans hésiter, se fit attacher au bras droit son bouclier qu'il ne pouvait porter du bras gauche, auquel il avait reçu une blessure, et courut l'épée à la main à l'escalier du temple. Ses guerriers, accoutumés à vaincre, le suivirent. A la tête de ses soldats les plus déterminés, il parvint, en courant, à la galerie, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, et gagna ensuite la plate-forme du temple, où tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les Mexicains se trouvait assemblé, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Ce fut alors que se donna le combat le plus meurtrier qu'il soit possible d'imaginer; les armes étaient la massue et l'épée: chacun tâchait de vendre sa vie le plus chèrement possible; les Mexicains se faisaient hacher et ne se rendaient pas; plusieurs d'entre eux se précipitèrent volontairement du haut du temple, pour ne pas survivre à leur liberté, et tous combattirent avec un courage dont il n'y avait pas eu d'exemple jusqu'alors dans le nouveau monde. Deux jeunes nobles américains se distinguèrent surtout

par u
parmi

Ces
sacrifi
tion,
pliant
peine
nant le
pitèren
poids
qui éta
et s'y
bèrent
toute s
d'âme
sauvag

Pend
ceux de
nemi d
tion. D
Cortès,
sa vie,

Il ren
che, il v
renvers
son cou
cheval,
d'ennen
faire jou
reuse; n
inébran
un chen
rageuse
et il eut
intimes

Andre
fut pris

par une action qui mérite de trouver une place distinguée parmi les exploits les plus héroïques.

Ces deux héros avaient pris la généreuse résolution de se sacrifier pour la délivrance de leur patrie. Dans cette intention, ils s'approchèrent dans une posture humble et suppliante de Cortès, comme s'ils voulaient se rendre; mais à peine en furent-ils assez près qu'ils le saisirent; puis, prenant leur élan et le tenant fortement au corps, ils se précipitèrent en bas de la galerie, dans l'espérance que leur poids l'entraînerait et le ferait périr avec eux; mais Cortès, qui était vigoureux et agile, s'attacha aussitôt à la galerie, et s'y retint si fortement que les deux jeunes héros tombèrent seuls. On dit que cette action courageuse leur attira toute son admiration; elle partait en effet d'une grandeur d'âme qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un peuple à moitié sauvage, et sous un gouvernement despotique.

Pendant que Cortès remportait cette victoire difficile, ceux de ses gens qui en étaient venus aux mains avec l'ennemi dans les rues de la ville n'eurent pas moins d'occupation. Dès qu'on se fut entièrement rendu maître du temple, Cortès, songeant moins que personne à la conservation de sa vie, courut aussi de ce côté.

Il remonta à cheval, et la bride attachée à son bras gauche, il vola la lance en arrêt dans le plus épais des ennemis, renversant tout ce qui se présentait à lui. Malheureusement son courage l'avait emporté trop loin, et, retournant son cheval, il vit entre lui et les siens une si grande multitude d'ennemis, qu'il regarda lui-même comme impossible de se faire jour au travers. Sa situation était en effet bien dangereuse; mais sa promptitude à choisir un parti et son courage inébranlable le tirèrent encore du péril. Il aperçut de côté un chemin où il y avait moins d'ennemis; il s'y élança courageusement pour revenir de là par un détour vers les siens, et il eut en même temps le bonheur de sauver un de ses plus intimes amis.

André Duero avait eu le malheur de tomber de cheval; il fut pris, et les Mexicains le conduisaient dans un de leurs

temples pour le sacrifier sur-le-champ à leurs idoles. Cortès ne balançâ pas un moment, et sans se laisser effrayer par le nombre, il se précipita au milieu d'eux pour le délivrer; il mit en fuite ceux qui le tenaient, et dès que Duero eut les mains libres, il abattit lui-même d'un poignard qu'on lui avait follement laissé ceux qui tenaient son cheval, sauta promptement dessus, et alors les deux amis combattirent si vigoureusement qu'ils rejoignirent enfin les leurs. Cortès a toujours regardé dans la suite cette action comme la plus heureuse de sa vie.

Cependant, l'ennemi pliant de tous les côtés, Cortès fit sonner la retraite pour épargner le sang et donner à ses troupes le temps de se reposer des peines d'une journée si fatigante. On se retira donc dans le fort, et nos héros firent panser leurs blessures.

TREIZIÈME ENTRETEN.

Combat terrible. — Défaite des Espagnols. — Retraite de Cortès. — Un nouveau combat a lieu près d'Orumba. — Cortès, par une heureuse inspiration, sauve son armée d'une ruine inévitable. — Des renforts inespérés donnent à Cortès les moyens de reprendre son projet de conquête. — Guatimozin, proclamé empereur du Mexique après la mort de son prédécesseur Quetlavaca.

M. HUNTER. Le lendemain, les deux partis demeurèrent dans l'inaction. Cortès s'occupa des préparatifs de son départ, et les Mexicains parurent avoir renoncé à toutes hostilités. Mais cet esprit de paix n'était rien moins que sincère : ils étaient, au contraire, plus résolus que jamais d'exterminer entièrement les Espagnols : ce n'était que sur la manière de mettre ce projet à exécution qu'ils avaient adopté un nouveau plan mûrement réfléchi. Ils ne s'occupèrent donc plus qu'à leur couper la retraite par la rupture des ponts et à les exterminer par la famine.

Mais Cortès, accoutumé à prévoir tous les événements et à s'y préparer, n'oublia pas de prendre ses mesures contre ces nouveaux projets. Il fit construire à la hâte un pont volant, qui dans la retraite projetée pourrait être posé sur les ouvertures de la digue, et aussitôt qu'il fut fini, il ordonna qu'on se tint prêt à marcher la nuit suivante. Il espérait que les ténèbres l'aideraient à s'évader sans être aperçu, ou que la superstition de l'ennemi l'empêcherait de l'inquiéter dans sa retraite.

Dès que la nuit parut, il partagea toute son armée en trois colonnes. Il nomma Sandoval commandant de la première, qui formait l'avant-garde; il voulut commander lui-même celle du milieu, comme le centre de l'armée, et il mit à la tête de la troisième ou de l'arrière-garde Vélasquez de Léon, proche parent du gouverneur de Cuba. Mais, avant de se mettre en marche, Cortès tâcha de les convaincre tous de la nécessité d'abandonner les trésors qu'ils avaient amassés, pour être plus légers et plus propres au combat. Quelques-uns se trouvèrent disposés à suivre son conseil; d'autres en murmurèrent si haut, qu'il se vit obligé de se borner à demander qu'on n'emportât que ce qui embarrasserait le moins. Les plus sages se conformèrent à ses désirs; les plus avides, au contraire, les méprisèrent et se chargèrent d'un fardeau qui entraîna bientôt leur perte.

Il était minuit lorsque l'armée se mit en mouvement. On évita avec grand soin de faire le moindre bruit; et la pluie qui tombait semblait favoriser la fuite. On parvint effectivement sans opposition jusqu'à la digue qui conduisait à Tacuba, que l'on pouvait présumer n'avoir pas été rompue, parce qu'elle conduisait d'un côté opposé au chemin par lequel les Espagnols étaient venus à Mexico.

Mais lorsqu'on se fut avancé sur cette digue jusqu'à la place du premier pont, on vit qu'elle avait été coupée. A l'aide du pont volant qu'avait imaginé la prévoyance du général, la plus grande partie de l'armée arriva heureusement de l'autre côté de cette ouverture, et marcha aussitôt à une autre. Mais, avant qu'on y fût arrivé, un cri de guerre subit

et effroyable annonça de tous côtés la destruction et la mort. Le lac fut en un moment couvert de bateaux, et l'on commença par une grêle terrible de flèches et de pierres le combat le plus épouvantable dont ait jamais parlé l'histoire, tant à cause du lieu qu'à cause des ténèbres et des efforts des combattants.

Les Mexicains avaient épié dans le plus grand silence chaque mouvement de leur ennemi, et avaient fait leurs préparatifs avec tant de secret et de prudence que les Espagnols ne s'en aperçurent que dans cet affreux moment, où ils se virent tout d'un coup assaillis par toutes les forces d'une nation irritée jusqu'à la fureur.

Au milieu d'une digue étroite, entre la première et la seconde ouverture, le pont qui les avait conduits au delà de la première devait être retiré et porté à la seconde; mais le poids de l'artillerie l'avait tellement comprimé entre les pierres qu'on ne pouvait le dégager. Pendant que les Espagnols faisaient inutilement les plus grands efforts pour en venir à bout, ils furent entourés: toute retraite semblait impossible. Les Mexicains combattaient avec fureur, les Espagnols les repoussaient avec courage; mais bientôt accablés par le nombre, ne pouvant tirer aucun avantage de leurs connaissances dans l'art militaire, épuisés de fatigue, ils furent contraints de céder. Le désordre devint général. Fantassins et cavaliers, amis et ennemis, étaient confusément les uns sur les autres, frappant aveuglément sans pouvoir distinguer dans l'épaisseur des ténèbres si c'était un ennemi ou un ami.

Au milieu de cette effroyable boucherie, Cortès rassembla environ cent hommes avec lesquels il tâcha de se faire jour jusqu'à la seconde et bientôt après jusqu'à la troisième ouverture de la digue. On jeta dans les ouvertures les corps de ceux qui avaient été tués, et en marchant dessus on atteignit enfin heureusement la terre ferme. Mais son cœur généreux dédaigna son propre salut tant qu'il vit encore en danger la plus grande partie des siens. Il rangea donc promptement le peu d'hommes qui étaient échappés avec

lui, et
encore
nouve
pressa
vinren
bientôt
tombé
au tem
efforts
de per
tenir le
la plus
imposs
de son
autres

L'au
Plus de
calans
uns de
presque
sures.
tous le
sèrent
chargés
taient
battre
fait dor

Le p
n'osèr
armes.
était T
qu'ils
mer du
devait
gnols
ments
dant p

lui, choisit le petit nombre d'entre eux qui n'étaient pas encore blessés, et se hâta de retourner pour partager de nouveaux périls avec ceux de ses compagnons que l'ennemi pressait. Une partie d'entre eux, qui s'était aussi fait jour, vinrent à sa rencontre ; mais la joie qu'il ressentit alors fut bientôt empoisonnée par les cris lugubres de ceux qui, tombés vifs entre les mains des Mexicains, étaient trainés au temple pour y être sacrifiés aux idoles. Il fit les derniers efforts pour les sauver, mais sans succès : il était impossible de percer jusqu'à eux, et il fallait qu'il se contentât de soutenir le faible reste de ceux qui s'étaient sauvés, et qui pour la plupart étaient si maltraités et si fatigués qu'il leur était impossible de renouveler le combat. La plus grande partie de son armée était détruite ; les uns avaient été tués, les autres avaient péri dans les eaux.

L'aurore parut, et vint éclairer cet horrible massacre. Plus de la moitié des Espagnols et plus de deux mille Tlascalans avaient péri. Vélasquez de Léon même et quelques-uns des plus braves capitaines étaient de ce nombre, et presque tous ceux qui restaient étaient couverts de blessures. L'artillerie, les munitions, les bagages et presque tous les trésors amassés furent perdus. Ces trésors causèrent la perte de ceux qui s'en étaient si imprudemment chargés, parce que, sous le poids du fardeau dont ils s'étaient embarrassés par avarice, ils ne pouvaient ni combattre ni s'enfuir. Le souvenir de cette affreuse défaite lui a fait donner le nom de *nuît de la désolation*.

Le premier quartier des Espagnols fut à Tamba ; mais ils n'osèrent pas s'y arrêter, parce que tout le pays était en armes. Le seul endroit qui leur présentât un asile assuré était Tlascala ; mais, pour gagner cette ville amie, il fallait qu'ils côtoyassent toute la partie septentrionale de la grande mer du Mexique. Cette marche demandait plusieurs jours et devait se faire à travers des contrées inconnues. Les Espagnols ne devaient pas s'attendre à trouver les rafraîchissements dont ils avaient si grand besoin. Il n'y avait cependant pas d'autre parti à prendre ; il fallait renoncer à toute

espérance de salut, ou se mettre incessamment en marche. On partit donc.

Qui pourrait décrire les différents malheurs, les périls sans cesse renaissants auxquels furent exposés dans leur retraite ces malheureux guerriers affaiblis par le combat, par la faim et leurs blessures? Environnés d'ennemis triomphants qui les harcelaient sans cesse, ils étaient obligés de prendre leur route à travers des pays déserts non frayés, qui ne fournissaient à leur subsistance que des graines sauvages, des racines et des tiges vertes de blé d'Inde. Souvent ils étaient près de succomber; mais l'exemple de leur brave commandant leur inspirait une nouvelle ardeur et une nouvelle fermeté. Avec la sérénité la plus admirable, cet homme extraordinaire supportait tous ces maux, se trouvait le premier à tous les dangers, et profitait le dernier des faibles soulagements qu'ils pouvaient rencontrer. Il conservait la plus grande présence d'esprit, et était inépuisable en ressources.

Il y avait déjà cinq jours que durait cette marche excessivement pénible, et on n'était pas encore au bout de tant de fatigues. Marine, qui était du nombre des fuyards, avait souvent entendu les Mexicains s'écrier dans leurs fréquentes attaques : «Marchez, brigands, marchez où la récompense de vos crimes vous attend ! » On ne savait ce qu'ils voulaient dire. Ce ne fut que le sixième jour, près d'Orumba, qu'on reconnut ce que cela signifiait. Quand on fut parvenu sur une hauteur peu éloignée de ce lieu, on aperçut avec surprise dans l'éloignement toute la plaine couverte d'une quantité innombrable de guerriers, à la vue desquels tous, même les plus courageux, à l'exception du seul Cortès, doutèrent de la possibilité de leur salut. Lui, que rien ne pouvait ébranler, conserva encore cette fois-ci toute sa fermeté. Il représenta en peu de mots à ses soldats, avec cet accent qui inspire le courage, qu'il fallait vaincre ou mourir; il rangea ensuite sa petite troupe avec son sang-froid ordinaire et la mena sur-le-champ à l'ennemi.

Ainsi que le blé tombe sous la faux du moissonneur,

ainsi
Rien
dace
milie
épuis
mêm
en g
il ne
qua d
tait l
les M
était
comp
il se p
des d
mexic
bas de
dard.
baissé
des M
leurs a
C'es
gnols
nemi
poir d
comme
Le l
lans, s
dans le
de pen
heur :
que s'i
Nos
ce peu
except
rétabli
vait de

ainsi tombait l'ennemi en foule sous l'épée de nos héros. Rien ne pouvait leur résister. Ils pénétrèrent avec une audace étonnante jusqu'au centre de l'armée ennemie, au milieu des morts et des mourants. Mais ils se sentirent enfin épuisés : les bras leur tombaient de fatigue ; et comme en même temps les ennemis fondaient sur eux de toutes parts en grand nombre, leur perte était inévitable, si tout à coup il ne fût venu à leur chef une idée qui les sauva. Il remarqua de loin le commandant de l'armée mexicaine qui portait l'étendard de l'empire. Il se souvint d'avoir ouï dire que les Mexicains croyaient tout perdu dès que cet étendard était enlevé, et dans le moment même il prit son parti. Accompagné de quelques-uns de ses braves officiers à cheval, il se précipite au centre de la troupe qui composait la garde des drapeaux, et d'un coup de lance il étend le général mexicain sur la poussière. Aussitôt un de sa suite saute à bas de son cheval, achève de le tuer et se saisit de l'étendard. Dans cet instant même tous les autres drapeaux furent baissés, le trouble et l'effroi se répandirent dans l'armée des Mexicains, et on les vit tous, avec étonnement, jeter leurs armes et prendre la fuite.

C'est ainsi qu'une heureuse inspiration sauva les Espagnols et leur donna la victoire. Le butin fut immense : l'ennemi s'était couvert de ses plus riches parures, dans l'espoir de relever encore l'éclat d'un triomphe qu'il regardait comme certain.

Le lendemain, Cortès arriva sur le territoire des Tlascalans, ses alliés. Il craignait de trouver quelque changement dans leurs dispositions ; mais ce peuple généreux était loin de penser à manquer de foi à ses amis à cause de leur malheur : il les reçut au contraire avec autant d'empressement que s'ils n'avaient éprouvé aucun échec.

Nos guerriers se reposèrent de toutes leurs peines chez ce peuple fidèle et prirent soin de leurs blessures. Tous, excepté Cortès, purent à loisir ne s'occuper que de leur rétablissement : quant à lui, son esprit, toujours actif, couvait de nouveaux projets pour l'avenir ; et il eut bientôt la

joie d'apprendre que la fortune ne s'était pas encore lassée de le favoriser. Elle lui amena un renfort de la manière la plus inattendue, et dans le moment où il en avait un si grand besoin. Le gouverneur de Cuba, Vélasquez, avait si peu imaginé que Narvaez, avec les forces qu'il lui avait confiées, pût être vaincu, que, sans en attendre des nouvelles, il lui expédia encore deux vaisseaux chargés de toutes sortes de munitions de guerre, avec de nouvelles instructions. Ils cinglèrent droit à la Vera Cruz, où l'officier qui y commandait sut adroitement les attirer dans le port; alors il s'en empara sans peine, et les équipages se laissèrent aisément persuader de servir sous Cortès.

Peu de temps après parurent sur la même côte trois autres vaisseaux et même d'une grandeur considérable. Ceux-ci faisaient partie d'une escadre que le gouverneur de la Jamaïque avait équipée pour aller à de nouvelles découvertes; mais les chefs de l'entreprise ayant malheureusement dirigé leurs courses vers les provinces septentrionales de l'empire du Mexique, dont les habitants étaient aussi pauvres que belliqueux, ils y furent très-mal reçus; et après une longue suite de malheurs, ils s'estimèrent heureux d'atteindre le port de la Vera Cruz. Ceux-ci consentirent également à servir sous Cortès, qui obtint par là un double renfort, suffisant pour remplacer les pertes qu'il avait faites.

Il se sentit alors en état de reprendre son grand et ancien projet, la conquête de tout l'empire du Mexique. Les fidèles Tlascalans et d'autres peuplades indiennes qui étaient aussi ses alliés, en lui donnant un corps de troupes de dix mille hommes, le mirent en état de tenter cette entreprise.

THÉOPHILE. Maintenant qu'il a une si grande armée, il n'y a plus de mérite à vaincre les Mexicains!

M. HUNTER. Ne dis pas cela; car tu vas apprendre que les Mexicains sont devenus des hommes tout autres qu'ils étaient auparavant, parce qu'ils ont un empereur à qui il ne manque ni génie ni courage.

THÉOPHILE.
n'y a
M.
lui-même
Il n'avait
avait
cupait
de son
ladie a
comme
parmi
première
zume,
FRÉDÉRIC.
M. HUNTER.
tinua
prédéc
nouveau
tité pro
pire et
de son
Cortès
les diffi
accoutu
plus ins
courage

THÉODORE. Est-ce encore le même qu'ils avaient élu il n'y a pas longtemps ?

M. HUNTER. Non ; ce brave homme qui avait commandé lui-même les Mexicains, la *nuît de la désolation*, n'était plus. Il n'avait pas trouvé la mort sur le champ de bataille. Il avait eu le bonheur de voir sa capitale délivrée, et il s'occupait des moyens d'éloigner entièrement les oppresseurs de son peuple, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, maladie absolument inconnue en Amérique jusqu'alors, et qui commença dans ce temps à faire les plus cruels ravages parmi les habitants de ce pays. Quetlavaca fut une de ses premières victimes. Après lui, un proche parent de Montézume, nommé Guatimozin, fut proclamé empereur.

FRÉDÉRIC. Était-ce aussi un homme courageux ?

M. HUNTER. Très-courageux, et de plus très-sensé. Il continua vigoureusement les plans de défense formés par son prédécesseur ; et dès qu'il apprit que son ennemi faisait de nouveaux préparatifs, il fit venir dans la capitale une quantité prodigieuse de guerriers de toutes les provinces de l'empire et annonça la résolution de s'ensevelir sous les ruines de son trône.

Cortès, informé de tous ces préparatifs, ne vit que trop les difficultés et les périls qu'il avait à vaincre ; mais il était accoutumé depuis longtemps à opposer aux obstacles les plus insurmontables et aux dangers les plus évidents un courage que rien ne pouvait effrayer.

QUATORZIÈME ENTRETEN.

Perfidie du cacique de Tezcuco, déjouée par la prudence des Espagnols.

— Cortès le dépose, met à sa place un jeune Mexicain, et se donne ainsi un allié. — Préparatifs pour la prise de Mexico. — Conspiration tramée contre le général espagnol. — Sa prudence envers les conjurés. — Mort de Xicotencatl, général tlascalan. — Orgueil d'un jeune Tlascalan, nommé Chechemical. — Les hostilités reprennent.

M. HUNTER. Cortès savait que dans une guerre d'invasion la rapidité des marches est un des éléments de succès ; il ne perdit pas un moment et se mit en route avec son armée. Comme il approchait de la ville de Tezcuco, il rencontra quelques ambassadeurs avec des symboles de paix, qui l'invitèrent de la manière la plus pressante, au nom du cacique, à venir passer la nuit dans cette ville, où l'on s'occuperait de lui procurer, à lui et à ses gens, toutes sortes de commodités. On joignit à cette invitation la prière de faire camper hors de la ville les Indiens auxiliaires.

On avait des raisons de révoquer en doute la sincérité des sentiments de ce cacique : en conséquence il fut résolu de se rendre à son invitation, mais en même temps d'employer toutes les précautions possibles et de différer jusqu'au lendemain l'entrée dans la ville. Cet heureux retard sauva la vie des Espagnols et de leur chef : car le lendemain, lorsqu'ils firent leur entrée, on trouva toute la ville déserte ; et ce ne fut que longtemps après que Cortès eut fait occuper les places et rangé le reste de ses troupes en ordre de bataille dans la plus grande, que quelques naturels se hasardèrent à paraître, quoiqu'en tremblant. On apprit d'eux que le cacique avait fait tous les préparatifs pour faire périr les Espagnols la nuit précédente, mais que le retard de ceux-ci et la crainte que son dessein ne fût découvert l'avaient engagé à renoncer à son projet et à prendre la fuite.

Co
le dé
habit
C'éta
noble
l'assu
nouve
comp
de se
créati
naissa
Cortè
ville d
prépa
FER
vait-il
M.
desho
qu'on
voulo
Mexica
défens
la dig
avaien
cher l'
Guatin
et de t
grande
fiance
barque
côtés d
Cort
de cet
une flo
dispers
où dev
toute s

Cortès se contenta de punir le cacique de sa perfidie, en le déposant et en en mettant un autre à sa place, que les habitants eux-mêmes lui présentèrent comme le plus digne. C'était un jeune homme dont la figure était si agréable et si noble que Cortès, à la première vue, ne put s'empêcher de l'assurer de son amitié. D'ailleurs cette nomination d'un nouveau cacique lui procura le grand avantage de pouvoir compter les habitants de cette ville considérable au nombre de ses amis et de ses alliés, parce que ce gouverneur de sa création devait toujours être de son parti, autant par reconnaissance que pour son propre intérêt. C'est pour cela que Cortès résolut aussi de faire son quartier principal de cette ville qui lui était dévouée, jusqu'à ce qu'il eût fini tous les préparatifs nécessaires pour la conquête du Mexique.

FERDINAND. Qu'avait-il besoin de préparatifs? Ne pouvait-il donc pas y aller directement et sans s'arrêter?

M. HUNTER. Pour en revenir bientôt après avec honte et déshonneur? Non. Cortès est brave à la vérité, et aussi brave qu'on peut l'être, mais en même temps trop prudent pour vouloir, par une aveugle témérité, tenter l'impossible. Les Mexicains se trouvaient maintenant en trop bon état de défense : ils avaient prudemment rompu tous les ponts de la digue, et dans les intervalles qu'ils y avaient laissés, ils avaient établi de forts bastions et des parapets pour empêcher l'ennemi de faire usage de ses ponts volants. Le sage Guatimozin avait de plus armé ses nombreux soldats d'arcs et de très-longues piques pour pouvoir se défendre à une grande distance; mais ce qui leur donnait le plus de confiance, c'était une quantité innombrable de canots ou de barques, d'où ils pouvaient inquiéter les Espagnols des deux côtés des digues étroites, s'ils tentaient d'y passer.

Cortès comprit qu'il ne devait pas songer à la conquête de cette ville, à présent véritablement forte, avant d'avoir une flotte de petits vaisseaux de guerre avec lesquels il pût disperser les canots et soutenir l'attaque des digues. Mais où devait-il prendre cette flotte? La faire construire? Dans toute son armée il ne se trouvait alors que deux ou trois

charpentiers ; et encore le bois de construction devait-il être coupé dans les forêts de Tlascala, et tout son corps d'Espagnols n'aurait pas suffi pour le transporter de là à Tezcuco. Cependant les difficultés ne faisant qu'enflammer son courage, il sut prendre son parti : il donna à ses charpentiers un grand nombre de Tlascalans pour leur servir de manœuvres ; et pendant qu'ils préparaient les matériaux nécessaires, Cortès, de son côté, tâcha de se rendre maître de tous les environs de Mexico, pour couper tous les vivres à cette malheureuse ville. Il soumit par force quelques villes du voisinage ; d'autres se laissèrent engager à faire alliance avec lui. Guatimozin vit avec inquiétude et chagrin cette défection de ses perfides vassaux ; il tâcha, mais en vain, de s'y opposer. Cependant son grand cœur n'en conserva pas moins la ferme résolution de défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang la capitale de son empire.

A cette époque, Cortès était, sans le savoir, menacé d'un péril qui devait à la fois mettre une fin terrible à toute son entreprise et à sa vie même. Déjà le complot était sur le point d'être mis à exécution ; encore vingt-quatre heures, et c'était fait de Cortès.

Les soldats de Narvaez, comme vous l'avez entendu, s'étaient à la vérité rangés sous les drapeaux de Cortès ; mais ils ne l'avaient fait que dans l'espérance qu'il les mettrait en peu de temps, et sans grands dangers, en possession d'immenses trésors. Le renversement de toutes ces espérances, et les périls qu'ils voyaient dans un assaut contre Mexico, leur causaient un grand mécontentement contre leur général et un repentir amer de la résolution qu'ils avaient prise de le suivre. Villefagna, simple soldat, mais entreprenant et rusé, et partisan secret de Velasco, profita du mécontentement général de ses camarades, pour former un projet qui ne tendait à rien moins qu'à massacrer le général et ses principaux officiers, et à choisir ensuite un nouveau commandant qui les reconduisit à Cuba.

Voici quel était le plan des conjurés. Ils voulaient, lorsque Cortès serait à table avec ses principaux officiers, lui

faire
pag
nou
ver
subi
desti
To
lend
nom
avec
amis
plice
d'un
taine
Co
sion
de q
quar
leme
pense
son s
çonna
ment
Cort
d'effr
liste
incon
comm
form
où on
Le
qui s
telle
était
puni
que,
vait

faire remettre un paquet de lettres supposées venir d'Espagne par la Vera Cruz : alors, sous prétexte d'entendre des nouvelles de leur pays, ils devaient accourir, et dès qu'ils verraient le général occupé à l'ouverture du paquet, se jeter subitement sur lui et le tuer avec tous les autres officiers destinés à être leurs victimes.

Tout était disposé pour l'exécution de ce complot : le lendemain était le jour marqué ; et les conjurés, dont le nombre était considérable, avaient fait leurs préparatifs avec tant de précautions et de secret, que ni Cortès ni ses amis n'en purent avoir le moindre soupçon. Mais un complice, un des premiers compagnons du général, fut pris d'un remords subit et alla tout révéler à l'audacieux capitaine.

Cortès fut étonné ; mais il prit son parti dans cette occasion avec autant de célérité que de courage. Accompagné de quelques-uns de ses officiers, il se rendit aussitôt au quartier de Villefagna. Sa présence inattendue troubla tellement le meurtrier, qu'il ne put nier son indigne dessein, ni penser à sa défense. On l'arrêta ; Cortès lui-même arracha de son sein un papier qu'il tâchait de cacher ; et comme il soupçonnait qu'il concernait la conspiration, il se retira un moment à l'écart. C'était une liste des conjurés, dans laquelle Cortès trouva des noms qui le remplirent d'étonnement et d'effroi ; mais sa prudence lui ordonnait de supprimer cette liste, et d'agir comme si tous les conjurés lui étaient inconnus. Il se borna donc à punir le chef du complot ; et, comme l'aveu de son crime rendait inutile une ample information, il le fit pendre la même nuit devant la maison où on l'avait renfermé.

Le lendemain matin, il rassembla toute sa troupe. Ceux qui se sentaient coupables étaient dans une agitation mortelle. Cortès s'avança au milieu d'eux avec ce calme qui lui était ordinaire. Il leur raconta la perfidie de Villefagna, et la punition qu'il en avait tirée ; mais il ajouta en même temps que, malgré toutes les peines qu'on s'était données, on n'avait pu découvrir aucun des complices, parce que le crimi-

nel avait gardé le silence même à la torture. Il assura que, quant à lui, ce secret lui était très-agréable, parce qu'il lui aurait été fort douloureux d'être obligé de livrer entre les mains de la justice quelques autres de ses compagnons; et il termina son discours en les priant de lui dire en quoi il avait eu le malheur de s'attirer le mécontentement de ses camarades, afin qu'il pût sur-le-champ réparer sa faute.

A ces mots, les coupables commencèrent à respirer, et la joie de n'être pas découverts leur fit prendre la ferme résolution de montrer à leur général, à l'avenir et dans toute occasion, la plus grande fidélité. C'est ainsi que Cortès, en modérant sagement sa colère, sauva une grande partie de ses troupes, et s'acquitta en même temps autant de fidèles soldats qu'il y avait eu auparavant de traîtres parmi eux.

Il savait ce qu'il avait à craindre de l'oisiveté; aussi s'empressa-t-il de donner aux esprits les plus turbulents, qu'il avait appris à connaître, une occupation qui ne leur laissât point le temps de songer à des machinations nouvelles. Il en trouva bientôt l'occasion. On vint lui annoncer que les matériaux pour treize brigantins étaient prêts, et qu'il ne s'agissait plus que de les transporter du territoire de Tlascala à Tezcuco. Le transport ne pouvait se faire que par les Indiens; et il fallait, à cause des Mexicains qui battaient la campagne, les faire accompagner d'une forte escorte de gens de guerre. On y destina les criminels repentants; et Sandoval, cet officier vigilant, fidèle et courageux, en qui Cortès pouvait mettre toute sa confiance, fut chargé de les commander.

Cette marche fut une des plus singulières et des plus pénibles qui aient jamais été faites. Huit mille Tamènes, chargés de poutres, de mâts, de cordes, de voiles et de ferrailles, étaient au centre; l'avant-garde, l'arrière-garde et le soutien des flancs étaient composés d'un corps de quinze mille Tlascalans, parmi lesquels on avait réparti quelques soldats espagnols pour les tenir en ordre et les accoutumer à une marche régulière. Toute cette troupe couvrait l'espace de plus d'une lieue. Sandoval lui-même

se m

Check

TH

que n

M.

rier s

avait-

il que

par l'

Tlasc

ne lui

lui-mé

généra

mais d

le san

respec

le ren

Mexic

Cett

esprit

l'entre

patriot

qui fit

une an

les lois

rigueur

drait à

usant

prêt à

griefs.

ayant

jusqu'

Le j

un ho

comm

ambiti

demen

se mit à leur tête; il confia à un jeune Tlascalan, nommé *Chechimal*, le commandement de l'arrière-garde.

THÉODORE. Où était donc Xicotencatl? il y a longtemps que nous n'avons entendu parler de lui.

M. HUNTER. Xicotencatl n'était plus. Ce jeune et fier guerrier s'indignait d'être soumis à un étranger. Peut-être aussi avait-il plus de prévoyance que ses compatriotes, et pensait-il que l'alliance de sa nation avec les Espagnols finirait par l'esclavage. Lorsque Cortès se vit forcé de retourner à Tlascala, il hasarda une sédition contre lui; mais son dessein ne lui réussit pas : ses compatriotes l'arrêtèrent; son père lui-même prononça sa sentence de mort, et le livra au général espagnol pour faire exécuter ce jugement rigoureux; mais ce dernier, trop humain cette fois pour consentir que le sang d'un jeune patriote ardent, le fils d'un ancien et respectable ami, fût versé à son occasion, lui pardonna, le rendit à la liberté et le prit avec lui dans sa marche sur Mexico.

Cette généreuse indulgence même ne put faire plier son esprit orgueilleux : il continua de blâmer, en toute occasion, l'entreprise des Espagnols et d'exciter contre eux ses compatriotes. On l'accusa au conseil suprême des Tlascalans, qui fit dire à Cortès que celui qui tâchait de faire révolter une armée contre son chef méritait la peine de mort, selon les lois du pays; qu'il dépendait donc de lui d'user de toute rigueur envers le rebelle Xicotencatl, et que quand il reviendrait à Tlascala, on ne l'y traiterait pas autrement. Cortès, usant encore une fois de douceur, le fit avertir qu'il était prêt à lui rendre justice et qu'il vint exposer lui-même ses griefs. Le jeune homme ne voulut rien entendre, et Cortès ayant envoyé la garde pour l'amener de force, il se défendit jusqu'à ce qu'il tombât frappé de plusieurs coups.

Le jeune *Chechimal*, dont je vous parlais, était presque un homme de cette même trempe : téméraire et emporté comme Xicotencatl, et tout aussi orgueilleux que lui. Son ambition souffrait que Sandoval lui eût donné le commandement de l'arrière-garde. Un général comme lui, disait-il,

devait toujours être à la tête pour animer l'armée entière par son exemple. Il ne prétendait pas seulement être le premier à l'assaut de Mexico, mais il voulait l'être encore dans toutes les moindres occasions. On lui représenta en vain que le poste qu'on lui avait confié était un des plus importants, parce qu'une attaque était plus à craindre de ce côté; il ne voulut point se contenter de cette raison, et Sandoval, par complaisance, finit par partager avec lui le commandement de l'avant-garde.

On avait une marche de quinze milles à faire, presque toujours par des chemins raboteux et montagneux. Il paraissait fréquemment des essaims de soldats mexicains pour inquiéter cette marche difficile; mais voyant qu'on était de tous côtés disposé à les recevoir, ils se retiraient chaque fois sans avoir rien entrepris. Enfin, Sandoval eut la satisfaction d'arriver heureusement, avec sa singulière caravane, à Tezcuco, où son général, au comble de la joie, le reçut à bras ouverts.

Lorsqu'on fut près de cette ville, Chechimal désira qu'on fit une halte de quelques instants. Et pourquoi pensez-vous qu'il ait demandé ce retard? pour mettre ses plus belles plumes et se parer de ses autres ornements de guerre! «Lorsqu'on doit bientôt aller au combat, disait-il, un brave soldat doit être aussi paré que s'il allait à une noce.» Lorsqu'on rapporta ces fanfaronnades à Cortès, il ne prit pas une grande idée de ce jeune guerrier; il pensait que le vrai courage, aussi bien que tout vrai mérite en général, est toujours modeste. Aussi l'histoire ne dit-elle plus un seul mot de notre guerrier fanfaron.

Pendant qu'on s'occupait à la construction des brigantins, il arriva un nouvel événement qui causa une joie universelle. Cortès avait envoyé depuis quelque temps plusieurs de ses officiers à Hispaniola, pour en tirer quelque renfort, s'il était possible. On soupirait depuis longtemps après leur retour, lorsque tout à coup se répandit la nouvelle de l'arrivée de quatre vaisseaux d'Hispaniola à la Vera Cruz, avec un renfort très-considérable : il consistait en deux cents

solda
quan
l'arm

On
grand
temp
pour
de Co
leurs
lancé

Cor
temps
lonne
Alvar
celui
Tezcu
vers l
Cortès
même

Cha
rado e
constr
avaien
tagnes
qui s'e
tre les

Dep
marqu
avaien
troupe
qui ét
courage
tôt dis
pas au
pagno
mable
élevés

soldats, quatre-vingts chevaux, deux canons, une grande quantité de munitions et d'armes. La joie de Cortès et de l'armée fut inexprimable.

On poussa alors le travail des brigantins avec la plus grande vigueur. Les Mexicains faisaient bien, à la vérité, de temps en temps, quelques tentatives pour les empêcher et pour brûler les vaisseaux sur le chantier ; mais la vigilance de Cortès et la bravoure de ses troupes rendirent vains tous leurs efforts. Enfin on acheva leur construction, et ils furent lancés à l'eau avec la plus grande solennité.

Cortès résolut d'attaquer la ville de trois côtés en même temps. Pour cet effet, il divisa son armée en autant de colonnes. Sandoval fut nommé pour commander la première ; Alvarado reçut le commandement de la seconde, et Olid celui de la troisième. Ils devaient s'avancer, le premier de Tezcuco, le second de Tacuba et le troisième de Cujocan, vers les digues qui conduisaient de là à Mexico, tandis que Cortès, avec les vaisseaux, qu'il voulut commander lui-même, soutiendrait leurs attaques.

Chacun marcha vers le poste qui lui était assigné. Alvarado et Olid détruisirent, dans leur chemin, un aqueduc, construit avec beaucoup d'art, par lequel les Mexicains avaient eu l'adresse de faire venir de l'eau douce des montagnes qui étaient à plusieurs milles de là. Le manque d'eau qui s'ensuivit fut le premier des maux de toute espèce contre lesquels ces malheureux eurent à lutter.

Depuis ce temps-là, il ne se passa aucun jour qui ne fût marqué par quelque action meurtrière. Les brigantins avaient affaire à une flotte prodigieuse de canots ; les troupes de terre, aux ennemis qui étaient sur les digues, et qui étaient aussi formidables par leur nombre que par leur courage et leur opiniâtreté. Les faibles canots furent bientôt dispersés ou coulés à fond ; mais les affaires n'allaient pas aussi vite à l'attaque des digues. Il est vrai que les Espagnols emportaient tous les jours, avec une peine inexprimable, quelques-uns des bastions que les assiégés avaient élevés pour protéger les ouvertures et y établissaient des

ponts ; mais comme le souvenir douloureux de la *nuît de la désolation* les obligeait tous les soirs à se retirer sur la terre ferme, les assiégés, pendant la nuit, rétablissaient promptement ce qu'on avait détruit de leurs fortifications pendant le jour ; de sorte que, malgré tout le sang répandu, on n'était pas plus avancé le second jour que le précédent ; et les fatigues journalières des Espagnols et de leurs alliés étaient si grandes, qu'il y avait à craindre qu'ils n'y succombassent à la fin peu à peu.

Tel était l'état des choses, lorsque Cortès, touché du mauvais succès de ses armes, prit une résolution qui devait décider sa ruine ou celle de l'ennemi.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

Défaite complète des Espagnols. — Ruse des Mexicains pour opérer la défection de tous les alliés des Espagnols. — Cortès les ramène par un expédient heureux. — Cortès s'empare d'une grande partie de Mexico. — Faute de Guatimozin. — Il tombe au pouvoir des Espagnols. — Humanité de Cortès envers son prisonnier. — Les Espagnols maîtres de toute la ville de Mexico.

M. HUNTER. Cortès résolut de mettre fin, par un seul coup hardi, à cette guerre longue et pénible. Il disposa tout pour donner le lendemain un assaut général, et ordonna à chaque commandant de pénétrer avec sa troupe, quelque obstacle qu'il rencontrât, jusque dans la ville assiégée et de s'y poster. Lui-même voulut se mettre à la tête de ceux qui devaient attaquer la digue de Cujocan, fermement résolu de combattre jusqu'à ce qu'il eût pénétré aussi dans la ville, quoi qu'il en dût coûter.

Ce jour terrible parut. Chaque commandant se mit à la tête de son corps. le combat s'engagea, l'attaque et la défense furent également opiniâtres. La troupe que Cortès conduisit en personne, animée par l'exemple de son grand

général
lui ré
ouver
bastio
taillai
pours

Au
retrait
donna
paniol
de solo
bler en
Malheu
teux p
péril,
combai
se jeta
péril e

Auss
donna
cher pa
avait a
de s'y
les Es
peu à
nemi d
tès, co
n'hésit
devant
l'atten

Tou
tendit
bruit s
guerre
courage
instant
vigour

général, fit surtout des prodiges de valeur. Rien ne pouvait lui résister. Elle pénétrait sans la moindre relâche d'une ouverture à l'autre ; elle emportait successivement chaque bastion avec une force que rien ne pouvait surmonter : elle taillait, renversait tout ce qui se présentait devant elle, et poursuivit enfin l'ennemi fugitif jusque dans la ville.

Au milieu de son succès, Cortès n'oublia pas d'assurer sa retraite dans le cas où la chance viendrait à tourner ; il ordonna à Julien d'Aldrète, officier nouvellement arrivé d'Hispaniola avec le renfort, de rester avec un nombre suffisant de soldats près des ouvertures de la digue, pour les combler entièrement pendant que l'on continuerait à se battre. Malheureusement ce capitaine s'imagina qu'il serait honteux pour lui de s'en aller avec une commission exempte de péril, tandis que ses camarades gagnaient des lauriers en combattant, et au lieu d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, il se jeta dans la mêlée pour partager avec ses compagnons le péril et l'honneur.

Aussitôt que Guatimozin fut instruit de cette faute, il ordonna à plusieurs corps de troupes considérables de marcher par différents détours aux ouvertures des digues qu'on avait abandonnées, de les agrandir autant que possible et de s'y établir. Quant aux autres troupes qui luttaient avec les Espagnols à l'entrée de la ville, il les fit reculer peu à peu, pour attirer toujours de plus en plus l'ennemi dans l'intérieur de la place. Sa ruse lui réussit : Cortès, comptant sur l'exécution de l'ordre qu'il avait donné, n'hésita pas à poursuivre de rue en rue l'ennemi qui fuyait devant lui ; et il parvint enfin jusqu'à l'endroit où Guatimozin l'attendait avec l'élite de ses guerriers.

Tout à coup, à un signal donné par l'empereur, on entendit du haut du principal temple, qui était voisin, le bruit sourd et solennel du tambour sacré du dieu de la guerre, bruit connu des Mexicains, et qui les animait d'un courage incroyable et d'un entier mépris de la mort. En un instant les Espagnols, à leur grande surprise, se virent si vigoureusement attaqués de tant de côtés, que, malgré

toute leur bravoure et leur connaissance de l'art militaire, ils ne purent résister longtemps. Ils commencèrent donc à se replier sur eux-mêmes, d'abord en troupes serrées, lentement et en se défendant toujours; mais comme le nombre des ennemis augmentait à chaque instant, et que leurs attaques devenaient toujours plus furieuses, ils commencèrent à penser plus à leur sûreté par la fuite que par la défense. Leurs rangs se rompirent : tous, Espagnols et Tlascalans, fantassins et cavaliers, s'enfuirent en désordre vers la plus prochaine ouverture de la digue, qu'à leur grand étonnement ils ne trouvèrent point comblée, mais garnie d'ennemis.

En vain Cortès employa les ordres et les prières pour arrêter la confusion et la fuite de son armée et pour rallier son monde; on n'entendait plus, on ne voyait plus, et chacun cherchait à se sauver comme il pouvait. Ils sautaient par troupes en bas de la digue, par l'ouverture, et trouvaient la mort dans les flots ou tombaient aux mains des Mexicains; malheureusement, il y avait trop peu de fond dans cet endroit du lac pour que les brigantins pussent venir à leur secours.

Dans cette lutte terrible, Cortès ne songea qu'à ses compagnons et négligea tellement sa propre sûreté, que dans un moment où il arrachait un de ses soldats des mains de l'ennemi, il fut saisi lui-même par trois chefs mexicains et emmené en triomphe.

Deux de ses officiers, voyant qu'on entraînait leur général, prirent dans le moment la résolution de se sacrifier pour lui. Ils se jettent au milieu des ennemis, attaquent ceux qui tiennent Cortès, les étendent sur le carreau, et sont eux-mêmes tués; mais Cortès est libre et s'échappe, quoique dans un état pitoyable. Mille Tlascalans et plus de soixante Espagnols avaient été ou tués ou faits prisonniers; et parmi tous ceux qui étaient échappés, aucun n'était sans blessure. Tout ce désastre déchirait le cœur de Cortès; mais, à l'entrée de la nuit, sa douleur fut changée en désespoir et en horreur par un spectacle encore plus affreux.

Aus
On en
les fér
célébre
du pri
tingue
des pré
dont l'
reur!
malheu
croyaie
fâmes
même
qu'on t
Cet asp
livré à

Ses g
mis ava
loin, q
attaque
liés pur
plus à c
guerre
nemis.
qu'il av
de ces c
guerre
seraien

Cette
alliés c
douter
n'eût s
tion av
Tlascal
tès, po
recour
lité per

Aussitôt qu'il fut nuit, on vit toute la ville illuminée. On entendit le bruit sourd des instruments militaires, et les féroces cris de joie des vainqueurs, qui se préparaient à célébrer la fête barbare de leur triomphe. L'illumination du principal temple était telle, qu'on put clairement distinguer la multitude qui y était assemblée et les préparatifs des prêtres pour le massacre des prisonniers : vue affreuse, dont l'imagination des Espagnols augmentait encore l'horreur ! Ils croyaient reconnaître parmi les victimes leurs malheureux compagnons à la blancheur de leur peau ; ils croyaient voir comme on les forçait à danser devant les infâmes idoles auxquelles on allait les sacrifier, et distinguer même la voix de leurs amis dans les cris des malheureux qu'on traînait sous leurs yeux à l'autel pour y être égorgés. Cet aspect fit pâlir les plus insensibles, et Cortès lui-même, livré à son chagrin, donna un libre cours à ses larmes.

Ses gens étaient extraordinairement abattus et ses ennemis avaient repris courage : leur confiance alla même si loin, que le lendemain matin ils firent une sortie et osèrent attaquer le quartier général, où les Espagnols et leurs alliés purent à peine leur résister. Mais ce qu'il y eut de bien plus à craindre encore, ce furent les suites d'une ruse de guerre que Guatimozin avait imaginée pour perdre ses ennemis. Il envoya dans les provinces les têtes des Espagnols qu'il avait fait immoler, et fit publier partout que le sang de ces ennemis sacrifiés avait apaisé la colère du dieu de la guerre, et qu'il avait déclaré que ces odieux étrangers seraient tous détruits dans l'espace de huit jours.

Cette nouvelle causa la défection de tous les Indiens alliés des Espagnols. Leur superstition ne leur laissa pas douter un moment que la menace de leur dieu de la guerre n'eût son effet ; et ils se hâtèrent de renoncer à toute relation avec des gens dont le ciel avait arrêté la ruine. Les Tlascalans eux-mêmes commencèrent à s'éloigner. Mais Cortès, pour empêcher la défection générale de ses alliés, eut recours à un expédient qui réussit. Il défendit toute hostilité pendant huit jours, fit couvrir par les brigantins son

armée bien retranchée, et attendit tranquillement le court délai qu'on avait imprudemment déterminé d'une manière trop positive. Le jour prédit pour la ruine entière des Espagnols s'écoula sans qu'ils éprouvassent le moindre mal, et les yeux des alliés se dessillèrent. Ils virent qu'on les avait trompés; ils rougirent de leur crédulité, et revinrent aux Espagnols, plus résolus que jamais de les aider à renverser l'odieux empire des Mexicains. D'autres, qui avaient vraiment regardé l'oracle trompeur comme un arrêt irrévocable, s'imaginèrent que cette idole, pour assurer d'autant plus inévitablement la ruine des Mexicains, les avait trompés par une fausse espérance, et ils se tournèrent aussi du côté des Espagnols; en sorte que l'affluence des anciens et des nouveaux alliés fut si grande, que Cortès se vit en peu de jours à la tête d'une armée de cent cinquante mille Indiens. Voilà encore une fois, mes enfants, un exemple de la rapidité avec laquelle le bonheur et le malheur se succèdent très-souvent sans qu'on s'y attende.

Loin de s'enorgueillir de cette augmentation étonnante de sa puissance, Cortès résolut dès ce moment d'agir avec plus de prudence que jamais. Il renouvela même les offres de paix qu'il avait déjà faites plusieurs fois aux Mexicains; mais Guatimozin, trop persuadé que toute liaison avec les Espagnols entraînerait l'esclavage de son peuple et le sien propre, rejeta avec mépris toute proposition d'accommodement, résolu de délivrer sa patrie ou de mourir. Les hostilités recommencèrent donc, et Cortès se vit alors en état de bloquer la ville si étroitement que tous les vivres lui furent entièrement coupés. La famine et la peste désolèrent bientôt cette grande capitale, dont les pauvres habitants mouraient par centaines.

Cependant Cortès s'approchait de plus en plus. A mesure qu'il poussait l'ennemi avec ses Espagnols, les ouvertures des digues étaient occupées par les troupes auxiliaires. En suivant constamment ce plan, on était déjà parvenu de trois côtés jusqu'à la ville, et cependant le vaillant Guatimozin continuait à disputer le terrain pied à pied avec une fer-

mete
plus
port
plac
color
mis à
bien
deva
dova
froya

On
trois
tie qu
tifié;
qui d
Guati
son a
une f
parut
conve
jours.

Dan
l'un d
deux
à autr
du ret
de ces
et que

C'e
et du
un au
grand
outrag
punir
de lui
encore
qu'il l

Can

meté inébranlable ; mais les Espagnols pénétraient toujours plus avant, mettaient le feu à tout ce qu'ils avaient emporté et s'établissaient par des retranchements. La grande place était marquée pour le rendez-vous général des trois colonnes. Alvarado y parvint le premier. Cortès, qui s'était mis à la tête de la troupe conduite par Olid, y arriva aussi bientôt après, et poursuivit les Mexicains qui fuyaient devant la colonne d'Alvarado, déjà rangée en bataille. Sandoval en fit autant, et le carnage qui en résulta fut effroyable.

On avait déjà emporté et presque mis en cendres les trois quarts de la ville : Guatimozin s'était jeté dans la partie qui restait avec l'élite de ses guerriers et s'y était fortifié ; on pensait aussi à s'en rendre maître ; mais Cortès, qui désirait mettre fin au massacre, et qui se flattait que Guatimozin se laisserait d'une résistance inutile, interdit à son armée de continuer les hostilités et renouvela encore une fois les propositions de paix déjà si souvent faites. On parut disposé à recevoir ses offres, et il s'ensuivit, sans convention expresse, une suspension d'armes de trois jours.

Dans cet intervalle, les deux partis étaient en présence l'un de l'autre, séparés par un simple fossé. Il régnait des deux côtés la plus parfaite tranquillité, sauf que, de temps à autre, il prenait fantaisie à un Mexicain de s'avancer hors du retranchement et de provoquer les Espagnols. La plupart de ces braves étaient punis de leur insolence par le mépris, et quelques-uns d'une manière énergique.

C'est ce qu'éprouva un d'entre eux qui, armé de l'épée et du bouclier d'un Espagnol sacrifié, s'était avancé, comme un autre Goliath, seul entre les deux armées, avec une grande arrogance ; il faisait des défis et se répandait en outrages. Plusieurs Espagnols témoignèrent le désir de le punir de son audace ; mais Cortès les retint, et se contenta de lui faire crier par un interprète que s'il voulait amener encore dix de ses pareils, il permettrait à un jeune homme, qu'il lui montra, de leur couper la gorge. Ce jeune homme

était Marcado, page de Cortès, âgé d'environ seize ans. Ce refus moqueur ayant encore plus animé le Mexicain, il renouvela son défi, et Marcado, croyant que maintenant l'affaire le regardait, puisque Cortès l'avait nommé expressément, s'élança hors des lignes, sans dire un mot, avec une telle vivacité qu'on ne put le retenir; il courut droit au fanfaron et l'attaqua si vigoureusement, que bientôt il l'eut étendu sur le carreau. Son action fut hautement applaudie; et lorsqu'il revint poser aux pieds de son chef l'épée et le bouclier du vaincu, Cortès l'embrassa avec une grande joie et pour récompense de sa valeur lui ceignit de ses propres mains l'épée qu'il avait conquise.

Pendant ce temps-là, Guatimozin assurait chaque jour les Espagnols qu'il viendrait lui-même traiter de la paix avec eux. Il n'agissait ainsi que pour endormir leur vigilance et cacher son véritable dessein. Sur les instances et les prières de sa cour, il s'était laissé persuader de se soustraire par la fuite aux dangers inévitables de la mort ou de l'esclavage et d'aller dans les provinces de l'empire les plus éloignées mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il pût encore une fois tenir tête à l'ennemi. On avait fait tous les préparatifs nécessaires pour favoriser son évasion. La noblesse mexicaine, déterminée à se sacrifier pour le salut de son prince, qu'elle chérissait, monta dans une quantité de canots qu'on tenait prêts et attaqua vigoureusement les brigantins, tandis que Guatimozin, l'unique objet de leurs plus tendres soins, s'évadait sur le lac. En vain Sandoval, qui avait alors le commandement des brigantins, tâcha de les repousser à l'aide de son artillerie; ils méprisaient la mort et les blessures, ramaient en avant avec intrépidité et s'efforçaient d'en venir aux mains.

Tout à coup Sandoval aperçut quelques canots très-remplis qui, à force de rames, traversaient le lac avec la plus grande célérité. Il devina ce que cela pouvait être et leur fit aussitôt donner la chasse. Holguin, dont le brigantin allait le mieux à la voile, les atteignit le premier; mais dès qu'on s'aperçut qu'il voulait combattre, les rameurs s'arrê-

tèrent
tous
Ravi
sauta
heure
Guati
lui d
pria
avec
vers
tendit
ment
tout l'
rain, t

Hol
Celui-
plein d
du lac
malheu
cette a
courage
il dit à
geait m
un pris
queur.
celui q
pour m
sa fem
tâcha
pour la
par sa

A la
mirent
ville en
de joie
mais bi
et en m

tèrent dans le moment, les soldats mirent bas les armes, et tous supplièrent qu'on épargnât la vie de leur empereur. Ravi de l'honneur que la fortune lui procurait, Holguin sauta, l'épée à la main, dans le canot, où il reconnut le malheureux monarque aux respects que lui témoignait sa suite. Guatimozin lui-même s'avança d'un air noble et assuré, et lui dit qu'il était son prisonnier et prêt à le suivre; qu'il priaient seulement qu'on traitât sa femme et ses compagnes avec le respect qui leur était dû. Et là-dessus, se tournant vers elle, il lui dit quelques mots d'encouragement et lui tendit la main pour la conduire dans le brigantin. Ce moment (c'était le 13 août de l'année 1521) décida du sort de tout l'empire du Mexique, qui, en la personne de son souverain, tomba au pouvoir des Espagnols.

Holguin se hâta de mener son illustre prisonnier à Cortès. Celui-ci, à la nouvelle d'un événement si important, alla, plein de joie, à la rencontre du prince, qu'il reçut au bord du lac avec tout le respect dû à son rang et à sa valeur. Le malheureux Guatimozin parut ressentir quelque plaisir de cette attention et le suivit à son quartier avec beaucoup de courage. Là il s'assit un moment, et, se levant bientôt après, il dit à Cortès, à l'aide d'un interprète : « J'ai fait ce qu'exigeait mon devoir. Maintenant je ne suis plus utile à rien, et un prisonnier comme moi doit être à charge à son vainqueur. Allons, prends ce poignard, en mettant la main sur celui que portait Cortès, et plonge-le-moi dans le cœur pour mettre fin à ma vie, dès à présent inutile. » A ces mots, sa femme jeta les hauts cris, et Cortès en fut touché. Il tâcha de consoler ces infortunés; après quoi il les quitta pour laisser un libre cours à leur douleur et ne pas les gêner par sa présence.

A la nouvelle de la prise de Guatimozin, les Mexicains mirent bas les armes et les Espagnols furent maîtres de la ville entière. Les premiers jours se passèrent dans les excès de joie que leur causait l'heureux succès de leur entreprise; mais bientôt après leur allégresse se changea en murmures et en mécontentements, à la vue de la médiocrité du butin

qui devait être la récompense de tant de dangers et de tant de fatigues. La plupart des maisons, avec les trésors qui s'y trouvaient, avaient été la proie des flammes; et dès que Guatimozin avait désespéré de pouvoir sauver sa capitale, il avait fait jeter dans le lac tout ce qu'il y avait de précieux dans le trésor impérial : au moins en fut-il accusé. Ainsi, tout le butin qu'on put rassembler fut si peu de chose, que plusieurs Espagnols refusèrent avec mépris la part modique qui leur en revenait; tous murmurèrent hautement, tantôt contre Guatimozin, tantôt contre leur général, qu'ils eurent la hardiesse d'accuser d'avoir détourné la plus grande partie des trésors.

Cortès fit vainement tout ce qu'il put pour les apaiser. Aldérète, nommé trésorier royal, se présenta à la tête des mécontents et demanda, en vertu de sa charge, que l'empereur et son premier ministre lui fussent livrés, pour les forcer d'avouer en quel endroit du lac on avait jeté le trésor. Cortès, qui avait déjà soutenu un pareil orage, eut cette fois la faiblesse ou l'inhumanité de céder au désir des séditeux. Guatimozin et son fidèle ministre furent mis à la torture.

Passons, mes enfants, aussi vite que nous pourrons sur cette scène révoltante et horrible. Guatimozin supporta avec une fermeté admirable tous les tourments que ses bourreaux surent inventer. Son ministre imita bien son exemple; mais comme on le pressait cruellement, car on dit qu'on les avait étendus sur un gril posé sur des charbons ardents, il lui échappa un grand cri, et, tournant les yeux vers son maître, il parut lui demander la permission d'avouer ce qu'il savait. Guatimozin comprit sa pensée et dit avec une grande tranquillité : « Et moi, suis-je donc ici sur des roses ? » Ces paroles percèrent le cœur du fidèle ministre; il ne prononça plus un mot, et mourut aux yeux de son maître à la torture avec la fermeté d'un héros.

Cortès, qui entendit de loin le cri de ce malheureux, accourut dans la chambre, pénétré de repentir et de honte, et arriva encore à temps pour sauver la vie au malheureux monarque.

Tout
fav
des
ser
de
mo

M
en p
l'une
oppr
traite
Co
d'Es
quel
dans
certa
gouv
devai
son p

Her
et trè
tant
choses
retou

Ma
tourn
de se
Espag
détail
mettr
Jusqu
avait
laient

SEIZIÈME ENTRETEN.

Toutes les provinces du Mexique se soumettent. — Cortès est comblé des faveurs de la fortune. — Mexico rebâtie sur ses ruines. — Cruautés des Espagnols envers les malheureux Mexicains, après leur asservissement. — Mort de Guatimozin. — Cortès en butte aux machinations de ses ennemis. — Comment sont récompensés ses services. — Sa mort.

M. HUNTER. Toutes les provinces de l'empire suivirent en peu de temps le sort de la capitale. Elles se soumirent l'une après l'autre, et leurs habitants furent assujettis et opprimés de toutes sortes de manières et cruellement traités.

Cortès cependant n'avait encore reçu aucune réponse d'Espagne, et par conséquent il était toujours incertain de quel œil on regarderait ce qu'il avait fait. Enfin il entra dans le port de la Vera Cruz un vaisseau ayant à bord un certain Tapia, envoyé non pour lui apporter les lettres de gouverneur du Mexique, qu'il attendait et sur lesquelles il devait compter, mais pour le déposer, l'arrêter, lui faire son procès et se mettre à sa place.

Heureusement pour lui, son juge était un homme simple et très-pusillanime. L'adroit Cortès sut l'embarrasser de tant de difficultés, et présenter à son âme timide tant de choses effrayantes, qu'il regarda comme le plus sûr de s'en retourner sans avoir rempli sa mission.

Mais l'orage qui menaçait la tête de Cortès n'était détourné que pour un temps, et non pas encore dissipé. Afin de se délivrer de cette inquiétude, il envoya de nouveau en Espagne vers l'empereur Charles-Quint, pour lui faire un détail circonstancié de ses actions, et en même temps pour mettre à ses pieds la partie du butin qui lui était destinée. Jusque-là, l'empereur, occupé de beaucoup d'autres soins, avait remis l'examen de cette affaire à des gens qui ne voulaient pas de bien à Cortès ; mais alors il voulut se la faire

rapporter à lui-même. L'éclat de tant d'actions extraordinaires, la grandeur et l'importance des conquêtes faites par Cortès, remplirent ce monarque de joie et d'étonnement ; il approuva tout ce qu'il avait fait, le déclara gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et nomma en même temps une commission pour examiner les prétentions de Vélasquez, gouverneur de Cuba. Elle conforma son jugement, comme cela arrive d'ordinaire, à l'inclination du maître : les plaintes de Vélasquez sur la perfidie de Cortès et ses prétentions au gouvernement des pays conquis par ce dernier furent déclarées nulles ; on lui accorda seulement un dédommagement pour les frais que lui avait coûtés cette expédition, et pour plus grande humiliation encore, on ajouta à cette sentence la défense expresse de jamais songer à des conquêtes sans en avoir auparavant obtenu l'agrément du roi. Ce double affront fut au-dessus des forces de l'orgueilleux Vélasquez et lui coûta la vie. Cortès, au contraire, était au faite du bonheur ; mais hélas ! pourquoi dois-je ajouter que sa vertu continuait de plus en plus à chanceler, à mesure que sa fortune s'affermissait ! La voix de l'humanité outragée par lui crie trop haut pour que je puisse vous cacher ses plaintes. Écoutez-les donc, et gémissiez avec moi sur la chute de ce grand homme, dont les vertus, lorsqu'il avait des difficultés à combattre, étaient fermes comme un rocher au milieu de la mer, mais s'altéraient de la manière la plus déplorable au soleil de la prospérité.

Il commença à rebâtir Mexico sur ses ruines. Elle devait devenir la reine des villes de toute l'Amérique ; elle le devint, et l'est encore aujourd'hui. Il engagea ses officiers à défricher des terres dans les provinces ; il leur partagea dans cette intention des territoires, et leur accorda sur les naturels le même empire tyrannique et absolu qu'on s'était déjà arrogé auparavant sur les insulaires. Ils furent, comme eux, cruellement opprimés et décimés.

Mais le caractère belliqueux de cette grande et nagnère si puissante nation rendit leur entier assujettissement plus

diffi
sieu
rec
effo
la
l'or
cru
cier
vifs
qua
cett
enfa
moi
S
vori
s'éc
si gé
cucc
les p
milie
C
de C
appe
l'ing
Q
Mexi
cher
et m
roi.
hom
égar
sant
aup
cour
niqu
çon
d'en

difficile qu'on ne se l'était imaginé ; ils essayèrent à plusieurs reprises de rompre les chaînes de la servitude et de recouvrer leur liberté. Leurs oppresseurs regardèrent leurs efforts comme une rébellion qui méritait d'être punie avec la plus grande sévérité, et l'on commit, si ce n'est par l'ordre précis de Cortès, au moins avec son agrément, des cruautés qui impriment une flétrissure éternelle à l'ancienne gloire de ce hardi conquérant. Ainsi on fit brûler vifs, dans la province de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles Mexicains à la fois, et pour rendre cette scène affreuse plus horrible encore, on obligea les enfants et les parents de ces malheureux d'en être les témoins.

Sur un soupçon faiblement confirmé que Guatimozin favorisait le soulèvement de ses anciens sujets et cherchait à s'échapper de sa prison, on prit ce prince si grand, si brave, si généreux, et en même temps les deux caciques de Tezcuco et de Tacuba, qui, selon leur ancienne dignité, étaient les premiers après lui, et on les fit pendre, en plein jour, au milieu de la rue.

Cet indigne assassinat est une grande tache à la mémoire de Cortès. Depuis ce moment un Dieu vengeur semble avoir appesanti sa main sur lui, en le mettant aux prises avec l'ingratitude des hommes.

Quelques officiers espagnols qui avaient été envoyés à Mexico pour y administrer les revenus du roi d'Espagne, cherchèrent à étendre leurs pouvoirs sans y être autorisés, et même à s'approprier une autorité judiciaire sur le vice-roi. Mais Cortès, tel que nous le connaissons, n'était pas homme à se laisser jouer par des gens qu'il voyait à tous égards si au-dessous de lui. Il rit de leurs efforts impuissants pour borner son pouvoir et continua d'agir comme auparavant, selon qu'il le trouva bon. Ceux-ci firent à la cour d'Espagne un portrait de son gouvernement tyrannique qui devait inspirer au roi et à son ministère le soupçon qu'il travaillait à se rendre indépendant. Il fut résolu d'envoyer un commissaire à Mexico pour rechercher la

conduite de Cortès, avec le pouvoir de le faire transporter en Espagne, s'il le jugeait à propos.

Cortès s'occupait alors des préparatifs d'une expédition extraordinairement difficile de Mexico à Honduras, pour soumettre à la couronne d'Espagne toute cette étendue de pays et pour punir en même temps Olid, qui s'était révolté contre lui. C'était une expédition qui promettait plus de difficultés et de fatigues qu'il n'en avait encore essuyé. Pendant ces préparatifs, le commissaire nommé pour le juger arriva; mais à peine fut-il débarqué qu'il tomba malade et mourut.

Les employés royaux continuèrent d'envoyer sur le compte de Cortès des rapports désavantageux; et la cour d'Espagne, entretenue dans ses soupçons, nomma une commission nouvelle, avec des pouvoirs encore plus étendus, pour examiner sa conduite et le punir. Cortès en fut instruit: il frémit de rage de se voir ainsi récompensé des grands et pénibles services qu'il avait rendus à sa patrie. Ses amis lui conseillaient d'éviter le traitement honteux qu'on lui préparait, en se rendant indépendant et en repoussant la force par la force; mais il refusa de faire aucun acte que ne pussent autoriser la fidélité et l'obéissance qu'il devait à son souverain, et il se résigna de la manière la plus généreuse à souffrir le traitement le plus ingrat et le plus injurieux, plutôt que de se révolter contre le pouvoir légal de sa patrie.

Il ne pouvait supporter la pensée de se laisser juger comme un misérable criminel dans le même pays qui avait été le théâtre de ses grandes actions. En conséquence il se rendit de lui-même en Espagne, avant l'arrivée de son juge, pour s'en remettre à la justice de son roi.

A son arrivée, tous les yeux se portèrent avec respect et admiration sur cet homme extraordinaire, dont les hauts faits semblaient éclipser la gloire des plus grands héros. La confiance avec laquelle il venait lui-même se présenter dissipa tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Le roi le reçut avec les marques de la plus haute estime et de

la plu
lui de
lui as
dans l

Mai
verner
même
obteni
pleine
à ce q
tion de
l'audie

Cort
qu'une
l'audie
Pour s
dans le
de pay
dentale
grande
les plu
de Cali

Au
l'abreu
l'équite
dente,
person
çonnai
il allai

Il fu
duit a
lors q
dans la
homme
de sa
été au
ingrat

la plus grande reconnaissance et le combla de faveurs; il lui donna le collier de l'ordre espagnol, le créa comte, et lui assigna en propre une étendue considérable de terre dans la Nouvelle-Espagne.

Mais, lorsqu'il fut question de le confirmer dans son gouvernement, on regarda comme dangereux de le revêtir du même pouvoir dont on avait craint l'abus. Tout ce qu'il put obtenir fut la confirmation de sa dignité de général et la pleine autorisation de faire de nouvelles découvertes. Quant à ce qui regardait le gouvernement du pays et l'administration de la justice civile, on établit un collège qu'on nomma *l'audience de la Nouvelle-Espagne*.

Cortès retourna à Mexico; mais dès lors sa vie ne fut qu'une suite non interrompue de peines. Les membres de l'audience qui lui étaient adjoints le contrariaient sans cesse. Pour s'affranchir de leur tutelle, il se précipita de nouveau dans les embarras et les dangers inséparables des conquêtes de pays inconnus. Il équipa une escadre sur la côte occidentale du Mexique pour faire des découvertes dans la grande mer du Sud, et, après des fatigues incroyables et les plus grands dangers, il réussit à découvrir la presqu'île de Californie, qui tient à l'Amérique septentrionale.

Au retour de cette pénible expédition, on continua à l'abreuver de dégoûts; il résolut, plein de confiance en l'équité de son souverain, et comptant sur sa faveur précédente, de passer encore une fois en Espagne pour mettre en personne ses griefs aux pieds du roi. L'infortuné! il ne soupçonnait pas à combien de nouvelles peines encore plus amères il allait s'exposer!

Il fut reçu avec froideur, écouté avec négligence, éconduit avec une sorte de mépris. Il était devenu vieux; dès lors quels grands services pouvait-on se promettre de lui dans la suite? C'en fut assez pour le négliger. Ce grand homme, cet homme rempli de mérite, se vit oublié à la fin de sa pénible carrière, précisément comme Colomb l'avait été autrefois. Obligé de mendier la justice auprès d'un roi ingrat et d'un ministre capricieux, il passa tristement six

années dans ces occupations, si peu conformes à son caractère et à sa précédente manière de vivre, au bout desquelles le chagrin et le dépit d'un traitement si indigne mirent fin à ses jours. Il mourut le 2 décembre 1547, dans la soixante-quinzième année de son âge. Son corps, ainsi qu'il l'avait expressément exigé, fut transporté à la Nouvelle-Espagne, peut-être parce qu'il jugeait sa patrie indigne de recevoir dans son sein les restes d'un bienfaiteur qu'elle avait si mal récompensé.

FIN DES VOYAGES DE CORTÈS

Ojéda
gno
scèn
sur

L'
aux v
avaie
réuni
du cé

M.
mes e
son m
que
Mexiq
pour t
lières

Vou
vrit le
l'Orém
enlevé
non p
cours
septen
naïa j
vers le
ser de

VOYAGES ET CONQUÊTES

DE PIZARRE.

PREMIER ENTRETEN.

Ojéda et Nikuessa se dirigent vers l'isthme de Darien. — Pertes des Espagnols sur les côtes. — Un homme très-célèbre, Balboa, paraît sur la scène. — Il est élu gouverneur par ses compagnons. — Premier avis sur l'existence et la richesse du Pérou.

L'attention que les élèves de M. Hunter avaient donnée aux voyages de Colomb et de Cortès, et le fruit qu'ils en avaient retiré, déterminèrent ce respectable instituteur à réunir de nouveau son intéressante famille et à l'entretenir du célèbre conquérant du Pérou.

M. HUNTER. Tous les événements dont j'ai à vous parler, mes enfants, se sont déjà passés pendant que Cortès rendait son nom célèbre par la conquête du Mexique : il faut donc que nous revenions sur nos pas, jusqu'au temps où le Mexique était encore complètement inconnu aux Européens, pour trouver le premier fil de ce tissu d'aventures singulières qui vont occuper toute votre attention.

Vous vous rappelez que Colomb fut le premier qui découvrit les côtes du continent de l'Amérique situées près de l'Orénoque, quoiqu'Améric Vespuce lui ait injustement enlevé la gloire de cette expédition. Vous n'avez pas oublié non plus, j'espère, que ce grand homme avait déjà parcouru toute la côte de l'isthme qui est entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, depuis l'île Guanaïa jusqu'à Nombre-de-Dios, et même encore plus loin vers le sud, dans l'espérance de trouver une route pour passer de l'Océan du nord à celui du sud, et de là aux Indes

orientales. Colomb ne réussit pas dans ce projet, et vous savez à combien de dangers et de traverses cet intrépide navigateur fut exposé dans ce dernier voyage.

Après sa mort, parurent successivement sur la même scène une suite d'aventuriers, tous poussés par l'ardeur d'étendre sur le continent les découvertes que Colomb avait déjà faites. Deux d'entre eux, Ojéda et Nikuesssa, dirigèrent leur route vers l'isthme de Darien. Je fais une mention particulière de ces deux hommes, parce qu'ils furent l'un et l'autre les fondateurs de deux colonies qui méritent que l'on conserve leurs noms : le premier bâtit Saint-Sébastien ; le second, Nombre-de-Dios¹.

Les habitants de ces côtes étaient belliqueux : ils soupçonnèrent les desseins des Espagnols, et ils ne craignirent pas de s'y opposer à main armée. Ils tiraient fort bien de l'arc ; et, ce qui était plus dangereux encore, ils se servaient de flèches empoisonnées, en sorte que la plus légère blessure devenait mortelle. Ojéda perdit un grand nombre de ses compagnons et fut forcé d'expédier un officier à Hispaniola pour demander des renforts.

Pendant que celui-ci va s'acquitter de la commission dont il est chargé, je vous entretiendrai de quelques usages, aussi barbares que ridicules, que les Espagnols eurent occasion de remarquer chez ces sauvages belliqueux. La première phalange d'un des doigts de la main manquait à la plus grande partie des hommes et des femmes ; et l'on apprit, en s'informant des raisons d'une singularité aussi étrange, que chaque époux, en devenant veuf, était assujéti par la loi à se mutiler ainsi. Les historiens ne disent rien sur la cause de cette singulière coutume, et leur silence nous fait présumer qu'elle leur était tout à fait inconnue, malgré tous leurs efforts pour la découvrir.

Il existait chez ce peuple un second usage bien cruel en-

1. Nikuesssa, ayant examiné cette partie du pays, la trouva propre à former un établissement, et dit à ses compagnons : *Paremos aquí, en el nombre de Dios* : « Restons ici, au nom de Dieu. » Ce nom est demeuré à la colonie.

core,
mort
ses e
état d

CH
Co
M.
soin d
de l'h
enfant
de la
à leur

Je
à Hisp
deven
s'appel
talents
Hispan
condam
de se
bord d
réussi
fenses
bord,
jours
cent li
capita
premi
page s
et le p
l'isthm

Il n
dence
qu'on
pour
appel
Darien

core, mais dont il est plus aisé de trouver la raison. A la mort d'une veuve, on enterrait toujours avec elle ceux de ses enfants qui, par la faiblesse de leur âge, n'étaient pas en état de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

CHARLOTTE. Les barbares !...

CONRAD. Quelle est donc la raison de cette cruauté ?

M. HUNTER. Parce que personne ne voulait se charger du soin de les nourrir. On croyait avoir rempli tous les devoirs de l'humanité et de la compassion envers ces malheureux enfants en les délivrant par une mort prompte des horreurs de la faim. On les enterrait aussitôt que celle qui pourvoyait à leur subsistance avait fermé les yeux.

Je reviens maintenant à l'officier qu'Ojéda avait dépêché à Hispaniola. Il amenait avec lui un homme dont le nom est devenu trop fameux pour que je le passe sous silence : il s'appelait Nuguez de Balboa ; il réunissait aux plus grands talents le courage le plus intrépide. On l'avait accusé, à Hispaniola, d'un crime grave, et il courait risque d'être condamné à mort. Pour se soustraire à ce danger, il s'avisa de se cacher dans un tonneau, et de se faire ainsi porter à bord du vaisseau qu'Ojéda venait d'envoyer. Ce moyen lui réussit : le capitaine du bâtiment, à qui on avait fait les défenses les plus précises de prendre aucun malfaiteur à son bord, ne s'en aperçut pas ; et ce ne fut qu'après plusieurs jours de navigation, et lorsqu'on se trouvait déjà à plus de cent lieues de terre, que Nuguez sortit de son tonneau. Le capitaine en fut effrayé et le menaça de le déposer sur la première île déserte qu'ils rencontreraient. Mais tout l'équipage sollicitant en sa faveur, le capitaine se laissa fléchir et le prit sous sa protection. C'est ainsi que Balboa arriva à l'isthme de Darien.

Il ne fut pas longtemps sans s'y distinguer par sa prudence, son activité et sa constance. Ce fut par ses conseils qu'on s'empara d'un terrain aux environs du fleuve Darien pour former un établissement à son embouchure, qu'on appelle encore aujourd'hui *Santa-Maria el antigua del Darien*.

THÉODORE. Que ce nom est long !

M. HUNTER. Aussi a-t-on coutume de l'abrégé et de l'appeler simplement Santa-Maria. Balboa se rendant de plus en plus nécessaire à ses compagnons, ils l'élurent pour leur gouverneur. Son génie entreprenant et ambitieux chercha dès lors toutes les occasions propres à s'affermir dans son poste, et à se rendre célèbre par quelque découverte utile ou par quelque conquête importante.

Dans ces vues, il fit nombre d'excursions dans le voisinage : il contracta des alliances avec quelques caciques, et força ceux qui osèrent lui résister à se soumettre. Parmi les premiers, il s'en trouva un, nommé *Komagre*, qui reçut Balboa et ses compagnons avec les marques de la plus grande bienveillance. Son fils aîné, jeune homme vif et actif, remarquant l'avidité que les Espagnols témoignaient pour l'or, ramassa une quantité considérable de ce métal, qu'il dédaignait, pour leur en faire présent. Mais voyant que les avides Européens ne rougissaient pas de se quereller pour quelques grains de cet or qu'ils faisaient peser, le jeune Indien indigné renversa la balance et l'or qu'elle contenait.

« Vous avez tort de vous agiter ainsi pour une semblable misère, s'écria-t-il ; mais si le désir de posséder une matière aussi vile à mes yeux vous a seul engagés à quitter votre patrie et à troubler la paix d'une nation tranquille, je vous indiquerai un pays qui en produit plus que vous n'en pouvez souhaiter, quelque grands que soient vos désirs. »

Ce mot, comme une étincelle, enflamma l'avidité des Espagnols : ils s'empressèrent de demander le nom de cette contrée ; on leur répondit que c'était un grand et puissant royaume vers le sud.

L'Indien ajouta qu'ils ne devaient pas espérer de trouver une entrée facile dans ce royaume, parce que le roi, qui commandait à des peuples nombreux et aguerris, n'aurait pas de peine à les repousser, s'ils n'étaient pas en plus grand nombre. Telle fut la première nouvelle que les Espagnols eurent du Pérou, pour le malheur de ses habitants. Sans doute Balboa se sentait encore trop faible pour com-

menc
comp
conçu
dès q
niola.

L'o
quelq
panio
gnit,
mains
crifièr
furent
dans c
il est i

Balb
pour c
ennem
à jeter
en fera

Il sa
la bien
nouvel
fallait
tures d
et sa fe

Tout
quelqu
dressés
Quelles
que Ba

Le f
aux Es
marche

mencer une entreprise aussi vaste ; mais l'ardeur de ses compagnons augmentait par les obstacles, et leur chef n'en conçut pas moins l'idée d'exécuter ses téméraires projets dès qu'il aurait reçu les secours qu'il attendait d'Hispaniola.

L'orage qui menaçait le Pérou fut encore détourné pour quelque temps. Le vaisseau que Balboa avait envoyé à Hispaniola fit naufrage à la côte de Yucatan : l'équipage atteignit, à la vérité, la terre, mais ce fut pour tomber entre les mains des barbares habitants de cette contrée, qui les sacrifièrent à leurs dieux. Aquilar et un de ses compagnons furent les seuls qui échappèrent. Cortès le trouva ensuite dans ce pays ; mais comme vous connaissez son aventure, il est inutile que je vous en parle.

Balboa attendait en vain le retour de son vaisseau, et pour comble de malheur, on lui écrivit d'Espagne que ses ennemis avaient eu le dessus à la cour, qu'ils avaient réussi à jeter des nuages sur sa conduite, et que dans peu on lui en ferait rendre un compte exact et sévère.

Il savait que le seul moyen de se justifier et de regagner la bienveillance de ses maîtres avides était de découvrir de nouvelles contrées qui produisissent beaucoup d'or ; il n'en fallait pas davantage pour l'engager à profiter des ouvertures du fils de Komagre, et il sut communiquer son ardeur et sa fermeté inébranlable à ses téméraires compagnons.

Toute son armée consistait en cent soixante hommes et quelques meutes de chiens, qui, comme vous savez, étaient dressés à attaquer et à déchirer les malheureux Indiens. Quelles faibles ressources pour exécuter les vastes desseins que Balboa avait eu la témérité de concevoir !

Le fils de Komagre remplit la promesse qu'il avait faite aux Espagnols de leur servir de guide, et l'on se mit en marche.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Les Espagnols, sous la conduite de Balboa, cinglent à l'ouest. — Obstacles sans nombre qu'ils ont à surmonter. — Découverte importante de Balboa. — Les éléments et les hommes semblent se déchaîner pour la ruine des Espagnols.

FERDINAND. Il me semble que Balboa s'aventure dans une entreprise bien périlleuse.

M. HUNTER. Oui, sans doute; mais, outre son dessein d'atteindre le Pérou, il avait encore d'autres vues dont le succès ne lui paraissait pas moins important. Le jeune Komaigre avait assuré que vers le sud, à six soleils de distance, ainsi qu'il s'exprimait, ce qui signifie à six journées de marche, on trouverait un nouvel Océan qui bordait le riche pays où il s'offrait de conduire les Espagnols.

Balboa pensa avec raison que ce devait être la mer que Colomb avait cherchée inutilement, et qui conduisait aux Indes, en cinglant du côté de l'ouest. L'espoir de faire une découverte aussi importante, et qui avait échappé aux recherches d'un aussi grand homme, lui paraissait bien digne des fatigues et de tous les dangers auxquels il était résolu de s'exposer pour y parvenir.

JEAN. Pourquoi était-il donc si difficile et si dangereux de traverser un isthme aussi étroit?

M. HUNTER. Par plus d'une raison. D'abord la nature, pour mettre l'isthme de Darien à couvert du choc des deux Océans, l'a pourvu d'une chaîne de hautes montagnes contiguës aux Cordillères ou Andes, qui s'étendent au loin dans l'Amérique septentrionale. Des forêts épaisses couvraient ces montagnes. Les vallées qui les coupent sont ou des marais impénétrables, ou couvertes d'eau par les pluies qui tombent pendant neuf mois dans ces tristes contrées. Vous pouvez vous imaginer combien un pays aussi humide doit entretenir et propager d'insectes différents. Les ser-

pent
gran
vora
cous
quête
torre
et il
à gué
d'un
vent
dange
traord
grand
Bal
pays
clu un
dans
prend
des Es
amitié
fut pos
chemin
averti
armée
Les
vinrent
leur ar
eussen
questio
cacique
comba
que les
Indiens
épouva
que Ba
feu. Le
atteint

Camp

pents venimeux, les crapauds et les lézards s'y trouvent en grand nombre; les arbres sont couverts de fourmis dévorantes; l'air est obscurci par des nuées de mouches et de cousins d'une grosseur inconnue en Europe, et dont la piqure est aussi douloureuse que celle de nos guêpes. Des torrents impétueux se précipitent du haut des montagnes, et il faut autant de force que de résolution pour les passer à gué ou à la nage. Ajoutez à tous ces inconvénients celui d'un air étouffé et chargé de vapeurs malsaines qui énervent le corps et l'âme et produisent les contagions les plus dangereuses, et fréquemment la mort. Quel courage extraordinaire ne fallait-il pas avoir pour affronter d'aussi grands obstacles avec d'aussi faibles ressources!

Balboa n'en fut pas intimidé. Il arriva d'abord dans le pays d'un cacique avec lequel on avait déjà auparavant conclu un traité d'alliance. De là il s'avança vers les montagnes, dans les possessions d'un chef indien qui commença par prendre la fuite, mais qui, étant informé du véritable but des Espagnols, revint sur ses pas et chercha à gagner leur amitié en ramassant la plus grande quantité d'or qu'il lui fut possible. Enfin il atteignit la partie la plus difficile du chemin, c'est-à-dire les montagnes. Un cacique puissant, averti de l'arrivée de ces étrangers, rassembla aussitôt une armée nombreuse pour la leur opposer.

Les Espagnols marchèrent en avant : quelques Indiens vinrent à leur rencontre pour les interroger sur l'objet de leur arrivée et pour leur notifier en même temps qu'ils eussent à se retirer; mais on ne fit nulle attention à leur question ni à leur défense, et on poursuivit la marche. Le cacique parut lui-même et donna aux siens le signal du combat. Il était remarquable par un habit de coton, tandis que les autres marchaient nus. Aussitôt tout s'ébranle : les Indiens se précipitent sur les Espagnols en jetant des cris épouvantables; mais à peine furent-ils à la portée du fusil, que Balboa fit signe à ceux qui en étaient armés de faire feu. Le bruit de l'explosion, la chute de ceux qui furent atteints, répandirent, comme de coutume, une si grande

terreur parmi les Indiens, qu'à l'instant tous furent dispersés, dans la ferme persuasion qu'ils avaient affaire à des êtres qui disposaient des armes du ciel, l'éclair, la foudre et le tonnerre. La plupart des fuyards périrent par le fer ou furent déchirés par les chiens. Le cacique lui-même se trouva parmi les premiers, et sa ville, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables cabanes les unes à côté des autres, se rendit : elle fut livrée au pillage. L'or qui tomba dans cette occasion entre les mains des Espagnols les dédommagea des fatigues de leur marche, et les encouragea à supporter avec patience celles qui leur restaient encore à endurer.

Balboa laissa les malades dans cet endroit, et se hâta lui-même, avec le reste de sa pauvre troupe, de terminer l'entreprise qu'il avait commencée. Des obstacles et des dangers incroyables s'opposèrent à ses desseins ; mais le corps des Espagnols semblait être de fer, et leur âme d'acier. Leur constance à surmonter toutes les difficultés fut inébranlable. La faim, la soif, le froid, le chaud, tous les inconvénients d'une route difficile et à peine praticable aux animaux féroces, ne purent les rebuter un instant. Balboa se montrait toujours à la tête partout où le danger se présentait : il supportait le manque de vivres et de toutes les commodités de la vie avec la même patience que le dernier de ses compagnons. Son exemple inspira une ardeur générale, et on ne murmura plus de suivre un pareil chef, quoique le but qu'on se proposait parût s'éloigner de jour en jour.

Vingt-cinq jours s'étaient écoulés dans cette pénible marche, et cependant ils n'avaient pas fait plus de chemin qu'un homme marchant d'un pas ordinaire n'en ferait en six jours sur une route fréquentée. Enfin on arriva au pied d'une montagne du haut de laquelle on devait découvrir le nouvel Océan, d'après le récit qu'en avait fait le jeune Komagre. Balboa fit faire halte à sa troupe et gravit seul la montagne, afin qu'aucun de ses compagnons ne pût lui ravir l'honneur d'une découverte aussi importante. Ceux-ci

avaient
seul i
momen
plus q
leurs d
montag
les ma
se hâte

Le v
l'exemp
Dieu d
immort
immens
étaient
raison
la vue d
toutes
session
ces con
élever d
et grav
ce princ

Théo
M. H
que Cor

Dès c
foule ve
mer jus
et aux I
m'empa
toutes l
fais vœu
cette ép

Le lie
près du
qu'elle
dionale.

avaient les yeux fixés sur lui ; ils ne le perdaient pas un seul instant de vue , et attendaient avec inquiétude le moment où il parviendrait au sommet. Déjà il n'en est plus qu'à deux pas... Les Espagnols sont saisis de crainte, leurs cœurs palpitent. Enfin il est parvenu au haut de la montagne : tout à coup il se précipite à genoux et élève les mains au ciel. Les Espagnols comprennent ses gestes et se hâtent de le joindre.

Le vaste Océan se présente à leurs regards. Tous, à l'exemple de leur chef, se prosternèrent pour remercier Dieu d'un événement qui allait les couvrir d'une gloire immortelle, et qui paraissait devoir procurer des avantages immenses à leur patrie. Les Indiens qui les accompagnaient étaient frappés d'étonnement, ne pouvant pas concevoir la raison qui causait aux Espagnols ce ravissement de joie à la vue de l'Océan. Leur surprise augmenta lorsqu'ils virent toutes les cérémonies avec lesquelles Balboa prenait possession, au nom du roi d'Espagne, son maître, de toutes ces contrées et de la mer du Sud qui les baignait. Il fit élever de grands monceaux de pierres, y planta des croix, et grava sur l'écorce des arbres le nom de Ferdinand, car ce prince vivait encore.

THÉODORE. En quelle année se fit donc cette découverte ?

M. HUNTER. En 1513, par conséquent cinq ans avant que Cortès partit de Cuba pour la conquête du Mexique.

Dès que les cérémonies furent achevées, on courut en foule vers le rivage. Balboa, l'épée à la main, entra dans la mer jusqu'à la ceinture et adressa ces paroles aux Espagnols et aux Indiens assemblés : « Je vous prends à témoin que je m'empare, pour la couronne d'Espagne, de cet Océan et de toutes les terres qu'il baigne de ses flots : je suis prêt et je fais vœu de défendre la souveraineté de mon maître avec cette épée que je tiens entre les mains. »

Le lieu où se fit cette étrange cérémonie était une baie près du grand isthme de Panama. Vous voyez sur la carte qu'elle s'étend le long du continent de l'Amérique méridionale. Balboa la nomma le golfe ou la baie de Saint-

Michel. Après avoir engagé ou forcé quelques caciques à lui fournir des vivres et de l'or, il forma la résolution de parcourir dans des barques indiennes la baie et les îles adjacentes pour en prendre une connaissance plus détaillée, ainsi que de toute la côte. Les Indiens, à la vérité, l'en détournèrent, en lui représentant que la saison pluvieuse allait commencer; mais il méprisa cet avis, et s'embarqua sur de chétifs canots construits à la hâte, avec quatre-vingts hommes de sa troupe et quelques Indiens, pour parcourir cet Océan dont il venait de faire la découverte.

Ils n'étaient pas encore parvenus bien avant qu'il eut sujet de se repentir de sa témérité : car ils furent tout à coup assaillis d'un si terrible orage, et les vagues s'élevaient à une hauteur si effrayante qu'ils coururent le danger le plus imminent de périr. Les Indiens pâlirent d'effroi, mais ne demeurèrent cependant pas dans l'inaction : ils se précipitèrent dans les flots pour attacher les canots deux à deux et les empêcher ainsi d'être reaversés; après des efforts inouïs, ils abordèrent à une île bordée de rochers sur laquelle ils descendirent, et y amarrèrent leurs canots comme ils purent. Mais leur joie de se voir en sûreté ne fut pas longue; car l'heure du flux étant arrivée, l'île entière fut inondée, et ces pauvres aventuriers se virent obligés de passer une partie de la nuit dans l'eau jusqu'à la ceinture, incertains encore si la marée ne s'élèverait pas plus haut et ne les submergerait pas tous. Enfin les premiers rayons du jour leur découvrirent toute l'étendue de leur malheur; ils trouvèrent quelques-uns de leurs canots entièrement fracassés, d'autres fort endommagés et percés de trous, et le reste rempli d'eau et de sable. Tout ce qu'ils contenaient, y compris les vivres, avait été enlevé par les flots.

Accablés de fatigues, transis par l'humidité et le froid, sans aucun aliment, sans canots pour se tirer de dessus ce rocher aride et regagner le continent, quelle ressource pouvait-il leur rester?

Mais de quoi ne sont pas capables les efforts réunis

d'hommes
de sauver
jeunes
tendre,
lange,
trous de
brisés :
encore
les préc
heureux

Ils n'é
car, pou
d'un cad
ment po
ses gens
faim, et
avec tant
leur faire
de tués
mis en fi

Après
sèrent à
vivres et
pect de
oublier
à se rend
qu'ils m
qu'ils tro
qui n'éta
contrée s
saison de
rendre à
fût l'ard
ce qu'ils
diquée :
chef de
étaient n

d'hommes contraints par la détresse à chercher les moyens de sauver leur vie ! Les gens de Balboa trouvèrent quelques jeunes arbres sur cette île : ils enlevèrent l'écorce encore tendre, la mêlèrent avec quelques herbes, et avec ce mélange, qu'ils mâchèrent, ils bouchèrent les fentes et les trous de ceux de leurs canots qui n'étaient pas entièrement brisés : c'est sur d'aussi frêles nacelles, qui même étaient encore surchargées, qu'ils se remirent en mer, les Indiens les précédant à la nage, et de cette manière ils atteignirent heureusement le rivage.

Ils n'étaient cependant pas encore à la fin de leurs peines ; car, poussés par la faim, ils prirent terre sur le territoire d'un cacique que les Indiens leur assuraient être abondamment pourvu de vivres. Celui-ci vint au-devant d'eux avec ses gens pour les repousser. Les Espagnols, mourant de faim, et leurs chiens tout aussi affamés, fondirent sur eux avec tant de fureur que ces faibles Indiens ne purent pas leur faire une longue résistance. Il y en eut un grand nombre de tués : le cacique lui-même fut blessé, et tout le reste fut mis en fuite.

Après cette sanglante scène, les deux partis se disposèrent à la paix. Le cacique leur députa son fils avec des vivres et de magnifiques présents en perles et en or ; l'aspect de ces richesses suffit aux Espagnols pour leur faire oublier tous leurs maux. Le cacique lui-même ne tarda pas à se rendre auprès d'eux ; et, remarquant l'excessive avidité qu'ils manifestaient pour l'or et les perles, il les assura qu'ils trouveraient des perles en abondance dans une île qui n'était distante que de cinq lieues et de l'or dans une contrée située au sud ; mais il conseilla d'attendre que la saison des pluies fût passée, avant de s'embarquer pour se rendre à l'un ou à l'autre de ces endroits. Quelque vive que fût l'ardeur des Espagnols pour ces trésors, le souvenir de ce qu'ils avaient souffert les décida à attendre l'époque indiquée : en conséquence, ils prièrent unanimement leur chef de les ramener à la colonie ; et comme la plupart étaient malades et exténués, Balboa se vit dans la néces-

sité d'y consentir. Mais pour connaître en même temps avec un peu d'exactitude le pays par lequel il était venu, il effectua son retour par des contrées dont les chemins n'étaient pas moins rudes et impraticables que ceux par lesquels il était arrivé. Il fallut de nouveau surmonter des difficultés inexprimables, et soutenir presque sans interruption des combats contre les peuples féroces qui habitaient ces montagnes. Enfin ils arrivèrent à Sainte-Marie, mais tout à fait épuisés.

De tous les compagnons de Balboa, dans cette importante expédition, aucun ne se distingua davantage par son courage et par sa fermeté qu'un certain Pizarre. Il paraît ici pour la première fois sur un théâtre où il aura bientôt un si grand rôle à jouer.

Balboa fit sur-le-champ partir pour l'Espagne, auprès du roi Ferdinand, un député chargé de lui porter la nouvelle de la découverte de la mer du Sud, de lui remettre la portion qui lui était échue du précieux butin qu'ils avaient déjà fait, et de l'engager à lui accorder un renfort d'environ mille hommes, pour le mettre en état d'entreprendre la conquête du riche empire du Pérou, sur l'existence duquel on s'était procuré les renseignements les moins équivoques. Le roi reçut sa relation avec ravissement : la possibilité du passage aux Indes orientales paraissait désormais décidée, et il fut enchanté d'avoir trouvé une route directe pour se rendre dans un pays d'où les Portugais retiraient déjà, depuis plusieurs années, d'immenses richesses... Qui pourrait le croire? Le même esprit de défiance qui l'avait rendu ingrat envers le premier auteur de la découverte du nouveau monde le porta à commettre une semblable injustice envers Balboa, qui lui paraissait trop entreprenant pour qu'on pût lui confier le gouvernement des contrées qu'il avait découvertes et de celles qui restaient encore à découvrir : en conséquence, on résolut de continuer avec célérité l'entreprise déjà commencée, mais aussi d'envoyer à Sainte-Marie un autre gouverneur à la place de Balboa.

Pédro
ver
ver
Par

Th
M.
Balbo
lait P
mani
dait p
remp
et do
que P
tilsho
taires
n'ava
rable

Au
troit
pour
nouve
coré
rieuse
ordre
l'épée
ces co
Co
lèbre
habil
liers
couver
à se p

TROISIÈME ENTRETEN.

Pédrarias, nommé gouverneur du Darien en place de Balboa. — Gouvernement tyrannique de Pédrarias. — Balboa est nommé sous-gouverneur. — Sa mort. — Origine de l'ancienne et de la nouvelle Panama.

THÉODORE. Quel sera donc le successeur de Balboa ?

M. HUNTER. Le personnage qu'on choisit pour déposer Balboa, en lui donnant le gouvernement du Darien, s'appelait Pédrarias. Il était d'une naissance distinguée, et ses manières étaient élégantes; mais son caractère ne répondait pas à ces qualités extérieures : il avait l'âme basse et remplie de lâches artifices. On lui donna quinze vaisseaux et douze cents hommes pour achever la grande entreprise que Balboa avait commencée; et près de quinze cents gentilshommes s'embarquèrent avec lui en qualité de volontaires pour prendre part à cette importante expédition. On n'avait jamais vu jusqu'alors un armement aussi considérable aux frais du roi.

Aussitôt que cette puissante flotte fut entrée dans le détroit de Darien, Pédrarias fit descendre à terre un officier, pour aller signifier à Balboa sa déposition et l'arrivée d'un nouveau gouverneur. On s'attendait à trouver ce héros décoré d'un faste proportionné à l'éclat de ses actions glorieuses; on s'attendait aussi qu'il refuserait d'obéir aux ordres du roi, et qu'il tenterait même de défendre ses droits l'épée à la main; mais on se trompa dans l'une et l'autre de ces conjectures.

Combien ne fut-on pas surpris de voir cet homme célèbre, que l'on croyait possesseur d'immenses trésors, habillé d'une simple veste de coton, chaussé avec des souliers d'écorces nattées, s'occupant avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa misérable hutte! L'officier eut peine à se persuader que l'homme qu'il voyait sous de si pauvres

habits et travaillant à de tels ouvrages fût réellement le brave et fameux Balboa lui-même. Mais il en fut bientôt convaincu par la grandeur d'âme avec laquelle il reçut la nouvelle de l'injustice que le roi lui faisait; car, quelque inattendue que fût cette ingratitude, Balboa déclara aussitôt que lui et toute sa colonie se soumettaient avec respect aux ordres de Sa Majesté. En vain ses valeureux soldats, dont le nombre s'était accru jusqu'à quatre cents hommes par des renforts qui lui étaient arrivés des îles, le pressèrent-ils de défendre à main armée les droits qu'il s'était acquis à ce gouvernement; il fut sourd à leurs sollicitations.

Son orgueilleux successeur se rendit à terre. Balboa alla respectueusement au-devant de lui et l'assura de son obéissance. Cet acte de soumission ne désarma pas son implacable ennemi. Il commença le cours de ses injustices par le dépouiller des richesses qu'il avait acquises par son audace et au péril de sa vie, et il lui infligea une amende très-considérable, sous prétexte qu'il s'était constitué gouverneur de sa propre autorité et sans mission légitime.

Pédrarias était précisément arrivé dans ces contrées au milieu de la saison des pluies, temps auquel ce pays malsain exhale des vapeurs contagieuses. Ses gens ne tardèrent pas à se ressentir des influences de ce mortel climat. Ils périssaient par centaines, et ceux qui échappaient tombaient dans la plus affreuse détresse par la disette totale de vivres. Mécontents de voir ainsi leurs brillantes espérances déçues, ils sollicitèrent le gouverneur de les renvoyer sans délai dans leur patrie. Celui-ci, pour les apaiser, s'avisa d'un expédient qui eut des suites aussi funestes pour la colonie que pour les malheureux indigènes : il leur permit de faire à leur gré des incursions dans l'intérieur des terres, tant pour se procurer des vivres que pour extorquer de l'or.

Aussitôt ils se répandirent dans tout le pays jusqu'aux provinces les plus écartées, pillant les habitants et les maltraitant avec la plus grande inhumanité : ils n'épargnèrent

pas
des a
crati
mieu
cher
race

Ba
de sa
il n'a
avait
tenir
au ro
draria
de la
Il s'a
intelli
aucun
faute
conqu
temps
de n'e

Péd
roi ;
faisait
entré
oublia
songes
tait d
d'Espa
Après
vint e
sembl

Au
cette
nouve
mand
droit

pas même les districts avec lesquels Balboa avait contracté des alliances. Tous les Européens devinrent un objet d'exécration et d'horreur aux yeux des Indiens, qui valaient mieux qu'eux, au point que ces derniers ne purent s'empêcher de regarder ces brigands comme l'espèce la plus vorace des bêtes féroces.

Balboa voyait avec un mortel chagrin la ruine prochaine de sa colonie et l'anéantissement des vastes projets dont il n'avait cessé de s'occuper nuit et jour. Jusqu'alors il avait pu tout souffrir; mais il ne lui fut pas possible de tenir contre ces derniers procédés. Il se hasarda d'envoyer au roi une ample relation de la conduite insensée de Pédrarias; et ses inculpations portant l'empreinte du langage de la vérité, Ferdinand ne put s'empêcher d'y ajouter foi. Il s'aperçut alors qu'il avait déposé un serviteur actif et intelligent pour mettre à sa place un courtisan, qui n'avait aucune connaissance des affaires; et pour réparer cette faute, il nomma Balboa sous-gouverneur de tous les pays conquis situés sur la mer du Sud, et ordonna en même temps à Pédrarias de l'aider dans toutes ses entreprises et de n'en faire aucune sans son avis.

Pédrarias ne pouvait se dispenser d'obéir aux ordres du roi; mais sa haine s'accrut en proportion des efforts qu'il faisait pour la cacher. Balboa, au contraire, fut à peine entré en possession de l'autorité qui lui était confiée, qu'il oublia tout le passé avec une noble magnanimité. Il ne songea plus qu'aux préparatifs de l'expédition qu'il projetait déjà depuis si longtemps pour procurer à la couronne d'Espagne la conquête des riches mines d'or du Pérou. Après avoir lutté contre une infinité de difficultés, il parvint enfin à mettre en état quatre petits brigantins et à rassembler trois cents hommes d'équipage.

Au moment où il allait s'embarquer pour tenter avec cette petite armée la conquête du plus grand empire du nouveau monde, il reçut un messenger de Pédrarias, qui lui mandait de suspendre son départ et de se trouver à un endroit qu'il désignait pour conférer avec lui. Balboa, fort

éloigné de tout soupçon, n'hésita pas un moment à satisfaire aux ordres du gouverneur et partit pour le lieu du rendez-vous. Il n'y fut pas plutôt arrivé que l'artificieux Pédrarias le fit charger de fers. Balboa ne comprenait rien à cette perfidie, et ne pouvait concevoir quels étaient les projets qu'on formait contre lui ; mais il ne resta pas longtemps dans son incertitude. Pédrarias, altéré du sang d'un homme qu'il regardait comme un rival dangereux, fit sur-le-champ instruire son procès ; il l'accusa de conspirer contre l'autorité du roi, de trahir ses intérêts et de chercher à se rendre indépendant du gouverneur. Des juges nommés par l'inique Pédrarias et à sa discrétion condamnèrent à mort l'infortuné Balboa : toute la colonie supplia son assassin d'épargner la vie d'un homme qui leur était si cher à tous, et qui était si nécessaire au service du roi ; leurs sollicitations furent inutiles : Balboa fut décapité publiquement.

FERDINAND. Le roi ne fut donc pas informé de cette atrocité ?

M. HUNTER. Il le fut, mais par des gens qui désiraient tous autant la mort de Balboa que Pédrarias lui-même, et qui surent donner à cette iniquité l'apparence d'une condamnation méritée. Non-seulement le meurtrier demeura impuni, mais il conserva son gouvernement.

Cet événement recula encore de quelques années le malheur qui menaçait les Péruviens, car Pédrarias n'eut pas le courage de se mettre lui-même à la tête d'une entreprise aussi périlleuse ; et le sort de Balboa remplissant de terreur les âmes les plus intrépides, personne n'osa chercher à se distinguer par quelque action brillante sous les yeux d'un gouverneur aussi envieux : aussi on abandonna l'expédition, dont tous les préparatifs étaient faits, et l'on se borna à piller et maltraiter les pauvres habitants des contrées du Darien.

L'exposition malsaine de Sainte-Marie et le désir d'acquérir une célébrité quelconque déterminèrent Pédrarias à demander la permission de changer le siège de la colonie et de le transférer du côté occidental de l'isthme, sur les

bor
c'es
et p
riqu
fame
en c
prop
bouc
Gran
La
les m
méri
ciant
perle
sur l'
de m
et le
jusqu
Chili.
sidéra
espagn
faire

bords de la mer du Sud. On consentit à sa demande : et c'est là l'origine de l'ancienne Panama, qui devint ensuite et pendant longtemps une des plus importantes de l'Amérique. Mais il y a plus d'un siècle qu'elle fut surprise par un fameux corsaire anglais, nommé Morgan, pillée et réduite en cendres. Quand on voulut ensuite la rebâtir, on jugea à propos de le faire dans une position plus commode, à l'embouchure d'un fleuve que les Espagnols nomment *Rio Grande*. Telle a été l'origine de la Panama d'aujourd'hui.

La première Panama fut longtemps l'entrepôt de toutes les marchandises qu'on expédiait d'Europe pour l'Amérique méridionale et de cette dernière pour l'Europe. Les négociants du Pérou, du Chili, etc., envoyaient leur or, leurs perles, leur cacao, leur quinquina, pour être transportés sur l'isthme à Puerto-Belo par terre. Les vaisseaux chargés de marchandises d'Europe arrivaient aussi à Puerto-Belo, et leurs cargaisons étaient dirigées de la même manière jusqu'à Panama pour être réparties de là au Pérou et au Chili. Panama était donc ainsi le centre du commerce considérable qui se faisait entre l'Europe et les établissements espagnols de l'Amérique méridionale ; et vous pouvez vous faire une idée des affaires qui s'y traitaient alors.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Le projet de la conquête du Pérou est repris. — Caractère de Pizarre.
— Association des trois hommes dont va dépendre la destinée du
Pérou. — Esquisse de la côte méridionale. — Explication des vents.

M. HUNTER. Pédrarias pendant quelques années s'occupa d'un côté à la construction de sa ville, et de l'autre à combattre et à subjuguier les malheureux Indiens dans toute la longueur de l'isthme qui sépare l'Océan du nord de celui du sud. Dans cet intervalle on oublia la riche conquête de l'empire du Pérou, que Balboa avait projetée; on ne reprit ce projet qu'en l'an 1524, par conséquent six ans après l'entreprise contre le Mexique.

Parmi ceux qui s'étaient établis à Panama avec Pédrarias, il y avait trois personnages extraordinaires qui vont désormais attirer toute notre attention. L'un s'appelait François Pizarre, l'autre Diégo d'Almagro, et l'autre Ferdinand de Luque; ce dernier était ecclésiastique.

Pizarre était fils d'un gentilhomme espagnol et d'une femme de mauvaise conduite. Son père ne prit aucun soin de son éducation, et sa mère, n'en ayant point reçu elle-même, ne pouvait lui en donner; en sorte qu'il grandit comme un arbrisseau sauvage dont personne ne prend soin. Abandonné à lui-même, sans aucune instruction, sans nul encouragement, ses occupations journalières pendant sa jeunesse étaient de garder les troupeaux. Est-il surprenant que son cœur fût insensible à ces tendres sentiments de commisération et d'humanité qui n'y germent et ne s'y développent qu'au moyen d'une éducation soignée dès l'enfance? Cependant il éprouvait une répugnance insurmontable pour son genre de vie, et il aspirait à un état plus relevé, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Il quitta son troupeau et devint soldat. Mais son ambition et son génie

inqu
sor
qu'e
nan
gran
y éta
mon
man
igno
vigo
arder
du d
Toute
remp
quait
un de
dans

Qu
guère
expos
pitié
servi
plus g
de s'y
corps
surpa
probit

Je n
lorsqu
rait ve
flambe
partie

Tel
des Pe
fourni
entrep
il se c

inquiet le faisaient soupirer après l'occasion de donner l'essor à son activité : à peine eut-il servi quelques années qu'entraîné par l'exemple de tant d'autres esprits entrepreneurs de son siècle, il tourna ses yeux ardents du côté du grand théâtre du nouveau monde, et ne fut satisfait qu'après y être arrivé. Il commença sous la conduite de Balboa à se montrer dans toutes les occasions les plus périlleuses d'une manière si distinguée qu'on le jugea capable, malgré son ignorance, de remplir un poste de commandant. Son corps vigoureux était endurci contre toutes les fatigues; son cœur ardent et courageux ne connaissait pas la crainte, et au jour du danger il était toujours à la tête de ses compagnons. Toutes les facultés de son âme étaient sans cesse tendues à remplacer par sa vigilance et son application ce qui lui manquait en connaissances acquises. Bientôt on reconnut en lui un de ces hommes nés pour commander et pour marquer dans leur siècle.

Quant à la naissance et à l'éducation, Almagro n'avait guère été plus heureux. Ses parents inconnus l'avaient exposé au moment de sa naissance, et il avait dû la vie à la pitié et à la charité publiques. Ainsi que Pizarre, il avait servi de bonne heure; et se croyant comme lui capable des plus grandes choses, il était passé en Amérique dans la vue de s'y faire un nom. Il égalait Pizarre en force d'âme et de corps, en courage, en constance et en activité; mais il le surpassait infiniment en grandeur d'âme, en droiture et en probité.

Je ne vous dirai rien sur le compte de l'abbé Luque, que lorsque j'y serai contraint par les circonstances. Qui pourrait voir en effet sans peine un ministre de paix s'armer du flambeau de la guerre pour porter la désolation dans une partie du globe?

Tel était le triumvirat qui s'était formé pour le malheur des Péruviens. Ces hommes convinrent que chacun d'eux fournirait tout ce qu'il possédait pour les préparatifs de leur entreprise; et comme Pizarre avait le moins à y contribuer, il se chargea en compensation de la partie la plus difficile

et la plus dangereuse de l'exécution, celle de conduire et de diriger personnellement les faibles forces qui devaient servir à la découverte et à la conquête de l'empire du Pérou. Almagro, de son côté, offrit de lui amener de temps en temps des renforts, des provisions, des vivres et des munitions de guerre. Quant à l'abbé Luque, il devait rester à Panama pour captiver la confiance du gouverneur et diriger toutes les mesures qui pouvaient favoriser leur plan et avoir rapport à leur entreprise.

Un seul vaisseau portant cent douze hommes fut tout l'armement avec lequel Pizarre sortit du golfe de Panama pour aller à la conquête d'une des plus grandes contrées du nouveau monde.

Pour suivre Pizarre dans sa course aventureuse, prenons maintenant une idée de la côte de cette partie de l'Amérique méridionale. Elle s'étend, comme vous le voyez, depuis l'isthme de Darien jusqu'à la Terre de Feu, qui la borne. La contrée la plus prochaine après le Darien est, comme vous le savez, la *Terre ferme* ou *Tierra firme*, ainsi que les Espagnols l'appelaient, comprise maintenant dans la Colombie; ensuite le Pérou et le Chili, puis les terres Magellaniques ou Patagonie, qui sont séparées des îles de la Terre de Feu par le détroit de Magellan.

CHARLES. D'où vient ce nom de *Terre de Feu*?

M. HUNTER. Parce que ceux qui découvrirent ce groupe d'îles y trouvèrent quelques volcans.

FERDINAND. N'y en a-t-il plus à présent?

M. HUNTER. Les montagnes y sont encore sans doute; mais il paraît qu'elles ont cessé de vomir des flammes, puisque les derniers navigateurs qui ont été dans ces îles n'en font aucune mention.

Par malheur pour nos aventuriers, le climat de l'Amérique méridionale était encore si peu connu, qu'ils commencèrent leur voyage précisément dans la saison la plus défavorable. Les vents périodiques leur étaient alors contraires.

THÉODORE. Je croyais qu'entre les tropiques il ne régnait

qu'un
const
tropi

M.
de l'
non
enfant
détail
de no

Il r
lieu d
grés a
jours
ses ra
haut,
vient
pique
comme
mer, e
à trent

THÉ
disting
le vent

Les
parce
nomm
souffle

M. I
FER
alizé?

M. I
Qu'est
d'une

FER
froid.

M. I
JEAN

qu'un seul vent, et que ce vent, qu'on nomme alizé, était constamment le même : or, cette contrée est située entre les tropiques.

M. HUNTER. Cela est très-vrai ; mais ce n'est qu'au milieu de l'Océan que ces vents alizés suivent un cours réglé, et non pas sur les côtes du continent. Voudriez-vous, mes enfants, m'accorder votre attention ? je vous expliquerai en détail les caractères de ces vents divers qui soufflent autour de notre globe.

Il règne tous les ans, presque sans interruption, au milieu de l'Océan, entre les tropiques, et même quelques degrés au delà, tant au nord qu'au sud, un vent réglé et toujours le même. Là où le soleil darde perpendiculairement ses rayons sur la terre, ce vent est complètement *est*. Plus haut, du côté du nord, contre le tropique du Cancer, il devient *nord-est*, et *sud-est* plus bas au sud, du côté du tropique du Capricorne. On le nomme *vent alizé* ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, ce vent ne souffle qu'en haute mer, et il se perd en quelques endroits à cent, et en d'autres à trente lieues du continent.

THÉODORE. Je comprends à présent la raison qui a fait distinguer les petites Antilles en *îles du vent* et en *îles sous le vent*.

Les *îles du vent* sont vraisemblablement ainsi nommées parce que les vents alizés soufflent jusqu'à elles, et on nomme les autres *îles sous le vent* parce qu'ils cessent de souffler avant d'y arriver.

M. HUNTER. C'est cela.

FERDINAND. Mais quelle peut être la cause de ce vent alizé ?

M. HUNTER. C'est ce que vous allez comprendre, j'espère. Qu'est-ce qui arrive lorsque vous ouvrez en hiver la porte d'une chambre bien chaude ?

FERDINAND. Qu'il y entre tout à coup une quantité d'air froid.

M. HUNTER. Et d'où cela vient-il ?

JEAN. C'est, mon père, comme vous nous l'avez déjà

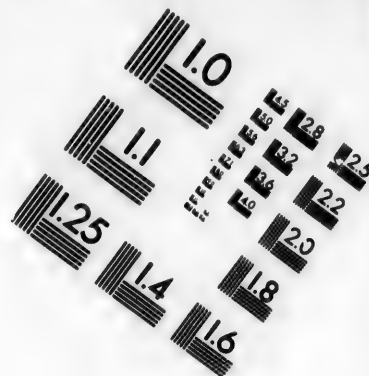
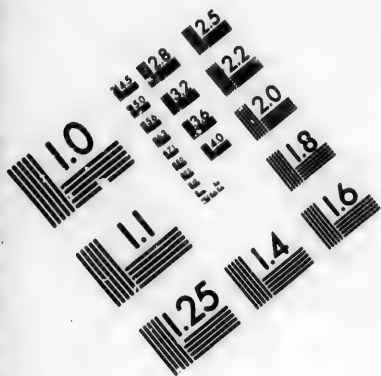
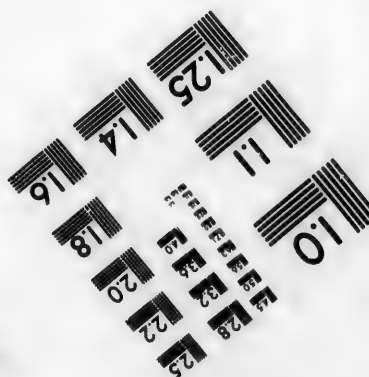
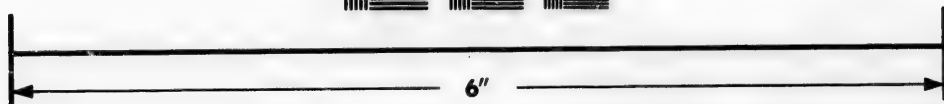
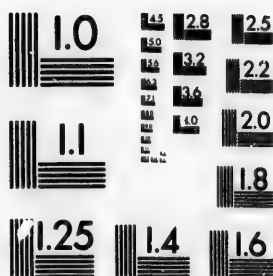


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 12.8 12.5
12 11.8 11.5
11 10.8 10.5
10 9.8 9.5
9 8.8 8.5
8 7.8 7.5
7 6.8 6.5
6 5.8 5.5
5 4.8 4.5
4 3.8 3.5
3 2.8 2.5
2 1.8 1.5
1 0.8 0.5

10
01

expliqué une fois, parce que l'air chaud de la chambre, étant plus dilaté, ne peut pas opposer une résistance suffisante à l'air froid, qui s'y précipite aussitôt qu'on ouvre la porte.

M. HUNTER. Très-bien. Remarquez à présent, mes enfants, que la même chose arrive tous les jours à l'air d'entre les deux tropiques. Outre cela, dans certains temps, le soleil y darde tout à fait à plomb, et en d'autres un peu moins. L'air doit donc y être plus chaud que tout autre air qui se trouve au delà des tropiques, qui ne reçoivent qu'obliquement ses rayons. Or, l'air entre les tropiques, étant ainsi plus réchauffé, est par là même aussi plus raréfié. Cela étant, l'air plus dense des environs s'y introduit successivement et sans interruption pour rétablir l'équilibre altéré. Mais le soleil se mouvant ou paraissant se mouvoir d'orient en occident, il faut que de chaque côté l'air des environs y pénètre en direction doublement oblique; c'est-à-dire que celui qui y entre par le nord doit y arriver en la direction d'un vent du *nord-est*, et celui qui y pénètre par le sud doit y entrer en la direction d'un vent de *sud-est*. Et là où ces deux vents contraires se rencontrent et se heurtent, il doit nécessairement résulter de leur union un vent d'*est* parfait.

JEAN. Mais d'où vient que ce vent alizé cesse de souffler lorsqu'on s'approche des côtes?

M. HUNTER. Dis-moi auparavant pourquoi une rivière près d'un moulin paraît en été quelquefois aussi immobile que si elle était une eau dormante.

JEAN. Parce qu'alors on ferme les écluses.

M. HUNTER. C'est par la même raison que le vent alizé se calme lorsqu'il approche de la terre ferme. Les montagnes qu'elle renferme sont les écluses fermées qui l'arrêtent : son cours en est ralenti, non-seulement tout près de terre, mais encore à une bonne distance en avant sur la mer, comme cela arrive à la rivière lorsqu'on ferme les écluses; car ce n'est pas seulement à l'endroit de l'écluse que l'on s'en aperçoit, mais encore beaucoup plus haut.

Outre ces vents alizés, qu'on appelle aussi *vents con-*

stan
souff
périe

Tr
M
souff
poser
dans
diqu
autre
souve
des c
par la
temp

La
qu'on
souffl
sont t
secs.
incert
ger so

Découv
de P
des s

HEN
M. L
son ex
plus fa
exposé
les flo
que de

Cam

stants, il y en a d'autres qui, dans certaines régions, ne soufflent qu'à des saisons déterminées : on les nomme *vents périodiques* ou *moussons*.

THÉODORE. Quels sont ces vents-là ?

M. HUNTER. Ce sont ceux qui, pendant quelques mois, soufflent constamment dans la même direction, qui se reposent ensuite quelque temps, puis tout à coup soufflent dans une direction opposée. Ces sortes de vents périodiques règnent sur les côtes de la Chine et dans plusieurs autres lieux entre l'Afrique et les Indes orientales. Il résulte souvent de leur changement de direction des tempêtes et des orages affreux ; mais les navigateurs s'en garantissent par la connaissance des mers et des époques où ces grandes tempêtes ont lieu.

La dernière sorte de vents qui règnent sur notre terre, qu'on appelle *variables*, sont ceux que nous connaissons. Ils soufflent tantôt d'un côté de l'horizon, tantôt de l'autre ; ils sont tantôt chauds, tantôt froids, tantôt humides et tantôt secs. Apparemment que les causes de leur origine sont trop incertaines et trop compliquées pour qu'on puisse les ranger sous une règle générale.

CINQUIÈME ENTRETEN.

Découverte du Pérou. — Climat de ce riche pays. — Entreprise hardie de Pizarre. — Horrible aspect de l'île de Gorgone. — Pizarre reçoit des secours inattendus.

HENRI. Les vents nous ont bien retardés hier.

M. HUNTER. Ce sont eux aussi qui arrêterent Pizarre dans son expédition ; car, après avoir essuyé les contre-temps les plus fâcheux pendant soixante et dix jours, après avoir été exposé aux plus grands dangers et avoir combattu contre les flots et les vents contraires, il n'avait encore dépassé que de très-peu les îles aux Perles, que vous voyez au centre

du grand golfe de Panama ; trajet que l'on fait aujourd'hui en aussi peu d'heures qu'il y avait mis de jours.

Il aborda en différents endroits de ces côtes ; mais tout ce qu'il y vit et en apprit était tellement décourageant, qu'il ne fallait rien moins que la fermeté et la constance d'un Pizarre pour n'en être pas rebuté et persister dans son entreprise. Il voyait ici d'impénétrables forêts, où il ne se trouvait pas même un seul arbre fruitier ; là, des marais impraticables ou des plaines submergées ; partout des habitants sauvages qui accouraient pour chasser de leurs frontières ces hôtes dangereux, et il n'apercevait nulle part ni cet or ni ces précieuses richesses sur lesquels on avait tant compté. Le manque de vivres se fit sentir au point qu'ils furent obligés d'arracher les bourgeons et les rejetons des arbres pour calmer leur faim. Ces causes, et surtout l'influence contagieuse d'un climat humide et d'un air étouffé, firent périr une grande partie de cette petite troupe ; et ceux qui résistèrent étaient si affaiblis et si épuisés, que Pizarre se vit contraint de revenir sur ses pas pour aller au-devant du renfort qu'Almagro avait promis de lui amener. Dans ce dessein, il fit voile pour Chuchama, situé vis-à-vis des îles aux Perles.

En effet, Almagro s'était réellement procuré soixante et dix hommes de recrues ; mais, pensant que Pizarre avait déjà atteint le riche pays aux mines d'or, objet de tous leurs désirs, il dirigea sa route de ce côté. Il essuya les mêmes traverses que son associé avait éprouvées. Partout où il voulut aborder, les habitants des côtes s'y opposèrent. Dans un combat très-vif qu'il eut à soutenir contre eux, il eut le malheur de perdre un œil d'un coup de flèche et fut obligé de se retirer. Il apprit aux îles aux Perles l'endroit où Pizarre s'était réfugié, et il se hâta d'aller l'y joindre.

La joie de se revoir effaça subitement le souvenir amer de leurs maux, et ils étaient l'un et l'autre si peu disposés à renoncer à leur entreprise, qu'ils résolurent au contraire de se remettre en route à l'instant même. La fortune leur

fut c
enco
contr
ne p
Matth
camé
raude
cette
Quito
pire d
délici
situé
respir
d'un p

FER
soit p
sous l

M. l
lères,
neiges
toutes
l'un o

fraîche
la ren

L'as
laine d
ornem
quieren
tous le
maux
dies,
dans c
soluter
cherch
avec le
du con
les sec

fut cette fois un peu plus favorable. A la vérité, ils eurent encore à lutter contre les mêmes difficultés et les mêmes contre-temps; mais leur opposant une patience que rien ne pouvait altérer, ils parvinrent jusqu'à la baie de Saint-Matthieu, sur les côtes de Quito. Ils débarquèrent à Tacamès, peu distante de l'embouchure du fleuve des Émeraudes. Ils trouvèrent une différence bien grande entre cette contrée et celles où ils avaient abordé jusqu'alors. Quito, la province la plus étendue et la plus belle de l'empire du Pérou, est un des pays les plus fertiles et les plus délicieux de la terre; et quoiqu'il soit presque directement situé au centre des chaleurs brûlantes de l'équateur, on y respire cependant un air si tempéré, qu'on croirait y jouir d'un printemps perpétuel.

FERDINAND. Comment se fait-il donc que la chaleur n'y soit pas aussi forte que dans les autres pays qui sont situés sous la ligne?

M. HUNTER. Cela vient en partie du voisinage des Cordillères, qui sont perpétuellement couvertes de glaces et de neiges, et en partie aussi de la mer du Sud, qui baigne toutes ses côtes; en sorte que le vent, soit qu'il arrive de l'un ou de l'autre de ces côtés, apporte toujours assez de fraîcheur pour tempérer la chaleur au degré qui peut nous la rendre agréable.

L'aspect de ce charmant pays, et la vue des habits de laine et d'indienne dont les habitants étaient revêtus, les ornements d'or et d'argent dont ils étaient parés, convinquirent Pizarre et Almagro qu'ils avaient atteint le but de tous leurs vœux. Mais leur troupe était si affaiblie par les maux qu'elle avait soufferts dans le trajet et par les maladies, qu'ils n'osèrent pas se hasarder à pénétrer plus avant dans ces riches contrées. Après de mûres réflexions, ils résolurent qu'Almagro retournerait à Panama pour aller chercher de nouveaux renforts, et que Pizarre se retirerait avec le reste de ses gens sur la petite île de Gallo, voisine du continent, pour y rester jusqu'à ce que son ami amenât les secours qui leur étaient indispensables.

Almagro partit : mais, à son arrivée à Panama, il trouva de grands changements. On en avait ôté le gouvernement à Pédrarias, et établi un certain Pédro de los Rios pour son successeur. Celui-ci, qui était d'un esprit peu entreprenant, trouva le projet des trois confédérés si aventureux et son exécution si hasardeuse, qu'il ne voulut pas consentir qu'Almagro levât de nouvelles recrues. Il expédia un vaisseau pour rappeler Pizarre et tous ceux qui étaient restés avec lui.

Ce vaisseau arriva à l'île de Gallo; mais Pizarre refusa sans hésiter d'obéir aux ordres du gouverneur, quoique la plupart de ses gens fussent rebutés de poursuivre une entreprise qui avait déjà coûté la vie à un grand nombre de leurs camarades et leur avait fait essayer à eux-mêmes tant de souffrances qui duraient encore. Il traça avec son épée une ligne sur le sable et ordonna à tous ceux qui voudraient l'abandonner de passer de l'autre côté. Il eut le chagrin de voir qu'il ne resta que treize Espagnols et un mulâtre, tous gens déterminés comme lui. Cela lui suffit. Avec ces quatorze fidèles et braves compagnons il se déterminà à rester, se fiant sur son bonheur et sur le zèle de ses associés.

L'île de Gallo étant un séjour trop peu sûr à cause de sa proximité du continent, et manquant d'ailleurs d'eau douce, Pizarre prit le parti de passer à une autre île qu'il avait découverte, et qu'à cause de son horrible aspect il avait nommée Gorgone. Le vaisseau sur lequel il entreprit ce trajet était si délabré, qu'à chaque instant on craignait de périr. Cependant il arriva heureusement, et il se disposa à un genre de vie fait pour réduire au désespoir des hommes qui auraient eu moins de constance et de fermeté.

L'île de Gorgone, ainsi que vous pouvez le voir sur la carte, est située au quatrième degré de latitude nord; et selon le rapport de tous ceux qui l'ont vue, c'est un séjour affreux. Ses bois sombres et touffus et ses montagnes hautes et escarpées inspirent l'effroi. Son climat est un des plus malsains qu'il y ait au monde. Sans compter qu'on n'y voit

presq
'es b
tiles
de to
priva
très-p
délivr
empê
gens
plutôt

La
struir
reuse
actif d
touffu
meille
tombé
vaient
était e
furent

Cin
aucun
voir j
épuisé
struire
cette g
y trav
toutes
l'ancr
qu'il a
avec la
sitôt s
du Pér
tion à
du mē

HEN
M. I

presque jamais le soleil, dont les rayons ne peuvent percer les brouillards épais qui la couvrent, les insectes et les reptiles y sont en plus grand nombre qu'en aucun autre endroit de toute l'Amérique. Ajoutez encore à ces incommodités la privation de la plupart des nécessités de la vie et le risque très-probable que couraient nos aventuriers de n'être jamais délivrés d'un état aussi déplorable, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer l'intrépidité avec laquelle Pizarre et ses gens se précipitaient dans une situation aussi désespérée, plutôt que de renoncer à leur entreprise.

La première chose à laquelle ils pensèrent fut de construire un canot pour aller à la pêche. Ils en vinrent heureusement à bout, et Pizarre lui-même se montra le plus actif des pêcheurs. D'autres fois il s'enfonçait dans ces forêts touffues, et il distribuait toujours entre ses compagnons le meilleur produit de sa chasse. Quelques-uns d'entre eux tombèrent malades après leur arrivée, et les autres se trouvaient tellement affaiblis, que les secours de leur chef, qui était endurci contre toutes les fatigues et les privations, leur furent de la plus grande utilité.

Cinq grands mois s'étaient déjà écoulés sans qu'il parût aucun vaisseau : le jour de leur délivrance semblait ne devoir jamais arriver. Leur patience et leurs forces étaient épuisées. Ils prirent enfin la résolution désespérée de construire un radeau et de tenter de gagner la terre ferme sur cette grossière embarcation. Mais dans le temps même qu'ils y travaillaient, ils découvrirent un vaisseau qui s'avancait à toutes voiles du côté de leur île et qui bientôt après y jeta l'ancre. Leur joie fut encore plus grande lorsqu'ils apprirent qu'il avait été expédié par leurs compagnons de Panama avec la permission du gouverneur. Ils s'embarquèrent aussitôt sur ce bâtiment et se dirigèrent au sud-est sur les côtes du Pérou. Ils abordèrent après vingt et un jours de navigation à Tumbès, ville péruvienne, et mouillèrent dans la baie du même nom.

HENRI. Qu'est-ce qu'une baie ou rade?

M. HUNTER. Je vais te l'expliquer. Tu sais déjà ce que

c'est qu'un port. Eh bien ! cette partie de la mer, en dehors du port, qui est ordinairement garantie des vents d'un ou de plusieurs côtés par le contour des côtes, où la profondeur n'est pas encore fort considérable, et dont le fond est ordinairement propre à l'ancrage, est ce qu'on appelle *baie* ou *rade*. C'est là que restent à l'ancre les vaisseaux qui sont trop chargés pour entrer dans le port, ou qui, en étant sortis, attendent un vent favorable pour partir, et ceux encore qui, ayant eu le vent contraire, n'y ont pu entrer.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Bon accueil des Péruviens. — Simplicité de ce peuple. — Terreur qu'inspirent aux Péruviens les armes européennes. — Départ de Pizarre pour Panama ; il reçoit de la cour d'Espagne l'autorisation de poursuivre sa conquête ; il fait voile pour le Darien.

M. HUNTER. A peine Pizarre eut-il jeté l'ancre à la baie de Tumbès, que quelques Péruviens vinrent à lui, admirant la construction de ces maisons flottantes. Ils ne furent pas moins étonnés de voir des hommes blancs et barbus que ceux-ci ne le furent d'en voir qui ne leur ressemblaient pas. Les Péruviens se hâtèrent de regagner le rivage ; et peu après on vit arriver dix ou douze canots chargés de rafraîchissements dans des vases d'or : spectacle ravissant pour les Espagnols, qui n'étaient pas moins affamés d'or que de nourriture fraîche. C'était le cacique de cette contrée qui, par humanité, envoyait toutes ces choses aux destructeurs futurs et aux tyrans de sa patrie pour leur bienvenue. Il les fit prier en même temps de descendre à terre, et de demander tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour subvenir à leurs besoins.

Avides des richesses de ce pays, les Espagnols voulaient se rendre à cette invitation ; mais, par prudence, Pizarre ne permit d'y aller, pour prendre des informations, qu'à deux

de se
paru
leque
et l'a
encor

CH
M.

au nè
pas é
giner
la pl
envoy
riches
viens
voyaie
qui se
eux-d
métau
bitant
aussi
rieure
de con

TH
la fab

M.
un au
les Es
c'étais
moute
long c

Cep
sont a
meau
au m
distan
viron
son c

de ses gens seulement, un Espagnol et un nègre. Lorsqu'ils parurent sur le rivage, les Péruviens ne savaient trop lequel des deux devait le plus exciter leur admiration : l'un et l'autre étaient pour eux une singularité qu'ils n'avaient encore jamais vue.

CHARLOTTE. Et quelle est donc la couleur des Péruviens ?

M. HUNTER. Celle du cuivre. Ils donnèrent la préférence au nègre, et se mirent à le laver pour voir si on ne pourrait pas éclaircir la noirceur de sa peau. Vous pouvez vous imaginer quel fut leur étonnement de ce qu'il n'en résultait pas la plus légère différence. Tout ce que virent ces deux envoyés fortifia les idées qu'ils avaient déjà conçues des richesses de ce pays. Dans toutes les habitations des Péruviens, où on les régalaient avec la plus grande cordialité, ils voyaient une grande quantité d'ustensiles d'or et d'argent qui servaient aux usages les plus communs, et les habitants eux-mêmes richement parés d'ornements de ces mêmes métaux. Les habillements de laine et de coton dont ces habitants étaient vêtus, et divers objets d'art leur prouvèrent aussi qu'ils se trouvaient chez une nation infiniment supérieure à toutes celles de l'Amérique. On avait eu occasion de connaître jusqu'alors.

THÉODORE. D'où les Péruviens tiraient-ils les laines pour la fabrication de leurs étoffes ? Ils avaient donc des brebis ?

M. HUNTER. Ils n'avaient pas de véritables brebis, mais un autre animal qui leur fournissait leurs laines, et que les Espagnols apprirent à connaître pour la première fois : c'était le lama, qu'on appelle aussi mouton du Pérou, mouton-chameau, parce qu'il a, comme le chameau, le cou long et recourbé.

Cependant, les rapports de ce quadrupède avec le mouton sont à peine sensibles : il ressemble davantage au chameau ; il a la tête petite ; une fente à la lèvre supérieure, au moyen de laquelle il lance sa salive jusqu'à dix pas de distance contre ceux qui le maltraitent : sa hauteur est environ de quatre pieds, et sa longueur de cinq ou six ; mais son cou fait la moitié de l'un et de l'autre. Ceux qui sont

sauvages tirent sur le fauve, et ceux qui sont apprivoisés sont blancs, noirs ou bigarrés.

Au surplus, cet animal est de la plus grande utilité, non-seulement pour sa laine et sa chair, mais surtout parce qu'il est très-propre à porter des fardeaux : il peut porter des charges de deux cents livres et au delà, et gravir en même temps les montagnes les plus escarpées. Sa marche est lente, à la vérité, mais son pas est d'autant plus sûr. Il marche quatre et même cinq jours de suite, après lesquels il prend de lui-même vingt-quatre heures pour se reposer ; de plus, il est d'un entretien facile, n'ayant besoin pour se nourrir que de quelques herbes qu'il broute chemin faisant. Il peut se passer de boisson, parce que la salive dont il abonde lui en tient lieu.

Cet animal est d'un tempérament doux, grave et très-flegmatique. Aussi longtemps qu'il se sent des forces, il supporte le travail et la faim avec la plus grande patience : mais dès qu'il se sent épuisé, il n'y a ni encouragements ni coups qui puissent le faire remuer de place. On dit que son opiniâtreté dans ce cas est telle, qu'il se tuerait lui-même, en donnant de la tête contre terre, plutôt que de se laisser forcer.

Les Péruviens chérissaient comme un ami cet animal utile, et lorsque le temps de se servir d'un jeune lama était arrivé, on ne le faisait jamais sans de grandes et touchantes cérémonies. Tous les parents, les amis et les connaissances de la maison se rassemblaient comme pour une fête ; on parait de guirlandes et de rubans les jeunes lamas qui en étaient l'objet, et on fêtait pendant deux jours, par des danses et autres divertissements, leur consécration aux travaux. De temps en temps on voyait quelques-uns des convives courir à l'étable et les accabler de caresses. C'était seulement après ces réjouissances que l'on commençait à s'en servir, en leur laissant les guirlandes et les rubans dont on les avait ornés, jusqu'à ce qu'ils les perdissent eux-mêmes.

Le cacique de la contrée fixa principalement son attention

sur
serva
plane
sents
hauts
tion.
remp
dit :
en vé

Le
que c
avec
avanc
Il se
ner à
pays
dans

Le
sud,
l'équa
La ren
peign
ni ne
donna

Nos
réput
avec j
press
lorsq
telot
procé
pays,
manq
natur
leur j
ne pu
laissa

sur un fusil, et fut curieux de savoir à quel usage on s'en servait; l'Européen qui le portait tira un coup contre une planche, que la balle traversa. Plusieurs des Péruviens présents tombèrent de peur à la renverse; d'autres jetèrent de hauts cris, et le cacique lui-même témoigna une vive émotion. Après quelque intervalle, il se fit apporter un vase rempli d'une liqueur, et, le présentant à l'Européen, il lui dit : « Bois donc, puisque tu peux faire un bruit si éclatant : en vérité, tu égaies le tonnerre du ciel ! »

Les relations des deux envoyés convinquirent Pizarre que ce serait une entreprise absurde de tenter de subjuguier avec sa petite troupe une nation aussi nombreuse et aussi avancée en civilisation que les Péruviens paraissaient l'être. Il se vit donc obligé de suspendre son projet, et de se borner à reconnaître plus exactement les côtes de cet admirable pays et à se procurer plus de renseignements sur l'intérieur : dans cette vue, il leva l'ancre et fit voile du côté du sud.

Le port de Payta, situé au cinquième degré de latitude sud, par conséquent à soixante et quinze lieues au delà de l'équateur, fut le premier endroit où il s'arrêta de nouveau. La renommée y avait déjà précédé les Espagnols, en les dépeignant comme des êtres blancs et barbus, qui ne tuaient ni ne pillaient, qui étaient au contraire doux et affables, donnant avec plaisir ce qu'ils avaient.

Nos aventuriers se trouvèrent très-bien de cette bonne réputation. Partout où ils débarquaient, ils étaient reçus avec joie et traités de la manière la plus cordiale. On s'empressait de prévenir leurs désirs, et on était mécontent lorsqu'ils ne voulaient pas prolonger leur séjour. Un matelot, nommé Boccanegra, fut tellement enchanté des bons procédés de ces braves gens et des agréments de ce délicieux pays, qu'il résolut d'y rester. Aussitôt qu'on s'aperçut qu'il manquait, Pizarre le fit chercher : on le trouva entouré de naturels, qui, par les plus tendres caresses, lui témoignaient leur joie de ce qu'il voulait bien demeurer avec eux. Rien ne put le détourner de sa résolution, en sorte qu'on le laissa.

Pizarre , après être arrivé à Santa , en naviguant toujours au sud , céda enfin aux sollicitations de ses compagnons de voyage , qui soupiraient après leur retour , et partit pour Panama , dans l'espérance de se trouver bientôt en état de s'emparer des pays qu'il avait découverts , en se procurant un puissant renfort.

Ces vastes contrées , que j'ai appelées *Pérou* , du nom qu'elles portent aujourd'hui , n'avaient point alors de dénomination générale. Les Espagnols furent les premiers qui les appelèrent ainsi , du nom d'une rivière nommée *Birou* , d'où s'est insensiblement formé celui de Pérou , qu'elles ont conservé.

Pizarre apportait avec lui les preuves les plus convaincantes de la richesse du pays où il avait séjourné : elles consistaient en vases d'or et d'argent , en étoffes de laine et de coton et en quelques lamas. Il avait aussi amené plusieurs jeunes Péruviens pour s'en servir en qualité de truchemens dans sa prochaine expédition ; car il se flattait que le gouverneur de Los Rios , sur le rapport qu'on lui ferait des richesses extraordinaires de ces contrées , et sur les échantillons qu'on lui en présenterait , se prêterait aisément à des avances à ses associés et à lui , pour servir à une nouvelle expédition ; mais il fut déçu dans cette espérance : le gouverneur était un homme trop circonspect pour affaiblir sa colonie naissante , en courant après des conquêtes incertaines. Il prévoyait sans doute aussi que ces aventuriers ne tarderaient pas à se soustraire à son autorité , et il persista à refuser tout secours aux trois confédérés ; ce qui les jeta dans les plus grands embarras , car leur fortune particulière était totalement épuisée et leur crédit absolument perdu.

Mais leur ardeur , leur confiance et leur fermeté ne se démentirent pas : ils comprirent qu'il ne leur restait d'autre moyen de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux que celui de s'adresser directement à la cour pour être autorisés par elle à poursuivre une entreprise qui promettait tant d'avantages. Il fut donc résolu que Pizarre se rendrait en Espagne pour obtenir ce plein pouvoir.

C
parv
eut
Cha
qui
origi
relat
déco
et se
pren
Pr
il de
toute
supr
charg
Th
M.
venu
turie
gens.
avec
desh
perfu
Ch
assoc
M.
vait
gnité
conq
Piz
tion
mettr
honn
renve
n'éta
tès é
Espa

Ce fut avec bien des peines que nos trois associés purent parvenir à ramasser les fonds nécessaires à ce voyage, qui eut cependant lieu. Pizarre parut à la cour impériale de Charles V, qui régnait alors en Espagne, avec une dignité qui étonna tous ceux qui connaissaient la bassesse de son origine et la mauvaise éducation qu'il avait reçue. Il y fit la relation de son voyage, et il peignit les contrées qu'il avait découvertes sous des couleurs si brillantes, que le monarque et ses ministres l'autorisèrent sur-le-champ à en entreprendre la conquête.

Profitant des dispositions favorables de son souverain, il demanda pour lui non-seulement le gouvernement de toutes les terres à conquérir, mais encore la dignité de juge suprême, quoiqu'il eût promis de solliciter cette dernière charge pour son ami Almagro.

THÉODORE. C'était agir d'une manière indigne.

M. HUNTER. Très-indigne en effet; mais je vous ai prévenus que nous découvririons dans le caractère de cet aventurier des traits dignes de l'exécration de tous les honnêtes gens. Vous en voyez ici un échantillon, et vous déplorerez avec moi qu'un homme doué de qualités supérieures ait déshonoré son nom par les plus grandes bassesses et les perfidies les plus atroces.

CHARLES. Il aura sans doute oublié aussi son autre associé?

M. HUNTER. Non; celui-ci, étant ecclésiastique, ne pouvait exciter sa jalousie: il demanda même pour lui la dignité d'archevêque de toutes les contrées qu'on devait conquérir, et il l'obtint.

Pizarre s'engagea à pourvoir à tous les frais de l'expédition sans aucune avance de la cour, et fut obligé de promettre que ses forces consisteraient en deux cent cinquante hommes. Mais quelque insuffisant que fût ce corps pour renverser un des plus grands empires du monde, Pizarre n'était pas en état de le lever à ses frais. Par bonheur, Cortès était précisément arrivé dans ce temps-là même en Espagne pour solliciter, comme vous le savez, la protection

de son souverain. Or, celui-ci, qui aimait tous les génies entreprenants, et qui, avant son expédition au Mexique, avait été camarade de guerre de Pizarre, lui avança de quoi fournir à peu près la moitié de l'équipement auquel il s'était engagé. Pizarre quitta clandestinement Séville, pour éviter les recherches des commissaires chargés de s'assurer s'il exécuterait les conditions qu'on avait faites avec lui, et fit voile pour le Darien.

Dans le petit corps qu'il emmena, et qui ne montait guère à plus de cent hommes, on distinguait quatre jeunes gens vigoureux et pleins d'ardeur, que je dois vous faire connaître, parce qu'ils paraîtront dans peu comme principaux acteurs sur le grand théâtre qui va s'ouvrir. Trois d'entre eux étaient les beaux-frères de Pizarre, et le quatrième son oncle : ceux-là s'appelaient Ferdinand, Juan et Gonzalès, et celui-ci François Alcanara.

Aussitôt que Pizarre fut entré dans les eaux du golfe du Mexique, il dirigea sa route à Nombre-de-Dios; il y débarqua avec ses compagnons de voyage et marcha le long de l'isthme jusqu'à Panama. La joie que le brave Almagro ressentit de son retour et de l'heureuse issue de sa négociation fut bientôt troublée par la perfidie de Pizarre à son égard; et il ne voulut plus rien avoir de commun avec un homme qui s'était rendu coupable envers lui de procédés aussi indignes. Cependant il se laissa ramener par les sollicitations de l'abbé Luque, et par l'offre que lui fit Pizarre de lui remettre volontairement la dignité de juge suprême. L'association de ces trois personnages s'étant ainsi renouvelée, on s'occupa des préparatifs de la campagne et on les pressa avec ardeur.

Pizar
par
—
bat
du

M.
assoc
quat
cava
un c
d'hon
de l'
mais
abond
thieu

Il
est à
n'éta
pays
toujo
chur
Pizar
que l
dité,

Le
mont
mau
cupi
bien
que
app
la fa
cepe

SEPTIÈME ENTRETEN.

Pizarre entre dans la baie de Saint-Mathieu. — Les Espagnols, épuisés par les fatigues et les dangers, font irruption dans une ville indienne. — Nouveaux renforts arrivés de Panama et de Nicaragua. — Un combat s'engage à Tumbès; déroute des Indiens. — Aperçu de l'histoire du Pérou.

M. HUNTER. Le chétif armement de Pizarre et de ses associés ne consistait qu'en trois petits vaisseaux et cent quatre-vingts soldats, parmi lesquels il y avait trente-six cavaliers. C'est avec d'aussi pitoyables forces, mais avec un courage qui pouvait tenir lieu de plusieurs milliers d'hommes, que Pizarre mit à la voile au commencement de l'année 1531. Son projet était de débarquer à Tumbès; mais ni les vents ni les tempêtes ne lui permirent d'y aborder, il se vit obligé d'entrer dans la baie de Saint-Mathieu.

Il résolut de se rendre de là, par terre, à Tumbès, qui en est à plus de cinquante lieues. La longueur de ce trajet n'était rien en comparaison de la difficulté de traverser des pays couverts de marais impraticables et de grands fleuves toujours plus larges et plus profonds près de leur embouchure. Mais l'Océan même se serait rencontré sur la route de Pizarre, qu'il n'aurait pas arrêté un homme aussi déterminé que lui. Il sut inspirer à ses gens une partie de son intrépidité, et ils se mirent ainsi courageusement en route.

Les obstacles multipliés que les Espagnols eurent à surmonter dans cette marche furent encore accompagnés de maux qu'ils s'étaient attirés eux-mêmes par leur insatiable cupidité : au lieu de chercher à se concilier l'estime et la bienveillance des habitants, leurs pas ne furent marqués que par le pillage et la dévastation. Partout on fuyait à leur approche, et bientôt ils manquèrent de vivres. Épuisés par la faim et par une foule d'autres calamités, ils se traînèrent cependant jusqu'à Coaque, lieu situé tout près de la mer et

presque sous la ligne. Les Espagnols fondirent sur cette ville indienne avec la cruelle avidité d'une troupe de loups qui se jetterait dans une paisible bergerie ; ils en chassèrent les habitants effrayés et s'emparèrent de leurs propriétés, qui ne consistaient pas uniquement en vivres, mais encore en une grande quantité de vases d'or et d'argent, et de cette espèce de pierres précieuses, appelées émeraudes qu'on trouve très-abondamment dans ce pays.

La joie que les Espagnols éprouvèrent d'un butin aussi considérable effaça de leur mémoire le souvenir des maux qu'ils avaient endurés, et les anima à suivre leur chef avec confiance partout où il voudrait les conduire. De son côté, il n'était pas moins ravi de voir déjà se réaliser les idées brillantes qu'il leur avait données des richesses immenses de ces pays. Il se hâta de mettre à profit ce premier avantage, pour engager d'autres aventuriers à venir renforcer sa petite troupe. Dans cette vue, il expédia un de ses vaisseaux à Panama et un autre à Nicaragua, pour y faire des recrues par des descriptions magnifiques et l'exposition d'une partie du butin déjà fait.

THIERRY. Nous n'avons encore rien appris sur Nicaragua.

M. HUNTER. Prenez la première carte du golfe du Mexique. Toute cette province que vous voyez entre Honduras et Veragua s'appelle Nicaragua. Plus bas, près des côtes de la mer du Sud, et à peu de distance du grand lac de Saint-Sébastien, vous voyez la colonie du même nom, que Pédrarias avait établie. C'est là que Pizarre envoya l'un de ses vaisseaux, pendant que l'autre devait se rendre à Panama.

Lui-même poursuivit sa marche par terre, le long des côtes, avec une témérité sans exemple. La terreur et l'effroi le précédaient partout et mettaient en fuite les habitants de tous les lieux où il passait. Il continua de piller toutes les maisons abandonnées, et personne ne fit tête à ces brigands vagabonds jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'île de Puna, dans le golfe de Guayaquil.

Pizarre jugea cette île fort commode pour y attendre ses vaisseaux, et se détermina en conséquence à s'y établir

jusqu
quels
il y t
qu'il
qui s
riers
débar
sent
taire,
eût d
Dan
de N
était.
quelle
tion,
Pizar
intérie
plus d
têtes d

De
Tumb
un en
ses tr
veillan
leur c
avaient
pour e
amica

Piza
de deu
il trav
mie d
arriva
avec l

Ces
ennen
pect n

jusqu'à leur retour. Il fit construire des radeaux sur lesquels il passa avec ses troupes. Mais, à sa grande surprise, il y trouva des hommes d'une tout autre trempe que ceux qu'il avait vus jusqu'alors sur le continent. Ces insulaires, qui semblaient appartenir à une autre nation, étaient guerriers et pleins de cœur. Ils s'opposèrent avec courage au débarquement des Espagnols; et quoique ceux-ci leur fussent fort supérieurs par leurs armes et leur science militaire, il en coûta six mois de temps à Pizarre avant qu'il les eût domptés.

Dans cet intervalle, ses vaisseaux revinrent de Panama et de Nicaragua avec un renfort précieux, tout faible qu'il était. Chacun d'eux amenait environ trente recrues, auxquelles s'étaient joints deux officiers d'une grande réputation, Benalcazar et Sotto. Avec un tel secours l'audacieux Pizarre crut devoir pénétrer sur-le-champ dans les provinces intérieures de ce vaste empire, qui renfermait beaucoup plus de mille lieues carrées que l'Espagnol ne comptait de têtes dans toute son armée.

De l'île de Puna il revint en terre ferme pour fondre sur Tumbès; mais il s'aperçut qu'on le regardait alors comme un ennemi. Le bruit des violences et des brigandages de ses troupes s'était répandu partout; en sorte que la bienveillance et l'hospitalité des habitants de cette ville et de leur cacique s'étaient converties en horreur et en effroi. Ils avaient pris les armes, et toutes les tentatives que l'on fit pour engager le cacique à entrer dans quelques négociations amicales furent infructueuses.

Pizarre prit le parti d'attaquer le cacique. Accompagné de deux de ses frères, et avec cinquante hommes à cheval, il traversa, de nuit, une rivière qui séparait l'armée ennemie de la sienne; il marcha par un terrain impraticable, et arriva à la pointe du jour à l'endroit où le cacique campait avec les siens.

Ces pauvres Indiens, interdits de l'apparition subite d'un ennemi qu'ils ne croyaient pas si près, et effrayés de l'aspect nouveau des chevaux, qu'ils prenaient, avec le cavalier

qui les montait, pour un seul et même animal, ne furent pas en état de soutenir la vivacité de l'attaque des Espagnols. Ils prirent la fuite; plusieurs furent massacrés, et tout le reste fut dispersé. Le cacique, convaincu par cet événement de sa propre faiblesse et de la puissance invincible de ses ennemis, s'humilia devant le vainqueur, lui envoya des présents et demanda la paix.

THÉODORE. Est-ce lui qui était le roi de tout le pays?

M. HUNTER. Il n'était que le gouverneur de la contrée de Tumbès, où il commandait pour le roi en qualité de vassal. C'est ici, mes enfants, que je crois devoir vous donner un aperçu de l'histoire du Pérou.

Cet empire, ainsi que les historiens espagnols le rapportent, florissait depuis quatre siècles environ. Ce furent Manco-Capac et sa femme Mama-Ozello qui le fondèrent. On a conjecturé que ces deux personnages, qu'on nommait *Incas*, c'est-à-dire maîtres ou seigneurs, ainsi que tous leurs descendants, étaient Européens d'origine. On dit qu'ils pourraient être issus de quelques Européens qui auraient été emportés, on ne sait depuis combien de siècles, sur la mer Atlantique, et seraient venus faire naufrage vers les côtes du Brésil.

HENRI. Mais quel fondement donne-t-on à cette conjecture?

M. HUNTER. Rien de bien concluant. D'abord on crut avoir remarqué que les Péruviens, comme nous autres Européens, divisaient l'année en trois cent soixante-cinq jours, et qu'ils avaient en outre quelques autres connaissances astronomiques qui leur étaient communes avec nous. En second lieu, les conquérants espagnols du Pérou assuraient que toute la famille des Incas se distinguait d'une manière très-marquée des autres naturels par la blancheur de sa peau, et quelques-uns d'entre eux par de la barbe au menton : ce qui faisait présumer qu'ils étaient d'origine européenne. Enfin, on a raconté qu'une tradition, généralement répandue au Pérou depuis un temps immémorial, annonçait que des hommes barbus y arriveraient un jour par

mer,
pays

Qu
certa
existe
des I
guaie
taille
tout à
rent p
de ren
où ils
titude

On
ces pa
la terr
loger.
et de
occup
térieur
des di
faire d
rite, à

Les
d'abol
ment
gion q
ils app
suprè
créés,
récipr
sant
d'int
n'est
étonn
rance
lutair

Ca

mer, avec des armes supérieures, et soumettrait tout le pays.

Quoi qu'il en soit, il paraît au moins vraisemblable qu'un certain Manco-Capac et une certaine Mama-Ozello ont existé et ont posé les premiers fondements du grand empire des Incas; ces deux premiers Incas, dit-on, qui se distinguaient des habitants sauvages et nus de ce pays par leur taille, par leur couleur et par leurs habillements, y parurent tout à coup, sans qu'on sût d'où ils venaient, et s'annoncèrent pour être les enfants du soleil, qui les avait envoyés afin de rendre bons et heureux les peuples de ce pays. La contrée où ils se fixèrent est celle de Cusco, au dixième degré de latitude sud.

On raconte de plus que Manco rassembla les habitants de ces pays montagneux, et qu'il leur enseigna l'art de cultiver la terre, de s'habiller et de construire des cabanes pour se loger. Ozello, de son côté, apprit aux femmes l'art de filer et de tisser, et les forma en même temps à toutes les autres occupations de leur sexe et aux soins du ménage et de l'intérieur de la maison. On dit qu'ils trouvèrent tous les deux des disciples dociles, et qu'ils parvinrent heureusement à faire de ces hommes bruts et grossiers une nation qui méritait, à certains égards, de passer pour civilisée.

Les premiers soins de ces mémorables législateurs furent d'abolir le culte de ces sauvages, qui consistait principalement en sacrifices humains, et de le remplacer par une religion qui inspirât des sentiments plus doux. Dans cette vue, ils apprirent à ces peuples qu'il n'y avait qu'un seul être suprême, qui aimait tendrement les hommes qu'il avait créés, et qui mettait tout son plaisir à les voir s'entre-aimer réciproquement avec la même tendresse. Cet être bienfaisant et tout-puissant, c'était le soleil. Avec un peu plus d'intelligence, ils auraient reconnu que cet astre brillant n'est lui-même qu'un des ouvrages de Dieu. Mais est-il étonnant que des peuples plongés dans les ténèbres de l'ignorance, à la vue de ce globe majestueux, de son influence salutaire sur toute la nature, aient cru que cette grande lu-

mière du monde qui vivifie tout en était aussi le créateur et le conservateur.

Ainsi le soleil était le dieu des Péruviens, et les Incas prétendaient être ses descendants. On lui érigea des temples dont les seuls Incas étaient constamment les prêtres. Les femmes non mariées de cette famille étaient consacrées à son service, comme les vestales chez les anciens Romains. Cela ne les empêchait pas de se marier ; mais les époux à qui elles se donnaient devaient être, comme elles, de la famille des Incas.

Il paraît qu'ils regardaient aussi la lune comme une sorte de divinité, mais d'un ordre inférieur, et, par sa nature, sujette à la mort. Rien n'est plus singulier que l'opinion qu'ils avaient sur les éclipses. Chaque fois que ce phénomène avait lieu, ils croyaient que la lune était malade : ils craignaient qu'elle ne mourût, qu'elle ne tombât du ciel et ne brisât la terre. Ce malheur imaginaire leur causait de très-grandes alarmes, et, pour le détourner, ils employaient des moyens bien ridicules. Ils faisaient un bruit effroyable par leurs clameurs, avec des tambours et des fifres, apparemment pour tirer cette pauvre lune malade d'un évanouissement. Ils attachaient aussi leurs chiens, et les battaient sans ménagement, pour les exciter à hurler et à aboyer ; car ils s'imaginaient, je ne sais pourquoi, que la lune était extraordinairement attachée à ces bêtes et que leurs hurlements pouvaient la ranimer ; ils excitaient encore leurs enfants à crier et à pleurer. Pendant tout ce tintamarre, jeunes et vieux, les yeux en larmes, s'écriaient, sans intervalle : *Mama Kuilla !* c'est-à-dire : Lune, chère mère ! Lorsque l'éclipse diminuait, ils croyaient que l'astre se portait mieux ; et quand elle était finie, ils jetaient des cris d'allégresse, rendant grâces à leur chère *Mama Kuilla* de ce qu'elle n'était pas morte et n'était pas tombée sur eux.

CONRAD. Cela était vraiment comique.

M. HUNTER. Demain, mes enfants, je vous dirai, sur les règlements et les lois des Incas, des choses qui exciteront votre étonnement. Vous ne pourrez vous empêcher, votre

cœur m'en est garant, de vous attacher aux pauvres Péruviens et de prendre un intérêt d'autant plus sensible à leurs malheurs.

HUITIÈME ENTRETEN.

Des lois des Péruviens et de leurs institutions civiles. — État de l'empire du Pérou à l'époque de l'invasion des Espagnols.

M. HUNTER. Il s'agit aujourd'hui de vous entretenir des lois des Péruviens et de leurs institutions civiles.

« Aimez-vous les uns les autres comme des frères. » Ce fut là le premier et le principal devoir que les Incas leur imposèrent comme loi ; mais ils ne s'en tinrent pas là : car ils disposèrent toutes choses de manière que leurs sujets ne pouvaient se regarder que comme une seule et même famille. Écoutez comment ils s'y prirent.

Ils divisèrent toutes les terres en quatre parts. La première, dirent les Incas, appartient au soleil, et nous devons la cultiver en commun. Le produit qui en reviendra sera appliqué à l'entretien des prêtres et des vierges et à pourvoir à tous les objets nécessaires au culte de la divinité. Quant à la seconde, à laquelle chacun de nous doit travailler aussi, nous voulons qu'elle serve à l'entretien des vieillards, des veuves et des orphelins, de ceux qui nous défendent contre nos ennemis, et au soulagement des malades et des infirmes. La troisième doit nous appartenir, à nous qui sommes les souverains du pays, et vous devez de même la cultiver en commun ; car c'est la rétribution qui nous revient pour veiller à votre bien-être et entretenir des magistrats qui sont chargés d'empêcher que personne ne commette de mauvaises actions ou ne soit molesté par son frère. Enfin, la quatrième part sera répartie entre vous tous, de manière que chaque famille en ait assez pour subvenir à son entretien.

Lorsque ces braves gens se rendaient à l'assemblée avec les princes de la maison des Incas, ils y allaient avec joie. Le temps du travail était une fête que l'on commençait et que l'on terminait par la musique et par la danse. On commençait par cultiver les terres du soleil ; immédiatement après celles des pauvres et des guerriers ; celles des Incas venaient ensuite, et on finissait par la part qui avait été assignée au peuple.

Cette communauté de travaux et d'innocents plaisirs insinuait dans leurs cœurs une bienveillance fraternelle. Ils regardaient les Incas comme leurs pères, eux-mêmes se traitaient en frères et considéraient la nation comme une seule et grande famille. Tout ce que les Incas leur prescrivaient était sacré pour eux, parce qu'ils le considéraient comme des ordres émanés du soleil, leur divinité. Si quelqu'un avait commis une contravention aux lois (remarquez bien ceci, pour vous former une idée de l'admirable docilité de ce peuple), il venait s'accuser lui-même de sa faute, quoique lui seul la connût, et demandait à en être puni.

L'or et l'argent n'avaient d'autre mérite à leurs yeux que celui d'une masse solide, dont on pouvait former des ustensiles utiles. Ils ne connaissaient ni le trafic ni les espèces monnayées ; ils se donnaient réciproquement leur superflu, ou, tout au plus, l'un échangeait ce dont il pouvait se passer contre des objets dont l'autre avait besoin.

Les législateurs n'avaient rien défendu aussi rigoureusement que l'oisiveté, parce qu'ils savaient qu'elle est la source de tous les crimes et qu'elle entraîne la dégradation du corps et de l'âme. Ils la punissaient avec la plus grande sévérité.

Les vieillards même, et les infirmes qui ne pouvaient plus travailler, devaient s'occuper à quelque chose d'utile ; ils gardaient les terres ensemencées pour en chasser les oiseaux.

Rien n'est plus digne de remarque que la manière dont on faisait subir aux jeunes Incas les épreuves, avant de les déclarer enfants du soleil et de les élever, pour ainsi dire,

dans
bien
doul
pless

Le
mand
et de
bien
Chez
consi
de se
cela d

Lo
année
uniqu
vieilla
juges
mença
six jo
à ma
boire.

pour
de fe
père
force
dema
d'être

Ce
cette
par d
A une
line q
avec
trait
des c
par l
halein

dans l'ordre de la noblesse. Vous jugerez si vous pourriez bien vous mesurer avec eux pour la patience à supporter les douleurs, la constance et la fermeté d'âme, la force, la souplesse et l'agilité du corps.

Les Incas avaient pour principe que celui qui veut commander aux autres doit les surpasser aussi en force d'âme et de corps, en savoir, en vertu et en adresse. Ils étaient bien éloignés de penser que la naissance seule pût anoblir. Chez eux, celui qui se qualifiait de noble, et qui voulait être considéré comme tel, ne devait pas faire valoir la noblesse de ses ancêtres, mais son mérite personnel. C'est d'après cela qu'on avait institué les épreuves suivantes.

Lorsque les jeunes Incas avaient atteint leur seizième année, on les conduisait dans une maison séparée, destinée uniquement à cet usage. On y réunissait avec eux divers vieillards de la famille des Incas, qu'on avait choisis pour juges, à cause de leur mérite et de leur expérience. Ils commençaient l'examen dont ils étaient chargés par faire jeûner six jours de suite les candidats, sans leur donner autre chose à manger qu'une poignée de maïs cru et un peu d'eau à boire. Tous leurs parents y étaient et jeûnaient avec eux, pour leur inspirer, par leur exemple, plus de constance et de fermeté. Ils imploraient en même temps le soleil, leur père commun, de donner à leurs enfants le courage et la force de soutenir cette épreuve; s'il s'en trouvait un qui demandât à manger, il était rejeté, et on le déclarait indigne d'être appelé le fils du soleil.

Ceux, au contraire, qui avaient soutenu heureusement cette première et rude épreuve, après avoir été restaurés par de bons aliments, étaient appelés à en subir une seconde. A une lieue et demie de la ville de Cusco, il y avait une colline qui passait pour sacrée. Les vieillards s'y rendaient, et avec eux les jeunes gens : il fallait courir de là, tout d'un trait et sans s'arrêter, jusqu'à la ville. Les pères et parents des coureurs se plaçaient sur les chemins pour les exciter, par leurs clameurs, à ne pas se rebuter, et à perdre plutôt haleine que de s'arrêter dans une course qui devait les con-

duire à un but si glorieux. Celui qui ne pouvait fournir cette longue carrière était déclaré incapable, et par conséquent exclu.

Quant à ceux qui en étaient venus à bout, ils avaient à subir une troisième épreuve. On en formait deux divisions; l'une devait attaquer un fort, et l'autre le défendre. A la vérité, on ne leur remettait, pour cette épreuve de leurs talents militaires, que des armes émoussées; mais leurs combats s'animaient cependant au point qu'il y en avait qui restaient sur le carreau, et d'autres dangereusement blessés.

Après ce combat, ils devaient, deux à deux, faire preuve de leurs forces et de leur agilité à la lutte, de leur adresse à lancer des dards, tirer de l'arc, et jeter des pierres avec la fronde. On leur faisait monter la garde dix ou douze jours de suite, et malheur à celui qui se laissait gagner une seule fois par le sommeil! il était fouetté sans miséricorde, et déclaré pour toujours indigne de la noblesse de ses pères.

Ceux qui avaient su se garantir du fouet comme punition ne l'évitaient pas comme épreuve. On les frappait sans ménagement sur les bras et les jambes nus, et il ne leur était pas permis de laisser échapper le moindre petit signe de sensibilité : un léger mouvement du membre battu les déshonorait et les faisait exclure : car, disaient leurs juges, celui qui ne peut pas endurer des coups de verge sera bien moins en état d'affronter les coups de lance et les armes de l'ennemi, lorsqu'il s'agira de défendre la patrie. On faisait encore venir des gladiateurs chargés d'employer toute leur adresse pour tâcher d'arracher à ces jeunes gens quelque marque de frayeur. Tantôt ils tombaient sur eux avec une lance pointue comme s'ils voulaient leur crever les yeux; tantôt ils avaient l'air de vouloir leur couper un bras ou une jambe. Celui qui témoignait la plus légère inquiétude, qui clignait seulement les yeux, ou qui retirait tant soit peu le membre que l'assaillant paraissait vouloir emporter, était éliminé, et on ne l'admettait plus aux autres épreuves; car, disaient encore les juges, il est impossible que celui qui a

peur
bless

Ap
intré
deva
mêm
guer
main
lance
sistai
dons

Pe
entie
tres,
laient
cêtres
se sa
bienv
les in
vaient
malhe
nait
état
sonne

L'H
épreu
gueur
celui
tant
royau
plus
sa na
néces
et les
le mé
dant
trône

peur des armes de ses amis, dont il sait qu'il ne sera pas blessé, ne soit encore plus effrayé de celles de l'ennemi.

Après ces épreuves sur leur fermeté, leur patience, leur intrépidité et leurs talents pour la guerre, ces jeunes gens devaient encore se montrer en état de se pourvoir par eux-mêmes de tout ce dont ils avaient besoin en leur qualité de guerriers. Pour cela ils étaient obligés de faire, de leurs mains, un arc et une flèche, une massue, un javelot, une lance, une fronde, un bouclier et des chaussures, qui consistaient en semelles de cuir qu'on attachait avec des cordons de laine.

Pendant le temps de ces épreuves, qui duraient un mois entier, ils recevaient tous les jours la visite de leurs mères, qui les animaient à se bien comporter. Ils leur rappelaient la divinité de leur origine et les actions de leurs ancêtres; ils les entretenaient de l'obligation où ils étaient de se sacrifier pour le bien de l'État; de la douceur et de la bienveillance avec lesquelles ils devaient agir envers tous les individus de la nation, et de la générosité qu'ils devaient exercer, comme enfants du soleil, envers tous les malheureux; ils les avertissaient surtout qu'on ne leur donnait la prééminence et l'autorité qu'afin de les mettre en état de protéger l'innocent opprimé et d'empêcher que personne ne souffrît d'injustice.

L'héritier même du royaume devait se soumettre à ces épreuves, et on les lui faisait subir avec encore plus de rigueur: car, disaient les respectables juges, il est juste que celui qui doit dominer sur tous les autres les surpasse autant en vertu qu'en dignité; qu'il soit le plus patient du royaume, le plus courageux, le plus ferme, le plus sobre, le plus humain et le plus actif. Ce sont ces qualités, et non pas sa naissance, qui lui donnent le droit de régner; et il est nécessaire qu'il connaisse par lui-même toutes les fatigues et les inconvénients de la guerre, afin qu'il puisse apprécier le mérite de ceux qui la feront pour lui dans la suite. Pendant tout le temps que duraient ces épreuves, l'héritier du trône était vêtu de haillons, et allait nu-pieds, pour

apprendre à regarder comme ses frères même les plus pauvres de ses sujets et à se montrer bienfaisant envers eux, afin de mériter le glorieux titre de Huachacujac, c'est-à-dire Ami des pauvres.

Lorsque toutes ces épreuves étaient heureusement terminées, on faisait venir les mères et les sœurs de cette jeune noblesse pour la décorer de la première marque d'honneur, en lui mettant une paire de chaussures tricotées ou faites de rubans. Ensuite paraissait le roi, suivi des premiers de l'État, ses plus proches parents. Les jeunes gens se jetaient tout étendus à ses pieds, le visage tourné contre terre, pendant qu'il leur adressait un discours concis, dans lequel il leur représentait qu'il ne s'agissait pas seulement de porter les ornements distinctifs de leur grade, mais qu'il fallait encore pratiquer toutes les vertus par lesquelles leurs nobles prédécesseurs s'étaient distingués, en se faisant un devoir de protéger les opprimés, de compatir aux misères des pauvres et d'être justes envers tous; que c'était ainsi qu'ils devaient prouver leur brillante origine, en rendant leur conduite et leurs actions aussi resplendissantes que les rayons du soleil, leur père commun, qui n'avait fait descendre leurs ancêtres du ciel sur la terre que pour rendre les hommes heureux par eux et leurs descendants.

Alors ces jeunes gens s'approchaient du roi, et s'agenouillaient l'un après l'autre devant lui, pour recevoir de sa main la principale marque de leur origine royale, qui consistait à avoir les oreilles percées. Le roi s'acquittait de cette fonction avec une aiguille d'or, qu'il laissait à leur oreille afin que le trou s'agrandît insensiblement. Ils lui baisaient la main, et passaient vers celui des Incas qui était le second de l'État. Celui-ci ôtait les chaussures tricotées ou faites de rubans, et leur en mettait de plus belles, qui étaient la marque distinctive des Incas. Il leur donnait encore à chacun un baiser sur l'épaule droite, disant : « Le fils du soleil qui a fourni de si belles preuves de ses vertus mérite de recevoir un baiser. » On leur remettait ensuite le bandeau royal, qui consistait en une étoffe de coton ornée

de fle
leur
sant
punir
autre

To
jeune
avec
épreu
évène

Ap
tions
étaient
core p
de vag
violon
cevable
des in
christi
fruit d

Dep
du Pé
empire
bonté
mais v
de leur
daient
attaqu
et du
étaient
aussi
confor
conten
qu'un

Ce
troub
voulai

de fleurs de laurier, dont ils se ceignaient la tête. Enfin, on leur donnait une hache d'armes et un javelot, en leur disant : « On te donne ces armes, afin que tu t'en serves à punir les oppresseurs, les traîtres, les fainéants et tous les autres perturbateurs de la société. »

Toutes ces cérémonies terminées, les parents de ces jeunes gens s'empressaient de les embrasser et se livraient avec eux à la joie que leur inspirait le succès de leurs épreuves. On célébrait pendant plusieurs jours cet heureux événement par des danses et des chants d'allégresse.

Après ce que je viens de vous raconter sur les institutions des Péruviens, et particulièrement sur les Incas, qui étaient les principaux chefs de cet État, vous trouverez encore plus incompréhensible qu'ils aient laissé une poignée de vagabonds étrangers piller et commettre toutes sortes de violences, sans s'opposer à leur audace. Cela paraît inconcevable; mais la suite de mon récit vous montrera la vanité des institutions les plus sages, quand elles n'ont pas le christianisme pour fondement, et qu'elles sont seulement le fruit de la faible science de l'homme.

Depuis la mort de Manco-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, onze rois avaient successivement régné sur cet empire. Tous ces princes s'étaient fait remarquer par leur bonté, leur bravoure et leur modération; il ne leur était jamais venu dans la pensée de chercher à étendre les bornes de leur domination. Ils étaient contents de ce qu'ils possédaient; ils le défendaient courageusement contre toute attaque étrangère, et étaient exempts de l'esprit d'ambition et du désir des conquêtes. Comme les lois du sage Manco étaient sacrées pour ces bons rois, elles l'étaient de même aussi pour leurs sujets. Tous s'empressaient à l'envi d'y conformer leur conduite, et tous en conséquence vivaient contents et heureux; mais cette félicité eut son terme lorsqu'un roi ambitieux et avide de gloire monta sur le trône.

Ce fut Huana-Capac, le douzième des rois du Pérou, qui troubla ce bonheur. C'était un vaillant guerrier, et il ne voulait pas l'être inutilement. Il conquit la grande pro-

vince de Quito, et agrandit ainsi son royaume de moitié; mais il posa en même temps les fondements de sa ruine : car, pour mieux incorporer sa nouvelle conquête au royaume de ses pères, il épousa la fille du roi vaincu, et enfreignit, par ce mariage, une loi que ses ancêtres avaient toujours tenue pour sacrée, et qui enjoignait aux Incas de ne se marier qu'avec des membres de leur famille. La conduite du peuple se façonne sur celle du roi. Se permet-il le premier de fouler aux pieds les lois de son pays, ses sujets ne tardent pas à l'imiter. C'était peut-être la raison pour laquelle, à l'arrivée de Pizarre dans ces contrées, les naturels n'étaient plus les mêmes hommes qu'on aurait dû y trouver; mais cela ne nous explique pas encore pourquoi ils souffrirent avec tant de tranquillité l'irruption des Espagnols dans leur patrie : écoutez la suite, elle vous en instruira.

Huana-Capac laissa deux fils, dont l'un était né d'une femme de la famille des Incas, et l'autre de la fille du roi vaincu. Le premier s'appelait Huascar, et l'autre Atahualpa.

A sa mort, Huana-Capac ordonna que les deux frères se partageraient l'empire, de manière que Huascar régnerait sur l'ancien royaume de ses pères, et que la province conquise de Quito serait la part d'Atahualpa. Cette disposition contrevenant à la loi fondamentale, qui statuait que nul ne pouvait être roi que celui qui était issu, tant du côté paternel que du côté maternel, de la famille des Incas, déplut au peuple, et Huascar, qui s'en aperçut, prit la résolution de contraindre son frère, par la force, à lui abandonner la province de Quito : mais ce dernier n'y était nullement disposé. C'est ainsi que l'ambition de ces frères et leur passion de dominer allumèrent le flambeau destructeur de la première guerre civile chez un peuple autrefois si heureux. Le droit fut obligé de céder à la force; Atahualpa fut vainqueur, et Huascar devint son prisonnier.

Atahualpa, pour affermir son trône, fit mourir tous les enfants du soleil dont il put se rendre maître par force ou par adresse, afin d'extirper entièrement la race des souverains légitimes de l'empire du Pérou. Il n'épargna la vie

qu'à
servi
soule

Te
zarre
de ce
intest
gnols
et At
redou
deux

Ma
par la
subju
main,

Pizarro
Atah
ditée

M.
où l'u
soluti
d'un c
beauc
parais
lontés
socié
soucia
cette
stituti
bien p

qu'à son frère prisonnier, non par humanité, mais pour faire servir le nom révéré d'un fils du soleil à calmer ses sujets soulevés et à faire exécuter ses ordres.

Telle était la situation des affaires au Pérou, lorsque Pizarre entreprit d'en faire la conquête. Les chefs et le peuple de cet infortuné pays étaient trop occupés de leurs divisions intestines, pour prendre à cœur les entreprises des Espagnols sur leurs frontières : à quoi il faut ajouter que Huascar et Atahualpa espéraient chacun fortifier leur parti de ces redoutables étrangers, et cherchaient en conséquence tous deux à captiver leur amitié.

Malheur au pays, malheur à la société, qui sont troublés par la discorde ! le plus faible ennemi est assez fort pour les subjuguier. La suite de cette histoire, que je continuerai demain, nous en offre un exemple mémorable.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Pizarre reçoit une députation de Huascar, prisonnier de son frère Atahualpa. — Dispositions pacifiques des Péruviens. — Perfidie méditée de Pizarre. — Il attaque les Péruviens.

M. HUNTER. Je vous disais hier, mes enfants, qu'un État où l'union n'existe pas est par là même bien près de sa dissolution, parce qu'il ne faut dans ce cas que la présence d'un ennemi ou d'un chef de parti pour le subjuguier sans beaucoup de peine. Un gouvernement, quelque fort qu'il paraisse, ne l'est réellement qu'autant que toutes les volontés particulières tendent au même but. Mais sitôt que la société est divisée, ou que chaque individu substitue l'insouciance à l'amour de son pays, vous pouvez croire que cette force d'inertie renversera inmanquablement les institutions qui semblent les mieux consolidées. Avec combien plus de raison ne doit-on pas craindre le bouleverse-

ment prochain d'un État, lorsque l'on y est gouverné par des Atahualpa, qui ne peuvent au plus compter d'amis que ceux qu'ils payent à grands frais pour les servir, mais qui ont nécessairement contre eux toute la partie laborieuse et utile de la nation, qui sait qu'avant d'être généreux il faut être juste!

FERDINAND. Comment se fait-il que le peuple se mêle des querelles qui peuvent survenir entre ceux qui le gouvernent? et que lui importe d'obéir à tel ou tel gouvernement, puisqu'il faut toujours qu'il obéisse?

M. HUNTER. Poursuivons notre récit, et tu verras ce que produit la différence des opinions pour ou contre celui qui est à la tête d'un grand empire.

De Tumbès, Pizarre s'avança toujours plus au sud, jusqu'à ce qu'il arrivât à l'embouchure d'un fleuve que vous trouverez indiqué sur la carte sous le nom de Piura, et près duquel on aperçoit Saint-Michel, la première colonie des Espagnols au Pérou. Pizarre, trouvant cette contrée convenable pour y former un établissement, résolut d'y laisser une partie de sa petite armée pour la cultiver, pendant que lui-même, avec la poignée de monde qui lui restait, se hasarderait de pénétrer dans l'intérieur du pays.

Au moment même où il formait ce projet, il reçut une députation de Huascar, prisonnier, qui implorait son secours contre son frère Atahualpa. Ces députés lui donnèrent les premières nouvelles circonstanciées des troubles qui régnaient dans ces contrées, et il comprit pourquoi on l'avait laissé faire tout ce qu'il lui plaisait. Heureux événement pour son génie entreprenant, qui conçut alors avec raison les plus grandes espérances. Combien n'est-il pas facile, en effet, de subjuguier un État ainsi divisé? Il résolut de profiter sans délai de cette circonstance et s'avança aussitôt contre Caxamalca, où Atahualpa campait avec une puissante armée, composée de l'élite des guerriers du Pérou.

Il n'était pas encore fort avancé, qu'il reçut aussi une députation de ce dernier, chargée de superbes présents. Un

jeune
avec
fut ch
qu'im
conna
qu'il
bassa
deurs
annon
fiques
que l'
pour
sortes
lées,
paire
Pizar
recon
Piza
désor
frère
de sa
du pay
cale.
rences
leurs
mors
nourri
en ab
bonne
buser
réserv
CHA
bien i
M.
n'aura
vous
Les

jeune homme que les Espagnols avaient amené de Puna avec eux, qu'ils avaient fait baptiser et appelé Philippino, fut chargé des fonctions d'interprète. Il ne possédait encore qu'imparfaitement la langue espagnole, et paraissait ne pas connaître non plus la finesse du dialecte péruvien, en sorte qu'il aurait été fort difficile d'expliquer le but de cette ambassade, si la magnificence des présents que les ambassadeurs apportaient n'avait suppléé au langage. Ces présents annonçaient très-intelligiblement des dispositions pacifiques; et quelques mots de Philippino firent comprendre que l'Inca invitait les Espagnols à se rendre auprès de lui pour contracter alliance. Les présents consistaient en toutes sortes de fruits, en étoffes très-belles et fort bien travaillées, en vases d'or et d'argent et en pierreries, avec une paire de superbes brodequins et des bracelets d'or pour Pizarre, qu'il devait porter, afin que l'Inca pût d'abord le reconnaître à ces signes.

Pizarre se rendit avec joie à cette invitation et s'avança désormais en toute confiance. Il fit prendre les devants à son frère Ferdinand et à Sotto, pour complimenter aussi l'Inca de sa part. Lui-même était accueilli partout, par les naturels du pays, de la manière la plus respectueuse et la plus amicale. On lui apportait des vivres en abondance; et les déférences de ces hommes simples s'étendaient même jusqu'à leurs chevaux : car ayant remarqué qu'ils mâchaient leurs mors, ils s'imaginèrent que ces êtres extraordinaires se nourrissaient de métaux, et ils s'empressaient de leur offrir en abondance de l'or et de l'argent pour captiver leurs bonnes grâces. Les Espagnols n'avaient garde de les désabuser de cette erreur et mettaient avec grand plaisir en réserve tous les mets de ces singuliers repas.

CHARLOTTE. Il faut convenir que les premiers étaient bien ignorants, et les derniers bien astucieux.

M. HUNTER. S'ils n'avaient été que fourbes, l'humanité n'aurait pas tant à souffrir au récit de ce qu'il me reste à vous apprendre. Mais écoutez la suite de l'histoire.

Les deux députés de Pizarre arrivèrent au camp de l'Inca,

qui était à une lieue environ de Caxamalca. Quelques-uns de ses officiers vinrent au-devant d'eux, pendant qu'un corps d'Indiens sous les armes se mit en marche pour leur faire honneur. Sotto, qui suspectait leur intention, donna de l'éperon à son cheval et fondit au galop sur le commandant de cette garde d'honneur. La vue d'un cavalier galopant était un spectacle trop neuf et trop effrayant pour les Péruviens, pour qu'ils pussent tenir ferme; ils se dispersèrent dans un instant, et leur commandant resta seul pour recevoir avec une espèce de vénération ces formidables étrangers.

On les conduisit à la maison de l'Inca, qui leur fit l'accueil le plus obligeant. Deux princesses du sang leur servirent à boire d'une certaine liqueur, et on leur offrit des sièges incrustés en or pour s'asseoir. Quels regards de cupidité ne jetèrent-ils pas sur cette prodigieuse quantité d'or et d'argent dont étaient fabriqués les meubles et les ustensiles même les plus communs! et avec quelle ardeur auraient-ils voulu y porter, dès ce moment, leurs mains avides!

Par l'intermédiaire de l'interprète Philippino, Ferdinand déclara à l'Inca les motifs de son arrivée en ces termes : « Le puissant souverain des pays de l'orient, mon maître, et le chef de l'Église chrétienne, le pape, nous ont envoyés pour délivrer l'Inca et ses sujets de l'empire du démon. »

LUCIEN. Ce pauvre Inca ne dut pas comprendre grand'chose à un tel discours.

M. HUNTER. Bien certainement; car cette proposition, déjà inintelligible pour l'Inca, fut encore interprétée d'une manière si extravagante par Philippino, qu'il fut impossible au Péruvien d'y rien comprendre. Il répondit cependant avec beaucoup de politesse qu'il viendrait voir leur chef le lendemain, pour apprendre de lui-même ce en quoi il pourrait lui être agréable. Les deux députés se retirèrent et rejoignirent Pizarre à Caxamalca, où il était déjà arrivé et avait établi son quartier dans une des maisons de l'Inca.

Tout ce que les Péruviens avaient vu et entendu sur les

Espa
vaier
venu
êtres
du b
les a
que
table
s'emp
étaient
qu'ils
reux
inspi
mises
empe
tion d
gers.

Da
pour
d'aut
nelle,
des E
ne pa
homn
frère
derrie
trer c
avec
chaqu
solda
reste
fond

Le
viens
pomp
neur
haute

Espagnols embrouillait tellement leurs idées, qu'ils ne savaient quel jugement ils devaient porter de ces nouveaux venus. Tantôt ils étaient disposés à les regarder comme des êtres supérieurs que le soleil avait envoyés pour leur faire du bien : et ce qui les fortifiait dans cette opinion c'étaient les assurances réitérées que les Espagnols leur donnaient que le but de leur mission était de leur montrer la véritable route qui mène à la félicité ; tantôt ils ne pouvaient s'empêcher de les prendre pour des êtres malfaisants, qui étaient venus pour leur manifester la colère de leur dieu, qu'ils avaient offensé, et leur infliger des châtimens rigoureux en punition de leurs crimes ; et cette idée leur était inspirée par les violences que les Espagnols avaient commises. Il paraît que la première de ces conjectures l'avait emporté dans l'esprit de l'Inca, puisqu'il prit la résolution d'aller rendre visite au chef de ces indéfinissables étrangers.

Dans l'intervalle, on fit de chaque côté des préparatifs pour cette visite, mais d'un genre bien différent de part et d'autre. Atahualpa disposa une marche brillante et solennelle, sans s'aviser d'aucune précaution contre les pièges des Espagnols. Pizarre, au contraire, prit des mesures qui ne paraissaient rien moins qu'amicales. Il divisa ses soixante hommes de cavalerie en trois corps sous les ordres de son frère Ferdinand, de Sotto et de Benalcazar, et les posta derrière un vieux mur, d'où ils ne devaient sortir et se montrer qu'au besoin. Il braqua les deux canons qu'il menait avec lui devant la porte de la cour et plaça ses archers de chaque côté. Il garda auprès de sa personne vingt de ses soldats les plus braves et les plus aguerris, et disposa le reste de son infanterie, qu'il fit mettre sous les armes, au fond de la cour, où elle formait un corps séparé.

Le lendemain, au point du jour, tout le camp des Péruviens fut mis en mouvement pour se préparer à la marche pompeuse par laquelle Atahualpa se proposait de faire honneur aux étrangers et de leur inspirer en même temps une haute idée de sa magnificence. Une partie du jour fut em-

ployée à ces dispositions, et lorsqu'enfin le cortège se mit en route, il se mouvait si lentement qu'on mit quatre heures à faire la seule lieue de chemin qu'il y avait à parcourir. Les Espagnols s'en impatientèrent; et Pizarre, craignant que la cause de cette lenteur ne provînt d'une défiance trop bien fondée, envoya un de ses officiers à l'Inca, pour lui réitérer les assurances de ses intentions amicales : le traître !

Atahualpa n'en prit aucun ombrage, et continua de s'avancer du même pas vers Caxamalca avec sa nombreuse et brillante suite. Il était assis sur un brancard incrusté d'or et d'argent, garni de pierreries, orné de guirlandes de plumes et porté par les officiers les plus distingués de sa cour. Ceux qui approchaient le plus de lui en dignité le suivaient, se faisant porter de la même manière : il y avait de chaque côté des chœurs de chanteurs et de danseurs; et une armée de trente mille hommes fermait la marche de ce magnifique cortège.

Il arriva enfin au quartier des Espagnols. Je crois voir de faibles et innocentes colombes voler au nid d'un cruel vautour, qui, les yeux enflammés et les serres ouvertes, peut à peine se contenir pour les attendre. L'Inca fit attention aux dispositions hostiles des Espagnols et dit à ses amis, qui en témoignaient quelque inquiétude : « Ces étrangers sont des envoyés de la Divinité ; gardez-vous de les offenser, et cherchons plutôt à les adoucir par nos déférences. »

Pendant qu'il prononçait ces paroles, l'aumônier des Espagnols, le père Vincent Valvède, s'avança, tenant la croix d'une main et le bréviaire de l'autre : il se plaça auprès de l'Inca et lui tint un long discours par lequel il tâcha de lui expliquer en détail la création, la chute d'Adam et la perversion des hommes, la passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Il fit ensuite une description pompeuse de la sainteté et de la puissance du pape, qui était le vicaire de Dieu sur terre, et lui déclara enfin que ce pape, qui s'appelait Alexandre VI, avait concédé le nouveau monde au roi d'Espagne. Il exhorta l'Inca à embrasser sans délai la religion chrétienne, à reconnaître l'infailibilité du pape,

et à
d'Es
tions
le p
que,
décl

A
ter t
tant
nière
saisi
pond

« C
mais
être
à qu
pas s
plus
Dieu
été m
tout
aise d
lui-m

« C
son b
de to
disan
du p
gnols
venge
Allon
loi du

A
gens,
d'une
tamb
sur le

ca

et à se soumettre volontairement et dès à présent au roi d'Espagne, son légitime suzerain. Il ajouta qu'à ces conditions il demeurerait paisible possesseur de ses États et qu'on le protégerait puissamment contre tous ses ennemis, mais que, s'il refusait d'acquiescer à ces propositions, on lui déclarerait la guerre au nom du roi d'Espagne.

Atahualpa, qui savait se posséder, eut la patience d'écouter tranquillement ce long discours, qu'il comprenait d'autant moins qu'il lui était interprété par Philippino de manière à le rendre encore plus inintelligible. Le peu qu'il en saisit excita son étonnement ; mais il sut le modérer, et répondit avec un grand sang-froid :

« Qu'il était prêt à devenir l'ami et l'allié du roi d'Espagne, mais nullement son vassal ; que quant au pape, ce devait être un singulier personnage de croire pouvoir donner ce à quoi il n'avait lui-même aucun droit ; qu'il ne changerait pas sa religion contre une autre, parce qu'il lui paraissait plus sensé d'invoquer le soleil, qui est immortel, que le Dieu des chrétiens, qu'ils reconnaissent eux-mêmes avoir été mis à mort sur une croix ; qu'il ne comprenait rien à tout le reste du discours, mais qu'il serait cependant bien aise de savoir par quels moyens le père Valvède en avait eu lui-même connaissance. »

« C'est par ce livre, » répondit le père en lui montrant son bréviaire. L'Inca examina le livre, le tourna et retourna de tous côtés, le porta à l'oreille, sourit, et le rejeta en disant : « Il ne me parle point. » Ces mots excitent la rage du père Valvède ; il se retourne furieux du côté des Espagnols, leur criant à pleine voix : « Vengeance, chrétiens ! vengeance ! Voyez comme on méprise la parole de Dieu ! Allons, exterminiez ces misérables qui foulent aux pieds la loi du Seigneur. »

A ces paroles, Pizarre donna le signal de l'attaque à ses gens, qu'il avait eu peine à contenir jusqu'alors à la vue d'une aussi riche proie. Tout à coup on entendit le bruit des tambours et des fifres, des canons et des fusils, et l'on fit feu sur les pauvres Péruviens consternés. La cavalerie sortit en

même temps de son embuscade ; et Pizarre , à la tête de son infanterie , se précipita sur la foule de ceux qui entouraient la personne de l'Inca. Qu'on se représente l'étourdissement et l'effroi de cet infortuné prince et de ses malheureux sujets. A cette attaque imprévue , à ces charges de cavalerie qui portaient la mort sur tous les points au même instant , à ce terrible ravage des armes à feu , il n'y eut que les principaux de la nation qui se rangèrent généreusement auprès de leur roi , en sacrifiant leur vie pour défendre la sienne ; tout le reste prit la fuite , et un grand nombre d'entre eux tombèrent sous le sabre des cavaliers ou furent écrasés sous les pieds des chevaux.

Pendant ce massacre , Pizarre pénétra jusqu'au brancard de l'Inca , saisit ce prince par le bras et l'entraîna dans son quartier. Les braves qui s'étaient exposés pour sa défense avaient été tués ; on poursuivit avec acharnement ceux qui cherchaient à sauver leur vie par la fuite : tous furent massacrés. Ce carnage dura jusqu'à la fin du jour : la nuit seule y mit fin. Il resta sur le carreau plus de quatre mille Péruviens , parmi lesquels on voyait beaucoup de femmes , d'enfants et de vieillards ; mais nul de leurs meurtriers ne reçut la moindre blessure , excepté Pizarre , qui eut la main tant soit peu froissée par un de ses propres soldats , lorsqu'il voulut se saisir de l'Inca.

Pour mettre le comble aux horreurs de cette affreuse journée , les Espagnols , après avoir ramassé le butin du champ de bataille , passèrent toute la nuit en débauches. Le lendemain , ils s'emparèrent du camp des Péruviens , où ils trouvèrent d'immenses richesses en or et en argent , en meubles et étoffes de toute espèce. La valeur de tous ces objets surpassa de beaucoup les espérances de ces brigands.

Mais je ne vous entretiendrai pas davantage aujourd'hui des horreurs dont se souillèrent ces exécrables conquérants ; vous n'en avez déjà que trop entendu pour cette fois.

Le qu
mis
Esp

M
enfa
enve
tinu
lui d
que
dorm
Espa
cada

FE
avan
turier

M.

du P

rope.

enrich

précie

le qu

ces d

mis e

produ

reux

HE

Pérou

M.

le Pé

sont

Europ

l'Amé

DIXIÈME ENTRETEN.

Le quinquina. — Rançon considérable offerte par Atahualpa. — Huascar mis à mort par ordre de son frère. — Partage du butin entre les Espagnols.

M. Hunter, qui avait remarqué que la physionomie de ses enfants s'altérait au récit des cruautés inouïes des Espagnols envers les malheureux Péruviens, ne savait s'il devait continuer la suite de son histoire, quand l'un d'eux, Frédéric, lui dit : « Je frémis encore au seul souvenir des horreurs que tu nous as racontées hier. Elles ne m'ont pas permis de dormir paisiblement cette nuit : je croyais toujours voir les Espagnols, se gorgeant d'or et de sang, marcher sur les cadavres mutilés de leurs victimes.

FERDINAND. Du moins si je voyais qu'il eût résulté quelque avantage réel des atrocités commises par ces avides aventuriers, cela me consolerait un peu.

M. HUNTER. La découverte de l'Amérique a procure l'or du Pérou, qui peut-être a été plus funeste qu'utile à l'Europe. Mais les Espagnols, en pénétrant dans ce pays, ont enrichi l'ancien monde de deux productions naturelles très-précieuses qui lui étaient inconnues, les pommes de terre et le quinquina. Loin de moi cependant la pensée de mettre ces deux productions en balance avec tant de crimes commis et tant de sang répandu ! On pouvait se procurer ces productions et beaucoup d'autres sans égorger les malheureux Péruviens.

HENRI. Est-ce que les pommes de terre nous viennent du Pérou ?

M. HUNTER. Nous les tenons, nous, de la Virginie ; mais le Pérou, et particulièrement la fertile province de Quito, sont leur véritable sol natal. C'est de ces contrées que les Européens les ont transportées dans les autres parties de l'Amérique, et de là en Europe.

Et quant au quinquina, combien de personnes affligées de la fièvre ne lui doivent-elles pas leur guérison ! à combien de malades faibles et énervés n'a-t-il pas rendu les forces !

CHARLOTTE. Comment croît le quinquina ?

M. HUNTER. C'est l'écorce d'un arbre qui ne vient qu'au Pérou. Il ne rapporte que des feuilles et des fleurs, qui ont quelque ressemblance avec nos jacinthes ; mais son écorce le rend précieux. Il fut un temps où on la payait en Europe trois cents francs la livre...

CONRAD. Quel dommage que je n'en aie pas une forêt !

M. HUNTER. Qu'en ferais-tu ?

CONRAD. Je voudrais guérir tout le monde pour rien.

M. HUNTER. Cela fait l'éloge de la bonté de ton cœur. Mais continuons notre récit.

Le pauvre Atahualpa était prisonnier. Les premiers sentiments qu'il dut éprouver d'une conduite aussi perfide et aussi imprévue furent sans doute l'étonnement, et ensuite une affliction profonde du renversement subit de sa puissance. Mais cela ne l'empêcha pas de sonder le caractère de ses ennemis et de chercher quels seraient les moyens d'amollir la dureté de leur cœur. Il reconnut bientôt que la soif de l'or était leur passion dominante, et il combina d'après cette découverte le plan de sa délivrance.

La chambre où il était retenu prisonnier avait vingt-deux pieds de long sur seize de large. Il offrit de la remplir en vases d'or jusqu'à la hauteur à laquelle il pourrait atteindre, debout, avec la main, si on voulait lui rendre la liberté. Cette offre ravissante fut bien vite acceptée. Pizarre traça sur la muraille la hauteur convenue, et l'Inca expédia des messagers à Cusco, Quito et autres lieux, avec ordre de fournir cette rançon. On apporta de tous côtés de l'or en abondance ; et l'espoir de revoir bientôt leur prince libre empêcha les confiants Péruviens de prendre aucune mesure pour expulser ces étrangers audacieux qui, malgré leur abominable conduite, ne craignaient pas de se répandre dans la contrée.

Ce
que l
ces d
lieux
de ce
pénit
pour
de te
si av
« Qu
puiss
nous
vous
accou
souha
ses su
férend
Ar
trèren
Huasc
quels
parler
injust
droits
avait
secon
consid
fond l
de fai
qu'At
dit-il
templ
ries e
en eff
imme
ceux
secre

Cependant l'or n'arrivait pas avec autant de promptitude que l'avidité des Espagnols l'avait espéré. L'Inca justifiait ces délais en les imputant à l'éloignement considérable des lieux d'où il fallait l'apporter, Cusco étant à une distance de cent lieues de Caxamalca et les chemins extrêmement pénibles. Il proposa à Pizarre d'y envoyer deux de ses gens pour se convaincre par leurs propres yeux qu'il était en état de tenir parole; et remarquant qu'on hésitait à s'enfoncer si avant dans l'intérieur du pays, il leur dit en souriant : « Qu'avez-vous à craindre? ne m'avez-vous pas en votre puissance, avec mes femmes et mes enfants? et ne sommes-nous pas, pour vous, des sûretés suffisantes que personne ne vous fera de mal? » Sotto s'offrit de hasarder ce voyage, accompagné d'un seul Espagnol, nommé Varco, et l'Inca souhaita qu'ils le fissent dans une de ses litières, afin que ses sujets en agissent envers eux avec encore plus de déférence.

Arrivés à douze lieues environ de Caxamalca, ils rencontrèrent une troupe de soldats d'Atahualpa qui conduisaient Huascar, son frère et son prisonnier. Celui-ci, apprenant quels étaient ceux qui passaient dans la litière, désira leur parler, et on lui en accorda la liberté; il leur raconta les injustices de son frère et les pria de l'aider à défendre ses droits. Sur le rapport qu'on lui fit de la rançon que son frère avait promise, il s'engagea, si les Espagnols voulaient le secourir, à leur faire en vases d'or un présent trois fois plus considérable. Il leur promit de remplir d'or jusqu'au plafond la chambre dans laquelle on s'était seulement contenté de faire une marque pour indiquer la hauteur où il fallait qu'Atahualpa en fournît pour payer sa rançon. « Mon frère, dit-il, pour tenir sa parole, sera obligé de dépouiller les temples de Cusco, au lieu que je possède toutes les pierres et les trésors que mon père a laissés. » On prétendait en effet qu'il avait fait enfouir en divers endroits écartés les immenses richesses de son père et massacrer ensuite tous ceux qu'il avait chargés de cette commission, afin que ce secret ne pût, en aucune manière, être révélé à Atahualpa.

Cependant les deux Espagnols n'osèrent pas s'écarter des ordres de leur commandant et continuèrent leur route. L'escorte de Huascar ayant appris à Atahualpa ce qui s'était passé, il trembla que cette offre ne parvînt aux oreilles de Pizarre avant sa délivrance; et, dans la crainte de perdre tout à la fois le trône et la liberté, il donna secrètement ordre de faire mourir son frère. On rapporte qu'en mourant Huascar dit avec beaucoup de fermeté : « Je n'ai régné que peu de temps; mais le règne du traître qui dispose à son gré de mes jours, quoiqu'il ne soit que mon sujet, ne sera pas plus long que le mien. » Nous verrons bientôt si cette conjecture s'est vérifiée.

Cependant Sotto et Varco continuaient leur voyage. Partout où ils passaient, ils étaient accueillis des Péruviens avec les démonstrations de respect et de vénération qui sont en usage chez ce peuple envers ses dieux et ses souverains; enfin ils arrivèrent au lieu de leur destination. Leur étonnement ne peut s'exprimer lorsqu'ils virent la prodigieuse quantité d'or et d'argent qui abondait dans les maisons de l'Inca et les temples du soleil. Leur cupidité s'enflamma tellement à cette vue, qu'ils insistèrent pour qu'on dépouillât encore ces édifices sacrés. Les Péruviens frémirent à la proposition d'un pareil forfait, et leur firent voir qu'il n'était pas besoin de violer les temples des divinités pour fournir le prix convenu de la rançon de leur prince. Mais ce fut en vain : ces Espagnols arrachèrent de leurs propres mains les lames d'or qui tapissaient les temples; et telle était la terreur que les Espagnols avaient inspirée à cette nation, que les Péruviens consternés se bornèrent à regarder ce pillage avec effroi.

Pendant ce temps-là, on répandit au quartier général la nouvelle qu'Almagro était de retour avec un puissant renfort, et qu'il était allé jeter l'ancre à Saint-Michel. De peur que les nouveaux venus ne prétendissent partager par égales portions le butin qu'on avait déjà fait, il fut résolu de procéder sur-le-champ à sa répartition, quoique la totalité de l'or qu'Atahualpa avait promis ne fût pas encore arrivée.

Ainsi, après avoir prélevé quelques-uns des vases exécutés avec le plus d'art et d'habileté pour les offrir à l'empereur Charles-Quint, on fondit tout le reste en lingots, afin d'en faire plus également le partage au poids, et l'on commença cette opération par une prière.

On préleva, selon l'usage, un cinquième de la totalité pour les droits de l'empereur, et l'on réserva la valeur de cent mille piastres pour Almagro. Ensuite Pizarre, ses frères et les autres officiers reçurent, chacun selon leur grade, la portion qui leur revenait. Le surplus fournit huit mille piastres à chaque cavalier et quatre mille aux fantassins¹.

Almagro était arrivé à Caxamalca avec son corps de troupes. Quoique la somme qu'on avait prélevée pour lui et ses compagnons fût considérable en elle-même, il ne put voir sans mécontentement, et ses gens sans jalousie, que Pizarre se fût adjugé, pour lui et les siens, la plus forte portion de ce butin immense, et qu'il en eût prélevé aussi peu pour ses confédérés. Cela excita des reproches et des querelles qui auraient pu avoir des suites fâcheuses, si Pizarre, par des présents et des promesses, n'eût calmé jusqu'à un certain point le ressentiment d'Almagro.

Le malheureux Inca avait fourni la quantité d'or convenue, sans qu'on se pressât, néanmoins, de lui rendre la liberté qui lui avait été promise. Les Espagnols, regardant les pauvres Américains comme des êtres semblables à la brute, crurent qu'ils pouvaient se permettre toutes sortes d'injustices envers eux, sans manquer en rien à leur conscience et à leurs devoirs; de sorte que, bien loin de tenir parole en lui rendant la liberté, on le traitait avec plus d'insolence et de dédain. Ferdinand Pizarre, qui seul conservait encore quelque sentiment de commisération pour lui et le consolait dans ses peines, fut choisi pour ramener en Espagne ceux qui voulaient y retourner, et porter à l'em-

1. La piastre espagnole, monnaie d'argent, valait alors cinq francs et cinquante centimes de notre monnaie.

pereur Charles-Quint sa portion du butin, en lui faisant la relation de l'entreprise, de ses suites et de l'état actuel des choses. L'Inca fut sensiblement affligé du départ de son unique protecteur. « Capitaine ! lui dit-il, tu m'abandonnes ! Je suis perdu, car le borgne et le gros ventre me feront certainement mourir pendant ton absence. » Sous le nom de borgne il désignait Almagro, et un certain Alphonse de Requelme sous celui de gros ventre. Il est vraisemblable que c'est de ces deux hommes qu'il avait essuyé les procédés les plus durs.



ONZIÈME ENTRETEN.

Déconsidération de Pizarre aux yeux d'Atahualpa. — Accusation fautive portée contre ce malheureux Inca. — Sa condamnation à mort, son exécution.

Le lendemain, les enfants de M. Hunter étaient très-inquiets de ce qui arriverait au pauvre Atahualpa. La tristesse qu'ils remarquèrent sur la physionomie de M. Hunter leur parut de mauvais augure. Ils firent silence, et M. Hunter poursuivit son récit :

Plusieurs raisons concoururent à faire de l'Inca un prisonnier à charge aux Espagnols. Almagro et ses gens craignaient que, tant qu'il vivrait, Pizarre et les siens ne s'appropriassent seuls les trésors qu'on recueillerait toujours sous le nom de rançon. Pizarre même s'imaginait avoir reçu de lui une offense personnelle, et voici à quelle occasion.

La lecture et l'écriture étaient de toutes les connaissances possédées par les Européens celles qui attiraient le plus l'attention d'Atahualpa. Il remarquait avec admiration cette facilité avec laquelle on pouvait communiquer ses pensées aux autres : il était dans le doute si ces deux sciences étaient innées chez les Espagnols ou si elles s'acquéraient par l'in-

struc
solda
son p
mon
chan
et il
Pizar
bien
rouc
sava
ranci
ratio
reçu
acqu
deva
pris
d'alo
cha l
heure

L'i
vanit
fem
que l
les m
tendi
mesu
s'éta
de P
Un
quête
avaie
à l'a
nal d
tatio
fave
sater
proc

struction et la pratique. Pour s'en éclairer, il pria un des soldats qui le gardaient de vouloir bien écrire sur l'ongle de son pouce le nom de son dieu, et le soldat le satisfit. Il montra ensuite son pouce à tous ceux qui entraient dans sa chambre, leur demandant s'ils savaient ce que cela signifiait, et il s'étonnait que tous prononçassent le même mot. Enfin Pizarre arriva aussi, et l'Inca le pria également de vouloir bien lui dire ce qui était écrit sur son pouce. Mais le farouche conquérant, qui avait été pâtre dans sa jeunesse, ne savait ni lire ni écrire, et il fut obligé d'avouer son ignorance. Depuis ce moment, l'Inca n'eut plus aucune considération pour lui et le regarda comme un homme qui n'avait reçu aucune éducation, comprenant que c'était une science acquise, et que tout Européen qui ne la possédait pas devait être de basse origine. Pizarre ne put supporter le mépris d'un Péruvien, c'est-à-dire, selon la façon de penser d'alors, d'un être tenant de l'homme et de la brute; il chercha l'occasion de laver cet opprobre dans son sang, et malheureusement elle ne se présenta que trop tôt.

L'interprète Philippino, dont la bassesse égalait la vanité, avait conçu l'ambitieux projet d'épouser une des femmes de l'Inca, fille du soleil; mais convaincu que tant que l'Inca vivrait il ne pourrait arriver à son but, il chercha les moyens de se débarrasser de ce prince infortuné. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualpa prenait en secret des mesures pour faire massacrer tous les Espagnols, et qu'il s'était déjà rassemblé, en divers endroits, un grand nombre de Péruviens armés, prêts à exécuter ce complot.

Une accusation aussi grave méritait la plus exacte enquête; mais il suffisait d'un prétexte à ces barbares, qui avaient déjà résolu la mort de l'Inca. On feignit de fournir à l'accusé les moyens de se disculper, en érigeant un tribunal devant lequel il lui était permis de se justifier des imputations de Philippino; mais tout ce qu'il pouvait alléguer en faveur de son innocence passait par la bouche de son accusateur, qui le falsifiait à son gré, de sorte que toute cette procédure ne fut qu'une barbare comédie, jouée seulement

afin de se ménager par la suite un moyen de justification. Je suis cependant bien aise, pour l'honneur de l'humanité, de pouvoir dire que, même parmi les compagnons de Pizarre, il s'en trouva quelques-uns qui abhorraient hautement l'assassinat qu'on avait résolu : ils firent tout leur possible pour sauver le malheureux Inca, mais inutilement ; la majorité l'emporta, et l'Inca fut condamné à mort.

Pizarre eut la barbarie de lui annoncer lui-même son sort. A cette nouvelle, l'Inca versa un torrent de larmes ; après quoi il se jeta, en suppliant, aux pieds de son assassin ; il prit Dieu à témoin de son innocence, se plaignit, dans les termes les plus attendrissants, de la perfidie des hommes à barbe qui, après lui avoir fait payer sa rançon, voulaient encore lui arracher la vie. Enfin, il pria Pizarre, s'il n'ajoutait pas foi à ce qu'il lui disait, de l'envoyer en Espagne à Charles-Quint, lui promettant de porter une très-grande quantité de ce métal que l'on prisait tant.

Après avoir proféré ces paroles, il donna un libre cours à ses larmes ; et le perfide, l'atroce Pizarre lui répondit avec une insensibilité infernale que sa sentence étant prononcée, il ne pouvait rien y changer. Là-dessus il fit signe à quelques nègres, qui devaient être les instruments de sa cruauté, d'emmener l'Inca ; ils exécutèrent ses ordres, et le malheureux Atahualpa fut étranglé.

TOUS LES ENFANTS. L'infâme Pizarre !

MAD. HUNTER. Infâme sans doute ; mais ne voyez-vous pas ici, mes enfants, la justice de la Providence, qui soumet Atahualpa au même sort qu'il avait fait subir auparavant lui-même à son frère et à toute la famille des Incas ?

THÉODORE. Cela est très-vrai.

MAD. HUNTER. C'est ainsi que la justice divine se sert quelquefois des méchants pour punir d'autres méchants.

JEAN. Oui ; mais cela ne justifie pas Pizarre : car qui est-ce qui l'avait constitué juge d'Atahualpa ?

MAD. HUNTER. Personne. Aussi suis-je éloignée d'avoir fait cette remarque pour sa justification : j'ai seulement

vou
ains
M
enco
pers
Je p
qui

Disso
—
Ber
Qui

M
une
conce
à la
donn
d'inn
l'arrê
gner
vertin
vif ;
supp
infor
geait

At
zarre
mona
de se
peup
trouv
Rum

voulu vous faire observer qu'il arrive souvent que le mal, ainsi que le bien, reçoit sa récompense même en ce monde.

M. HUNTER. C'est ce dont la suite de mon histoire fournira encore beaucoup d'exemples : car le meurtre commis en la personne d'Atahualpa ne demeurera pas non plus impuni. Je puis, au contraire, vous annoncer d'avance que tous ceux qui y ont participé périront de la même manière.

DOUZIÈME ENTRETEN.

Dissolution du gouvernement du Pérou. — Entrée triomphante à Cusco.
— La mort d'Atahualpa vengée par son frère. — Prise de Quito par Benalcazar. — Alvarado, gouverneur de Guatimala, marche sur Quito.

M. HUNTER. Avant d'aller plus loin, je dois vous rapporter une circonstance de l'exécution d'Atahualpa qui vous fera concevoir comment un zèle insensé de religion peut s'allier à la plus atroce cruauté. Le père Valvède, dont la voix donna le signal de se saisir de l'Inca et de massacrer tant d'innocents Péruviens, ne se fit aucun scrupule de signer l'arrêt de mort de ce malheureux prince et de l'accompagner au supplice, sous prétexte de le consoler et de le convertir au christianisme. La sentence portait qu'il serait brûlé vif; mais le père Valvède lui promit qu'on adoucirait son supplice, s'il voulait embrasser la religion chrétienne. Cet infortuné, déjà à demi mort, consentit à tout ce qu'on exigeait de lui; il fut baptisé et étranglé de suite.

Atahualpa laissait plusieurs enfants et deux frères. Pizarre résolut de nommer Inca l'un des fils de l'infortuné monarque, non dans l'idée de lui rendre justice, mais afin de se servir de son nom pour mettre plus sûrement ses peuples sous le joug. Les frères et sœurs de cet enfant se trouvaient à Quito, sous la garde d'un chef péruvien nommé Ruminagui. Atahualpa, en mourant, expédia à ce chef un de

ses premiers officiers, pour lui recommander d'en avoir soin. Quelques-uns des serviteurs affidés de ce prince lui portèrent aussi son cadavre, afin qu'il le fit inhumer avec toute la pompe usitée aux obsèques de leurs rois.

Mais Ruminagui méconnut, par la plus noire des ingratitudes, la confiance que son maître avait mise en lui; il fit étrangler les enfants qui étaient confiés à sa fidélité et égorgea après la cérémonie des funérailles, qu'il n'avait célébrées que pour la forme, tous les officiers restés fidèles au prince, qui s'y étaient rendus pour témoigner leur douleur.

Dans cet intervalle, on proclama Inca un des frères de Huascar qui se trouvait à Cusco, et qui s'appelait Pauli; toutefois celui qui l'avait fait proclamer avait, ainsi que Ruminagui, le perfide dessein de monter lui-même sur le trône. Son nom était Quisquiz. Il s'éleva dans les autres provinces d'autres chefs qui cherchaient aussi à s'emparer du pouvoir, et tout ne fut bientôt que confusion, anarchie et révolte.

Pizarre voyait avec plaisir les désordres qui troublaient cet empire, parce qu'il sentait combien ils lui seraient utiles pour le soumettre. Pour ne pas négliger un instant de profiter des avantages qu'il pouvait en retirer, il résolut de fondre sans délai sur la ville de Cusco. Il partit dans cette intention. Le jeune prince qu'il emmenait avec lui pour couvrir ses desseins mourut pendant sa marche; mais il ne la continua pas avec moins de confiance. Il n'avait pas, en effet, bien des risques à courir : les troubles qui agitaient le Pérou étaient si grands, et les renforts qu'il recevait de Panama et des autres colonies espagnoles si considérables, qu'il pouvait compter avec la plus grande probabilité sur l'heureux succès de son entreprise. Quisquiz, à la vérité, avait rassemblé une armée nombreuse, avec laquelle il hasarda de faire face aux Espagnols; mais nous savons déjà combien les bataillons les plus nombreux d'Américains, qui ne connaissaient pas notre manière de faire la guerre, étaient faibles contre une poignée d'Européens exercés et endurcis au métier de soldat. Chaque combat se

term
tand
ou b
Le
mens
trésc
avan
une
Espa
leur
Les s
princ
jusqu
autar
ducat
encon
La
prise
une p
bèren
à un
celui-
nombr
qui a
en ju
avec
au m
Da
scène
empi
Be
peu
Cusco
rédu
cam
riers
Quit

terminait toujours par un affreux carnage de Péruviens, tandis que quelques Espagnols seulement étaient ou tués ou blessés. Pizarre arriva donc heureusement à Cusco.

Le butin que l'on fit dans cette capitale du pays fut immense; il surpassait infiniment en valeur le prodigieux trésor qu'Atahualpa avait livré pour sa rançon, quoique avant l'arrivée des Espagnols les habitants eussent caché une grande partie de leurs effets. Il en résulta que les Espagnols commencèrent à ne plus faire cas de cet or qui leur arrivait en si grande abondance et avec tant de facilité. Les simples soldats jouaient entre eux des sommes que des princes se seraient fait scrupule de hasarder ainsi. On payait jusqu'à trente piastres une paire de culottes d'étoffe, tout autant une paire de bottes, et jusqu'à cinq ou six cents ducats un cheval. Ces prix se soutinrent au Pérou longtemps encore après l'époque dont je parle.

La joie que Pizarre ressentit du succès de cette entreprise fut troublée par un malheur qu'essayèrent en marche une partie de ses gens, qui dans une escarmouche tombèrent vivants entre les mains des Péruviens. On les amena à un frère d'Atahualpa, nommé Titu-Autaché, pour que celui-ci prononçât leur sentence. On en reconnut dans le nombre qui avaient concouru à la mort de l'Inca et d'autres qui avaient fait leurs efforts pour l'empêcher. Titu-Autaché, en juge intègre, rendit sur-le-champ la liberté à ceux-ci, avec de très-riches présents, et fit étrangler tous les autres au même poteau qui avait servi à ôter la vie à son frère.

Dans ce même temps il survint parmi les Espagnols une scène bien propre à accélérer le mouvement entier de cet empire en confusion.

Benalcazar, que Pizarre avait laissé à Saint-Michel avec peu de monde, apprenant les richesses que la prise de Cusco avait procurées, fut piqué de se voir ainsi relégué et réduit à une vie oisive et peu glorieuse, pendant que ses camarades faisaient une si ample moisson d'or et de lauriers. Pour se tirer de cette inactivité, il s'avança contre Quito, capitale des vastes provinces qui en portent le nom,

où Ruminagui, comme vous le savez, s'était érigé en souverain, et résolut de l'attaquer. Un transport de troupes qui arriva fort à propos dans le même temps le mit en état d'exécuter ce projet. En conséquence, il laissa un petit nombre de soldats à Saint-Michel et partit avec le reste.

La route était longue et les chemins excessivement mauvais; il fallait traverser des torrents, des forêts touffues, gravir des montagnes inaccessibles et passer par des vallées couvertes de marais profonds, où l'on risquait à chaque pas de perdre la vie en s'y enfonçant. Mais ces obstacles ne purent arrêter des hommes endurcis contre toutes les fatigues et animés d'un désir ardent de gloire et de richesses : ils surmontèrent tout, battirent et mirent diverses fois en fuite Ruminagui, qui était venu au-devant d'eux avec l'élite de ses troupes, et s'emparèrent de Quito, où ils espéraient trouver le reste des trésors d'Atahualpa.

Mais ils furent complètement trompés : car les habitants, pour soustraire à l'ennemi les objets de sa cupidité, avaient eu la précaution de mettre en sûreté tout ce qui pouvait être de quelque valeur; en sorte que les Espagnols n'eurent de cette expédition que le chagrin d'avoir inutilement souffert les incommodités et les dangers d'une pénible marche.

Un personnage que nous avons déjà eu occasion de connaître parut alors sur la scène : c'était Alvarado, un des officiers de Cortès, et qui, en récompense de ses services avait reçu le gouvernement de la province de Guatimala, située sur la mer du Sud, au-dessous de Tabasco. Il avait appris les succès de Pizarre au Pérou; il résolut de s'y rendre pour participer aux dangers et aux avantages de ses compatriotes. La célébrité de son nom lui procura un si grand nombre de compagnons avides, qu'il put s'embarquer à la tête de cinq cents hommes, parmi lesquels il y en avait deux cents en état de s'acheter chacun un cheval; ce qui, en raison de la grande cherté de ces animaux, ne convenait qu'à des gens fort riches.

Il aborda à Puerto-Viejo, situé au sud; de là il s'avança dans l'intérieur du pays, marchant droit sur Quito. Ces

abom
comm
différ
const
l'hom
contr
temp
dans
un fro
gravin
vie. D
rains
vent
abond
de, feu
stacles
tous s
qui ét
Den
compa

Récepti
tourn
hualp
— Fo
Pizar

M.
peu a
corps
core c
le rec
Dan
de lui

abominables chemins réunissaient à la fois toutes les incommodités que Pizarre avait essuyées en détail dans ses différentes marches, et lorsqu'on en lit les relations circonstanciées, on ne saurait se persuader que les forces de l'homme aient pu résister à tant de fatigues. La faim les contraignit de tuer leurs chevaux; ils ne pouvaient souvent tempérer leur soif ardente qu'avec la rosée qui se trouvait dans la concavité des feuilles de quelques plantes. Il faisait un froid si âpre sur les montagnes qu'ils étaient obligés de gravir, que soixante de leurs compagnons en perdirent la vie. D'autres cruelles épreuves les attendaient dans les terrains moins élevés : c'étaient des cendres brûlantes que le vent leur portait des volcans voisins de Quito, en telle abondance qu'ils en étaient enveloppés comme d'un nuage de feu et ne pouvaient souvent respirer. Aucun de ces obstacles ne ralentit la marche d'Alvarado : il les surmonta tous sans s'arrêter, et s'approcha enfin de la ville de Quito, qui était déjà au pouvoir de Benalcazar.

Demain je vous apprendrai la réception que lui firent ses compatriotes.

TREIZIÈME ENTRETEN.

Réception d'Alvarado. — Perfidie déjouée. — Alvarado promet de retourner à son gouvernement. — Pizarre remet à Manco, frère d'Atahualpa, le bandeau de la royauté. — Les Espagnols maîtres de Quito. — Fondation de Lima. — Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre et à Almagro.

M. HUNTER. Benalcazar, qu'Almagro avait joint depuis peu avec son armée, n'apprit pas sans inquiétude qu'un corps de troupes européennes s'approchait : on ignorait encore quels étaient les desseins d'Alvarado, et si on devait le recevoir comme allié ou comme ennemi.

Dans cette incertitude, on prit le parti d'aller au-devant de lui, et on détacha sept cavaliers pour aller à la décou-

verte ; ils tombèrent au milieu de l'armée d'Alvarado et furent faits prisonniers. On les mena au commandant , qui se contenta de leur faire diverses questions sur le nombre et l'état de leur armée, les traita fort bien et les remit en liberté sans les charger d'aucune commission pour leurs chefs. Mais les soupçons de Benalcazar et d'Almagro prirent une nouvelle force, et ils se préparèrent au combat.

L'infâme Philippino, toujours disposé à se porter aux actions les plus noires lorsqu'il en prévoyait quelque avantage pour lui, médita en cette occasion une trahison nouvelle. Il courut à l'armée d'Alvarado et lui offrit de le rendre maître non-seulement de la personne d'Almagro, mais encore de tout le pays. Alvarado eut l'âme assez noble pour rejeter cette proposition ; et cette fois du moins la perfidie de cet indigne scélérat ne lui servit à rien.

Cependant les deux armées poursuivirent leur marche. Arrivées en présence, elles firent halte, attendant chacune que l'autre prît l'initiative des hostilités ou des démarches de conciliation. Il est probable qu'on en serait venu aux mains sans l'intervention d'un homme sensé qui n'était pas militaire, et qui détermina les deux partis à convenir d'une trêve de vingt-quatre heures pour traiter des conditions de la paix. Il en résulta une convention dans les règles. On promit à Alvarado de lui payer cent mille piastres en dédommagement des frais qu'il avait faits pour les préparatifs de son expédition, et il s'engagea de son côté, moyennant cette somme, à retourner à son gouvernement et à ne plus se mêler des affaires du Pérou. Par une excessive bonté il obtint le pardon de Philippino, qui vécut encore pour de nouveaux forfaits.

Jetons à présent un coup d'œil sur les pauvres Péruviens. Selon leur droit public, Titu-Autaché, ce frère d'Atahualpa dont je vous parlais hier, aurait dû hériter du trône ; mais il mourut, et laissa ses prétentions à son frère, qui s'appelait Manco. Celui-ci résolut d'aller directement à Cusco pour s'entendre avec Pizarre ; ses amis cherchèrent à l'en dissuader, pensant qu'il devait plutôt soutenir ses droits par les

arm
légi
ne p
et q
hua
qu'i
eût
dans
séq
pour
que
cons
marc

Ce
voul
de B
diver
lesq
mais
s'éta
plus
d'avi
les o
le pr
ment
quen
ayan
qu'il
guer
trère

Pi
et le
voir
fait
l'eng
retou
de p

c

armes et forcer Pizarre de le reconnaître pour souverain légitime de l'empire du Pérou. Ils lui représentèrent qu'on ne pouvait avoir aucune confiance en ces perfides blancs, et qu'il pourrait bien subir le même sort que son frère Atahualpa avait éprouvé; mais Manco rejeta cet avis, parce qu'il ne pouvait pas entrer dans son âme magnanime qu'il eût rien à redouter de la part de gens à qui il s'adressait dans les dispositions les plus pacifiques. Il se rendit en conséquence à Cusco; et cette fois Pizarre fut assez généreux pour en agir avec lui de manière à ne pas trahir la confiance que Manco lui témoignait. Il reçut l'Inca avec beaucoup de considération, et lui remit le bandeau rouge qui était la marque distinctive de la royauté.

Cependant Alvarado, avant de retourner au Mexique, voulut voir Pizarre, et il s'avancait vers Quito, accompagné de Benalcazar et d'Almagro. Ils eurent à soutenir en chemin divers combats contre Quisquiz, qui les harcelait, et dans lesquels quatorze des leurs furent tués et cinquante blessés; mais enfin, quand ils se furent approchés de la ville où s'était réfugié Quisquiz avec son armée, celui-ci ne sut plus à quoi se résoudre. Quelques-uns de ses officiers étaient d'avis qu'il demandât la paix; mais son animosité contre les oppresseurs de sa patrie était telle qu'il menaça de tuer le premier qui lui proposerait une seconde fois un arrangement avec l'ennemi. D'autres lui conseillèrent en conséquence de s'en remettre à une action décisive. Quisquiz ayant rejeté ce conseil, un de ses officiers en fut si indigné qu'il lui passa sa lance au travers du corps. Aussitôt les guerriers péruviens se dispersèrent, et les Espagnols entrèrent dans la ville sans obstacles.

Pizarre, ayant appris la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado et les conditions faites avec lui, crut dangereux de laisser voir à un rival aussi redoutable le riche butin qu'on avait fait à Cusco. Il prit le parti d'aller à sa rencontre, et de l'engager à tenir mieux la promesse qu'il avait faite de retourner à Guatemala. Pour flatter son orgueil, il l'accabla de politesse et de témoignages de considération et d'égards :

non-seulement il lui paya les cent mille piastres promises, mais il y joignit une somme équivalente en don gratuit, avec plusieurs vases magnifiques et nombre de superbes pierreries. Alvarado partit pour retourner à son gouvernement, laissant dans le pays la plupart des hommes qu'il avait amenés.

Pizarre envoya à Cusco Almagro, son associé, parce qu'un projet, dont je vais vous parler, l'appelait lui-même vers les côtes. Il lui recommanda l'Inca, qu'il avait laissé à Cusco, et le pria de traiter avec douceur le monarque et tous les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Pourquoi cette humanité, ou pour mieux dire cette sage politique, ne l'a-t-elle pas toujours accompagné ?

Le projet de Pizarre était de bâtir une ville qui devint le centre de ses conquêtes et la capitale de son gouvernement. Il choisit pour cela un vallon agréable et fertile, peu éloigné du rivage de la mer, au bord d'un fleuve qui s'appelait auparavant Kimac, et ensuite Lima, à treize degrés de latitude sud. C'est là qu'il en posa les premiers fondements le jour des Rois, d'où il prit occasion d'appeler cette nouvelle ville *los Reyes*, c'est-à-dire les Rois.

Les travaux furent poussés si vivement, qu'il sembla qu'une ville nouvelle sortait de terre. Pizarre la décora d'un superbe palais, et tous ses officiers suivirent son exemple en y faisant bâtir des maisons chacun selon sa fortune.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Pizarre arriva en Espagne avec l'immense quantité d'or et d'argent qui revenait à Charles-Quint. Celui-ci et toute la nation furent dans l'enchantement de ces prodigieuses richesses ; la cour et la ville s'empressèrent de combler Ferdinand de caresses et de marques de considération : il fut reçu chevalier de Saint-Jacques, honneur auquel un gentilhomme espagnol des plus anciennes familles tient à gloire d'être admis. On n'oublia pas non plus son frère François, ni Almagro : le souverain les éleva tous deux à la dignité de marquis ; non-seulement il confirma Pizarre dans sa qualité de gouverneur du Pérou,

mais il étendit encore son gouvernement de soixante-dix lieues marines le long des côtes du sud, et dans les lettres patentes qui furent expédiées on donna à ces vastes contrées le nom de Nouvelle-Castille. Almagro obtint le titre de vice-gouverneur, que Pizarre lui avait promis, avec un gouvernement indépendant de plus de deux cents lieues marines au sud, depuis les confins de celui de Pizarre.

HENRI. Mais on faisait Almagro gouverneur d'un pays encore inconnu aux Espagnols ?

M. HUNTER. On supposait qu'ils en feraient la conquête.

JEAN. C'est le Chili ?

M. HUNTER. Oui ; mais, dans les lettres patentes de l'empereur Charles-Quint, il fut appelé la Nouvelle-Tolède.

Toutes ces choses furent connues au Pérou avant que Ferdinand y fût de retour. Quelles en furent les suites ? Celles qui résultent presque toujours dans le cœur des hommes d'une trop grande prospérité : l'insolence, l'arrogance, la haute opinion de soi-même. Demain, vous en verrez un exemple dans la personne des deux chefs de l'armée espagnole.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Dissensions entre Pizarre et Almagro. — Les Espagnols, sous la conduite d'Almagro, marchent à la conquête du Chili. — Route facile pour arriver au Chili frayée par un pilote espagnol.

JEAN. Pizarre et Almagro se disputèrent donc les fruits de leurs crimes et de leurs atrocités ?

M. HUNTER. Oui, mes enfants. Ce dernier n'eut pas plutôt appris qu'on lui avait donné un commandement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, la résidence des Incas, était compris dans le district qui lui avait été assigné du côté du sud, et qu'ainsi Pizarre devait lui abandonner cette ville. Celui-ci, que les nouvelles faveurs de la cour n'a-

vaient rendu que plus ardent à étendre sa domination aussi loin qu'il lui serait possible, s'en défendit fortement. Les esprits s'échauffaient; chacun prenait parti pour l'un ou pour l'autre, et le moment paraissait arrivé où les Péruviens opprimés allaient être spectateurs d'une guerre civile entre les Espagnols.

Cette mésintelligence entre Pizarre et Almagro céda cependant au désir d'entendre à un accommodement, que la haute idée que chacun d'eux avait de son adversaire leur fit regarder comme indispensable pour l'exécution de leurs desseins. Pizarre fit les propositions de paix, et la bonté naturelle d'Almagro le porta à les écouter. Ces propositions étaient qu'Almagro commencerait par tenter la conquête du Chili; et s'il se trouvait que ce pays ne fût ni aussi étendu ni d'un rapport aussi considérable qu'on l'avait espéré, alors Pizarre lui céderait une partie du Pérou.

Quoique Almagro eût souvent éprouvé combien peu l'on pouvait se fier aux promesses de Pizarre, il accepta sa proposition. Ils scellèrent ce nouveau pacte avec les mêmes solennités religieuses que lorsqu'ils prêtèrent le premier serment de leur confédération; après quoi, Almagro s'occupa des préparatifs de son expédition contre le Chili.

L'armée qu'il rassembla, n'était proportionnée à l'importance de cette entreprise. Environ six cents Européens se réunirent sous ses drapeaux, et l'Inca Manco y joignit un corps auxiliaire de quinze mille Péruviens.

Deux chemins conduisaient de Cusco au Chili : l'un était frayé et pratiqué dans une plaine le long des côtes de la mer; l'autre, infiniment plus court, traversait directement les montagnes hautes et escarpées qui séparent le Chili du Pérou. Ce chemin, en raison du froid excessif qui règne sur ces montagnes et de la quantité de neige dont elles sont ordinairement couvertes, n'est praticable qu'en plein été, et encore offre-t-il alors des difficultés inexprimables. Les Péruviens conseillaient de prendre le chemin le plus commode, quoique le plus long; mais on méprisa leur conseil.

Almagro et les siens payèrent bien chèrement cette témé-

rité ; plus ils avançaient dans ces horribles contrées, plus se vérifiait tout ce que les Péruviens leur en avaient dit. Le froid était si excessif, qu'il n'y avait qu'une action continue qui pût les empêcher de succomber. Mais leurs forces furent bientôt épuisées par cet exercice non interrompu ; et comme sur ces hautes régions, perpétuellement couvertes de neiges, on ne trouvait absolument aucun comestible, les horreurs de la famine se joignirent bientôt à toutes leurs autres misères, et ils furent obligés de tuer leurs chevaux pour les manger. Pour comble d'infortune, ils étaient encore fréquemment assaillis par les sauvages habitants de ces montagnes, qui joignaient à un grand courage une adresse singulière à tirer de l'arc.

L'armée d'Almagro diminuait à vue d'œil : nombre d'Espagnols, et encore plus de Péruviens, gelaient debout, et demeuraient sans vie comme des statues, appuyés contre un arbre ou un rocher, dans la même position où ils se trouvaient en rendant le dernier soupir. Quelques historiens disent même que, cinq mois après, cette armée à son retour rencontra plusieurs de ces hommes gelés dans la même attitude et tenant encore de leurs mains glacées les rênes de leurs chevaux, gelés comme eux, et dont la chair, aussi fraîche que s'ils venaient d'expirer, fournissait aux Espagnols affamés des repas qu'ils trouvaient excellents.

Après des souffrances inexprimables, ils arrivèrent enfin aux plaines fertiles et enchantées du Chili. La partie basse de ces contrées, qui s'étend le long des côtes de la mer du levant au midi, satisfait pleinement leur attente. Le climat est un des plus tempérés et des plus agréables qu'il y ait au monde, et le sol ne peut se comparer à aucun autre pour la fertilité. D'après sa situation, on devrait le regarder comme un pays très-chaud, puisqu'il est tout près de l'équateur ; mais d'un côté la proximité des hautes Cordillères ou Andes, et de l'autre le grand Océan, en modèrent la chaleur jusqu'à la température d'un agréable printemps. Toutes les plantes d'Europe y réussissent aussi bien que sur leur sol natal. Les bêtes à cornes et les chevaux qu'on

y a introduits surpassent actuellement en grandeur et en beauté les plus belles races de l'Espagne, d'où ils sont provenus. En un mot, ce pays fortuné jouit de tous les avantages de la délicieuse province de Quito ; mais il est, comme cette dernière, désolé par des orages et des tremblements de terre, qui sont un si terrible fléau pour les habitants de ces contrées.

Lima et Santiago, les capitales du Pérou et du Chili, commercent entre elles par mer, quoiqu'elles ne soient pas situées directement sur l'Océan, mais sur des fleuves, à l'embouchure desquels on a bâti deux petites villes qui s'appellent Callao et Valparaiso, et c'est là que sont les ports de Lima et de Santiago. Avant que l'on eût porté la navigation au point où elle est aujourd'hui, on n'osait pas, en partant de Callao ou de Valparaiso, hasarder de perdre les côtes de vue, de peur de s'égarer sur la vaste mer du Sud. Mais ces côtes, comme vous le voyez sur la carte, font un très-grand contour ; et vous n'ignorez pas que la navigation près des côtes est plus difficile et plus dangereuse qu'en pleine mer. On mettait alors une année à faire le trajet de Callao à Valparaiso.

On a suivi pendant un siècle entier cette longue et pénible route. Enfin un pilote habile s'en fraya une nouvelle en s'avançant plus loin en mer, où il rencontra les vents alizés, qui rendirent la navigation plus prompte et moins périlleuse, de manière que le trajet s'accomplit en un mois.

QUINZIÈME ENTRETEN.

Invasion du Chili par Almagro. — Conjuración découverte et punie. — Révolte du Pérou. — Sièges de Lima et de Cusco par les Indiens. — Les Péruviens, après quelques succès, sont complètement battus. — Arrivée d'Almagro; motifs de sa conduite. — Le siège de Cusco est levé.

M. HUNTER. Almagro était enfin arrivé au Chili et avait trouvé que c'était un pays excellent; mais il rencontra aussi dans les naturels de ces belles contrées de tout autres gens que les débonnaires et patients Péruviens. C'était une nation guerrière, qui ne paraissait nullement disposée à recevoir de bon gré le joug de la servitude : elle était composée d'hommes hardis, libres et robustes. A la vérité, ils furent d'abord interdits à l'apparition d'une armée européenne et des effets de nos armes à feu; mais ils se remirent assez promptement de leur surprise pour faire face à ces nouveaux venus; et quoiqu'ils eussent le dessous à chaque escarmouche, ils ne continuaient pas moins à se défendre vigoureusement et à disputer avec la plus constante opiniâtreté chaque pied de terrain que leurs ennemis voulaient envahir, ce qui, joint à un incident particulier, obligea Almagro de renoncer pour le moment à cette conquête et de retourner au Pérou : c'était une conjuration ourdie contre sa vie par l'infâme Philippino.

FERDINAND. Ce Philippino était un monstre exécrable.

M. HUNTER. Aussi en a-t-il reçu la récompense. Écoutez quelle a été sa fin. Dès qu'il s'aperçut que sa nouvelle trahison était découverte, il chercha à s'évader; mais on le poursuivit : il fut rattrapé, et, après l'avoir convaincu de son forfait, on le condamna à être écartelé.

Avant de mourir il confessa qu'il avait fait périr l'infortuné Atahualpa par de fausses accusations; et ce crime seul méritait le supplice qu'il souffrit pour tous ses forfaits.

FERDINAND. Voici encore un des assassins d'Atahualpa qui a reçu la récompense qu'il méritait.

M. HUNTER. Tous les autres la recevront aussi ; ayez seulement un peu de patience.

Dans le temps même où cette conjuration fut découverte et punie, il survint au Pérou un autre événement tout aussi désagréable qui accéléra le retour d'Almagro. Il reçut avis que tout y était en révolution, parce que l'Inca Manco, soutenu par ses peuples, avait pris la courageuse résolution de secouer le joug insupportable de la domination espagnole. Je vais vous apprendre comment il conçut et mûrit ce vigoureux dessein.

Après le départ d'Almagro, on se saisit de l'Inca, je ne sais sous quel prétexte, et, le traitant en malfaiteur, on le gardait enchaîné. Le gouverneur Pizarre, avec un détachement de ses troupes, était allé à Lima, sa nouvelle ville, et avait permis à ceux qu'il laissait à Cusco de faire des excursions dans les provinces qui n'étaient pas encore complètement soumises à la domination espagnole, en sorte qu'il restait peu de monde dans la capitale. Malgré le soin avec lequel on gardait le prisonnier, il trouva le moyen d'instruire quelques-uns des chefs de la nation du triste état où il se trouvait.

Déjà depuis longtemps ils avaient ouvert les yeux sur les malheurs de leur patrie ; mais dispersés dans les montagnes, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ils n'avaient aucune facilité pour se concerter et se réunir sous la bannière d'un chef commun. Les rigueurs exercées envers l'Inca les aigrirent encore davantage, et tous étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la délivrance de leur prince et de leur patrie.

Dans cet intervalle, Ferdinand Pizarre revint d'Espagne et alla joindre ses deux frères Juan et Gonzalez à Cusco. Le premier, le plus doux et le plus sensible des Pizarre, eut pitié du prince captif et soulagea sa misère autant qu'il était en son pouvoir. L'Inca conçut pour lui la plus grande confiance, et se hasarda à lui demander la permission

d'assister à une fête solennelle que sa nation avait coutume de célébrer chaque année à quelques lieues de Cusco. Ferdinand y consentit, et l'Inca sortit de prison pour se rendre à la fête.

A peine le bruit de la liberté de l'Inca se fut-il répandu, que les principaux de la nation accoururent de toutes parts, sous prétexte de la fête, pour affranchir leur patrie sous la conduite de leur légitime souverain, et se laver eux-mêmes de l'opprobre d'être demeurés si longtemps tranquilles spectateurs de la tyrannie de ces étrangers. On arbora l'étendard de la guerre, et en un instant tout le Pérou fut sous les armes. Un grand nombre d'Espagnols, qui dans la plus grande sécurité s'étaient répandus en petits corps isolés dans les provinces, furent tout à coup assaillis et taillés en pièces. Il arrivait de tous côtés une affluence de guerriers qui ne respiraient que la vengeance; et Manco se vit en peu de temps à la tête d'une si puissante armée, qu'il s'avança, si l'on en croit les historiens espagnols, avec deux cent mille hommes contre Cusco et fit marcher contre Lima des forces équivalentes pour attaquer en même temps ces deux villes à la fois.

Les trois Pizarre, qui commandaient à Cusco dans le temps que Manco l'investit, n'avaient sous leurs ordres que cent soixante-dix Espagnols, de manière qu'ils pouvaient à peine opposer un seul homme contre chaque millier de ceux de leurs ennemis. Juan, l'un de ces trois frères et le plus humain de tous, fut tué d'un coup de pierre à la première escarmouche.

Les deux capitales, Lima et Cusco, se trouvaient investies et resserrées de tous les côtés; les petits corps espagnols épars étaient dans une position d'autant plus cruelle, qu'on leur avait coupé tous les moyens de s'en donner réciproquement avis.

Le nombre des Espagnols qui avaient été tués au commencement des hostilités montait à six cents. Les Péruviens s'emparèrent de leurs chevaux et tâchèrent d'imiter leur manière de faire la guerre. Ils se tenaient comme eux

en rangs serrés; ils se servaient des lances, des sabres et des boucliers qu'ils leur avaient enlevés, comme ils avaient vu les Espagnols s'en servir, et eurent même la hardiesse de tirer avec des fusils. L'Inca et d'autres chefs montaient les chevaux qui avaient été pris; et quoique cette imitation de l'art militaire des Européens fût encore bien informe, elle ne laissa pas d'augmenter la supériorité que les Péruviens avaient déjà par leur nombre sur les petites troupes des Espagnols.

L'extrémité à laquelle ces derniers se trouvaient réduits augmentait chaque jour. Manco se rendit maître d'une partie de la ville de Cusco et serra de très-près les deux Pizarre dans le quartier où ils cherchaient encore à se maintenir. L'incertitude du sort de leur frère à Lima rendait leur situation encore plus cruelle; car toutes les tentatives qu'ils avaient faites de part et d'autre pour se donner de leurs nouvelles avaient échoué, les chemins de Lima à Cusco étant si bien gardés que toute communication était devenue absolument impossible. La position où se trouvait le gouverneur était cependant beaucoup plus supportable que celle de ses frères; car la proximité de la mer lui donnait la facilité de recevoir de temps à autre de nouvelles recrues qui lui venaient de Panama et d'augmenter ainsi ses forces.

Pour mettre ses gens dans la nécessité de vaincre ou de périr, il renvoya ses vaisseaux. En même temps, à mesure qu'il lui arrivait de nouveaux renforts, il faisait partir un petit détachement, sous la conduite de quelques braves officiers, pour voler au secours de ses frères à Cusco. Mais quelle eût été sa consternation s'il eût appris chaque fois le sort qu'ils avaient essuyé! Son cousin, don Diègue Pizarre, qu'il avait fait partir avec soixante et dix cavaliers, fut assailli dans un passage étroit et massacré avec toute sa troupe jusqu'au dernier homme. Gonzalez de Tapia, autre officier, à la tête de quatre-vingts hommes, subit le même sort. Après eux, Morgoveyco et Gayete, qui avaient été détachés chacun avec un corps différent, ne purent échapper

à une semblable destinée. C'est ainsi que plus de trois cents Espagnols perdirent la vie, sans qu'il en échappât un seul pour faire connaître ce désastre.

Enfin le gouverneur Pizarre, au moyen d'un renfort considérable que lui avait amené Alphonse Alvarado, frère du commandant de ce nom qui nous est déjà connu, se vit en état de se montrer en rase campagne et de faire face à l'ennemi. Il profita sans délai de cet avantage, fit une vigoureuse sortie et battit complètement les Péruviens, qu'il poursuivit jusque dans les montagnes. Il put alors respirer plus à son aise. Mais sa présence étant indispensable à Lima, il se vit obligé de confier la délivrance de ses frères, dont le triste sort était encore pour lui un secret, à ce même Alvarado qui, par son arrivée, l'avait sauvé lui-même.

Ce dernier, en conséquence, se mit en marche pour Cusco avec trois cents hommes, auxquels, peu de temps après, deux cents autres se joignirent.

Les Péruviens essayèrent aussi de les couper, mais ils ne purent en venir à bout : Alvarado leur échappa heureusement et vola au secours des deux frères, qui se trouvaient réduits à la dernière extrémité.

Mais avant qu'il fût arrivé à Cusco, la scène y avait changé par un événement qu'aucun de vous ne pourrait prévoir, et qu'ainsi je dois vous raconter avant d'aller plus loin.

A son retour du Chili, Almagro dirigea sa marche vers Cusco, sans rien savoir de ce qui s'y était passé durant son absence. Il reçut chemin faisant les lettres patentes que Ferdinand lui avait apportées, par lesquelles Charles-Quint lui octroyait le gouvernement indépendant des pays situés au sud, en deçà des bornes du district de Pizarre. Plus il réfléchissait sur le contenu de ce titre, et plus il restait convaincu que, suivant la volonté du monarque, la ville de Cusco était comprise dans son gouvernement, et non pas dans celui de Pizarre; il résolut, en conséquence, de s'en emparer et de faire valoir ses droits.

Lorsqu'il approcha de cette capitale, il fut bien surpris d'apprendre que le tiers en avait été brûlé, que Manco était maître d'un autre tiers, et que le troisième était bien encore à la vérité au pouvoir de Pizarre, mais qu'il courait les plus grands dangers d'être également emporté par les Péruviens. Il ignorait complètement toutes les particularités de cet événement imprévu; et pour se procurer des renseignements plus circonstanciés et plus sûrs à ce sujet, il ralentit sa marche et s'avança avec plus de précaution.

Les deux partis entrèrent en négociations avec lui, pour s'assurer de son amitié et de son assistance. L'Inca sentait combien il lui serait avantageux d'avoir cet Européen pour allié, et les Pizarre savaient qu'ils seraient perdus aussitôt qu'il se joindrait à leurs ennemis. Almagro exigeait que l'on reconnût ses droits sur Cusco et qu'on lui remît cette ville, condition à laquelle l'Inca ne répugnait pas moins que les Pizarre. Enfin Manco, perdant l'espoir de l'engager à se désister de ses prétentions, rompit ces négociations inutiles et voulut décider la question les armes à la main. Mais cette fois encore la discipline européenne l'emporta sur le nombre : l'Inca battu se vit contraint de lever le siège de Cusco et d'aller chercher son propre salut dans les montagnes.

Trio

M

cont
les P
qu'a
foi e
dats,
parti
s'em
fut t
que l
trouv
cerné
leur
leur p
leurs
s'aban
lation

Tel

ignora
armée
rivière
nemen
qui se
concev
momen
passer
fit en v
le part
décide

SEIZIÈME ENTRETEN.

Triomphe d'Almagro. — Situation critique de Pizarre, dont les frères sont faits prisonniers. — Générosité d'Almagro.

M. HUNTER. Il ne restait plus actuellement qu'Espagnols contre Espagnols. Almagro persista dans ses demandes, et les Pizarre dans leur refus. Le premier s'était avancé jusqu'aux portes de la ville ; et comme sa franchise, sa bonne foi et sa magnanimité lui avaient gagné l'affection des soldats, qui le préféraient aux rigides et artificieux Pizarre, une partie de la garnison passa de son côté et le mit en état de s'emparer une nuit, par surprise, de Cusco. Cette attaque fut tellement imprévue et exécutée avec tant de célérité, que les Pizarre ne s'en aperçurent que lorsque Almagro se trouvait déjà avec sa troupe devant leur maison, qui fut cernée. On les somma de se rendre ; mais, conservant tout leur courage et leur présence d'esprit, ils barricadèrent leur porte et se défendirent avec opiniâtreté jusqu'à ce que, leurs forces étant épuisées, ils furent enfin contraints de s'abandonner à leur sort. On les fit prisonniers sans capitulation et garder soigneusement.

Tel était l'état des choses à Cusco lorsque Alvarado, qui ignorait tout ce qui s'était passé jusqu'alors, parut avec son armée devant cette capitale ; il ne lui restait plus qu'une rivière à traverser pour s'y rendre. Mais quel fut son étonnement d'en voir la rive opposée occupée par des Espagnols qui se disposaient à le recevoir en ennemi ! Il ne pouvait concevoir ce que cette singulière scène signifiait, jusqu'au moment où il fut enfin instruit de tout ce qui venait de se passer par Almagro lui-même, qui cherchait à le gagner. Il fit en vain tout son possible pour l'engager à abandonner le parti de Pizarre et à se ranger du sien. Il tâcha de le décider par des présents ; il lui fit les promesses les plus

séduisantes, mais le tout inutilement : la fidélité d'Alvarado était incorruptible, et rien ne put l'ébranler... N'est-ce pas, mes enfants, qu'on respire à son aise lorsqu'on rencontre de pareils exemples de vertu parmi tant de traits qui déshonorent l'humanité?

Mais vous allez voir de nouveaux traitres. Il y avait dans l'armée du fidèle Alvarado un officier qui, par avarice ou par animosité contre les Pizarre, était disposé à trahir son commandant. Il trouva des complices de son infamie et séduisit une partie de ses camarades. Il concerta si bien son plan avec Almagro, qu'une nuit celui-ci s'empara du camp d'Alvarado et le fit lui-même prisonnier. On avait même eu l'adresse d'écarter ses armes et celles de ses plus intimes amis, afin de les mettre entièrement hors d'état de faire la moindre résistance. La plus grande partie du corps qu'Alvarado commandait étant dans le complot, le reste se vit contraint de céder au nombre; en conséquence, ils mirent bas les armes et furent emmenés à Cusco.

CHARLES. Quelle fut la conduite d'Almagro envers les Pizarre ses prisonniers? Il ne les traita pas mal sans doute?

M. HUNTER. Je suis charmé que la réponse que j'ai à vous faire sur cette question soit de nature à pouvoir faire admirer le beau caractère d'Almagro.

Il délibéra avec ses amis sur ce qu'on ferait de ses prisonniers. Les plus déterminés d'entre eux décidèrent unanimement qu'il fallait sur-le-champ envoyer au supplice les Pizarre, Alvarado et ceux de leurs partisans qu'on n'avait pu corrompre. Ils démontrèrent que c'était l'unique moyen de se délivrer de toute inquiétude; que par ce seul coup on enlèverait au gouverneur Pizarre les plus fermes soutiens de sa domination, et qu'on l'affaiblirait tellement qu'il serait facile ensuite de l'écraser, lui et le reste de ses forces; qu'alors Almagro n'aurait plus de rival à redouter, qu'ils le reconnaîtraient tous avec joie pour chef, et qu'il se verrait ainsi paisible possesseur de l'empire du Pérou.

Almagro les écouta attentivement. Il convint de la justice de leurs raisons; mais il déclara que l'honneur et

l'hu
nére
mar
il ex
enco
étaie
arm
n'éti
dans
D
atter
nera

Comm
se f
s'en
d'A

M.
veau
il se
Il
Cusc
chaq
son f
autre
ami A
pour
Mais
redou
comb
c'est
améli

l'humanité l'empêchaient de suivre cet avis. Il porta la générosité plus loin ; car, quoiqu'il fût très-probable qu'en marchant de suite contre Lima avec ses troupes victorieuses il exterminerait Pizarre et tous ses partisans, et qu'il le fût encore davantage que ces dissensions, au point où elles étaient parvenues, ne pourraient se terminer que par les armes, il voulut se borner à sa propre défense, afin de n'être coupable en rien de tout le sang qui serait répandu dans cette guerre civile, devenue inévitable.

Dans cette résolution, il retourna vers Cusco pour y attendre le parti auquel le gouverneur Pizarre se déterminerait.

DIX-SEPTIÈME ENTRETEN.

Comment Pizarre parvient à sortir de sa position critique. — Almagro se fortifie dans Cusco. — Marche de Pizarre sur Cusco. — Le combat s'engage entre les deux armées de Pizarre et d'Almagro. — Défaite d'Almagro. — Il est fait prisonnier.

M. HUNTER. Il est temps, mes enfants, de porter de nouveau notre attention sur Pizarre, pour voir par quels moyens il se tirera de la position critique où il se trouve.

Il n'avait encore rien appris de tout ce qui s'était passé à Cusco et aux environs ; il en reçut enfin des nouvelles, et chaque mot était pour lui un coup de foudre. La mort de son frère Juan, le retour d'Almagro, la prise de ses deux autres frères, la perte de la capitale, la défaite de son fidèle ami Alvarado, que d'événements, dont un seul aurait suffi pour faire perdre la tête à un homme moins ferme que lui ! Mais il avait une âme assez forte pour soutenir ces orages redoublés ; il connaissait la droiture d'Almagro, et sentait combien lui-même était fertile en ruses et en expédients : c'est sur ces deux bases qu'il fonda l'espoir de la prochaine amélioration de ses affaires. Comme il attendait sous peu

un renfort considérable de Panama, il lui était essentiel de gagner du temps, et de tenir son rival en suspens jusqu'à ce qu'il eût des forces égales ou même supérieures aux siennes.

Il sut si bien traîner les négociations en longueur, qu'il parvint aisément au but qu'il s'était proposé. Tantôt il semblait consentir aux propositions d'Almagro, et tantôt il faisait naître des incidents que son loyal adversaire n'avait point prévus. Il parvint ainsi à tenir plusieurs mois Almagro dans l'inaction.

Il n'y restait pas de son côté. Il profita de ce temps pour se procurer des renforts considérables en hommes et en munitions; et il était sur le point de se montrer à découvert, lorsque la fortune le favorisa d'un nouveau secours auquel il s'attendait bien peu. Son frère Gonzalez et Alvarado trouvèrent non-seulement le moyen de s'échapper de leur prison, mais encore de détacher du parti d'Almagro soixante cavaliers, avec lesquels ils vinrent le joindre. La joie de Pizarre à cet heureux événement ne peut se comparer qu'à la douleur que ressentit Almagro de perdre deux otages dont la liberté était si importante pour son rival.

Mais Ferdinand, l'autre frère de Pizarre, restait encore dans les fers, et il était important de lui procurer sa liberté avant de lever le masque. La chose était d'autant plus difficile qu'il était gardé plus étroitement depuis l'évasion d'Alvarado et de Gonzalez. Pizarre en vint cependant à bout au moyen d'une nouvelle perfidie; il témoigna le désir le plus marqué pour une réconciliation, et proposa de soumettre à Charles-Quint la décision de leurs différends. Almagro ayant acquiescé à cette proposition, l'artificieux négociateur fit un pas de plus en demandant à son rival de rendre la liberté à son frère, qu'ils enverraient en Espagne comme leur plénipotentiaire réciproque, pour exposer à l'empereur l'état et l'objet de leurs débats. Ce stratagème lui réussit, et Ferdinand fut mis en liberté. Alors l'hypocrite Pizarre leva le masque, et, au grand étonnement d'Almagro, il lui déclara sans détour que leurs dissensions étaient de nature à ne pouvoir se terminer par des paroles, mais par l'épée.

Arrêtons-nous ici un moment pour nous livrer à l'indignation qu'un procédé si infâme vous inspire. Y en aurait-il un seul parmi vous, après les traits que nous venons de voir, qui pût conserver quelque estime et le moindre attachement pour Pizarre, qui voulût vivre avec ce misérable et en faire son ami ?

Non, sans doute. Apprenez de là, mes jeunes amis, que les talents les plus distingués (car l'astucieux Pizarre n'en manquait pas), ni même les actions les plus éclatantes, ne peuvent pas rendre un homme estimable, lorsqu'un naturel droit, franc et ouvert ne les accompagne pas. La ruse et l'hypocrisie déshonorent la nature humaine, et lui impriment une marque d'infamie que le plus haut mérite ne saurait jamais effacer.

Pizarre, comme vous venez de l'entendre, changea de langage et de conduite dès le moment qu'il eut entre ses mains ceux pour la vie desquels il avait des inquiétudes. Son armée s'était renforcée à un degré jusqu'alors inconnu dans le nouveau monde : elle était surtout remarquable par deux compagnies entières de fusiliers, circonstance extraordinaire pour le temps, car les armes à feu n'étaient pas encore, en Europe même, généralement employées. S'apercevant de la fureur et du désir de vengeance qui animaient ses frères contre Almagro, dans le sang duquel ils brûlaient de laver le ressentiment de leur captivité, il leur confia le commandement de la plus grande partie de son armée, qui se mit bientôt en marche pour commencer le premier acte de cette guerre civile. Ils étaient obligés de passer une partie des Andes ou Cordillères, et on croit communément que si Almagro s'était posté avantageusement, comme il le pouvait, dans les défilés de ces montagnes, il aurait réussi, avec sa petite armée, à détruire celle de ses ennemis, qui était composée de sept cents hommes. Cette opinion devient encore plus vraisemblable quand on considère l'effet du climat de cette contrée, effet dont l'action a été confirmée par tant d'expériences qu'on ne saurait la révoquer en doute.

JEAN. Quel est cet effet ?

M. HUNTER. On assure que tous ceux qui quittent les plaines de Quito pour traverser les Andes, toujours couvertes de neiges, sont bientôt atteints de cette maladie à laquelle presque tous les gens de mer sont sujets à leur premier voyage, et à laquelle ils ont donné pour cette raison le nom de *mal de mer*. Toi, Ferdinand, qui as souffert cette incommodité avec moi, tu pourras en faire une petite description à tes camarades.

FERDINAND. Je frissonne encore quand j'y pense ! On commence par avoir des vertiges ; bientôt tout semble tourner autour de soi, mer, vaisseau, et généralement tous les objets qui se présentent ; les yeux ont peine à rester ouverts. On devient pâle comme un mort ; on ne peut plus marcher ni rester debout, on peut à peine se traîner, et on est tourmenté de cruelles angoisses. Veut-on se lever et essayer de faire un pas, on tombe tout de son long sans pouvoir se relever. Les sensations que l'on éprouve sont semblables à celles qui précèdent un évanouissement : quoique nous eussions l'estomac vide, nous vomissions continuellement, et cet état douloureux ne fut pas que l'affaire d'un moment ; il continua chez nous deux jours et deux nuits, parce que le temps fut orageux pendant tout cet intervalle.

M. HUNTER. Eh bien ! cette même maladie dont tu viens de nous faire un tableau si effrayant doit aussi attaquer ceux qui passent des plaines chaudes de Quito au travers des montagnes froides qui les entourent. Quelle facilité n'aurait donc point trouvée Almagro à détruire l'armée de Pizarre s'il était allé au-devant d'elle jusqu'aux défilés de ces montagnes ! Mais il ne le fit pas, et préféra, pour deux raisons, attendre l'ennemi dans les plaines de Cusco : la première était qu'il voulait éviter de passer pour être l'agresseur dans la guerre civile qui allait commencer ; et l'autre, que sa cavalerie étant supérieure à celle de l'ennemi, il voulait lui conserver du terrain. Il se contenta donc de fortifier Cusco le mieux qu'il lui fut possible, et il rangea son armée en bataille dans la position qu'il jugea lui être la plus favorable.

Malheureusement il ne se sentait pas en état de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Son grand âge et toutes les fatigues qu'il avait essuyées l'avaient tellement affaibli, qu'il ne pouvait plus se soutenir. Il se vit donc obligé d'en confier le commandement à Orgognez, officier brave à la vérité, intrépide, serviteur dévoué à son chef, mais qui ne possédait pas sur les soldats tout l'ascendant que s'était acquis le vieil Almagro, qui était aimé et respecté de tous.

Le jour décisif approchait ; les Pizarre, après avoir franchi heureusement les montagnes, s'avançaient dans les plaines de Cusco. Les armées étaient en présence l'une de l'autre et se préparaient au combat. L'étendard impérial flottait des deux côtés, et le spectacle terrible et sanglant que l'on allait donner avait attiré une foule immense de naturels du pays, qui, placés sur les hauteurs, se préparaient à repaître leurs yeux du massacre que la fureur aveugle des oppresseurs de leur patrie allait occasionner entre eux. Almagro, malade, se fit aussi transporter de la ville sur une hauteur d'où il pouvait voir le champ de bataille, et être ainsi témoin de l'affaire qui allait s'engager.

On combattit de part et d'autre avec un courage qui mériterait toute notre admiration si nous pouvions oublier que c'est l'ambition et l'intérêt qui en sont les ressorts. Mais les lignes avancées d'Orgognez avaient tellement souffert du premier choc qu'elles avaient essuyé, qu'on les vit bientôt fléchir, céder et ne plus écouter la voix des chefs qui les rappelaient au combat et à l'ordre. Dès ce moment Orgognez se regarda comme perdu, et résolut de ne point survivre à son malheur et à celui de son chef. Saisi de douleur, entraîné par son désespoir, il s'écria en commandant une seconde attaque : « Par le Dieu tout-puissant, je ferai mon devoir et chercherai la mort ! Me suive qui voudra ! » En prononçant ces mots, il s'élance sur la troupe que commandaient Gonzalez Pizarre et Alvarado : les soldats se mêlèrent, et le combat devint extrêmement meurtrier.

Orgognez lui-même reçut une blessure à la tête, parce que son casque avait été fracassé par une balle de mousquet,

mais il ne cessa pas pour cela de combattre. Altéré de sang, il perça encore de sa propre main deux soldats ennemis ; et remarquant un domestique de Ferdinand Pizarre, vêtu plus magnifiquement que les autres, il le prit pour son maître, se jeta sur lui et lui enfonça sa lance dans la gorge.

Orgognez fut ensuite assailli par tant d'ennemis à la fois, que la défense la plus opiniâtre et la plus vigoureuse ne put le sauver ; deux cavaliers se saisirent de lui et le désarmèrent. Ces soldats, en qui toute humanité n'était pas encore éteinte, se contentèrent d'en avoir fait leur prisonnier ; mais pendant qu'ils l'emmenaient, il en survint un troisième qui, croyant avoir reçu de lui autrefois une offense personnelle, fut assez inhumain pour abattre d'un seul coup la tête de cet homme sans défense. De semblables barbaries se commettaient encore ailleurs, quoique Ferdinand Pizarre et ses principaux officiers, aussitôt qu'ils virent que la victoire s'était déclarée pour eux, fissent tous leurs efforts pour éviter une plus grande effusion de sang. Ruy Diaz, officier du parti de Pizarre, avait eu le bonheur d'arracher un de ses amis au fer d'un soldat, et, pour le garantir de toutes nouvelles violences, il l'avait fait monter en croupe derrière lui ; mais un furieux le perça de sa lance et le fit tomber mort.

Maintenant, mes enfants, tournez vos regards du côté de la montagne où le vieil Almagro est le triste témoin de la défaite totale de son armée, sans pouvoir y apporter le moindre remède. L'inquiétude, la colère et la rage s'emparaient tour à tour de son âme toujours guerrière, malgré son grand âge, et près de succomber au chagrin de sa propre impuissance et de l'inutilité des efforts de ses partisans. Voyant enfin que tous se sauvaient, il voulut aussi chercher son salut dans la fuite ; mais il tomba vivant entre les mains de ses ennemis.

Puisse le ciel le consoler de ses infortunes ! puisse-t-il inspirer à ses vainqueurs des sentiments d'humanité propres à adoucir, en quelque manière, la rigueur de son sort, qui est à présent en de très-mauvaises mains !

DIX-HUITIÈME ENTRETEN.

Condamnation d'Almagro. — Sa mort. — Délibération de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou. — Vacca de Castro y est envoyé. — Conduite de Pizarre après la victoire de Cusco. — Il partage le Pérou entre ses partisans.

M. HUNTER. La ville de Cusco se rendit, sans aucune résistance, au vainqueur. Almagro fut chargé de chaînes et on le garda, comme un prisonnier d'État, avec les plus grandes précautions. Le résultat des résolutions qu'on prit à son égard resta caché plusieurs mois. Pendant ce temps-là les Pizarre avaient eu soin d'écarter de Cusco tous ceux qu'ils connaissaient lui être fidèlement attachés; et ils avaient su persuader aux chefs les plus actifs de faire une expédition dans les parties reculées de cette contrée, qui n'étaient point encore soumises à la domination espagnole. Ceux du parti d'Almagro qui étaient d'un caractère entreprenant profitèrent de cette occasion pour sortir d'un lieu où leur chef était aux fers, et d'où ils désespéraient de pouvoir le tirer. C'est ainsi qu'abandonnèrent la ville de Cusco tous ceux auxquels la prudence avait obligé les Pizarre à cacher leur véritable et sanguiinaire dessein.

Après le départ des partisans d'Almagro, rien ne gêna Pizarre : et, pour donner à sa cruauté une apparence de justice, il érigea un tribunal criminel qui devait prononcer la sentence de l'infortuné vieillard. On l'accusait de haute trahison, ou, ce qui revient au même, d'un délit contre le pouvoir législatif de l'État. Il avait été rebelle, disait-on, aux ordres de l'empereur, et avait empiété sur les droits du gouverneur, dans un temps où la volonté du souverain n'était pas encore connue, et lorsque les bornes du gouvernement de Pizarre n'avaient pas été fixées. C'est en vain qu'Almagro protestait qu'il n'avait jamais voulu nuire aux

droits de son ancien associé, et qu'il ne s'était emparé de Cusco que parce que cette ville semblait lui appartenir par la teneur des lettres patentes qui lui avaient été octroyées : tout cela fut inutile, on n'eut aucun égard à ses raisons, et il fut condamné à mort.

Almagro s'était montré en mille occasions avec la plus grande intrépidité, et au-dessus de la crainte de la mort ; cependant il n'apprit pas sa condamnation sans la plus vive émotion. L'idée de périr comme un malfaiteur par la main du bourreau le fit frémir et abattit entièrement son courage et sa fermeté ; de sorte qu'il eut recours aux larmes et aux prières pour attendrir le cœur des Pizarre et les porter à la commisération. Il leur rappela les liens sacrés de l'amitié qu'ils s'étaient jurée, leur frère et lui, et l'humanité avec laquelle il avait agi lui-même envers eux lorsqu'ils étaient ses prisonniers ; il les conjura d'avoir pitié de son grand âge et de sa faiblesse, de lui permettre de consacrer le peu de iours qui lui restaient encore à vivre au repentir de ses fautes et aux moyens de fléchir le juge suprême de vant lequel il allait bientôt paraître.

Beaucoup d'anciens soldats ne purent s'empêcher de verser des larmes aux discours touchants de ce vénérable vieillard ; mais le cœur des Pizarre fut inflexible : ils se permirent même d'insulter à sa faiblesse, lui disant qu'il ne convenait pas à une grande âme de mendier la vie ; qu'il devait rassembler tout son courage, et aller au-devant d'une mort inévitable avec la constance d'un chrétien et la bravoure d'un gentilhomme.

Almagro s'abaissa encore à réitérer ses supplications pour émouvoir la compassion de ses meurtriers ; mais voyant l'inutilité de ses efforts et l'irrévocabilité de sa sentence, il reprit sa première fermeté et leur dit avec une noble résignation : « Délivrez-moi donc de cette vie, et que votre cruauté se rassasie de mon sang ! » Là-dessus il s'occupa tranquillement de son testament, par lequel il instituait l'empereur et son fils unique ses héritiers ; après quoi on l'étrangla en prison, dans la soixante-dix-septième

année de son âge, et son cadavre fut ensuite décapité à Cusco, sur la place publique.

De tous ceux qui furent sensibles à la mort d'Almagro, aucun ne le fut plus que Diégo Alvarado, officier de mérite.

THIERRY. Était-ce le même Alvarado qui demeura si fidèlement attaché à Pizarre ?

M. HUNTER. Non : celui-là s'appelait Alfonso, et celui dont je vous parle maintenant se nomme Diégo.

Diégo Alvarado ressentit une douleur d'autant plus vive du destin de son ami, qu'il se reprochait d'y avoir contribué en quelque chose par les conseils qu'il lui avait donnés de rendre la liberté à Ferdinand Pizarre : aussi prit-il la résolution de tout hasarder pour tirer vengeance de ses meurtriers.

Dans cette vue, il profita de la première occasion de retourner en Espagne. Aussitôt qu'il y arriva, il se rendit à la cour et peignit à l'empereur avec des couleurs si vives l'indomptable ambition des Pizarre et leur inhumanité, qu'on en eut horreur. Il ne s'en tint pas là ; il demanda la permission de soutenir la justice de ses accusations l'épée à la main, en prov quant François Pizarre, qu'il accusait d'être l'auteur de tous ces maux, à un combat singulier, en public, selon l'usage de ce temps. Avant que l'empereur eût donné une réponse décisive, le brave Alvarado mourut, et même si promptement, que bien des gens soupçonnèrent les amis de Pizarre de l'avoir fait empoisonner pour s'en débarrasser.

Quoi qu'il en soit, les accusations d'Alvarado avaient fait une profonde impression sur l'esprit de l'empereur et de ses ministres ; mais on ne savait quel parti prendre, parce que les Pizarre avaient une si grande puissance dans les contrées qu'ils avaient conquises, qu'il paraissait dangereux de rien entreprendre contre eux par la force.

FERDINAND. Que j'aurais de chagrin si ces monstres échappaient à la punition due à leurs crimes !

M. HUNTER. Encore un peu de patience, mon ami, et tu verras de quelle manière l'humanité fut vengée.

Pendant qu'on délibérait, il vint à l'esprit de Ferdinand Pizarre de faire lui-même un voyage en Espagne, dans le dessein de rendre compte à la cour de sa conduite et de celle de ses frères. Ses amis lui conseillèrent de n'en rien faire, ou du moins d'attendre jusqu'à ce qu'on sût de quelle manière la cour aurait pris l'exécution d'Almagro; mais Ferdinand, par témérité, ou par confiance en la bonté de sa cause, dédaigna ces avis, et rien ne put le retenir.

En prenant congé de son frère François, il lui conseilla de se tenir en garde contre les partisans d'Almagro, de ne point permettre qu'ils s'assemblassent au nombre de plus de sept, parce qu'ils pourraient machiner quelque attentat contre sa vie; mais il semblait que la Providence les eût aveuglés : chacun d'eux voyait le danger que courait l'autre sans s'apercevoir du sort qui l'attendait.

Ferdinand parut à la cour d'Espagne avec une pompe vraiment royale et chercha à détruire les accusations d'Alvarado, à justifier sa conduite et celle de ses frères en soutenant qu'Almagro avait été l'agresseur, et qu'ainsi on avait dû le traiter en rebelle. Mais quoique la cour ne fût pas encore assez instruite pour pouvoir prononcer sur cette question et savoir de quel côté étaient les plus grands torts, elle vit très-clairement que les Pizarre avaient agi en toute occasion avec trop de tyrannie. On résolut donc avant tout de s'assurer de Ferdinand. On le mit en prison; je n'aurai plus désormais occasion de parler de lui, car il y resta plus de vingt ans : je ne trouve nulle part rien qui puisse nous apprendre s'il y a terminé ses jours, ce qui est très-probable, ou si on lui a rendu la liberté peu de temps avant sa mort.

François Pizarre n'avait aucune inquiétude pour lui-même, et la cour d'Espagne trouvait qu'il était dangereux de l'obliger à rendre compte de sa conduite : elle désirait cependant être instruite à fond de l'état des choses au Pérou. On résolut d'y envoyer un commissaire pour y examiner soigneusement tout ce qui s'y était passé, recevoir toutes

les dépositions et statuer ensuite, au nom de l'empereur, sur la manière dont on gouvernerait à l'avenir ce grand royaume.

Une commission aussi importante demandait un homme intègre et d'une grande capacité. On fut assez heureux pour le trouver en la personne de Vacca de Castro, qui réunissait à de grands talents la probité la plus scrupuleuse et une fermeté à toute épreuve. Pendant qu'il s'occupe des préparatifs de son voyage, retournons au grand théâtre du Pérou, pour y être spectateur des scènes qui s'y passèrent avant son arrivée.

Pizarre, après s'être défait de son rival, régnait au Pérou avec une autorité et un pouvoir presque illimités ; il distribuait arbitrairement les dignités et les fonds de terre, et il ne montra à cet égard ni équité ni sagesse. Il s'appropriait pour lui, ses frères et ses favoris, les terres les plus fertiles et les plus agréablement situées ; et ceux à qui leur valeur et leurs services donnaient des droits à des récompenses distinguées durent se contenter du reste. On mit complètement de côté les plus braves et les plus méritants du parti d'Almagro, qui se voyaient ainsi tomber peu à peu dans la plus grande misère. L'histoire nous a conservé à ce sujet un trait qui mérite d'être raconté. Douze gentilshommes qui, sous le commandement d'Almagro, avaient rempli les premières places militaires de son armée, vivaient ensemble dans la même maison, et cela dans une si grande pauvreté, qu'ils n'avaient entre eux tous qu'un seul habit, dont se couvrait chaque fois celui qui avait à sortir, et les onze autres devaient rester au logis.

CHARLES. N'avaient-ils donc point d'amis parmi les officiers qui eussent pu leur donner un de leurs habits ?

M. HUNTEL. Ils en avaient eu ; mais, dans la crainte de déplaire au gouverneur, chacun avait rompu tout commerce avec eux. Il n'y avait plus personne qui osât se hasarder de les loger, de les entretenir, ni même seulement de leur parler. Jugez vous-mêmes quel devait être le ressentiment de ces hommes, de se voir ainsi déchus de l'aisance et de la considération dont ils jouissaient auparavant,

et les risques que Pizarre courait en s'attirant, par des procédés aussi injustes et une partialité aussi marquée, l'animosité et la haine de tant de gens dont il ne pouvait ignorer le courage et la résolution !

Mais cet homme était tellement aveuglé ou si follement téméraire, qu'il ne voyait pas ou méprisait le danger auquel il s'exposait ; car il continua d'élever ses favoris, dédaignant les murmures de ceux qui étaient sacrifiés. Benalcazar, le conquérant de Quito, fut de ce nombre : il lui ravit le gouvernement de cette province pour en gratifier son frère Gonzalez. Il confia à ce même Gonzalez la conduite d'une entreprise importante, qui paraissait devoir procurer autant de gloire que de profit, et dont je vous entretiendrai demain plus en détail.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

Expédition de Gonzalez Pizarre. — Difficultés sans nombre qu'il a à surmonter. — Entreprise audacieuse d'un certain Orellana.

M. HUNTER. Selon le bruit généralement répandu parmi les Péruviens, il devait y avoir au delà des Andes, du côté de l'orient, un pays fort abondant en cannelle et autres épices. Il parut important de faire des recherches de ce côté ; et Gonzalez partit avec une armée de trois cent quarante soldats européens, la plupart cavaliers, et quatre mille Péruviens.

Avant que j'aille plus loin, jetez, mes enfants, un coup d'œil sur la carte, pour bien connaître la position du pays dont il va être question. Ici, vous voyez Quito, d'où Gonzalez se mit en route. Il dirigea d'abord sa marche au sud-est, en suivant le cours de la rivière Napo, et ensuite au sud. Cette rivière se jette ici, comme vous le voyez, dans le Maragnon, ou rivière des Amazones, un des fleuves les plus

étendus et les plus considérables qu'il y ait au monde, et qui traverse presque toute l'Amérique méridionale, comme vous le voyez, du couchant au levant, et vient verser ses eaux majestueuses dans le grand océan Atlantique. Faites bien attention aux sinuosités de ce fleuve, afin de pouvoir suivre les Espagnols dans leur entreprise nouvelle et hardie.

Les premières difficultés que Gonzalez eut à surmonter furent les hautes montagnes couvertes de neiges des Cordillères ou Andes ; mais avant qu'il y eût atteint , toute la nature paraissait s'opposer à sa marche : car au milieu des éclairs, du tonnerre et des torrents de pluie, il survint un si terrible tremblement de terre qu'il semblait que le globe entier allait se bouleverser. La terre s'entr'ouvrit en différents endroits et engloutit les arbres et les maisons. Une rivière qui coulait le long du camp des Espagnols déborda subitement, et inonda toute la plaine avec tant de promptitude, que les Espagnols n'eurent que le temps de gagner un coteau voisin pour s'y réfugier. Une autre calamité non moins effrayante les y attendait ; ils crurent avoir été transportés tout à coup dans la zone glaciale, en deçà des cercles polaires. Savez-vous encore, mes enfants, ce que sont les cercles polaires ?

FERDINAND. Ce sont ces deux cercles qu'on a tracés en idée, en deux endroits, autour de la terre, là où les zones tempérées finissent et où commencent les glaciales.

M. HUNTER. Un grand nombre de Péruviens et quelques Espagnols y périrent de froid ; les autres ne durent leur salut qu'à leur constitution vigoureuse et à un exercice non interrompu. Ils parvinrent enfin aux plaines de l'autre côté des Andes ; mais le terme de leurs calamités était encore éloigné. Ils rencontrèrent d'autres difficultés, qui, pour être d'un genre différent, n'en étaient pas moins fâcheuses. Ces immenses plaines étaient en partie sans habitants, et en partie peuplées de sauvages grossiers, et absolument dénués de vivres. A chaque pas il fallait franchir des marais, ou se frayer un passage à coups de hache à travers des forêts touffues et impénétrables. A tout cela se joignirent des

pluies qui durèrent deux mois entiers sans interruption, pendant lesquels nos pauvres aventuriers ne purent pas même une seule fois faire sécher leurs vêtements. Représentez-vous, mes enfants, combien il fallait être endurci pour supporter si longtemps des maux ainsi multipliés, et quelle force d'âme et de corps l'homme peut acquérir, lorsqu'il a commencé d'assez bonne heure d'exercer ses facultés corporelles et intellectuelles à souffrir les incommodités inséparables de la vie humaine.

LUCIEN. Je ne sais si c'est une preuve que j'ai un mauvais cœur ; mais je t'assure que je ne les plains nullement. Ils voulaient de l'or qui ne leur appartenait pas ; il était juste qu'ils le gagnassent au moins par quelque chose.

M. HUNTER. Rien de mieux : cependant, mon ami, il est des circonstances où l'humanité souffre au point qu'on ne peut s'empêcher d'être affecté du mal qui arrive même à son ennemi.

Après être arrivé aux rives du Napo, Gonzalez fit construire une barque, pour s'en servir à le traverser au besoin et à transporter le bagage et les vivres qui leur restaient. Cet ouvrage coûta une peine infinie aux Espagnols : privés des matériaux nécessaires, et surtout de fer, ils furent obligés de déferer leurs chevaux pour faire des clous et des crampons ; et en place de goudron, il leur fallut ramasser diverses sortes de résines qui découlent de quelques arbres. On en vint cependant à bout, et Gonzalez confia cette barque à un officier qui s'appelait Orellana et qui commandait sous lui. Il lui commanda de descendre la rivière, accompagné d'une cinquantaine de soldats, pour se procurer des vivres, et lui prescrivit à quelle distance il s'arrêterait avec sa troupe pour attendre le reste de l'armée.

Orellana partit ; mais à peine eut-il quitté son commandant, qu'il forma l'ambitieux projet de se soustraire à toute dépendance et de se distinguer par une action dont toute la gloire serait pour lui seul. Il résolut de ne pas attendre Gonzalez à l'endroit convenu, et de continuer à descendre la rivière dans le chétif bâtiment qu'on lui avait confié,

jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'Océan. Cette entreprise était périlleuse, et Orellana y aurait renoncé lui-même s'il avait su que ce fleuve parcourt près de deux mille lieues marines avant d'arriver à la mer. Hasarder une navigation aussi longue sur une barque aussi mal construite, sans vivres et sans provisions, à travers un pays inconnu, peuplé de nations sauvages, avec aussi peu de troupes, était une entreprise qui ne pouvait venir qu'à l'esprit le plus aventureux.

Orellana ne découvrit ses intentions que lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où il devait attendre Gonzalez : c'était à l'embouchure du Napo dans le Maragnon ou rivière des Amazones. C'est là que cet officier s'ouvrit à ses compagnons et parvint à leur inspirer l'audace dont il était animé. Tous consentirent à l'accompagner, excepté un seul qui eut le courage de s'opposer, mais en vain, à la proposition perfide d'Orellana. Il fut la victime de sa fidélité : Orellana le fit mettre à terre dans un pays désert, afin qu'il y pût, et continua à suivre son projet. Les peines et les dangers auxquels il était exposé à toute heure sont inexprimables : tantôt il passait par des contrées désertes et stériles, qui ne fournissaient pas le moindre rafraîchissement ni à lui ni à ses compagnons affamés ; tantôt il fallait qu'il combattît contre des sauvages aguerris, pour se procurer par la force quelques vivres. D'autres fois il se voyait enveloppé d'une quantité innombrable de canots, pouvant à peine bouger avec ses cinquante hommes et vu le peu de place qu'il avait dans sa barque. Il continua cependant, sans s'arrêter, à descendre le fleuve, et après avoir lutté pendant sept mois contre la misère et les dangers, il arriva enfin à son embouchure. Mais il n'était pas encore parvenu au terme de sa périlleuse entreprise ; car il fallait qu'il s'abandonnât sur l'Océan avec sa frêle embarcation pour gagner une colonie espagnole. Après avoir fait encore quelques centaines de lieues, il aborda enfin à Cubagua, qui n'est pas éloigné, comme vous le savez, de la côte de Cumana.

Il se rendit de là en Espagne, où le récit de son aven-

ture inouïe causa un étonnement général. Mais il ne s'en tint pas à raconter ce qui lui était effectivement arrivé et ce qu'il avait appris; car, pour augmenter le merveilleux de son histoire, il la broda de divers contes, auxquels on a ajouté foi pendant longtemps, et dont la fausseté n'a été généralement reconnue que de nos jours.

Il disait qu'il avait traversé des contrées où l'or et les pierreries étaient tout aussi abondants que chez nous les cailloux; qu'ensuite il avait passé par d'autres qui n'étaient habitées que par des femmes vigoureuses et guerrières: de là le nom de pays des Amazones donné à la contrée que traverse le Maragnon, et le nom de fleuve ou rivière des Amazones au Maragnon lui-même. On prit une de ces contrées, sans savoir laquelle, pour le pays de l'or, et on lui donna le nom d'*El Dorado*.

On sait aujourd'hui, par les recherches de voyageurs de meilleure foi, qu'il n'y a ni El Dorado ni royaume des Amazones, et que toutes les merveilles débitées par Orellana avaient été imaginées dans le but de rehausser ses découvertes et d'engager la cour d'Espagne à les lui faire continuer.

VINGTIÈME ENTRETEN.

Détresse de Gonzalez Pizarre et de ses compagnons. — Conspiration tramée contre François Pizarre. — Folle sécurité de ce dernier. — La conspiration éclate.

M. HUNTER. Voyons maintenant ce qui arriva à Gonzalez, que la perfidie d'Orellana mit dans le plus grand embarras.

Il s'attendait à trouver au confluent du Napo et du Maragnon cet officier avec les cinquante hommes qui l'accompagnaient et une provision de vivres; mais quelle fut sa surprise de ne voir ni barque ni vivres, ni même le détachement! Il pensait que quelque circonstance imprévue pouvait avoir engagé Orellana à descendre un peu plus bas, et il résolut en conséquence de poursuivre sa marche le long des rives du fleuve; mais ayant rencontré l'Espagnol qu'Orellana avait fait mettre à terre, Gonzalez et ses compagnons furent dans la plus grande consternation au récit qu'il leur fit de la trahison d'Orellana. Ils portèrent avec effroi les yeux sur leur situation désespérée. Ils mouraient de faim et de fatigue; la contrée était déserte et stérile; ils avaient perdu leurs bagages, qui se trouvaient dans la barque d'Orellana. Dans cet état, ils demandèrent d'une voix unanime à revenir sur leurs pas, et Gonzalez se vit obligé d'y consentir.

Mais on s'était déjà éloigné de Quito de plus de quatre cents lieues, et il était plus que probable qu'un très-petit nombre d'entre eux, après les fatigues qu'ils avaient déjà endurées dans cette longue et pénible marche, se trouverait en état de les supporter de nouveau. Cependant il ne fallait pas moins s'y résoudre. On se mit donc de suite en marche pour le retour; et l'espoir de trouver de moins mauvais chemins leur fit prendre une autre route que celle par laquelle ils étaient venus, sans avoir d'autre guide que le soleil. Mais combien ils furent trompés! Cette nouvelle route était en-

core plus pénible que l'autre , et le pays leur fournissait beaucoup moins de vivres et de rafraichissements. Ils se virent dans la nécessité de tuer leurs chevaux et leurs chiens ; et lorsqu'ils n'en eurent plus , ils mâchaient des feuilles , ils avalaient avec avidité les insectes les plus dégoûtants , et rongèrent même le cuir de leurs selles et leurs ceinturons d'épée. Pour surcroît de misère , tous leurs vêtements tombaient en lambeaux , étant pourris par les pluies ou entièrement déchirés par les broussailles au travers desquelles il fallait sans cesse se frayer un passage. Deux cents Espagnols et quatre mille Péruviens succombèrent à ces calamités.

Les autres , qui ressemblaient à des squelettes , continuèrent leur marche jusqu'à cinquante lieues de Quito ; mais leurs forces étant entièrement épuisées , ils auraient tous péri si l'on n'avait pas envoyé à leur rencontre des vivres de cette ville. A l'aspect de ce secours , ils furent saisis d'un ravissement inexprimable. L'avidité avec laquelle ils tombaient sur les aliments qui leur arrivaient leur aurait été mortelle , si on ne les avait pas forcés de se borner pendant quelques jours à une portion modérée. On leur avait aussi envoyé des habits et quelques chevaux ; mais comme il n'y en avait pas assez , Gonzalez y renonça généreusement. Les officiers qui l'accompagnaient suivirent son exemple , et continuèrent leur route nus et à pied jusqu'à Quito. Leurs plus intimes amis eurent peine à les reconnaître , tant les maux qu'ils avaient soufferts avaient altéré leurs traits.

Ils ne pensèrent plus alors qu'à prendre du repos , excepté Gonzalez , qui , à son entrée dans Quito , reçut des nouvelles plus capables d'ébranler sa fermeté que tout ce qu'il avait souffert auparavant.

Accompagnez-moi par la pensée à Lima pour apprendre l'événement terrible qui s'y était passé. Vous vous rappelez que , lors de son exécution , Almagro laissa un fils qu'il désigna pour son successeur. Ce jeune homme avait été élevé jusque-là par un gentilhomme espagnol plein de mérite ,

nommé Herrada, et avait acquis sous sa conduite beaucoup de bonnes qualités. Il était grand, bien fait, agile, adroit en toutes sortes d'exercices, et d'un esprit orné de connaissances peu communes. Il joignait à tout cela le génie intrépide de son père, d'où l'on pouvait augurer qu'il jouerait un grand rôle au Pérou.

Pizarre comprit qu'il devait abaisser de bonne heure ce génie qui cherchait à s'élever. Il le tint pendant quelque temps prisonnier avec son gouverneur, et il ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il demeurerait sous ses yeux à Lima. Il crut par là avoir suffisamment prévenu tout soulèvement de sa part; mais il se trompait. La maison du jeune Almagro devint en peu de temps le rendez-vous de tous les anciens amis et de tous les partisans de son père, qui, comme nous venons de le voir, se trouvaient dans la plus triste situation et brûlaient du désir de venger la perte de leurs honneurs et de leurs biens sur le tyran qui leur avait ravi l'un et l'autre. Ils firent de la demeure du jeune Almagro le point central de leurs réunions pour concerter les moyens de leur vengeance et de l'amélioration de leur sort. Le résultat de leurs délibérations fut de secouer courageusement le joug de l'oppression sous laquelle ils gémissaient et de faire périr le tyran. L'absence des deux frères du gouverneur leur parut très-favorable à leur dessein.

Cependant les amis du gouverneur commencèrent à concevoir quelque ombrage de ces fréquentes et nombreuses assemblées. Ils lui firent part de leurs inquiétudes et l'exhortèrent à se tenir sur ses gardes; mais Pizarre était trop accoutumé à braver les dangers les plus évidents pour que ces exhortations pussent faire quelque impression sur lui; il se contenta de répondre : « Soyez tranquilles sur mes jours; le pouvoir que j'ai de faire sauter leurs têtes met la mienne en sûreté. »

Un jour qu'il se promenait dans son jardin, Herrada se fit annoncer auprès de lui. Les conjurés l'avaient chargé de sonder ses dispositions, et de le rassurer encore davantage. Occupé à cueillir des citrons, il en offrit à Herrada, en lui

disant que c'étaient les premiers qui eussent crû dans cette nouvelle ville. Herrada avait pris l'air d'un homme inquiet, et lui en donna pour raison qu'on lui avait dit qu'il se disposait à se débarrasser du jeune Almagro et de ses malheureux amis. Le gouverneur lui jura qu'il n'y avait jamais pensé, quoiqu'on l'eût averti lui-même d'être en garde contre eux, parce qu'ils machinaient des complots contre sa propre vie. Herrada l'assura que cet avis était une invention de gens malintentionnés, et pour rendre cette assurance d'autant plus croyable, il le pria de permettre que le jeune Almagro et lui s'éloignassent de Lima. Je ne trouve nulle part si Pizarre lui accorda ou non sa demande, mais bien qu'il assura Herrada qu'il lui ferait remettre tout ce dont il pourrait avoir besoin. Là-dessus Herrada lui baisa la main avec l'apparence d'une sensibilité reconnaissante, qui devait le confirmer dans l'idée qu'il n'avait rien à redouter de leur part.

Herrada était parvenu à son but ; les conjurés savaient que le gouverneur était dans une profonde sécurité, et cela leur suffisait. Ils fixèrent au prochain dimanche le jour de l'exécution de leur sanglant projet.

Le samedi paraissait déjà sans qu'il se fût élevé le moindre soupçon dans l'âme de Pizarre. Mais il survint un incident qui aurait dû lui faire ouvrir les yeux et préparer la ruine de ses ennemis, s'il n'eût été plein de la confiance la plus aveugle.

DIDIER. Eh ! mon père, n'est-il pas temps que le crime reçoive la juste punition qu'il mérite ? n'aurons-nous donc jamais qu'à plaindre des victimes innocentes ?

M. HUNTER. Bientôt le meurtre sera vengé par le meurtre.

L'heure de l'exécution du projet s'approchant, quelques remords qui s'élevèrent dans l'âme de l'un des conjurés le portèrent à découvrir le complot à un ecclésiastique. Celui-ci se hâta d'aller en instruire le gouverneur lui-même. Pizarre écouta ce rapport avec quelque émotion ; mais peu de moments après, son âme accoutumée à mépriser tous les dangers retomba dans sa précédente sécurité. Il répondit

qu'il ne pouvait croire à l'existence de la conjuration dont on voulait l'effrayer ; qu'Herrada, peu de jours auparavant, lui avait parlé d'un ton fort soumis ; que cette invention venait vraisemblablement de quelqu'un qui avait une faveur à lui demander, et qui voulait se faire un mérite auprès de lui de cette découverte. Là-dessus il alla se coucher en toute assurance.

Cependant le repos de la nuit lui fit faire des réflexions. Il commença à croire que le danger dont on l'avait averti pourrait bien avoir quelque fondement, et qu'ainsi il était à propos d'user de précaution. Il y avait longtemps que ses amis lui avaient conseillé de créer une garde pour servir à la sûreté de sa personne ; mais comme on avait avis que le plénipotentiaire qui était parti d'Espagne arriverait bientôt, il craignait que, par une fausse interprétation du motif pour lequel il se faisait garder, on ne l'imputât à la crainte qu'il avait de ce plénipotentiaire : c'est pourquoi il borna toutes ses précautions à rester le lendemain toute la journée dans son palais.

Au lieu d'aller, comme à l'ordinaire, à l'église, il se fit dire la messe dans sa chambre. Vers midi, quelques-uns de ses principaux officiers se rendirent chez lui pour y dîner. C'était précisément le temps que les conjurés avaient choisi, parce que dans ces climats chauds on consacre le milieu du jour au sommeil.

Tout à coup Herrada se précipite de la maison d'Almagro dans la rue, à la tête de dix-huit conjurés armés de pied en cap, l'épée nue à la main, en criant : « Vive le roi ! périsse le tyran ! » A ces mots qui étaient le signal pour les conspirateurs dispersés dans la ville, ils accoururent tous au palais du gouverneur. Il venait de se lever de table, et continuait à s'entretenir avec ses amis pendant que la plupart de ses gens étaient allés se livrer au sommeil ; ce qui permit à ses ennemis de traverser la cour, et même d'entrer dans l'intérieur du palais, sans avoir été aperçus de personne. Herrada avait eu la précaution de laisser un des conjurés à la porte, qui devait crier à ceux qui accour-

raient : « Le tyran est mort ! » Ainsi tous les amis du gouverneur qui venaient à son secours s'en retournèrent , croyant être arrivés trop tard.

VINGT ET UNIÈME ENTRETIEN.

Pizarre est assassiné. — Le jeune Almagro est choisi pour chef par les conjurés. — Traits de la vie privée de Pizarre.

M. HUNTER. Les conjurés étaient déjà parvenus jusqu'à l'escalier qui conduisait à l'appartement de Pizarre : un des pages les aperçut et entra précipitamment dans la chambre en faisant grand bruit. Pizarre, qui était accoutumé à opposer une intrépidité inébranlable aux dangers les plus imminents, ne témoigna pas même, en cette occasion, la plus légère frayeur. Il se leva, et commanda d'une voix ferme à un de ses officiers de fermer la porte au verrou, pour qu'il eût seulement le temps de s'armer ; mais cet officier, perdant la tête, au lieu de faire ce qu'on lui ordonnait, sortit imprudemment de la chambre, et alla jusqu'à l'escalier, pour demander aux conjurés qui s'avançaient à la hâte quel était leur dessein. Pour toute réponse il reçut un coup d'épée qui le jeta sur le carreau, et les conjurés se précipitèrent dans la salle.

Dans le même moment , Pizarre était entré dans une chambre voisine pour s'armer. Son beau-frère Alcantara, deux amis et autant de pages, hommes faits, s'y étaient rendus avec lui. Tout le reste s'enfuit honteusement en voyant les conspirateurs qui se précipitèrent vers la chambre où était Pizarre. Il n'avait pas eu le temps de boucler sa cuirasse ; mais il saisit avec promptitude son épée et son bouclier, et, intrépide comme un lion, il s'avança contre les assassins, animant le petit nombre de ses amis qui aimèrent mieux périr à ses côtés que de l'abandonner. « Cou-

rage, camarades ! leur disait-il ; nous sommes encore assez pour châtier ces traîtres de leur témérité ! » Alors le combat commença avec une fureur inexprimable de part et d'autre. Les conjurés avaient non-seulement l'avantage du nombre, mais, comme je l'ai dit, ils étaient encore armés de la tête aux pieds, en sorte qu'on ne pouvait pas aisément les atteindre, au lieu que chaque coup d'épée portait à découvert sur ceux du parti déjà le plus faible : aussi le combat ne demeura pas longtemps indécis.

Alcantara tomba mort le premier aux pieds de son frère ; les autres eurent successivement le même sort, et le gouverneur, qui avait sans cesse à parer les coups redoublés qu'on lui portait, en fut peu à peu si harassé qu'il pouvait à peine manier son épée. Alors c'en fut fait de lui ; il reçut un coup terrible à la gorge, et tomba mort aussitôt.

A peine les conjurés virent-ils la victime de leur rage baignée dans son sang, qu'ils se répandirent dans la ville, tenant leurs épées nues et ensanglantées, pour annoncer la mort du tyran. Plus de deux cents complices les joignirent et menèrent le jeune Almagro comme en triomphe, monté sur un cheval, par toutes les rues, en faisant publier que c'était lui, et nul autre, qui était l'unique et légitime gouverneur du Pérou. On abandonna au pillage le palais de Pizarre et les maisons de ses plus intimes partisans.

Telle fut la fin d'un homme dont le courage, la patience dans l'adversité, la constance et la fermeté sont dignes de notre admiration, mais dont le caractère faux, dissimulé et souvent cruel fera horreur aux âmes honnêtes. Il reçut le salaire qu'il avait mérité cent fois par sa conduite envers Atahualpa, Almagro, son collègue, et beaucoup d'autres encore.

Son cadavre fut transporté par ses domestiques à l'église ; mais personne n'eut le courage de rester auprès de lui ou de le faire enterrer. Enfin un homme appelé Barbaran, qui avait été autrefois à son service, hasarda de demander au nouveau gouverneur la permission de le faire. Elle lui fut accordée ; et il se hâta, aidé de sa femme, de le mettre en

terre avant que les conjurés ordonnassent d'exposer sa tête, ainsi qu'ils en avaient l'intention.

Le principal héros de cette tragédie ayant quitté la scène, à quoi bon nous arrêter plus longtemps sur le théâtre ! Mais vous seriez peut-être bien aises d'apprendre quelques circonstances plus détaillées du caractère de Pizarre et de sa vie privée ?

Tous LES ENFANTS. Oh ! oui, notre père.

M. HUNTER. Je ne puis que vous répéter le jugement qu'en ont porté les historiens contemporains.

« Il était, disent-ils, d'une constitution robuste. Les forces de son corps étaient aussi inépuisables que la patience et la fermeté d'âme avec lesquelles il a soutenu tant et de si grandes adversités. Il se croyait invincible aussitôt qu'il s'était armé. Alors il lui arrivait souvent de s'avancer tout seul contre l'ennemi avec un sang-froid admirable, sans attendre sa troupe, qui avait quelquefois peine à le rejoindre. Telle était la grande confiance qu'il avait en la force de son bras nerveux et en son intrépidité si souvent éprouvée ! »

Il n'avait reçu, comme vous le savez, qu'une très-mauvaise éducation, ou plutôt il en manquait complètement ; aussi ne possédait-il aucune des connaissances qu'on exige de tout homme bien élevé ; mais il y suppléait en quelque sorte par l'attention sérieuse qu'il donnait à chaque affaire qui se présentait, par ses sages réflexions, sa patience et son activité. Il ne savait pas même écrire son nom. Chaque fois que sa signature était nécessaire, il ne faisait que deux traits de plume, entre lesquels son secrétaire écrivait son nom : François Pizarre.

Pizarre avait reçu de la nature une âme grande et active ; il ne lui avait manqué que d'être cultivé par l'éducation. Il songeait sans cesse à de vastes projets ; et plus les difficultés étaient grandes, plus il s'opiniâtrait à les surmonter. Il paraissait avoir un penchant naturel à la magnanimité et à la générosité ; mais l'ambition et la passion de dominer n'en empêchaient que trop l'effet.

Voici deux anecdotes de sa vie qui répandent un plus beau jour sur les qualités de son caractère.

Ayant appris qu'un officier peu fortuné avait perdu son cheval, il cacha sous son habit un lingot d'or de dix livres et se rendit à un endroit où il comptait le rencontrer et lui en faire présent pour en acheter un autre. C'était une maison où l'on avait coutume de jouer à la paume. A son arrivée, celui qu'il cherchait n'y était pas encore, et quelques-uns de ses amis qui jouaient lui proposèrent d'entrer dans leur partie. Il accepta l'invitation; mais afin de cacher le motif pour lequel il était venu, il n'ôta pas son habit, aimant mieux traîner le poids qui l'incommodait. Le jeu dura trois heures entières. Enfin l'officier arriva. Pizarre le prit à part, lui remit son présent, disant que sa pesanteur l'avait si fort incommodé qu'il lui en aurait donné trois fois autant s'il fût venu plus tôt pour l'en débarrasser.

Voici la seconde anecdote. Dans une de ses marches, en traversant une rivière, le courant de l'eau entraîna un de ses domestiques indiens qui lui avait fréquemment donné des preuves de son attachement et de sa fidélité. A peine eut-il aperçu le danger que cet infortuné courait qu'il se jette à la nage pour aller à son secours; il le saisit par les cheveux, et gagne le rivage après des peines infinies. Le péril auquel il s'était exposé était si grand, que le plus intrépide soldat de son armée n'aurait pas voulu s'y hasarder. Ses amis lui en firent des reproches, le blâmant d'avoir oublié les soins qu'il devait à la conservation de sa vie; il leur répondit qu'ils ne connaissaient pas le prix d'un fidèle domestique.

Ses vêtements étaient toujours uniformes et sans luxe : c'était un habit noir qui lui descendait jusqu'à la cheville du pied, des souliers blancs et un chapeau gris. C'est ainsi qu'il s'habillait dans sa vie privée, et même comme gouverneur. Pour complaire à ses amis, il mettait quelquefois, le dimanche, un habit de parade garni en pelleteries, dont son ami Cortès lui avait fait présent; mais aussitôt qu'il était de retour de l'église, il l'ôtait et restait en veste ou en

chemise, avec un mouchoir autour du cou pour s'essuyer la sueur.

En temps de paix, il passait la plus grande partie de son temps à jouer aux quilles ou à la paume. Ces jeux étaient devenus pour lui une passion : il les jouait avec le premier venu, sans s'embarrasser quels étaient son état et sa condition. Il ne souffrait jamais qu'on lui relevât la boule, ni qu'on cherchât à lui éviter aucune incommodité, et pour lui plaire il fallait oublier, dans ces heures de récréation, qu'il était gouverneur.

Sa fidélité et son dévouement envers l'empereur Charles-Quint, son souverain, étaient exemplaires. Lorsqu'on prélevait le cinquième de chaque prise qui appartenait à la couronne, il était si scrupuleux qu'il se levait fréquemment de son siège pour ramasser les petits brins d'or qui tombaient et les jeter sur la portion de l'empereur. On riait souvent de cette attention ; mais il ne s'en laissait pas détourner. « Je relèverais, disait-il, ces petits morceaux avec la bouche si je n'avais point de mains. »

Ce sont là les principaux caractères qu'on nous a conservés de cet homme extraordinaire. J'espère qu'ils serviront à tempérer en quelque sorte la juste horreur que ses perfidies et son inhumanité doivent vous avoir inspirée, et qu'ils vous porteront à imputer ses défauts et ses vices à sa mauvaise éducation. Laissons reposer ses cendres en paix.

TABLE.

Voyages et Conquêtes de Christophe Colomb.

PREMIER ENTRETEN. — Naissance, caractère et talents de Christophe Colomb. — Événement qui, dans sa jeunesse, faillit lui coûter la vie. — Progrès des Portugais dans la marine; leur vaste projet de découvertes. — Colomb est recherché, à Lisbonne, par les plus habiles marins. — Mariage de Colomb. — Il s'embarque pour Madère. 1

DEUXIÈME ENTRETEN. — Vaste pensée de Colomb. — Conjectures qui lui donnent l'idée d'un nouvel hémisphère. — Encouragé par un savant, il pense à exécuter son projet de découverte. — Colomb demande l'appui de Gènes et de Lisbonne; cette dernière puissance trahit sa confiance. — Il s'adresse aussi à l'Angleterre et à l'Espagne, où ses propositions sont rejetées. — Colomb parvient enfin à vaincre les obstacles suscités par l'ignorance et l'envie. 6

TROISIÈME ENTRETEN. — Colomb a obtenu un acte d'adhésion signé par le roi et la reine d'Espagne. — Il met à la voile après avoir vaincu de nouveaux obstacles. — Craintes superstitieuses de ses compagnons pendant la traversée. 12

QUATRIÈME ENTRETEN. — Continuation de la traversée de l'équipage. — Phénomène qui saisit d'effroi les compagnons de Colomb. — Nouvelles terreurs de l'équipage, vaincues par le courage et par la prudence de Colomb. 15

CINQUIÈME ENTRETEN. — L'équipage se livre de nouveau aux murmures; révolte qui s'ensuit; Colomb parvient à l'apaiser. — Une nouvelle révolte éclate, qu'il apaise également. — On aperçoit enfin la terre. 18

SIXIÈME ENTRETEN. — Découverte de l'île Guanahani, une des Lucayes. — Étonnement des naturels à l'apparition des Européens. — Colomb se met à la recherche d'un pays d'où les habitants de Guanahani tiraient l'or. — Découverte de l'île de Cuba. — Trahison d'Alonso Pinçon. — Découverte d'Haïti. 22

SEPTIÈME ENTRETIEN. — Bienveillance du cacique d'Haïti. — Le vaisseau amiral échoue par la désobéissance de l'équipage. — Le cacique vient au secours des Espagnols. — Terreur des insulaires, causée par la tactique militaire des Européens. — Colomb s'embarque pour l'Espagne après l'établissement des Espagnols dans la nouvelle île. Il retrouve Alonzo Pinçon, et lui pardonne généreusement sa trahison. 28

HUITIÈME ENTRETIEN. — Des tempêtes furieuses remplissent d'effroi l'équipage. — Le vaisseau la Pinta, commandé par Pinçon, disparaît. — Perfidie des habitants d'une île de Portugal, dans laquelle on avait jeté l'ancre. — On aborde sur les côtes de Portugal. — Honneurs rendus à Colomb par la cour de Portugal. 35

NEUVIÈME ENTRETIEN. — Le vaisseau de Colomb entre dans le port de Palos. — Colomb continue sa route et arrive à Barcelone, où la cour lui prépare une entrée triomphante. — Il reçoit l'ordre du roi d'équiper une flotte pour une seconde expédition. — Grands préparatifs pour la seconde expédition de Colomb. — Départ de Cadix; on jette l'ancre dans une île des Petites Antilles, à laquelle on donne le nom de Dominique. — On remet à la voile, et on aborde à la Guadeloupe, après quelques découvertes peu importantes. — Malheureux sort des Espagnols laissés par Colomb dans l'île d'Haïti. — Les Espagnols bâtissent une ville à laquelle Colomb donne le nom d'Isabelle. 39

DIXIÈME ENTRETIEN. — Mécontentement des Espagnols. — Découverte de la Jamaïque. — Dispositions des Indiens envers les Espagnols. — Réunion des deux frères, Colomb et Barthélemy. — État des choses à Isabelle à l'arrivée de Colomb. — Amitié constante de Guakanahari, cacique d'un district d'Haïti. 45

ONZIÈME ENTRETIEN. — La guerre se prépare entre les Indiens et les Espagnols. — L'asservissement des insulaires d'Isabelle en est la suite. — Projet désespéré des habitants de l'île. — Conspirations contre Colomb en Espagne. — Il fait voile pour l'Espagne pour confondre ses détracteurs. 52

DOUZIÈME ENTRETIEN. — Réception de Colomb à la cour d'Espagne. — Des préparatifs pour une troisième expédition sont ordonnés par le roi. — Traversée de l'escadre espagnole. — On touche enfin à la terre ferme. — Découverte de l'île Sainte-Marguerite. 57

TREIZIÈME ENTRETIEN. — Fondation de Saint-Domingue. — Révolte de la nouvelle colonie. — Colomb étouffe la rébellion et envoie en Espagne la nouvelle de la découverte de la terre ferme. — Découverte de Vasco de Gama dans l'Afrique. — Ingratitude de l'Espagne envers Colomb. 61

QUATORZIÈME ENTRETIEN. — Un orage terrible éclate contre Colomb. — Traitement indigne que lui fait subir un nommé Bovadilla. — L'innocence de Colomb est enfin reconnue, et Bovadilla destitué. 66

QUINZIÈME ENTRETIEN. — Ovando, nommé gouverneur des Indes occidentales, fait voile avec des forces considérables. — Colomb entreprend un quatrième voyage avec de frêles embarcations. — Ovando refuse l'entrée de Saint-Domingue à Colomb. — Violent orage, prédit par Colomb, qui engloutit les riches embarcations de Saint-Domingue pour l'Espagne. — On obtient quelques renseignements sur le Mexique. 71

SEIZIÈME ENTRETIEN. — Découverte des côtes du Darien ou isthme de Panama. — On continue la traversée. — Affreuse tempête et détresse de l'équipage. 77

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN. — On aborde au Veragua; ses mines d'or. — Le roi, ou Quibio, attire le châtimement des Espagnols sur lui et les siens. — On se remet en mer; tempête furieuse; on échoue sur les côtes de la Jamaïque. — Dévouement de deux Espagnols, Mendez et Fieski. 82

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN. — Révolte des compagnons de Colomb. — Colomb, par sa présence d'esprit, parvient à vaincre les dispositions malveillantes des insulaires de la Jamaïque. — Instances infructueuses de Mendez et de Fieski auprès d'Ovando en faveur de Colomb. — Colomb met à la voile pour l'Espagne. — Injustice de la cour d'Espagne. — Mort de cet homme célèbre. — Son portrait. 89

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN. — État de Saint-Domingue sous l'administration d'Ovando. — Traitements barbares subis par ses malheureux habitants. — Trahison infâme envers la reine d'une province de l'île. — Ruse grossière pour attirer les habitants des îles Lucayes à Saint-Domingue. 98

VINGTIÈME ENTRETIEN. — Fermeté de don Diègue, fils de Colomb. — Établissement d'une colonie par Jean Ponce. — Les Indiens combattent les Espagnols. — Vélasquez chargé de la conquête de Cuba. — Détermination courageuse du cacique d'une des contrées de l'île. — Une simple fable devient l'occasion d'une découverte importante. 105

Voyages et Conquêtes de Cortès.

PREMIER ENTRETEN. — Ambition de Velasquez. — Commandement d'une escadre confiée à Hernandez de Cordoue. — Il retourne à Cuba après une défaite essuyée près de Pontonchan. — Commandement d'une nouvelle escadre confiée à Grijalva ; ses découvertes. — L'échec éprouvé à Pontonchan est vengé. — On débarque à Tabasco. — Entrevue du cacique et de Grijalva. — On remet à la voile et on aborde dans une île à laquelle on donne le nom d'île des Sacrifices. 113

DEUXIÈME ENTRETEN. — Velasquez se livre à de grands préparatifs pour la continuation des découvertes faites en son nom. — Cortès paraît déjouer les vues jalouses de Velasquez. — Embarquement de Cortès. — On s'arrête à la Havane. — Poursuites de Velasquez contre Cortès. 120

TROISIÈME ENTRETEN. — L'équipage se dirige vers le Mexique. — Résistance opposée par les Indiens à la descente des Espagnols à Tabasco. — Prise de Tabasco. — Les habitants de Tabasco cherchent à secouer le joug ; leur défaite complète. 124

QUATRIÈME ENTRETEN. — Cortès quitte Tabasco. — Arrivée à Saint-Jean d'Ulloa. — Cortès résiste avec opiniâtreté à la volonté de Montézume sur le départ des Espagnols de l'île. — Montézume résiste également en accompagnant ses refus de présents. — Cortès est inébranlable. — Consternation des Espagnols, à l'assurance ferme des envoyés de Montézume ; les mécontents cherchent à en profiter. — Cortès fait habilement rentrer ceux-ci dans le devoir. — Il est élu général par un simulacre de jugement. 132

CINQUIÈME ENTRETEN. — Fondation de la Villa Rica de la Vera Cruz. — Entrevue de Cortès et du cacique de Cempoalla. — On aborde à Quiabislán. — Un grand nombre de caciques contractent alliance avec Cortès. — Les tentatives de Montézume pour se débarrasser des Espagnols échouent contre la persévérance de leur général. — Cortès abolit l'usage atroce des sacrifices humains. — Résolution héroïque de Cortès. — Départ pour la conquête du Mexique. 141

SIXIÈME ENTRETEN. — République de Tlascala. — Les Tlascalans refusent les propositions des Espagnols, qui remportent la victoire. — Les hostilités recommencent. — Un événement inespéré empêche la défaite des Espagnols et entraîne la déroute des Tlascalans. — Les hostilités sont reprises, les Espagnols sont encore une fois vainqueurs. — Les Espagnols sont attaqués la nuit. — La paix est enfin conclue. — Générosité de Xicotencatl, général tlascalan. — Entrée triomphante des Espagnols à Tlascala. 152

SEPTIÈME ENTRETIEN. — Cortès marche sur Cholula avec les Tlascalans et les Espagnols. — Massacre de ses habitants. — La paix s'établit entre les deux peuples de Tlascala et de Cholula. — Montézume vient au-devant des Espagnols. — Cortès fait son entrée à Mexico. 163

HUITIÈME ENTRETIEN. — L'empereur Montézume rend une première visite à Cortès. — Croyance de Montézume à l'égard des Espagnols. — Cortès essaye de convertir Montézume au christianisme. — Sacrifices abominables en usage chez les Mexicains. — Attaque de la Vera Cruz par un général mexicain. 170

NEUVIÈME ENTRETIEN. — Montézume se rend prisonnier de Cortès. — Effet de cet événement sur l'esprit des Mexicains. — Exécution de ceux qui ont pris part à l'attaque de la Vera Cruz. — Montézume chargé de fers. — Cet empereur se reconnait vassal du roi d'Espagne. 177

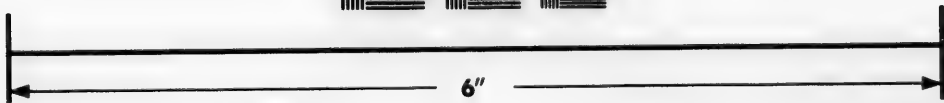
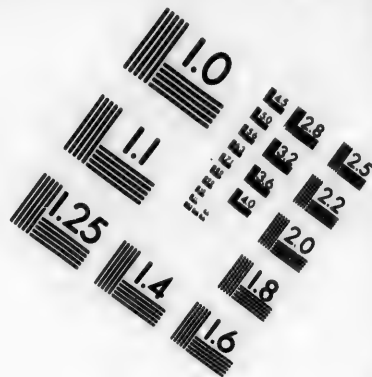
DIXIÈME ENTRETIEN. — Partage des trésors amassés dans le Mexique : désintéressement de Cortès. — Montézume persiste dans le culte des idoles. — Ce prince semble prendre une résolution ferme. — Situation périlleuse de Cortès. — Fermeté de ce général à la vue du danger. 184

ONZIÈME ENTRETIEN. — Cortès, à la tête de deux cent cinquante hommes, remporte la victoire sur une armée très-nombreuse d'Espagnols envoyée par Velasquez pour s'emparer de lui. — Circonstance qui décide la reddition de l'armée de Velasquez. — Le chef de l'armée vaincue chargé de chaînes. — Révolte de Mexico. — Cortès marche avec des forces considérables contre les révoltés. 190

DOUZIÈME ENTRETIEN. — Combats et succès des Espagnols. — Lâcheté de Montézume; sa mort. — Quetlavaca, son frère, élu empereur à sa place. — Divers combats livrés par ce prince. — Intrépidité de Cortès. 196

TREIZIÈME ENTRETIEN. — Combat terrible. — Défaite des Espagnols. — Retraite de Cortès. — Un nouveau combat a lieu près d'Orumba. — Cortès, par une heureuse inspiration, sauve son armée d'une ruine inévitable. — Des renforts inespérés donnent à Cortès les moyens de reprendre son projet de conquête. — Guatimozin, proclamé empereur du Mexique après la mort de son prédécesseur Quetlavaca. 204

QUATORZIÈME ENTRETIEN. — Perfidie du cacique de Tezcuco, déjouée par la prudence des Espagnols. — Cortès le dépose, met à sa place un jeune Mexicain, et se donne ainsi un allié. — Préparatifs pour la prise de Mexico. — Conspiration tramée contre le général espagnol. — Sa prudence envers les conjurés. — Mort de Xicotencatl, général tlascalan. — Orgueil d'un jeune Tlascalan, nommé Chechemical. — Les hostilités reprennent. 212



**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

24
22
20

10

QUINZIÈME ENTRETIEN. — Défaite complète des Espagnols. — Ruse des Mexicains pour opérer la défection de tous les alliés des Espagnols. — Cortès les ramène par un expédient heureux. — Cortès s'empare d'une grande partie de Mexico. — Faute de Guatimozin. — Il tombe au pouvoir des Espagnols. — Humanité de Cortès envers son prisonnier. — Les Espagnols maîtres de toute la ville de Mexico. 220

SEIZIÈME ENTRETIEN. — Toutes les provinces du Mexique se soumettent. — Cortès est comblé des faveurs de la fortune. — Mexico rebâtie sur ses ruines. — Cruautés des Espagnols envers les malheureux Mexicains, après leur asservissement. — Mort de Guatimozin. — Cortès en butte aux machinations de ses ennemis. — Comment sont récompensés ses services. — Sa mort. 229

Voyages et Conquêtes de Pizarre.

PREMIER ENTRETIEN. — Ojéda et Nikuessa se dirigent vers l'isthme de Darien. — Pertes des Espagnols sur les côtes. — Un homme très-célèbre, Balboa, paraît sur la scène. — Il est élu gouverneur par ses compagnons. — Premier avis sur l'existence et la richesse du Pérou. 235

DEUXIÈME ENTRETIEN. — Les Espagnols, sous la conduite de Balboa, cinglent à l'ouest. — Obstacles sans nombre qu'ils ont à surmonter. — Découverte importante de Balboa. — Les éléments et les hommes semblent se déchaîner pour la ruine des Espagnols. 240

TROISIÈME ENTRETIEN. — Pédrarias, nommé gouverneur du Darien en place de Balboa. — Gouvernement tyrannique de Pédrarias. — Balboa est nommé sous-gouverneur. — Sa mort. — Origine de l'ancienne et de la nouvelle Panama. 247

QUATRIÈME ENTRETIEN. — Le projet de la conquête du Pérou est repris. — Caractère de Pizarre. — Association des trois hommes dont va dépendre la destinée du Pérou. — Esquisse de la côte méridionale. — Explication des vents. 252

CINQUIÈME ENTRETIEN. — Découverte du Pérou. — Climat de ce riche pays. — Entreprise hardie de Pizarre. — Horrible aspect de l'île de Gorgone. — Pizarre reçoit des secours inattendus. 257

SIXIÈME ENTRETIEN. — Bon accueil des Péruviens. — Simplicité de ce peuple. — Terreur qu'inspirent aux Péruviens les armes européennes. — Départ de Pizarre pour Panama; il reçoit de la cour d'Espagne l'autorisation de poursuivre sa conquête; il fait voile pour le Darien. 262

— Ruse des
Espagnols. —
Empare d'une
tombe au pou-
prisonnier. —
220

se soumettent.
Inca rebâtie sur
deux Mexicains,
Cortés en butte
à compensés ses
229

vers l'isthme de
Un homme très-
gouverneur par
et la richesse du
235

duite de Balboa,
ont à surmonter.
ants et les hommes
240

neur du Darien en
édriarías. — Balboa
de l'ancienne et de
247

du Pérou est repris.
hommes dont va dé-
ste méridionale. —
252

Climat de ce riche
e aspect de l'île de
257

s. — Simplicité de
as les armes euro-
reçoit de la cour
te; il fait voile pour
262

SEPTIÈME ENTRETIEN. — Pizarre entre dans la baie de Saint-Matthieu.
— Les Espagnols, épuisés par les fatigues et les dangers, font irruption
dans une ville indienne. — Nouveaux renforts arrivés de Panama et
de Nicaragua. — Un combat s'engage à Tumbès; déroute des Indiens.
— Aperçu de l'histoire du Pérou. 269

HUITIÈME ENTRETIEN. — Des lois des Péruviens et de leurs institutions
civiles. — État de l'empire du Pérou, à l'époque de l'invasion des
Espagnols. 275

NEUVIÈME ENTRETIEN. — Pizarre reçoit une députation de Huascar, pri-
sonnier de son frère Atahualpa. — Dispositions pacifiques des Péru-
viens. — Perfidie méditée de Pizarre. — Il attaque les Péruviens. 283

DIXIÈME ENTRETIEN. — Le quinquina. — Rançon considérable offerte
par Atahualpa. — Huascar mis à mort par ordre de son frère. —
Partage du butin entre les Espagnols. 291

ONZIÈME ENTRETIEN. — Déconsidération de Pizarre aux yeux d'Ata-
hualpa. — Accusation fautive portée contre ce malheureux Inca. — Sa
condamnation à mort, son exécution. 296

DOUZIÈME ENTRETIEN. — Dissolution du gouvernement du Pérou. —
Entrée triomphante à Cusco. — La mort d'Atahualpa vengée par son
frère. — Prise de Quito par Benalcazar. — Alvarado, gouverneur de
Guatemala, marche sur Quito. 299

TREIZIÈME ENTRETIEN. — Réception d'Alvarado. — Perfidie déjouée. —
Alvarado promet de retourner à son gouvernement. — Pizarre remet
à Manco, frère d'Atahualpa, le bandeau de la royauté. — Les Espa-
gnols maîtres de Quito. — Fondation de Lima. — Honneurs conférés
par le roi d'Espagne à Pizarre et à Almagro. 303

QUATORZIÈME ENTRETIEN. — Dissension entre Pizarre et Almagro. —
Les Espagnols, sous la conduite d'Almagro, marchent à la conquête
du Chili. — Route facile pour arriver au Chili frayée par un pilote
espagnol. 307

QUINZIÈME ENTRETIEN. — Invasion du Chili par Almagro. — Conjura-
tion découverte et punie. — Révolte du Pérou. — Sièges de Lima et de
Cusco par les Indiens. — Les Péruviens, après quelques succès, sont
complètement battus. — Arrivée d'Almagro; motifs de sa conduite. —
Le siège de Cusco est levé. 311

SEIZIÈME ENTRETIEN. — Triomphe d'Almagro. — Situation critique de
Pizarre, dont les frères sont faits prisonniers. — Générosité d'Al-
magro. 317

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN. — Comment Pizarre parvient à sortir de sa
position critique. — Almagro se fortifie dans Cusco. — Marche de Pizarre

- sur Cusco. — Le combat s'engage entre les deux armées de Pizarre et d'Almagro. — Défaite d'Almagro. — Il est fait prisonnier. 319
- DIX-HUITIÈME ENTRETEN. — Condamnation d'Almagro. — Sa mort. — Délibération de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou. — Vacca de Castro y est envoyé. — Conduite de Pizarre après la victoire de Cusco. — Il partage le Pérou entre ses partisans. 325
- DIX-NEUVIÈME ENTRETEN. — Expédition de Gonzalez Pizarre. — Difficultés sans nombre qu'il a à surmonter. — Entreprise audacieuse d'un certain Orellana. 330
- VINGTIÈME ENTRETEN. — Détresse de Gonzalez Pizarre et de ses compagnons. — Conspiration tramée contre François Pizarre. — Folle sécurité de ce dernier. — La conspiration éclate. 335
- VINGT ET UNIÈME ENTRETEN. — Pizarre est assassiné. — Le jeune Almagro est choisi pour chef par les conjurés. — Traits de la vie privée de Pizarre. 340

FIN.

s de Pizarre et
er. 319

— Sa mort. —
i. — Vacca de
toire de Cusco.
325

zizarre. — Diffi-
audacieux d'un
330

et de ses com-
zarre. — Folle
335

. — Le jeune
raits de la vie
340